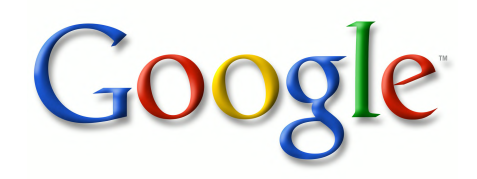





Asia
1418.40.5
(2)
The gift of
AMBASSADOR C. ROBERT MOORE
HARVARD COLLEGE LIBRARY



140

CORRESPONDANCE

ET

MÉMOIRES

D'UN VOYAGEUR EN ORIENT.

TOME II.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,

RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

CORRESPONDANCE

ET

MÉMOIRES

D'UN VOYAGEUR EN ORIENT,

PAR EUGÈNE BORÉ,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, ET PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

TOME SECOND.

PARIS,

OLIVIER-FULGENCE, LIBRAIRE,

8, RUE CASSETTE.

1840.

CORRESPONDANCE

ET

MÉMOIRES

D'UN VOYAGEUR EN ORIENT.

A EUGÈNE ***.

Frontières de l'Empire Russe Asiatique,
Alexandropole, ce 8 septembre 1838.

Je t'écris ces mots, cher ami, sous les auspices de la Sainte-Vierge, dont j'ai célébré ce matin la fête avec mon compagnon, M. Scafi. Ce jour date heureusement dans notre voyage; car je suis sorti d'une dure prison, où j'ai langui vingt et un jours : c'est-à-dire que j'ai fait vingt jours de quarantaine dans un lieu sale et humide, où je n'avais pour coucher que quelques planches, sous lesquelles croissait l'herbe, avec des fenêtres sans vitres, au milieu d'une plaine dépourvue d'arbres et brûlée par un soleil de canicule. Voici un beau portrait; mais telle est une quarantaine russe. Enfin, grâce au ciel, j'en suis quitte; et je puis dire hardiment que j'ai apprécié là surtout tous les avantages de l'amour de l'étude. Les livres, la conversation, la prière et parfois la chasse aux bécassines, qui abondent dans ce marais, ont rempli tous mes

instants. La solitude retrempe l'âme et lui donne une nouvelle force ; aussi ai-je pris plaisir à lutter contre tous ces petits désagréments, auxquels je suis déjà accoutumé ; et réellement je n'ai pu m'ennuyer. Pourquoi, me diras-tu, te soumettre à cette dure captivité? Je te répondrai : par amour pour l'Arménie. Il fallait acheter à ce prix ma visite au couvent d'*Echemiazin*, le plus célèbre de tous lés monastères d'Orient, et celui où j'espérais surtout trouver quelques documents historiques. Je n'en suis éloigné que de dix-huit lieues. Après l'avoir exploré, ainsi que deux vieilles villes, dont les ruines sont voisines, je repasserai sur les terres de la Turquie, pour entrer dans le Curdistan. Que de choses je vois, cher ami ! Quels longs récits je te rapporterai, si Dieu me conserve la vie !

Je reviens des ruines d'Ani, capitale d'Arménie, saccagée, il y a sept siècles environ, et restant encore debout avec ses monuments, comme une preuve de l'instabilité des choses de ce monde. J'y suis resté sept jours entiers à copier des inscriptions. Mon quatrième Mémoire à l'Académie, que je t'enverrai prochainement, te fera tout connaître [1].

Après avoir vu Van, j'irai à Tauris me reposer quelque temps, afin d'avoir une idée de la Perse. Je choisirai ensuite le lieu de mes quartiers d'hiver ; mes idées ne sont pas encore arrêtées là-dessus. J'ai donné ordre à Erzeroum que l'on m'envoie ici mes lettres. Si je pouvais en trouver une de toi, comme je serais heureux ! Je ne sais par quelle fatalité, depuis ma sortie de Constantinople,

[1] Nous avons à regretter la perte de ce Mémoire, qui ne nous est jamais parvenu, et qui nous eût initiés à de sérieuses et savantes recherches sur un pays encore peu connu.

aucune lettre de France, ni de Constantinople même ne m'est parvenue. Mon ami est dans le même cas; et nous nous perdons en hypothèses de toutes les façons.

Cette lettre te parviendra par notre consul résidant à Tiflis, qui doit te la faire passer par l'entremise de notre ambassadeur à Constantinople. Je suis toujours dans les grandeurs, tu le vois. Adieu, je t'embrasse, toi, mon frère, sa femme, ses enfants, mes frères, ma sœur et tous mes amis. Vous êtes sans cesse présents à ma pensée. Comme la distance, sur une terre étrangère, fortifie les sentiments du cœur! Adieu, prie toujours pour moi.

PÈLERINAGE

AU TOMBEAU DE SAINT GRÉGOIRE L'ILLUMINATEUR,

PREMIER PATRIARCHE D'ARMÉNIE.

Départ d'Erzingam. — Monastères de la Sainte-Vierge, d'Avak-vank, de Tortan, de Lousavoritch et de Saint-Jacques.

Une Église qui abolit la prière des vivants pour les morts et le saint respect dû aux restes de ceux qui ont saintement vécu ne peut être vraie. Elle contredit trop ouvertement la croyance et les pratiques de tous les âges et de tous les peuples. Qu'on parcoure les contrées les plus barbares, le pied y heurtera toujours contre quelque pierre funèbre, dernier hommage des hommes à l'homme juste. En chaque lieu, on vous répétera que l'âme glorifiée dans les cieux voit et peut soulager les angoisses de la terre. L'idolâtrie n'est que l'abus de cette croyance, rectifiée par la religion chrétienne et conservée par toutes ses sectes, qui, hormis une seule, n'ont encore osé *protester* contre elle.

Entre les Églises de l'Orient, l'Arménie se montra plus portée, dès le principe, à cette dévotion, qui est comme le culte de la reconnaissance dans le culte même. En effet, la mémoire des saints a pour but spécial de les remercier de leurs bons exemples ou des grâces obtenues par leurs mérites. La vénération des reliques excita constamment chez les Arméniens une ferveur amoureuse. Leur pays est

couvert d'antiques églises, revendiquant l'honneur de posséder les précieux restes des saints qui les évangélisèrent ou les affermirent dans la foi. L'apôtre Thadée, le patriarche saint Grégoire, les vierges Caïane et Rhypsimée consacrèrent, par leurs châsses miraculeuses, les premiers sanctuaires. Quand le schisme eut altéré le dogme, la partie du culte qui s'adresse aux saints perdit cette rectitude admirable qui, dans l'Église catholique, sépare la *Latrie* de l'*Idolâtrie*. On attacha, par exemple, à la présence des reliques de saint Grégoire dans l'église patriarcale d'Echemiazin le droit de patriarcat même. Voici pourquoi Agthamar et Sis, qui parvinrent successivement à les dérober, croyaient légitimer ainsi leur usurpation de la suprématie spirituelle. La pratique sainte des pèlerinages fut dépouillée pareillement du sens mystique et de l'esprit de pénitence, qui en rendent l'acte méritoire. Après avoir visité quelque lieu vénéré, on croyait avoir indubitablement assuré le salut de son âme : superstition favorite du musulman, qui va prier dans le temple de La Mecque et sur les tombes des martyrs de Kerbela.

Nous étions à Erzingam, près des solitudes qui attirent les pèlerins d'Arménie; et nous pensâmes qu'un chrétien aurait imparfaitement exploré ces contrées, s'il ne s'était agenouillé au tombeau de celui qui les *illumina* de la lumière du christianisme. Ce n'était point par la vaine curiosité de nous enfoncer dans des gorges et des vallées où aucun Franc n'avait encore pénétré, que nous fermâmes l'oreille aux avis des Arméniens et des Turcs, qui nous représentaient que les Curdes des monts Dacim, en état de rébellion ouverte contre la Porte, infestaient les alentours et poussaient leurs incursions nocturnes jus-

qu'aux portes de la ville. Nous avions vu le gouverneur nous faire attendre deux jours, comme emprisonnés dans la maison de l'Arménien qui nous logeait, la permission d'examiner les ruines de la citadelle, craignant que le peuple n'en prît ombrage et ne nous insultât. Le chef de sa garde, vieux janissaire, à la moustache blanche comme son turban, était venu confidentiellement nous dissuader d'entreprendre le pèlerinage, avouant que le mutécelim n'osait nous donner une escorte, qui provoquerait plutôt qu'elle ne détournerait les attaques des rebelles. Nous foulâmes aux pieds ces craintes humaines, mettant toute notre confiance en la protection céleste du saint à l'honneur de qui nous allions braver quelques périls. La veille, M. Scafi avait recommandé le voyage à son père spirituel, dont nous célébrions la fête; et le double patronage de saint Vincent de Paule et de saint Grégoire, l'un et l'autre bienfaiteurs de l'humanité, devait préserver nos têtes de tout malheur.

Nous partîmes donc, le 20 juillet, accompagnés seulement d'Ali, porteur officiel de notre firman depuis Constantinople, d'Abraham, notre fidèle serviteur arménien, et d'un autre jeune Arménien de la ville, qui devait nous servir de guide. Les premiers rayons du soleil doraient déjà la cime des montagnes, et l'horizon couronné d'un cercle rougeâtre annonçait encore la chaleur des jours passés. Nous avions hâte de quitter la plaine, échauffée comme une fournaise par la réverbération des rocs calcinés qui la limitent. A peine étions-nous hors des portes de la ville, que deux cavaliers abordent le guide. Ces hommes étaient véritablement envoyés à notre rencontre par la Providence. Ils venaient à Erzingam pour les affaires du marché; mais,

lorsqu'ils surent que nous allions à Tortan, ils ne voulurent point nous laisser accomplir seuls le pèlerinage; et, rebroussant chemin, ils nous offrirent avec empressement leurs services.

Le premier, nommé Mehmed, se tenait près du bey, représentant de l'autorité ottomane dans les lieux saints que nous allions visiter. Exécuteur de ses ordres, il était chargé de la police du canton; et le courage avec lequel il s'acquittait de cette tâche le rendait la terreur des brigands. Curde d'origine, il avait l'œil animé, le geste expressif et la bravoure pétulante des hommes de sa race. Endurci à toutes les fatigues, comme le cheval agile qu'il montait, nous aimions à le voir courir en éclaireur aux montées les plus roides ou sur le penchant des abîmes, la carabine tendue en avant et le cou penché sur le cou de son coursier, dont il baisait parfois amoureusement la crinière.

L'autre était un Arménien, du nom de Serkis. Beau type de sa belle nation; il avait de plus l'air fier qui devait ennoblir tous ses enfants, aux jours de leur liberté. Gardien de l'église bâtie sur la tombe longtemps ignorée de saint Grégoire, il passait sept mois de l'année, enseveli avec sa famille et ses troupeaux dans les neiges qui le séparent du reste des hommes; et, durant les autres mois, il n'était pas de jour où il n'eût à lutter contre les Curdes, qui viennent tenter sur lui mille avanies. L'insurmontable résistance qu'il oppose à ces attaques en fait à nos yeux un héros.

L'étranger, toujours enclin à réparer la perte des douces affections de la patrie, se lie facilement, surtout avec les personnes dévouées à protéger sa faiblesse. Mehmed et

Serkis nous parlèrent bientôt à cœur ouvert, comme de vieux amis; et il n'y avait pas de petits soins que leur sollicitude obligeante ne s'empressât de prévoir. Pour nous rassurer, ils multipliaient les récits plus ou moins effrayants de leur vie, passée dans une guerre continuelle; et, se tournant vers Ali, vêtu du nouvel uniforme turc : « En tout cas, disaient-ils, c'est à ce bonnet rouge que les Curdes s'attaqueront, s'il leur faut une victime. Ils n'ont aucune querelle à vider avec les Francs, qu'ils estiment et craignent. » Ali, avec son orgueil ottoman, paraissait s'élever au-dessus de toute frayeur; il leur montrait avec assurance son sabre et sa carabine, dont il avait fait inutilement un bel usage à la journée de Koniah; puis il fredonnait un de ses airs favoris. Néanmoins, je le vis bientôt tirer un long mouchoir blanc et en couvrir son *Fes*, moins peut-être, comme il le répétait, pour se garantir des ardeurs du soleil, que pour en cacher la couleur éclatante, détestée des Curdes. Tout en causant, nous atteignîmes le lit pierreux et desséché d'un torrent, que les neiges fondues grossissent pendant quelques mois comme un fleuve, et qui, n'étant contenu par aucune digue, laboure et déchire le sol fertile de la plaine. Il était alors réduit à un simple filet d'eau, allant du nord-ouest au sud se verser dans l'Euphrate, dont on découvre sur la gauche le cours sinueux. C'est le Kaïl ou *Loup*, dont les sources avoisinent celles de l'autre Lycus, qui court, dans une direction opposée, à Néocésarée, et de là à l'ancienne Magnopolis, où il se confond avec l'Iris, pour se perdre ensuite dans les eaux de la Mer Noire.

A quelque distance, sur la rive méridionale, s'élèvent deux ruines de chapelles, que l'on croit bâties sur l'empla-

cement de Tiln, lieu choisi pour la sépulture de quelques patriarches, successeurs de saint Grégoire. Là reposaient son fils Aristagès et le premier Nersès, de glorieuse mémoire, dont le tombeau a été retrouvé au XIIe siècle. Nous pénétrâmes dans ces sanctuaires mutilés, et nos yeux ne rencontrèrent que la pierre sépulcrale d'un évêque, dont le nom était effacé : triste caprice du temps et de la barbarie, conspirant à l'envi contre les vaines prétentions de l'homme.

Toutefois, nous croyons que la petite ville de Tiln était un peu plus éloignée vers le couchant, comme l'indique la ligne de fondations que nous reconnûmes à travers les guérets, en gagnant le couvent de la Sainte-Vierge. Les guides nous y conduisirent pour prendre le repos du matin, et laisser les chevaux respirer, avant de nous engager dans le labyrinthe des montagnes. Un vieillard, vêtu comme un bon paysan, vint nous recevoir à la porte. Nous reconnûmes à sa longue barbe grise que c'était un prêtre. « Il t'arrive aujourd'hui des chrétiens, lui dit brusquement Mehmed. Cette visite réparera celle des Curdes, qui ont bivouaqué hier ici. Fais-leur bien les honneurs; panse nos chevaux et sers-nous vite à déjeuner. » Alors le vieillard nous conduisit, à demi tremblant, par une cour étroite, à une espèce de hangar, où il nous fit asseoir sur de mauvais coussins. En face étaient deux femmes; l'une vieille, qui était son épouse, et l'autre jeune, au visage demi-voilé par un mouchoir rouge : c'était sa bru. Son fils, prêtre comme lui, ne tarda pas à venir nous saluer. Les deux femmes, agenouillées devant un trou circulaire, creusé assez profondément en terre et chauffé comme un four, avec du fumier pétri en gâteaux et cuit au soleil,

s'acquittaient diligemment de la tâche journalière la plus importante du ménage. Elles faisaient fort à propos le pain, dont la préparation, dans ces contrées, est toute différente de la nôtre, et surtout beaucoup plus expéditive. La pâte, faiblement levée, était disposée, comme de petits globes, sur un tapis. La jeune présentait successivement ces globules à la vieille, qui les étendait en forme de galette, par un mouvement agile des deux avant-bras, et les collait aux parois rougies du *Tendour,* d'où ils étaient retirés, après quelques minutes, pour être servis.

On nous apporta aussi du lait, des œufs et des mûres blanches, douces comme le sucre. Pendant que nous mangions, trois petits enfants, qui jouaient à quelque distance, s'approchèrent de nous et de nos mets avec des yeux d'envie. M. Scafi présenta un morceau de fromage à l'un d'eux, qui tendait le bras pour l'accepter, lorsque le vieillard lui cria d'une voix menaçante : « Grégoire, c'est aujourd'hui vendredi » et il ajouta, en nous regardant : « Les chrétiens ne mangent ici le mercredi et le vendredi ni œufs, ni beurre, ni lait. » L'enfant, trop jeune pour comprendre même la distinction des jours d'abstinence, alla se cacher dans un coin et pleurer. « Ce jour est donc de jeûne? » demandai-je au vieux prêtre. « C'est vendredi, reprit-il, « avec un air pharisaïque de satisfaction. Comme aux « jours de jeûne, nous mangeons aussi souvent et autant « que nous voulons, mais en nous abstenant des œufs, du « beurre et du lait. » Content d'amener le discours sur un sujet religieux, je lui dis que mon compagnon de voyage était un prêtre de Rome, où réside le chef unique de toutes les Églises, et que lui et moi, nous nous contentions de suivre, relativement à l'abstinence, la loi ca-

tholique plus indulgente, sans doute, parce que nous étions moins parfaits que les Arméniens ; que néanmoins je préférerais le voir manger, comme nous, du beurre, du lait et des œufs et croire nettement à tous les dogmes du symbole. Il ne répliqua mot à cette observation qui parut le piquer. Alors, comme pour détourner la conversation, je lui demandai quel était le premier de tous ces monastères remplaçant, depuis le christianisme, les temples des idoles, ainsi que l'affirment les historiens de sa nation. Il reprit, sur un ton de rancune : « Est-ce une question à faire? Ce couvent est dédié à la Sainte-Vierge. Y a-t-il dans le paradis un saint au-dessus d'elle? » Je m'inclinai devant cet argument, le seul que nous pûmes tirer de son savoir historique et ecclésiastique. A coup sûr, l'Église arménienne ne ratifiera point le jugement du vieillard, qui, avec son fils, d'un air et d'un caractère plus pacifique, était tout à la fois le docteur, le moine et le desservant du cloître. D'un autre côté, que cette Église profite de l'aveu charitable que nous ferons, que, à l'exception d'Echemiazin, qui rappelle quelque peu l'ombre des couvents catholiques, toutes les autres maisons décorées du même nom sont réduites également à l'apparence et à la réalité d'une simple ferme de village.

Tous ces pauvres gens nous firent ensuite une peinture touchante des violences et des rapacités que les Curdes exercent impunément sur eux. Les femmes ne cuisaient une si grande quantité de pain, que pour n'être point pris au dépourvu par ces hôtes, qui les visitent journellement, et qui, gorgés, eux et leurs chevaux, exigent encore des contributions d'argent et emportent, tantôt une brebis, tantôt un sac d'avoine. Ils ne respectent qu'une seule

chose, l'honneur de la famille, que tout musulman considère comme un sanctuaire inviolable.

« Ne dites pas que vous êtes descendus au couvent de la Sainte-Vierge, nous recommandait le jeune prêtre. D'avides visiteurs viendraient demain réclamer l'offrande qu'ils supposeront avoir été mise par votre charité. »

La voix de Mehmed se fit entendre. Le terme du voyage de la journée était éloigné, et il nous pressait de partir. Nous montâmes à cheval; et, marchant à l'ouest, nous entrâmes dans un vallon resserré. Il était onze heures; et les rayons du soleil tombaient lourdement sur nos têtes dans le défilé sans issue où nous avancions. Tout à coup Mehmed tourne à droite et gravit le premier plan des montagnes. Il prenait la voie des chèvres; car nulle trace de pas d'hommes ou de chevaux n'indiquait l'existence même d'un sentier. Nous devinâmes que sa prudence jugeait les difficultés de la route préférables aux dangers d'un autre genre qui nous menaçaient sur le chemin fréquenté, et nous le suivîmes, mais de loin. Nos montures n'avaient ni le cœur ni la force de résistance de la sienne, habituée, ainsi que le robuste mulet de Serkis, à courir, comme le chamois, sur les rochers. Il fallut mettre pied à terre et monter, en traînant la bête qui devait nous porter. Au bout d'une heure, nous gagnâmes un plateau, d'où le regard embrassait la vallée ovale d'Erzingam. L'Euphrate se déroulait à travers les champs jaunis, semblable à un long serpent. Tous les pics élevés de la Haute-Arménie se dressaient au nord; et le fond bleu du ciel faisait ressortir harmonieusement leurs crêtes blanches, brunes ou rougeâtres, comme celles d'un volcan éteint. Enfin, derrière nous, s'élevait en amphithéâtre l'étage verdoyant et gradué

des collines du Sébouh, à la tête duquel resplendissait sa couronne de neiges. Au pied de ce mont *Illustre* [1] était le terme du pélerinage, terme plus éloigné qu'une perspective trompeuse ne le laissait paraître.

Après quelques minutes de repos et d'admiration excitée par une nature aussi imposante, nous continuâmes de monter vers l'ouest, jusqu'à une large esplanade, d'où nous découvrîmes, dans les vallées voisines, plusieurs tentes noires de Curdes. Quelques-uns de ces nomades, effrayés de notre approche, chassaient devant eux vers leur campement une troupe d'étalons et de génisses.

Arrivés à cette hauteur, nous descendîmes par un vallon, planté de pins d'une venue chétive et laborieuse. Nous entrions évidemment dans une contrée nouvelle. Là devait commencer la limite de l'ancien district de Taranaghi, ainsi nommé à cause des sels qui imprègnent ses terres. Il s'étendait au sud jusqu'au pays d'Arzen : ce qui explique comment certains auteurs l'enclavaient dans le territoire de l'antique Chaldéé. Cette confusion qu'on leur reproche est plutôt une exactitude historique, car nous ne doutons point que la race chaldéenne n'ait primitivement soumis ces contrées, sinon à sa domination politique, du moins à son symbole religieux. Le christianisme s'y établit sur les débris des divinités de Babylone et de Ninive [2]. La déesse Anaïs avait des statues et des autels à Erzingam et surtout à Ani, que nous laissions à

[1] Anciennement il était appelé le pic de Taranaghi : ce qui l'a fait *noble* (sens primitif du mot *Sébouh*), c'est la sainteté de saint Grégoire.

[2] Moïse de Chorène parle d'une idole d'ivoire et de cristal, que Tigrane apporta de la Mésopotamie. Il la nomme *Parchamin*. Nous croyons y trouver le mot chaldéen *Bar schemsché*, *fils du soleil*, ou plutôt *Bar-schemaia, fils du ciel*.

quelques lieues sur la gauche. Cette ville, qu'il ne faut pas confondre avec la cité du même nom, voisine de Kars, dont les ruines et les inscriptions retracent un souvenir de la puissance arménienne sous les Pagratides, était le *Saint-Denis* des premiers rois chrétiens. Le nom de Kamakh qu'on lui a substitué fit donner par les Grecs à cette province celui de Comagène.

Un chemin doucement incliné nous conduisit à un plateau où étaient posées deux tentes. Des moutons, des chèvres et des vaches paissaient aux alentours, gardés par d'énormes chiens, qui ne cessaient de nous harceler de leurs aboiements. Des femmes et des jeunes filles, assises à la porte, filaient et versaient dans des jarres le lait pur qu'elles venaient de traire. La curiosité de voir une famille curde nous fit approcher d'elles. La mère, sans voiler son visage, et les cheveux au vent, s'avança vers nous, et se mit à parler à Serkis avec une franchise qui me surprenait chez une musulmane. Ayant distingué ses paroles arméniennes, je me tournai vers Abraham, pour lui demander si cette femme était chrétienne, attendu que souvent les Curdes de ces contrées comprennent et parlent l'arménien; mais elle me prévint, en disant avec assurance : « Bey, le couvent n'est pas éloigné; vous y trouverez mon mari, qui reçoit avec hospitalité tous les pèlerins. » Mes doutes étaient alors dissipés, et l'étonnement fit place à un sentiment de pitié, en considérant l'état des abbesses des monastères d'Arménie.

A nos pieds, dans les profondeurs d'un vallon solitaire, apparaissaient les blanches murailles d'Avak-vank, entouré d'un bouquet de mûriers, de saules et de bouleaux. Pour y parvenir, nous dûmes nous laisser glisser avec

nos chevaux, par une pente si rapide que, sans les troncs de sapins qui végètent sur ses flancs, où le pied trouvait un appui, nous eussions roulé cent fois dans le torrent, dont la voix mugissante montait jusqu'à nos oreilles. Des sources murmurantes jaillissaient de tous côtés; et leur saveur justifie la remarque des écrivains, qui en vantent les qualités. Elles entretenaient dans sa fraîcheur le champ de blé tardif qui servait d'avenue au monastère.

Nous y fûmes introduits par l'époux de la bergère qui nous avait salués dans la montagne. C'était un prêtre d'une quarantaine d'années et d'une mine bienveillante. Il nous fit monter à un petit pavillon, agréablement ouvert à tous les vents, où nous attendait son collègue, d'un âge beaucoup plus mûr. Pendant qu'on préparait le café, nous questionnâmes les religieux sur l'histoire de leur couvent. L'unique renseignement qu'ils nous donnèrent fut que saint Thadée l'avait bâti; et qu'il était le plus ancien de tous les cloîtres d'Arménie, comme le prouvait, ajoutaient-ils, l'inscription qu'ils allaient me montrer. Du reste, non-seulement il n'y avait aucun manuscrit dans le monastère; mais la bibliothèque se composait en tout d'un missel, de deux bréviaires et d'un exemplaire du *Charagan*, ou recueil de chants ecclésiastiques, que je trouvai sur le chevet du lit de repos où l'on m'avait placé. Je l'ouvris; et, pour m'assurer du savoir de mes hôtes, je leur demandai le sens d'un passage. Le vieillard me répondit, sans prendre la peine d'y porter les yeux. « J'ai étudié longtemps autrefois à Constantinople, sous des vartabeds, qui m'avouaient ne pas comprendre complétement ce livre; et, comme depuis j'ai eu autre chose à faire que de lire, je ne puis,

mon cher monsieur, vous être d'aucun secours en cette matière. » Le religieux était franc; et sa maison n'avait pas non plus l'apparence d'un lieu de retraite et d'étude. L'odeur des étables remplaçant les cellules, le beuglement des vaches, le chant des coqs, le costume rustique dont il était vêtu, tout réveillait plutôt des idées champêtres que monacales.

Impatient de voir l'inscription dont ils avaient parlé, j'y courus avec l'un d'eux. Elle portait bien la date de l'an 12, après la mort de Jésus-Christ, époque qui concorde avec celle où saint Thadée évangélisa la Chaldée et l'Arménie; mais il y avait une observation à faire sur son authenticité, c'est que, peinte en lettres rouges, ébauchées sur un mur récemment recrépi, elle remontait tout au plus à une dizaine d'années. Comme je soumettais cette remarque au religieux, il répondit : « C'est vrai; mais l'inscription n'a été ajoutée que pour remplacer celle qui devait y être anciennement. » Ainsi il ne comprenait pas même le ridicule de cette contrefaçon grossière.

La chapelle, sur le mur postérieur de laquelle était tracée la date en question, n'a rien d'antique ni de noble dans l'architecture. Les voûtes étroites et abaissées reçoivent seulement un peu de jour par la porte; car la crainte des pillards, qui, depuis des siècles, tient en alerte ses gardiens, a fait supprimer toutes les fenêtres extérieures. Les seuls vestiges du passé qui aient fixé notre attention sont deux inscriptions, sculptées sur les battants des portes, dont les lettres, enlacées les unes dans les autres et épanouies en fleurs, surpassent en élégance les plus beaux types des monuments religieux d'Ani. Il ne reste plus

rien des reliques du saint apôtre et de son magnifique tombeau, dont parle le géographe Vartan [1].

Nous saluâmes les religieux et reprîmes la route de Tortan, au grand déplaisir d'Ali, obligé d'interrompre le repas qu'il venait de commencer. Selon l'habitude des Turcs, il multipliait les haltes autant que possible; et, à chacune d'elles, eût-il appétit ou non, il voulait prouver son autorité, en se faisant servir.

Le chemin, qui n'était que le lit du torrent, s'ouvrait par une gorge, sur laquelle pendaient des montagnes dont la hauteur échappait au regard. Leurs parois, taillées à pic, étaient d'un schiste friable et d'une terre rouge lézardée par les filets d'eau qui la rongent. Quelques bouquets de pins, semés çà et là par les vents, étaient l'unique signe de végétation et de vie dans ce lieu de désolation et de mort. Les vallées les plus attristantes de la Forêt-Noire et les défilés les plus sauvages des Grisons et du Tyrol n'ont ni l'aspect lugubre, ni les horreurs de cette solitude. Elle semble être le seuil du monde des réprouvés.

Mehmed nous précédait de cent pas, fouillant les angles et les cavités des rochers, d'où les Curdes embusqués frappent le passant d'un coup invisible et mortel. Nous le suivions silencieusement, la main sur nos armes et dans l'attente d'une attaque; mais aucun ennemi ne se montra.

A l'issue de ce passage, nous traversâmes un monticule de terre, dont les deux flancs, coupés et taillés par les avalanches, comme le glacis d'une forteresse, auraient accéléré, au moindre faux pas, notre chute au fond des abîmes

[1] Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 433.

creusés sous eux. Je croyais marcher sur le pont de l'enfer musulman, étroit comme le tranchant d'un rasoir, et où trébuchent ceux que n'assiste pas l'ange Gabriel.

Échappés à ce péril, nous découvrîmes, sur le versant de la montagne, à gauche, des maisons désertes et des cavernes béantes, retraites des solitaires qui peuplaient ces lieux aux jours de saint Grégoire. Nous traversâmes en face un petit village, dont les habitants effrayés s'enfuirent : puis nous entrâmes dans un vallon ombragé de quelques arbres, où des hommes et des femmes moissonnaient un champ de blé. Ils adressèrent de loin un salut à Mehmed, comme à leur protecteur; et celui-ci y répondit en lançant son cheval au galop sur une colline, et en brandissant son sabre, simulacre de la charge et de la poursuite d'un ennemi. La valeur d'Ali, réveillée par son exemple, le porta à tenter la parade des manœuvres de la cavalerie ottomane; mais sa rétive monture faillit le précipiter à terre, et lui donnait un air disgracieux qui excita notre rire et celui des moissonneurs.

Nous étions au pied d'une montagne, dont la végétation luxuriante contrastait agréablement avec la nudité des pics qui la dominent. Sa croupe était une immense prairie, où nos chevaux semblaient nager dans des flots d'herbes émaillées de fleurs et si variées qu'on aurait dit un riche tapis de Perse tendu sous nos pas. Je n'oublierai jamais l'effet du soleil incliné sous l'horizon, et dont la lumière oblique frappait la tête des plantes agitées par le vent. Leurs nuances vives et variées à l'infini, les fils ténus qui les liaient, comme les filaments de la rosée, et le reflet des ailes de mille insectes bourdonnant à l'entour, m'ouvraient comme une page nouvelle du livre des merveilles

de la nature. Malheureusement il m'était fermé quant à ce qui concerne la famille, le genre, l'espèce et le nom de ces plantes et de ces herbes. Comme je regrettais qu'un autre Tournefort n'explorât point avec nous ce lieu, vanté déjà par Agathange, pour la beauté et la richesse de ses fleurs !

Après avoir dépassé le plateau de la montagne, ensemencé d'orge et de froment encore verts, nous descendîmes à un village voilé par un rideau de peupliers. Nous y trouvâmes quelques maisons d'Arméniens et de Curdes, livrés à la vie agricole. La mûre, le coing et l'abricot pendaient aux arbres de ces petits vergers, au delà desquels recommençait le désert. Nous tournâmes à droite, par un ravin qui nous conduisit à un autre plus long, plus large et d'une nature extraordinaire. Ses deux côtés, prodigieusement élevés, étaient d'une argile pâle, alors fortement durcie par le soleil d'été. De larges crevasses, lits d'autant de torrents desséchés, convergeaient vers son lit central, où, durant la saison pluvieuse, roule un fleuve de boue. Nous suivions une pente escarpée; et il fallait descendre de cheval à chaque instant, pour franchir les fentes profondes qui coupaient le chemin. Enfin nous grimpâmes le revers de la montagne de Tortan, à l'heure où le soleil se cachait derrière elle. Ses rayons étincelaient sur les glaciers opposés de la chaîne de Dacim, forteresse inexpugnable des Curdes *Badveli*, actuellement révoltés; tandis qu'ils laissaient dans l'ombre les jardins du village. Cette obscurité relevait la teinte foncée des arbres, sur lesquels l'œil aimait à se reposer de l'universelle aridité qui l'afflige en ces régions.

Le vartabed résidant à Gamakh faisait par hasard la visite annuelle de Tortan, où il exerce sa juridiction spiri-

tuelle. Au lieu de nous offrir un asile pour la nuit dans la maison appelée *le Monastère*, il préféra laisser à un Turc musulman l'honneur de remplir à l'égard de chrétiens le devoir de l'hospitalité; et nous n'eûmes pour reposer, après dix heures de fatigues, que le réduit d'une chambre nue, étroite et privée d'air. Le fidèle Mehmed, par crainte de quelque surprise, veilla sur le seuil avec ses armes.

Tortan est célèbre dans la nation arménienne par son église, où fut déposé le corps de saint Grégoire, que découvrit miraculeusement l'anachorète *Karnoug*. On y transporta successivement son fils Verthanès, le roi Tiridate, sainte Khosrovidoukt et plusieurs patriarches. Les écrivains nomment ce lieu avec un saint respect, et louent la piété des monarques qui l'enrichirent de leurs libéralités. Toutefois il n'en reste aucune trace, et le couvent, habité par un seul prêtre marié, est aussi misérable que les autres maisons du village. L'église actuelle, qu'on nous assura être bâtie sur l'emplacement de l'ancienne, est une chapelle médiocre à laquelle mène une galerie obscure. Elle ne reçoit elle-même de lumière que par sa voûte. Les temples du vrai Dieu sont retombés en ces pays à l'état des catacombes; et les chrétiens s'y cachent pour prier.

Dès le lever de l'aurore, nous étions à l'église, où le vartabed venait, par extraordinaire, de célébrer la sainte messe. Après s'être dépouillé des habits sacerdotaux, il s'approcha de moi, au moment où j'étais arrêté devant un marbre incrusté dans la muraille. « Voilà, dit-il, tout ce qui reste « des tombeaux de nos saints; et cette épitaphe est celle « de saint Verthanès, fils de saint Grégoire. » Étonné de ces paroles, qui contredisaient le sens que j'avais tiré de l'inscription, difficile à lire, vu son ancienneté et l'altéra-

tion des caractères, je l'étudiai de nouveau, sans y reconnaître aucunement le nom de saint Verthanès. J'osai le dire au vartabed. Comme il accueillit avec un sourire dédaigneux cette observation, et que le prêtre marié du couvent répétait encore plus haut que, depuis des siècles, les pèlerins avaient toujours vénéré cette tombe comme celle du fils du premier patriarche, et qu'un Franc ne pouvait en savoir à ce sujet plus long qu'eux, je ne pus souffrir tant d'ignorance ou de mauvaise foi chez des hommes à qui j'avais déjà à reprocher leur inhospitalité. Je fus assez vindicatif pour leur donner une leçon, qu'ils n'oublieront jamais. J'appelai Abraham, mon domestique arménien; et je lui ordonnai d'épeler le nom, sujet de la contestation. Il le lut comme moi, Garabed, au lieu de Verthanès, leçon certes bien différente, que confirma M. Scafi, et que les deux prêtres arméniens, qui, j'aime à le croire, n'avaient jamais considéré attentivement la pierre, furent contraints d'admettre en rougissant. Docteurs orthodoxes d'Arménie, qui dormez du sommeil des justes en ce saint lieu, tel est aujourd'hui le savoir de ceux qui vous gardent! Le schisme a éteint dans leur cœur la foi, la science et la charité; puisse-t-il au moins leur rester l'espérance!

Nous quittâmes Tortan avec une impression de dégoût et de tristesse, qu'accrurent encore la dévastation et la sécheresse brûlante de la vallée où nous descendions. Mehmed et Serkis, pour nous conduire par une voie plus directe au couvent de Lousavoritch, but du pèlerinage, avaient décidé de traverser la triple chaîne de montagnes qui nous en séparait. Le premier pic, moins élevé, était le plus rude à gravir. Bien que nos chevaux ne fussent chargés que du poids de leurs selles, ils fatiguaient extrêmement; et l'un

d'eux resta à mi-côte. Le versant opposé, que rafraîchit le vent du nord, était tapissé d'un taillis de pins mêlés de coudriers et d'aubépines. Cet air de culture nous consola; et l'œil découvrit avec plaisir un massif de peupliers et d'arbres à fruit, entourant le couvent de Siropé, où nous fîmes deux heures de halte. Ce lieu, selon la légende, a été ainsi nommé, parce que des séraphins y arrêtèrent saint Grégoire, qui avait fait le vœu d'aller, en se traînant sur les genoux, jusqu'à Jérusalem. Il ne reste du cloître que deux petites maisons en terre, vides et abandonnées, comme les jardins dont nos chevaux broutaient les longues herbes. Au pied de ce tertre écume un torrent, qui s'enfuit au midi vers l'Euphrate.

Nous le traversâmes pour nous élever sur le premier plan du mont Sébouh. De ce côté sa base est un terrain schisteux et mouvant, comme les décombres d'une carrière récemment ouverte. Nous marchions sur une même colonne, tenant nos chevaux par la bride, et non sans quelque danger, à cause des terres et des pierres qui s'éboulaient sous nos pas. Au bout d'une heure et demie, nous parvînmes à un *Iaïlaq*, ou *lieu de pâturage*, que les tribus errantes de l'Asie choisissent pour domicile durant les mois de l'été. Trois tentes, ouvertes au vent du nord, étaient dressées près d'une source. Il en sortit une troupe d'enfants, à peine vêtus; et nous reconnûmes bientôt, à leurs yeux vifs, autrement fendus que ceux des Arméniens, à leur teint plus brun, à leur accent moins guttural, et surtout à l'activité avec laquelle ils se ruaient sur les *paras* que nous leur jetions, qu'ils étaient des Curdes. Les femmes se levèrent pour nous voir passer. Elles étaient seules; et notre apparition excita dans leur bande une conversation bruyante. Elles

regrettaient peut-être que leurs maris eussent été au loin chercher aventure, pendant qu'il leur tombait dans les mains une proie inespérée.

Nous gagnâmes ensuite un *Iaïlaq* supérieur, où erraient les gras troupeaux de pâtres arméniens, qui vivaient sous de misérables huttes. Ils nous apprirent que le religieux du couvent de Lousavoritch s'était enfui la veille, à cause des vexations croissantes des Curdes; et que la maison était en ce moment occupée par eux. Ce rapport nous fit tenir une espèce de conseil de guerre, dans lequel il fut unanimement résolu que nous avancerions, puisqu'il n'aurait pas été plus prudent de reculer; et nous statuâmes de faire enfin usage de nos armes pour la première fois. Ali montrait une bravoure réelle. Il allait en tête avec Mehmed; et de temps à autre il déchargeait ses pistolets, afin, disait-il fièrement, d'annoncer à ces coquins qu'ils auraient à faire à un Turc.

Heureusement tous nos projets belliqueux s'évanouirent. L'ennemi n'était point aussi nombreux qu'on l'avait annoncé. Il se bornait à un Bey curde, accompagné de trois serviteurs; mais tous étaient bien armés. Serkis poussa un soupir en voyant sa maison envahie. Il appela avec empressement son frère, autre Arménien à l'air martial et résolu; son inquiétude se calma, quand il le vit sain et sauf.

En arrivant, nous trouvâmes Ali déjà gravement assis sur une espèce d'estrade, et fumant en face du Bey curde, qu'il dévorait de son regard courroucé. « N'allez pas toujours adresser une seule parole, me dit-il à l'oreille, à ce giaour qui refuse obéissance à notre sultan, son maître légitime. » Cela dit, il retourna à sa place et fuma de nou-

veau. Le Bey curde était un vieillard à barbe blanche, d'une figure calme et douce. Il portait par intervalle un regard fier sur Ali; et, comme pour narguer son mépris, il fit également apporter sa pipe, et fuma. Ses habits rouges étaient brodés avec recherche. Il tenait près de lui une carabine plaquée d'argent; et, à la porte, était liée la haute et belle mule qu'il montait. Ses gens, qui ne lui parlaient qu'en curde, paraissaient respectueux et empressés à le servir.

La curiosité nous fit oublier le conseil d'Ali; et, adressant la parole au Bey, nous lui demandâmes quel motif l'avait amené à Lousavoritch. « Je voulais visiter nos raïas, dit-il en montrant Serkis et son frère, et recevoir le cadeau qu'ils m'offrent tous les ans. Je ne leur fais pas violence; ce qu'ils me présentent est reçu à titre d'amitié. » Nous lui répondîmes que ces bonnes gens étant sujets du Grand-Seigneur, n'étaient point les raïas des Curdes, et que si tous les beys venaient pareillement réclamer d'eux quelque présent, ils ne pourraient suffire à leurs exigences et seraient bientôt ruinés. Il sourit, comme frappé de la justesse du raisonnement; puis, s'approchant pour considérer nos vêtements et nos armes, il dit : « Vous êtes des Francs : nous savons que votre nation est brave; et tout ce que vous portez sur vous prouve sa riche industrie. Après avoir prié à la chapelle du saint, qui opère pour nous aussi des guérisons miraculeuses, venez avec moi dans nos montagnes. Nous ne sommes point vos ennemis; et vous verrez combien est généreuse l'hospitalité des Curdes à l'égard des hôtes qu'ils estiment. » L'invitation était aimable; et si le temps et le plan de notre itinéraire nous eussent permis de l'accepter, le lecteur trouverait ajoutés

ici des détails d'un intérêt nouveau. Toutefois, la parole d'un Curde n'est pas sûre; l'amour de l'argent efface en eux tout sentiment d'honneur. C'est ainsi que le Bey, se désistant de ses prétentions à l'égard de Serkis, partit avec ses serviteurs, lorsque nous lui eûmes mis dans la main la valeur du tribut annuel qu'il réclamait.

La maison n'a pas l'apparence d'un couvent; et l'église ressemble plutôt à nos granges. Mehmed nous y conduisit. Quoique musulman, il baisait avec respect les pierres des trois modestes autels, qui rappellent seuls que ce lieu est un temple. Nous nous prosternâmes devant celui qui, d'après la tradition, recouvre la fosse où le saint fut déposé par les anges, et d'où le retira l'anachorète Arnoug, averti par une vision surnaturelle. Du jour où nous avons connu la vie et les œuvres de saint Grégoire, l'admiration nous a inspiré quelques-uns des sentiments de tendre dévotion que lui vouent les Arméniens. Nous aimons ce grand homme, entraînant toute une nation à sa suite dans les voies pacifiques et lumineuses de l'Évangile. Quel est le philosophe qui, par la force de sa doctrine, ait jamais changé en quelques années l'état social de plusieurs millions d'hommes? Quel est le sage du monde dont les écrits aient rendu justes, chastes, aimant Dieu et leurs frères, une classe d'êtres violents, impurs, idolâtres et homicides? Ce triomphe, qui surpasse les forces humaines, ne peut être que le résultat de la faiblesse chrétienne assistée de la grâce. L'univers retentit du nom des conquérants qui ont abreuvé de sang et de larmes l'humanité; et l'humanité ne sait point le nom de ses régénérateurs, qui ont opéré des conquêtes plus durables dans l'effusion des joies et des bénédictions divines! Étrange renversement de la raison,

qui ne juge point les choses sainement, parce qu'elle les considère avec les opinions du monde!

Quelle existence plus féconde en événements extraordinaires que celle du fils d'Anag, meurtrier de Khosrou, roi d'Arménie, sauvé contre toute espérance par sa nourrice, qui l'emporta à Césarée! Le crime du père de Grégoire hâta l'accomplissement des desseins de miséricorde que Dieu avait sur le peuple arménien. En effet, le jeune enfant est élevé dans la foi chrétienne; et la science qu'il a acquise de ce don divin le sollicite à le communiquer à ceux qui n'en savent pas encore la douceur. Il va donc à la cour de Tiridate, fils du roi assassiné par son père, que la Providence avait également sauvé, pour en faire l'instrument de ses œuvres. Ce prince endurcit son cœur à la voix de l'apôtre; et, durant des années, il l'accable de tortures, dont le récit déconcerte la raison et l'épouvante. Enfin le persécuteur tombe aux pieds du persécuté et reçoit le baptême. Alors l'Arménie abjure les erreurs du magisme; elle est réunie à la grande famille du Christ; et, tant qu'elle lui garde fidélité, elle joue le rôle d'un fervent et dévoué néophyte, dont l'épée protége, du côté de l'Orient, les avant-postes de la chrétienté. Grégoire est proclamé son chef spirituel; et il commence glorieusement la série de ces patriarches que le schisme et l'orgueil ont depuis longtemps dégradés, divisés et multipliés. Enfin, après avoir constitué son Église naissante, pressé d'aimer et de prier Dieu davantage, loin des agitations et des vanités du monde, il se retire au désert, c'est-à-dire aux lieux où nous étions venus l'honorer et lui demander le retour de ses enfants égarés. « Saint illuminateur, lui disions-nous, « abaisse, du royaume de gloire où tu es exalté, un regard

« favorable sur les deux pèlerins, attirés en ces solitudes « par la mémoire de ton humilité sainte et de tes péni- « tences austères. Implore pour eux les grâces du juge qui « t'a trouvé juste, et qui doit aussi les juger. Obtiens le « pardon de leurs péchés, toi qui sembles avoir vécu im- « peccable comme les anges; et fais que ce voyage et leur « vie, autre voyage dans le temps vers l'éternité, serve à leur « salut et, nous osons le dire, à celui de ta nation. Vois tes « enfants; depuis dix siècles, l'infidèle leur a fait expier « assez durement le fol orgueil de vouloir avoir une église « distincte, au sein de l'Église une et universelle. Si on « comptait les carnages, les humiliations et les désastres « dont ils ont été sans relâche les victimes, la pénitence « semblerait aussi grande que la faute. Ne peut-on pas es- « pérer que l'une et l'autre touchent à leur terme? Ils ont « promené par tout le globe le spectacle instructif de leur « désobéissance; ils sont même privés aujourd'hui de la « dernière consolation de pouvoir pleurer sur ton tombeau. « Ah! qu'il en sorte du moins un rayon de la lumière que « tu fis briller aux yeux de leurs ancêtres! Qu'elle dissipe « les ombres, épaissies par l'ignorance et la vanité; et « qu'elle leur montre, plus manifestement que celle du « soleil, qu'il n'est de régénération, de salut et de prospé- « rité pour eux qu'en se fondant et se perdant dans la « société unique qui leur a donné la vie et qui doit absorber « toutes les nations de l'univers. Ainsi soit-il! »

Au sortir de l'église, nous nous dirigeâmes vers la fontaine dite *Parchamtchour*, c'est-à-dire *à l'eau savoureuse*. Elle est distante de quelques toises. Une maçonnerie modeste la défend des intempéries de l'air et des ardeurs du soleil. La source, transparente comme le plus pur cristal,

sort en abondance d'un sol rocailleux; et elle est réputée merveilleuse pour son goût et ses effets salutaires. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa limpidité extrême me frappa. Lorsque nous y trempâmes nos lèvres altérées, ses eaux nous parurent si fraîches et si singulièrement délicieuses que nous les avalions à longs traits avec sensualité. La fontaine de Saint-Grégoire mérite réellement d'être distinguée entre toutes les sources qui ruissellent avec profusion des montagnes de l'Arménie, et qui ont toutes une excellence de goût que la nature a refusée à celles des contrées environnantes. Néanmoins, la tradition assure que son eau était salée et amère, jusqu'à l'arrivée du saint, qui la changea en la bénissant: effet naturel de la grâce, qui adoucit toute amertume.

En descendant une pente rapide et glissante, on arrive, après quelques minutes, à la caverne qui fut la retraite du vieux patriarche, devenu anachorète. Son ouverture, assez large et fort élevée, est tournée vers le soleil du midi. Au-dessus de sa voûte, l'œil aperçoit la bouche d'un antre, communiquant à celui-ci par une voie dérobée et périlleuse à franchir. Sur ses côtés est une autre grotte étroite et basse, où le saint trouva sainte Mané expirante, lorsqu'il vint prendre possession de ce lieu. La vierge, martyre de ses austérités, lui léguait un exemple qu'il suivit avec une pieuse émulation. C'est là qu'il coula de longues années dans la pratique des macérations, du silence et de la prière. Quel séjour que ce roc, où les glaces de l'hiver ne fondent qu'aux feux de la canicule, et qui forme comme un repaire suspendu sur une vallée muette, morte et d'une nature bouleversée comme le chaos. Pas un arbre, dont le vert feuillage rappelle la vie; pas un torrent, dont l'écho modifie

la perpétuelle uniformité des nuits et des jours. Le seul être vivant qui s'élève à ces hauteurs est l'aigle, dont le cri semble une plainte jetée à des solitudes où il rôde inutilement.

L'homme, obsédé de l'amour de soi, ou enchaîné par mille liens secrets à un monde futile, ne peut supporter, même par la pensée, un isolement aussi absolu; mais l'âme qui a pénétré le mystère de l'amour divin n'aspire qu'à maîtriser ses sens et à fuir la présence des choses visibles, qui la gênent et la distraient dans la contemplation de l'invisible et souveraine beauté. Elle quitte la foule, à l'exemple de Moïse, et s'élève dans la montagne, pour converser avec *Celui qui est, comme un ami parle à son ami*. Elle oublie la terre et son néant. Le rideau tendu entre ce monde et l'autre est soulevé; et les merveilles qu'elle y entrevoit la transportent et la ravissent.

Assis à la place où l'anachorète veillait et priait, je fus tiré des réflexions que sa mémoire m'inspirait par une goutte d'eau glacée, qui, du haut de la voûte, tomba sur ma main. « Voici la larme, me dit Serkis, que verse con-
« tinuellement le rocher, depuis le jour où saint Grégoire
« a été emporté par les anges et déposé dans la fosse que
« je vous ai montrée. La pierre n'est point humide; et l'on
« ne sait d'où vient cette goutte, qui coule, nuit et jour,
« à des intervalles plus précis que les divisions du temps
« sur une horloge. Elle ne tombe point à une place fixe;
« et elle évite de toucher le pèlerin qui est sans péché.
« C'est ainsi qu'une pauvre femme étant venue, il y a quel-
« ques années, prier et s'asseoir au lieu où vous êtes, la
« larme du regret ne ruissela pas une fois sur elle. » Plus d'un lecteur sourira peut-être à ces paroles; pour moi, j'avouerai qu'elles me touchèrent. Je voyais dans une

goutte d'eau l'épreuve du jugement de Dieu. Je savais qu'elle ne m'épargnerait point; et, en effet, pendant tout le temps que je demeurai là, sa chute inévitable et réglée ne cessa de m'humilier. Serkis, mon interprète des traditions locales, me montra encore, au fond de la vallée, un énorme quartier de roc pourfendu, dit-on, par l'épée de Tiridate, ce roi que sa pénitence a élevé, dans l'église arménienne, au rang des saints. Je me rappelai alors la suite de la légende, qui dit que le pieux monarque, étant venu visiter le solitaire qui l'avait converti, le consulta sur les destinées de sa nation. Saint Grégoire prit l'épée, la même que Tiridate avait reçue du grand Constantin, comme prix de sa valeur; et, la laissant suspendue en l'air par l'effet miraculeux du signe de la croix, il lui dit : « Il « viendra une nation vaillante : ce sera celle des Francs, « et tout le monde se réunira à elle. » J'aimais à croire cette prophétie authentique et à m'entretenir dans la douce illusion que son accomplissement commencerait peut-être avec notre passage en Arménie [1].

[1] Vartan, auteur du XIII[e] siècle, rapporte cette prophétie (*Mém. sur l'Arménie*, par Saint-Martin, t. II, p. 433), que l'arrivée et l'alliance des croisés avec les rois arméniens de la Cilicie inspira sans doute et sembla réaliser. Si la nation arménienne eût été pénétrée de la foi orthodoxe, qui poussait nos pères à la conquête et à la délivrance du tombeau du Sauveur, elle ne les aurait point trahis, en prenant le parti des musulmans, comme il arriva en plusieurs occasions. (Bar. Hebræus, *Chron. syria*, p. 283, 321, 328.) Elle se serait loyalement unie à eux pour repousser l'ennemi commun de la chrétienté; et nul doute qu'elle n'eût recouvré sa gloire et son indépendance politique. Elle s'est perdue par l'esprit d'individualisme et de suffisance, qui isole en chaque lieu du monde ses membres, et les porte à faire une nation distincte, au milieu des nations mêmes qui leur accordent l'hospitalité. Pourquoi l'auteur de la *Géographie ancienne*, imprimée à Venise, 1822, p. 5, relatant cette tradition prophétique, a-t-il supprimé le nom de *Francs?*

La piété et surtout la générosité de la nation n'a rien fait pour perpétuer le souvenir de l'homme qui est son plus bel ornement. Les peuples d'Assyrie et de Perse gravaient en caractères ineffaçables sur le roc l'éloge des monarques qui les avaient illustrés. Toutes les inscriptions de Tortan consistent en quelques croix et dates informes, sculptées dans la montagne par les pèlerins. Jamais on n'a cherché à rendre le monastère abordable par un simple sentier; et aucun débris n'atteste l'existence d'un de ces monuments que d'autres nations plus reconnaissantes prodiguent à leurs saints et à leurs héros.

Néanmoins, le monastère de Lousavoritch a toujours attiré de nombreux visiteurs. Nous en trouvons une preuve dans l'histoire de Jean VI, qui vivait au IXe siècle de notre ère. Ce patriarche, dont l'orgueil et l'entêtement, non moins grands que son génie, ont puissamment contribué à endurcir les Arméniens dans le schisme, fait en ces termes le récit de son pèlerinage. « Donc, suivant l'attrait de mes désirs, j'allai à la caverne de sainte Mané, qu'habita ensuite le bienheureux Illuminateur, et où l'un et l'autre, menant dans un corps fragile la vie d'êtres incorporels, domptèrent la violence de leur nature; et, faisant plus qu'il ne nous est imposé, ajoutèrent à leurs vertus l'ornement de la vie religieuse: ce qui les a rendus dignes d'une félicité inaltérable et de la couronne de gloire qu'ils ont reçue du Christ.

« J'ai vu là, creusée dans le rocher, une petite grotte

Les doctes Pères de Venise ont-ils donc mis leur foi tacite dans un autre peuple que le peuple catholique d'Occident, à qui ils doivent déjà la fondation de leur monastère, leurs progrès dans les sciences, les lettres et la civilisation, et ce qui vaut mieux encore, l'extirpation de leur hérésie?

d'un accès difficile, séjour intolérable, à cause de sa tristesse, où un autel sacré a été élevé pour la célébration des messes votives à l'honneur de ceux qui l'ont habitée.

« Ensuite, la crainte dans le cœur, je me suis avancé vers la caverne où *Notre lumière* demeura deux jours en attendant le trépas de sainte Mané. Puis, après avoir adoré la toute-puissante majesté du Christ, j'ai visité la fontaine *A l'eau savoureuse,* où se rafraîchissait le saint, dans l'ardeur de ses travaux et dans les sueurs de ses fatigues spirituelles. Elle était entourée d'un mur de pierre et fermée par une porte. A cette même source, où puisèrent les mains pures de saint Grégoire, je me jugeai digne de goûter dans le creux de ma main l'eau de la fontaine de notre second rédempteur, dont je continue l'exercice de la dignité patriarcale; et plût au ciel que je continuasse aussi ses exemples!

« Je pris de la poussière bénite sur le tertre où le précieux trésor spirituel avait été caché par les bergers, et où, d'après mon ordre, on a bâti une église avec des pierres de tombeaux, que cimente de la chaux vive. J'ai vu, dans les vallons et dans les antres des rochers, des hommes d'une vie virginale, couverts de cilices, couchant sur la dure, vivant d'herbes et vaquant sans relâche à la prière. Disciples formés dans les travaux de la justice, enfants nés de la vertu, ils ne vivent point réunis, mais dispersés çà et là au pied de la montagne, chacun pourvoyant par un pénible labeur à ses nécessités.

« Après avoir reçu leurs bénédictions, je partis pour le village de Tortan, lieu où était le jardin de récréation de saint Grégoire, et où sont enterrés les trésors de la sagesse et de l'immortalité, je veux dire les reliques vivantes des saints, qui ont traversé cette terre dans la plénitude de la

vérité : lumières brillantes comme celle du soleil, allumées par les feux du Saint-Esprit, et se consumant pour la gloire de Dieu, avec un éclat indéfectible. Y ayant passé la nuit, et m'étant acquitté envers la majesté divine en l'adorant, je coupai un morceau du frêne que le saint Illuminateur avait planté de ses propres mains. »

Nous quittâmes le couvent à trois heures, et nous rasâmes le pic de Sébouh, blanchi par les neiges. Serkis le montra avec orgueil, comme le véritable Masis ou Ararat, premier refuge de la dernière famille humaine échappée au déluge.

Nous descendîmes alors dans la direction du nord-est, par des vallées verdoyantes et fleuries, que s'étaient partagées quelques familles curdes. Au coucher du soleil, nous atteignîmes le couvent de Saint-Jacques, qu'on dit être une construction remontant au siècle de Tiridate. Il est certain que l'architecture de l'église, sans être remarquable comme celle des églises d'Ani, a néanmoins un style antique, dont on retrouve les formes et le caractère, sous de plus belles proportions, dans la capitale des Pagratides. La nef est supportée par quatre colonnes, entre lesquelles nous avons trouvé une inscription tumulaire d'assez ancienne date. Deux femmes nous reçurent avec une hospitalité cordiale. Leurs maris, prêtres et moines du monastère, étaient depuis deux jours à la ville d'Erzingam, où nous rentrâmes aussi le lendemain matin, après trois heures de marche. M. Scafi put y sanctifier le saint jour du dimanche par la célébration du divin sacrifice, où ne furent point oubliées les actions de grâces dues à Dieu et aux saints, qui nous avaient protégés visiblement.

MÉMOIRE A L'ACADÉMIE

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Arménie. Van, 14 octobre 1838.

MESSIEURS,

Pour aller d'Ani à Echemiazin, suivant l'itinéraire que je m'étais proposé, il fallait changer d'empire et passer les frontières de la Russie orientale. C'est un spectacle digne de l'attention du voyageur de considérer deux puissances opposées par l'esprit, les mœurs et la croyance des peuples, et néanmoins forcément rapprochées par le sort des armes. Une rivière, large de quelques toises et guéable six mois de l'année, sépare pour le moment l'islamisme, mourant de décrépitude, d'une civilisation chrétienne et naissante. Le découragement et la crainte sont de ce côté, de l'autre l'espoir et un désir illimité de s'étendre. Les Turcs n'ont pas cédé le terrain, faute de courage; mais parce qu'ils étaient attaqués par un ennemi qui avait reçu dernièrement de la vieille Europe civilisée de mémorables leçons de tactique militaire. Les vaincus aujourd'hui comprennent la nécessité de s'instruire à la même école; ils sont entrés dans les voies d'une réforme qui pourra les sauver, si elle est large et complète. Tels sont nos souhaits bien sincères, à nous qui, reçus chaque jour sous le toit hospitalier du riche et du pauvre, avons pu reconnaître tout ce qu'il y a de noble, de droit et d'élevé dans le caractère des fils d'Osman. Malheureusement, si l'on nous consulte sur notre propre façon de penser, nous avouerons qu'une nouvelle organisation de

gouvernement et une administration plus éclairée des provinces ne suffisent pas pour donner à la société un nouvel élément de vie. Ce changement, louable en soi, peut différer le trépas d'un peuple et non le régénérer; parce que toute régénération découle du principe spirituel ou religieux qui régit les nations. Si la foi n'est en harmonie avec le régime social, si elle ne le vivifie, comme l'âme vivifie le corps; le malaise, le dépérissement, puis la mort révèlent bientôt ce vice de constitution. Or la foi musulmane est incompatible avec notre civilisation. Elle s'oppose à l'extension du commerce et au progrès des arts et de l'industrie. Il suffit de connaître les premiers principes religieux de l'Alcoran, pour être convaincu de cette vérité. Donc toute société mahométane, et cette réflexion s'applique surtout à la Turquie, ne peut effectuer une réforme radicale et véritablement efficace, qu'en rejetant son symbole et en adoptant celui qui communique aux peuples d'Europe leur énergie inépuisable, en même temps que cette supériorité générale avouée maintenant de tout l'Orient.

Ces réflexions, suggérées d'abord par la transition subite d'un empire musulman à un empire chrétien, ont été mûries et développées pendant les loisirs de la quarantaine que le gouvernement russe impose à celui qui franchit ses frontières. Mais je ne veux pas les étendre, de peur de sortir de mon sujet; j'ajouterai seulement quelques mots sur les dernières conquêtes de la Russie, qui ont changé les limites de son territoire.

Vers le commencement de mars de l'année 1827, les troupes russes, commandées par le général Benkendorf sortaient de la Géorgie et entraient en campagne. Secon-

dées par le corps de Paskéwitch, elles vainquirent dans toutes les rencontres les troupes d'Abbas-Mirza; et la prise de la forteresse d'Erivan leur assura la possession des nouveaux pays conquis. La Turquie et la Perse perdirent également dans cette guerre un lambeau de leurs provinces. La Porte Ottomane fut dépouillée du Somkhéti et du vaste canton arménien connu anciennement sous le nom d'Airarat, à l'exception toutefois des terres situées en deçà de l'Akouréan ou Arpa-Sou. Elle renonçait en même temps à la partie du Lazistan qui lui appartenait. Mais les pertes qu'essuyait la Perse étaient incomparablement plus considérables, puisque le vainqueur lui enlevait d'un seul coup toutes ses possessions au delà de l'Araxe, et qu'en outre, pour être l'unique et paisible dominateur de la Mer Caspienne, il exigeait qu'on lui cédât les plaines riveraines du Mogan, qui s'étendent jusqu'au fort de Lankeroun.

En s'avançant vers l'Asie centrale, la Russie cherchait à réaliser une pensée politique habilement conçue, qui lui promet pour l'avenir des résultats avantageux. Comme puissance chrétienne, elle se déclara la protectrice de tous les chrétiens assujettis à la double puissance mahométane qu'elle combattait; et elle exigea dans ses traités que cette portion des sujets de la Turquie et de la Perse pourraient librement émigrer et se réfugier sur son propre territoire. Les propositions qu'elle leur faisait étaient engageantes. Ainsi, quiconque d'entre les Arméniens et des autres chrétiens abandonnait le royaume de Perse pour entrer dans l'empire russe, devait recevoir des terres dans les districts de Nakchivan et d'Erivan ou dans le Karabag, à la seule condition de payer une dîme au fisc, avec l'assurance d'être exempts d'impôts pendant six années. De cette ma-

nière, ces pays, dépeuplés et ravagés par les anciennes guerres, trouvaient immédiatement des colons laborieux, qui avaient d'ailleurs le plus vif intérêt à bien défendre leur nouvelle patrie. De plus, ils devaient se tenir aux avant-postes, comme pour rappeler continuellement aux autres chrétiens qui n'avaient pu se sauver du joug musulman que des frères les attendaient, et qu'ils pourraient leur porter un jour secours et délivrance. Voilà pourquoi l'on tenait beaucoup encore à enclaver dans l'empire le monastère d'Echemiazin ; attendu qu'étant le siége du chef principal de la communion arménienne, on devait tenir dans les liens de son pouvoir spirituel la majeure partie des Arméniens répandus dans les royaumes limitrophes. Au motif religieux de l'émigration, on voulut ajouter un caractère national ; c'est ce qui détermina le gouvernement à en confier la direction au prince Lazarev, Arménien recommandable par sa fortune et le rang social qu'il occupait dans l'empire. On lui conféra le grade de commandant en chef des émigrés, avec un pouvoir illimité d'agir selon le but du gouvernement. Le prince Lazarev s'acquitta avec habileté de sa mission ; et le 11 juin 1828, il avait attiré de la Perse et principalement des bords du lac d'Ouroumia environ 40,000 Arméniens, perte qui, évaluée pécuniairement pour le trésor du schah, lui fit éprouver un déficit annuel de 100,000 tomans ou 1,600,000 roubles. Du côté de la Turquie, le nombre des émigrés qui passaient l'Arpa-Sou était encore plus considérable ; puisqu'on fait monter à 76,000 âmes les Arméniens qui ont abandonné les trois pachaliks d'Erzeroum, de Kars et de Bayazid.

La plupart se sont fixés sur les frontières de la Géorgie, vers Akhaltsiké, ou dans l'ancienne plaine de Chirag, à

Gumru, ville qui a reçu l'année dernière le nom d'Alexandropole de l'empereur Nicolas lui-même, lorsqu'il vint inspecter la partie orientale de son empire. On y construit une énorme forteresse, qui semble aussi bien destinée à contenir dans l'obéissance le pays vaincu, qu'à le défendre des invasions des Turcs. La majeure partie de la garnison est composée de soldats polonais.

C'est là qu'est établie la quarantaine, institution encore à l'état d'enfance et fort incommode pour les détenus, qui ne peuvent en tempérer les ennuis par les douceurs de l'étude. La société russe de ces lieux est toute militaire, mais elle est honnête et serviable pour le Français qui a su dissiper les préventions et la défiance que sa venue inspire d'abord à une police ombrageuse.

Le 11 septembre, je quittais Alexandropole, avec une caravane d'Erivan; et je prenais la direction sud-est, pour gagner Echemiazin, en tournant la haute montagne que les Turcs appellent *Alagueuz*. C'est le mont Arakadz des Arméniens, qui, suivant la tradition [1], fut ainsi appelé du nom d'un des fils de Haig, père de la nation. Les neiges n'abandonnent jamais son sommet; et, dès la fin d'août, l'atmosphère de sa vallée septentrionale est froide et brumeuse. Après deux jours de marche, j'atteignis le versant méridional, *au pied* duquel s'étendait le pays d'*Arakadzoden*[2], où j'ai retrouvé les débris de la petite ville de Garpi et des monastères, jadis renommés, de *Saghmos*, des *Saints-Anges*, de Saint-Jean et de Téghérav. Un seul

[1] Moïse de Chorène, liv. I, chap. II. — Thomas Ardzérouni, MSS. d'Aghthamar.

[2] *Arakadzoden*, en arménien signifie proprement *Pes montis Arakadz*.

a échappé aux dévastations des guerres : c'est le couvent de *Mougni*, où le patriarche d'Echemiazin vient passer une partie des mois de l'été. Il l'avait quitté, la semaine précédente, pour descendre à Achetarag, village éloigné d'une lieue environ. Ses jardins verdoyants et remplis de fruits savoureux surprennent agréablement le voyageur, fatigué de la monotone et continuelle aridité de la plaine. Le patriarche Jean, vieillard septuagénaire, me reçut avec bienveillance, et répondit à la demande qui faisait le but de mon voyage, en m'accordant la faveur inouïe de visiter la bibliothèque d'Echemiazin.

Le lendemain, je m'acheminais donc vers ce couvent. Les rayons naissants du soleil illuminaient la double cime du mont Ararat, dont la masse imposante m'apparaissait dans toute sa majesté, embellie des pieux souvenirs consacrés par la tradition. J'attachais avec respect mes regards à ses glaciers resplendissants; et je me disais que, indépendamment de l'autorité des saintes lettres, les peuples avaient dû naturellement être portés à y placer quelque grande scène de l'humanité, à cause de sa forme unique, de son aspect sévère et religieux, et surtout, à cause de sa hauteur, qui dépasse celle de notre Mont-Blanc. La plaine qui porte son nom est une vallée profonde, fermée au nord par l'Arakadz et au midi par le mont Ararat même. Ouverte au couchant, près des collines d'Ani, elle se prolonge indéfiniment à l'est jusqu'à Nakchivan. Arrêté sur les derniers coteaux qui la dominent, je l'embrassais dans son ensemble, et je me rappelais la brillante description qu'en trace l'auteur classique, Lazare[1] de Pharbe. La variété des oiseaux qu'il énumère s'y trouve encore, ainsi que le ver qui

[1] Laz. de Pharbe, p. 18-22.

donne la couleur de pourpre. La terre est toujours féconde ; elle produit toujours toutes sortes de fruits. Mais il faut ajouter aussi que l'air concentré de la vallée est extrêmement pernicieux l'été, lorsqu'il est embrasé par le soleil de la canicule et surchargé des miasmes qu'exhalent les marais formés par l'Araxe et tous ses affluents. Le voyageur qui quitte le milieu tempéré des vallées supérieures en éprouve subitement la fâcheuse influence.

Echemiazin occupe l'emplacement de Vagarchabad, ville célèbre chez les anciens écrivains[1] de la nation, et qui n'est mentionnée par aucun auteur grec ou latin. Quelques fragments d'une architecture puissante, qui a tous les caractères de celle d'Artaxate et d'Armavin, suffisent pour attester son existence à celui qui serait tenté d'en douter. C'était la capitale du premier roi chrétien, Tiridate, et c'est là que saint Grégoire l'*Illuminateur*, au rapport d'Agathange et d'autres historiens, fut averti dans une vision de bâtir l'église patriarcale. Jésus-Christ, fils de Dieu, se serait abaissé vers lui dans un rayon de sa gloire, miracle que rappelle le mot *Echemiazin*, qui signifie *Descente du fils unique* de l'Éternel[2]. Une portion de ce monument s'est conservée jusqu'à nos jours ; et les autres parties, restaurées par le patriarche Gomidas, ont encore près de treize cents ans d'antiquité. J'ai copié, sur les murailles extérieures du chœur, qui date de la première époque, deux inscriptions grecques, dont les caractères annoncent une origine qui tient aux siècles primitifs de notre ère.

[1] Laz. de Pharbe, p. 307.

[2] *Voyez* Agath. Vie de saint Grégoire, p. 32.

այս եւ, այս եւ էջ միածին
իմ կուսածին Թագաւորին.

Elles se trouvaient sur des pierres funéraires, qu'on avait fait entrer comme simples matériaux dans la construction de l'édifice, suivant l'usage des Arméniens, qui construisent encore à Constantinople des églises avec les tombes de leurs ancêtres. Les prières chrétiennes qui entourent le nom du défunt dans l'une, et les noms de saint Paul et de sainte Thècle qu'on lit dans l'autre, prouveraient deux faits assez dignes de remarque : premièrement, que le christianisme était déjà répandu dans ces contrées, avant l'arrivée de saint Grégoire, qui convertit définitivement la nation; et en second lieu, que la langue grecque était employée dans la liturgie, conjointement à la langue syriaque, que quelques-uns pensaient être seule en usage dans ces temps.

L'église est placée au centre du monastère. Un jardin ombragé de saules et coupé par des canaux d'eau courante, qui entretiennent la fraîcheur des fleurs et du gazon, la sépare des bâtiments du cloître, qui l'enferment dans un carré régulier. A l'est, est un réfectoire voûté où peuvent s'asseoir largement trois cents convives, et une imprimerie que j'ai trouvée assez négligée. Il n'en sort que des livres de liturgie; et encore les types sont-ils vieux et dénués d'élégance. Sur les trois autres côtés, sont distribuées les cellules des religieux, à la manière des Chartreuses; mais, comme les reclus de l'ordre de Saint-Bruno, ils ne sont pas astreints à un silence, ni à une solitude absolue. Ces merveilles de la pénitence chrétienne sont comme une prérogative unique du catholicisme. Les appartements du patriarche, qui comprennent la moitié de l'aile méridionale, sont meublés plutôt avec décence que luxe; l'unique signe de sa grandeur pontificale est un trône de

bois doré, sur lequel l'aigle noir du czar étend ses ailes protectrices.

Près de là est la bibliothèque, où j'aspirais surtout à entrer. J'y fus introduit par le P. Jean, aux soins de qui elle est confiée. Ce religieux, élevé à la dignité de vartabed, était le premier homme véritablement lettré que je rencontrais parmi les Arméniens, depuis ma sortie de Constantinople. Épris d'un louable amour de l'étude, qui le distingue entre tous ses confrères, il est fort versé dans les antiquités littéraires et historiques de sa nation; et nous prenons plaisir à annoncer la publication qu'il va faire d'un ouvrage important et presque terminé. C'est une histoire critique d'Echemiazin, dans laquelle il fera entrer celle de ses patriarches et toutes les pièces et diplômes conservés dans ses archives. Il se propose aussi de réformer l'imprimerie du couvent et d'occuper ses presses oisives d'une manière honorable pour la maison et utile à la science.

Maintenant, Messieurs, avant de vous faire connaître le résultat de mes investigations, permettez-moi de vous dire quel genre de lumières et de documents j'avais droit d'attendre de la littérature arménienne.

La position géographique des peuples influe directement sur leurs destinées, comme le prouve l'histoire de l'Arménie. Isolée au milieu des nations qui ont constitué successivement les grandes monarchies de l'Asie, elle n'a jamais eu assez de force, ni surtout une union sociale assez compacte pour s'affranchir de la tutelle ou du joug de ses voisins, et pour vivre librement de sa vie individuelle et propre. Elle a été perpétuellement un champ ouvert à l'ambition, et comme la voie publique qu'ont

foulée tous les triomphateurs de l'Orient. Les Babyloniens ont gravé, en caractères ineffaçables, sur le roc de la forteresse de Van, le souvenir de leur conquête. Après eux sont venus les Mèdes et les Perses, de qui les Curdes et les Persans ont reçu les provinces méridionales, comme un héritage de leurs ancêtres. Alexandre-le-Grand détacha un de ses généraux, pour aller la soumettre. Les Romains y envoyèrent leurs consuls. Plus tard, les Grecs de Bysance l'asservirent à plusieurs reprises. Puis les Arabes, les Tatares, les Géorgiens, les Turcs Seldjoukides, les Turcs Ortokides et enfin les Turcs proprement dits se disputèrent et s'arrachèrent tour à tour cette proie. Ainsi vouée à un sort précaire, comme la fortune de ses maîtres, l'Arménie était devenue une sorte de milieu politique, auquel aboutissaient toutes les secousses des diverses révolutions sociales. Supposez alors un peuple observateur, intelligent, renonçant à la gloire des armes, impossible à sa faiblesse, pour aspirer à celle de la science ou des lettres : il aura une mission importante à remplir; il tiendra un registre ouvert des événements qui se passent sous ses yeux, et il en sera l'historiographe. Alors nous aurions peut-être la clef des inscriptions cunéiformes attribuées à Sémiramis; les voiles qui couvrent l'antique religion des Perses et la réforme de Zoroastre seraient en partie soulevés; les archives de la bibliothèque d'Edesse, consultées par Mar-abbas Catina, nous auraient fait connaître l'histoire de la Syrie et ses rapports avec le peuple hébreu; nous aurions mieux compris certaines hérésies et entre autres celle de Barsumas, qui vint propager sa doctrine dans les montagnes du Curdistan, où elle se conserve encore; les guerres des Romains et des empereurs

grecs dans l'Orient auraient été relatées dans tous leurs détails; les annales du Bas-Empire auraient été éclaircies et complétées en beaucoup de points; nous saurions mieux comment l'islamisme se propagea si rapidement chez tous les peuples qui n'avaient pas embrassé la foi chrétienne; les origines historiques des Tatares, des Mongols et des Turcs auraient reçu un complément nécessaire; enfin, il n'est pas jusqu'à notre histoire du moyen âge qui n'y eût trouvé son profit, puisque la dynastie arménienne qui régna sur la Cilicie eut des rapports étroits avec les Francs, libérateurs de la Terre-Sainte, et que son dernier roi, allié à une illustre maison de France, vint chercher dans sa capitale un asile et un tombeau.

Nous le répétons, quel autre peuple était placé plus avantageusement pour s'acquitter de ce prétendu devoir? Malheureusement nous savons que les premiers monarques, y compris ceux de la dynastie des Arsacides, peu soucieux de tirer la nation de son ignorance, confiaient à des étrangers, tels que les Grecs et les Syriens, le soin d'écrire les fastes de leurs règnes, sans comprendre, ni honorer aucunement le mérite du savoir. Les Arméniens n'avaient encore aucun système graphique; et toute leur poésie, ce langage primitif des sociétés, se bornait à quelques chants, répétés longtemps par les montagnards de Daron, et aujourd'hui totalement oubliés. C'est le christianisme qui, en effectuant l'œuvre difficile de leur civilisation, donna naissance à une littérature nationale. Tant qu'ils sont restés unis au centre de l'Église, qui leur avait communiqué sa foi, tout se développa chez eux selon les lois progressives de l'ordre; et l'âge d'or de la littérature concorde précisément avec celui de leur orthodoxie. Mais lorsque, rejetant

les décisions du concile de Chalcédoine, ils se retirèrent volontairement de l'Église catholique, ils ne participèrent plus à la vie intellectuelle, ni au mouvement scientifique, dont l'Occident fut l'unique foyer. L'activité des esprits s'épuisa en des disputes théologiques stériles et interminables ; toutes les œuvres littéraires furent empreintes du caractère d'individualisme, en sorte qu'ils s'occupaient accessoirement et avec indifférence de tous les autres peuples, même de ceux qui faisaient peser sur eux le joug le plus humiliant.

A cette cause morale et interne, qui arrêta le développement de la science arménienne, nous pouvons joindre les accidents extérieurs qui occasionnèrent la destruction ou la perte des monuments littéraires, et l'on concevra mieux encore leur rareté et la difficulté de les retrouver. Suivant Moïse de Chorène [1], l'orgueil et la jalousie portèrent Ninus à effacer toute espèce de souvenirs des règnes antérieurs, afin d'être admiré comme le plus grand monarque de sa dynastie. Faustus de Byzance [2] nous apprend qu'un certain Mahruchan, voulant empêcher l'établissement du christianisme en Arménie, obtint de la cour de Perse la publication d'un édit, lequel ordonnait, l'an 381 de Jésus-Christ, de livrer aux flammes tous les manuscrits existants. En 439, Jesdegerd II, le Sapanide, mit de nouveau à exécution cet édit barbare. Dans la suite, lorsque Alp Arslan saccagea Ani, quand Edesse, sur la prise de laquelle Nersès-le-Gracieux verse des pleurs si touchants, tomba au pouvoir des musulmans, surtout quand le sultan d'Égypte renversa en Cilicie le dernier boulevard de la puissance

[1] Liv. I, ch. XIV.
[2] Édit. de Venise, 1832, p. 140.

arménienne, Rom-Cla, les bibliothèques de ces cités furent anéanties à dessein par ces vainqueurs barbares. Timour-Leng compléta l'œuvre de destruction ; et les écrits sauvés de tant de calamités se perdirent, pour la plupart, détériorés par les vers ou l'humidité, dans les fosses souterraines où ils étaient déposés.

Bien qu'Echemiazin n'ait point échappé à la main avide des conquérants ; néanmoins, comme le siége patriarcal s'y maintint toujours et resta le centre spirituel de la nation, c'était un puissant motif pour moi d'espérer quelque heureuse découverte. Sa bibliothèque, qui, suivant le rapport exagéré de quelques voyageurs, devait contenir trente mille manuscrits, n'en possède tout au plus que cinq à six mille. Voici quel a été le résultat principal de mes observations.

Je commençai par demander les copies les plus anciennes ; et l'on me présenta la traduction de saint Chrysostôme, attribuée à un disciple de saint Mesrob, l'inventeur de l'alphabet arménien, et copiée par le patriarche Pierre Ier, *Kédatards*, l'an de notre ère 1019. L'écriture appartient au genre *Jergatakir*, c'est-à-dire qu'elle est gravée avec le burin d'acier, selon l'antique usage. Il ne se trouve pas d'exemplaire des livres saints ayant une antiquité de onze cents ans, comme quelques écrivains l'affirmaient. Le plus vieux porte la date du douzième siècle ; mais il négale point en élégance et en correction un exemplaire écrit, il y a trois cents ans environ, avec un luxe de vignettes fort remarquable.

L'Histoire de Moïse de Chorène, qui doit être préférée aux autres monuments primitifs de la littérature, à cause de sa vaste érudition et de la variété de ses documents, ne

comprend que les trois livres publiés dans l'édition des frères Whiston[1] et dans celle de Venise[2]. Le quatrième, relatif à la dynastie des Arsacides que nous savons avoir existé, d'après l'aveu de Moïse de Chorène lui-même, ne s'est pas conservé dans cette bibliothèque ; mais on m'a assuré qu'il se trouvait dans celle du couvent arménien de Jérusalem ; fait important que j'espère vérifier plus tard, avec la grâce du ciel. Le plus ancien manuscrit de la géographie qu'on lui attribue ne remonte qu'à deux siècles. Ainsi il ne m'a pas été donné de répondre aux fortes objections soulevées par M. Saint-Martin contre l'authenticité de cet ouvrage, où [3] l'on rencontre, entre autres difficultés inexplicables, le nom propre de la nation russe, qui ne s'est fait connaître que cinq siècles plus tard. Son commentaire sur la liturgie n'a point encore été retrouvé.

Dans le même siècle que ce célèbre historien, vivait Mesrob, qui, comme nous l'avons dit précédemment, dota la nation arménienne de son système graphique. Employé d'abord à la cour du roi de Perse, Chosrov III, en qualité de secrétaire, il renonça à cette dignité, pour s'occuper exclusivement du soin de policer et d'instruire les Arméniens convertis au christianisme. Il pensa que le moyen le plus propre de les éclairer était d'adapter à la langue un alphabet nouveau, attendu que les alphabets grec et syriaque, auxquels on avait recouru jusqu'alors, n'étaient pas assez étendus pour répondre exactement à tous les organes et aux sons multipliés de l'arménien. Réuni à un certain Rufin, disciple du rhéteur Epiphane, il composa donc l'al-

[1] London, 1736.

[2] Venise, 1827.

[3] *Mém. sur l'Arménie*, t. II, p. 301.

phabet actuel, qui fut jugé si convenable et si parfait qu'on l'attribua à quelque révélation surnaturelle. Les Géorgiens le considèrent aussi comme l'inventeur de leur écriture; et la tradition ajoute même qu'il est encore l'auteur du système graphique des anciens Aghovans.

Les Aghovans, Messieurs, étaient un peuple particulier, que Pompée nous a le premier fait connaître, lors de son expédition dans le Caucase. Les Grecs et les Latins, par une transcription inexacte de leur nom, les ont appelés *Albaniens*. Ils occupaient les hautes montagnes et les vallées limitrophes de la Mer Caspienne, qui composent aujourd'hui le Daghistan et le Chirvan. Les Arméniens ne purent jamais soumettre cette population valeureuse, qui se gouvernait d'après ses lois propres, et qui était constituée suivant le mode féodal de l'Europe, au moyen âge. Dès qu'elle eut embrassé la foi chrétienne, le pouvoir spirituel fut déféré à un patriarche, dont la résidence était à Kandsag, connue présentement sous le nom de Kandjah. Au VIIIe siècle, les Arméniens les priaient de recevoir leur patriarche et leurs évêques à Bardaah, pour y tenir un concile; parce que les Arabes avaient envahi leur propre pays. Au IXe siècle, l'historien Jean VI, le patriarche, donne au souverain de la nation le titre de *Grand prince de l'Orient*; et nous savons que la liberté s'y conserva, jusqu'à l'arrivée de Bouzan, général du sultan seldjoukide Malek-Chah [1]. La langue de ce peuple différait totalement de la langue arménienne; et, lorsque Mesrob vint les visiter, il ne communiqua avec le peuple que par l'entremise des interprètes que le roi Arsvagh et le patriarche Jérémie lui avaient

[1] Tchantch, *Hist. arm.*, t. III, p. 13.

donnés[1]. M. Saint-Martin, en parlant de l'alphabet inventé par Mesrob, dit : « Nous ignorons sa nature et s'il « fut longtemps en usage parmi les Aghovans ; il est entiè- « rement perdu actuellement[2]. »

Je suis heureux d'annoncer à votre savante assemblée que j'ai retrouvé ce même alphabet sur une feuille vieille et jaunie, servant à couvrir un manuscrit, lui-même fort ancien. Je vous en envoie la copie, Messieurs ; et je le crois d'autant plus authentique, que, par le nombre et la disposition des lettres, correspondant avec exactitude aux caractères de l'alphabet arménien, il semble effectivement l'ouvrage du même inventeur. Malheureusement il n'existe aucun ouvrage écrit en cette langue, que j'aie pu consulter, comme moyen de vérification. Les dernières tombes des patriarches albanais, que l'on voit encore à Kandjah, ne portent que des inscriptions arméniennes[3].

J'offre à vos regards les deux alphabets arménien et aghovan, afin de vous laisser mieux juger de leur ressemblance.

ALPHABET ARMÉNIEN.

1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	11.	12.	13.	14.	15.	16.	17.
aip,	pien,	him,	ta,	yetch,	za,	ê,	yet,	toue,	jé,	iny,	liun,	khé,	dsa,	guien,	houe,	tza,
ա	բ	գ	դ	ե	զ	է	ը	թ	ժ	ի	լ	խ	ծ	կ	հ	ձ

18.	19.	20.	21.	22.	23.	24	25.	26.	27.	28.	29.	30.	31.	32.	33.	34.
ghad,	djé,	mieu,	y,	nou,	cha,	oue,	tcha,	bé,	tché,	ra,	sé,	viev,	dium,	re,	tsoue,	yun,
ղ	ճ	մ	յ	ն	շ	ո	չ	պ	ջ	ռ	ս	վ	տ	ր	ց	ւ

35.	36.	37.	38.
piour,	ke,	o,	fé.
փ	ք	օ	ֆ

[1] Moïse de Chorène, liv. III, ch. LIV.

[2] *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 217.

[3] Les auteurs anciens qui parlent des Albaniens sont Strabon, liv. XI. Pline, *Natur. hist.*, lib. VI, cap. XV. Ammien Marcellin, lib. III, p. 291.

ALPHABET AGHOVAN.

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13.

14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23.

24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31.

32 33. 34. 35. 36. 37. 38.

Viennent ensuite les douze signes du Zodiaque figurés de la sorte:

En outre j'ai trouvé ces caractères composant des mots dont le sens et le son me sont inconnus.

Néanmoins, si l'alphabet aghovan correspond avec exactitude à l'alphabet arménien, ces mots peuvent se traduire de la sorte en français :

Thra vi dietsech iao chaphich ratsui seghdz.

Quelque petite que fût la nation des Aghovans, elle a mérité l'intérêt de la postérité et l'attention des savants, à cause de son existence politique indépendante et glorieuse, et par l'avantage d'avoir eu une langue et probablement une littérature distincte. Généralement, les écrivains d'Arménie n'arrêtent sur elle qu'un regard distrait, pour nous faire connaître, en passant, ses rapports avec leur propre nation; cependant un auteur du VIIe siècle, *Moyse Glangdouni* ou *Galgandouni*, avait pris à tâche d'écrire l'histoire de ce royaume. Quelques courts extraits, cités par d'autres auteurs, étaient à la fois une preuve certaine de l'existence de cet ouvrage et un nouveau motif d'en regretter la perte [1]. J'ai eu la consolation de voir que la bibliothèque d'Echemiazin en possédait un exemplaire ancien et correctement écrit. J'ai obtenu la permission du patriarche d'en faire tirer une copie; et je me propose, Messieurs, de vous en envoyer bientôt une analyse raisonnée [2]. En attendant, je puis seulement vous dire que le texte composerait environ deux cents pages d'un in-octavo imprimé. Un coup d'œil rapide jeté sur l'ouvrage m'a appris qu'il se divisait en trois Livres; que l'auteur,

[1] Fried. Neumann, Leipsig, 1836. *Versuch einer Geschichte der Armenischen Litteratur.*

[2] Le MSS. a six cents ans d'antiquité. Chaque page est divisée en deux colonnes, et les trois livres sont partagés en cinquante cinq chapitres.

suivant la coutume des historiens d'Arménie, *remonte jusqu'au déluge* et à la dispersion des races; qu'il fixe le commencement de la monarchie à l'époque de Vagharchag Ier, qui y établit un chef de la famille de Sisag; qu'il raconte longuement l'histoire de leur conversion à la foi chrétienne, du voyage de S. Mesrob et de l'établissement des patriarches, dont il donne les noms, ainsi que ceux des évêques; qu'il parle des rapports de ce pays avec la Géorgie, l'Arménie, la Perse, les Huns et plusieurs autres peuplades environnantes; qu'il décrit l'expédition de l'empereur Héraclius, et qu'il signale enfin l'arrivée des Arabes, qui livrèrent de fréquents combats aux Aghovans. Si Moyse Galgandouni a puisé ses documents à des sources nationales et certaines, si sa chronologie est fondée sur une saine critique, nous pensons tirer de son livre des renseignements curieux et importants.

Après cette digression, Messieurs, je reprendrai la suite de mes observations, et je m'arrêterai d'abord à Élisée, contemporain de Moïse de Chorène, et historien devenu comme lui classique dans la littérature arménienne. Nous savons qu'il avait écrit une histoire générale de son pays; mais elle est perdue, et il ne reste que son éloquent tableau des guerres livrées aux Persans, sous le prince Vartan. Le manuscrit de la bibliothèque est plus complet que le texte de l'édition de Venise [1], où le dernier livre a été supprimé. La raison qui a sans doute porté les Pères méchitaristes de Saint-Lazare à faire ce retranchement est qu'Élisée défend dans ce sixième livre les principes du nestorianisme, qu'il avait reçus de Barsumas lui-même.

Dans le même siècle, qui est proprement l'époque du

[1] Venise, 1828.

beau langage, la plupart des Pères de l'Église grecque furent traduits ; et quelques-uns l'ont été avec tant de mérite, qu'on croit y reconnaître la main des premiers écrivains. La bibliothèque d'Echemiazin est riche en ce genre de traductions; et je pense qu'on y pourrait trouver des traités qui manquent présentement dans les originaux. Le catalogue détaillé que doit publier le docteur Jean décidera de la valeur de nos conjectures.

Il est plusieurs auteurs profanes que je savais avoir été traduits anciennement, tels que Jules l'Africain, cité par Moïse de Chorène [1]; Olympiodore, mentionné dans la bibliothèque de Photius; Flavius Joseph, l'historien juif; Callimaque; Andronic de Rhodes, que Grégoire Magistros lisait encore, vers la fin du XI[e] siècle. Mes recherches ont été infructueuses, ils ne se sont pas conservés dans ce monastère. Ce Grégoire Magistros, que je viens de nommer, était un docte personnage. Il a composé beaucoup d'ouvrages, qui ne sont pas encore publiés : j'ai vu ici une collection de soixante-dix lettres, qui sont autant de traités curieux sur l'histoire, sur l'administration politique, sur diverses questions théologiques, relatives aux sectes païennes, et sur la philologie. Il possédait si bien la connaissance de l'arabe que, défié par un poëte, son ami, il composa, dans l'espace de trois jours, sur l'Ancien et le Nouveau Testament, un poëme de mille vers, qui est presque devenu classique, comme l'Alfiat. Comme il avait traduit beaucoup de livres grecs et syriaques, on pourrait avec vraisemblance lui attribuer la traduction d'un ouvrage qui ne se trouve, à ma connaissance, dans aucune autre bibliothèque arménienne : c'est le livre de saint Jean Cli-

[1] Liv. II, ch. IX.

maque, intitulé *Santoughkirk*, ou *Livre de l'échelle des saints*, lequel peut renfermer des détails nouveaux sur la vie des Pères de la Thébaïde.

Il est un autre docteur du IXe siècle, nommé Machdotz, également célèbre par son savoir théologique. C'est à lui qu'on attribue la rédaction du Rituel arménien, qui est encore en usage chez les dissidents. Ses écrits, assez nombreux et complétés par la relation de sa vie, sont inscrits au catalogue.

Asolnig, historien du Xe siècle, fort estimé sous le rapport de la chronologie, a attiré mon attention. Il en existe à Echemiazin une triple copie, dont chacune offre la singularité assez frappante d'avoir les trois mêmes pages tronquées.

Je vous citerai ensuite, Messieurs, Mathieu d'Édesse, historien du XIIe siècle, qui mérite particulièrement notre intérêt, puisqu'il a rapporté les événements relatifs aux croisés, pendant qu'ils occupaient la Syrie. Notre Bibliothèque du Roi en possède un seul exemplaire; et ici j'en ai trouvé plusieurs de différentes dates.

Nersès de Lempron, contemporain de Mathieu d'Édesse, est connu par son éloquence, dont il fournit une preuve glorieuse dans le discours qu'il tint au synode de Rom-cla, assemblé pour la réunion de l'Église arménienne à l'Église catholique. Outre ce chef-d'œuvre, déjà publié à Venise, j'ai vu plusieurs autres traités, qui ne sont pas connus, et qui peuvent ajouter à sa réputation d'écrivain.

La chronique de Méchitar d'Ani sur les antiquités de la Perse, de la Géorgie et de l'Arménie n'est point perdue, comme le pense le supérieur du couvent de Saint-Lazare, dans son *Essai sur la littérature* de sa nation. Cet auteur,

du XIII[e] siècle, est un des livres rares du couvent. Il a été consulté avec avantage par le prince Huboff, savant arménien, qui en a inséré plusieurs extraits dans ses *Tables généalogiques des rois d'Arménie* [1]. J'en fais tirer en ce moment une copie.

Au même siècle vivait un certain *Ananias Chiragatsi*, totalement inconnu de ceux qui ont écrit sur la littérature arménienne. Grégoire Magistros le cite dans ses ouvrages; c'est ce qui a déterminé le docteur Jean à le chercher dans les monastères voisins, où il l'a fort heureusement découvert.

Il est un auteur du XIV[e] siècle, dont on regrettait beaucoup la perte; c'est l'historien Sempa; il vivait à la cour des rois de Cilicie, et était le généralissime de Léon I. Son histoire, qui commence au dernier Kakig régnant à Ani, s'étend jusqu'à l'époque du roi, son maître, dont il raconte longuement les faits politiques. Le manuscrit peut renfermer une somme de matières égales à la moitié du texte de Moïse de Chorène, dont il est bien loin d'imiter la pureté et l'élégance; son style est fort incorrect et mêlé de locutions vulgaires.

Venise n'a pas le privilége de posséder seule l'histoire de Vartan, que sa connaissance de l'arabe, du persan, du mongol et d'autres idiomes de l'Asie jointe à la variété de ses observations, placent peut-être au premier rang des historiens arméniens. J'en ai vu à Echemiazin plusieurs exemplaires, avec un grand nombre d'autres traités du même auteur non moins importants. Nous désirons que cette nouvelle bibliographique décide enfin MM. les Méchitaristes à

[1] *Miscellaneous translations from oriental languages*, London, 1834, vol. II, p 16.

publier cet ouvrage, qu'ils ont toujours différé de livrer à l'impression, malgré son mérite et son utilité reconnue.

Nous avons enfin remarqué le beau manuscrit, en deux volumes in-folio, d'*Amir el Doulat.* C'était un médecin d'Amasie, vivant au xve siècle. Son ouvrage serait infiniment précieux à ceux qu'intéressent la science de la médecine et son histoire chez les peuples orientaux; car ce savant, à qui les langues arabe, syrienne et grecque étaient aussi familières que l'arménien même, s'était proposé de composer une encyclopédie, traitant de l'origine et de l'histoire de l'art médical, considéré dans ses cinq branches générales, la Physiologie, la Pathologie, la Séméiotique, l'Hygiène et la Thérapeutique. Ces divers traités sont complétés par des remarques et des réflexions sur les doctrines des médecins arabes, chaldéens et grecs, dont il cite les aphorismes. Il a choisi ce titre neuf et piquant : « *Inutile, aux ignorans.* » *Anchidatz Anbed* անգիտաց անպէտ.

J'omets ici quelques autres ouvrages peu importants, dont l'énumération me rendrait prolixe et ennuyeux. J'avouerai que, à mon grand regret, je n'ai trouvé aucun livre rédigé en chaldéen, en syriaque ou en langue mongole, que plusieurs auteurs des xiiie et xive siècles parlaient et écrivaient avec facilité.

Le 19 septembre, je quittais Echemiazin, enchanté de l'affabilité et de la complaisance des religieux, qui accueillaient si bien l'humble missionnaire de votre illustre assemblée. La renommée d'un sénat aussi savant, qui honore à la fois la France et la république des lettres tout entière, a franchi les limites de l'Europe et s'est répandue dans l'Orient; c'est elle qui m'attirait la considération des

moines arméniens, aussi bien que les bonnes grâces des pachas.

Mon intention était d'aller visiter le monastère de Séven, qui donne son nom au lac au milieu duquel il est situé. Il fut distingué jadis dans l'église arménienne par le nombre et le savoir de ses vartabeds; mais actuellement ses cellules et sa bibliothèque sont vides. Tovin, cité florissante, pendant qu'elle était la résidence des rois Pagratides et des patriarches, était située dans le voisinage du même lac. Elle ne saurait dédommager de ses peines le voyageur qui voudrait l'explorer, puisque ses ruines même ont péri.

Je pris donc la direction du sud; et pendant toute la journée je cheminai à travers la plaine d'Ararat. A la distance de quatre lieues, je traversai l'Araxe, alors fort paisible dans son cours. L'eau de ce fleuve, que les poètes peignent comme toujours indigné, mouillait à peine les sangles de mon cheval. Les campagnes, fertiles surtout en riz et en coton, sont parsemées de villages populeux; néanmoins l'industrie peut encore gagner beaucoup de terrain sur les nombreux marécages qui entrecoupent le sol.

A trois lieues de l'Araxe, je trouvais le village de *Mélaik*, colonisé par des Persans; et à un *agatch* au delà, j'atteignais *Ikdir*, où le gouvernement russe a établi de ce côté sa quarantaine. Le village touche le pied septentrional du mont Ararat. Là, après avoir attendu deux jours que le pacha de Bayazid informé de ma venue dépêchât l'escorte nécessaire pour entrer sur le territoire musulman, dont les limites, distantes de trois lieues, sont déterminées par une colonne, que les Russes ont élevée dans la dernière campagne, je vis arriver quelques Curdes. C'était

eux qui devaient me défendre contre les attaques des autres Curdes, qui infestent toujours ces montagnes. En effet, le lendemain de notre passage, que la Providence protégea, une troupe de marchands fut pillée et maltraitée dans le même lieu. J'appris que ce brigandage avait été commis par les gens d'un certain Soleïman-Aga, chef curde que le pacha d'Erzeroum vient de relâcher fort mal à propos de ses prisons. Il a déjà réuni autour de sa personne mille cavaliers; et il est l'épouvante du pays. Sa grand'mère, âgée de quatre-vingts ans, dirige ordinairement la troupe, montée sur le cheval le plus fougueux; et chaque matin elle exerce ses petits-fils à frapper, en galopant, l'ennemi à la gorge ou à la poitrine.

Le 22 septembre, après avoir traversé la plaine méridionale, que domine la tête chenue et arrondie de l'Ararat, je montai à Bayazid, suspendue comme le nid de l'autour au milieu de ses rochers rougeâtres. Bélul-Pacha me reçut avec toutes sortes d'honneurs dans son palais, qui surpasse en magnificence les demeures des autres gouverneurs de province. De la fenêtre de son salon, doré et peint en arabesques, je découvrais la forteresse et l'emplacement du puits où languit dans une dure captivité l'un des honorables membres de votre Académie, que je m'estime heureux d'avoir eu plusieurs années pour maître. Le nom de *Der Petros* n'est point encore oublié; et ce n'est pas sans une émotion profonde que j'ai vu ses geoliers, et que je les ai ouï raconter l'histoire de leur captif. Certes, aujourd'hui les temps sont bien changés; le voyageur n'a plus à redouter une violation semblable de tout droit et de toute justice.

je ne comprends pas l'utilité de leur conspiration. Je suis tout à fait sans nouvelles de la France, depuis mon départ de Constantinople. J'espère que ce malheur sera réparé. J'ai appris ici qu'il se trouvait à Erzeroum des lettres à mon adresse; je m'occupe de les faire venir, ce qui demande encore un mois. Toutefois, devant rester ici plusieurs mois, j'aurai le temps de les attendre, ainsi que cel'es que vous m'enverrez encore.

Je ne vous donne pas de nouvelles aujourd'hui sur mes découvertes et mes observations, n'ayant pas le temps d'achever mon cinquième rapport à l'Académie. Il sera prêt au départ du premier courrier.

J'ai envoyé le troisième et le quatrième rapport par la voie de notre consul à Tiflis. Ne recevant aucune nouvelle de vous, j'avais raison de craindre que les deux premiers ne fussent perdus. J'aurai des choses intéressantes à dire, sous le rapport scientifique. En outre, j'espère exciter l'attention des catholiques de France par d'autres lettres que je prépare, sur l'état religieux de l'Arménie et des Chaldéens. Je compte m'occuper de cette rédaction pendant les loisirs de mon séjour à Tauris.

Pour vous faire passer mes lettres, je prendrai la voie de l'ambassade anglaise, qui me semble la plus sûre, et je vous conseille d'user du même moyen.

Mon cher Monsieur, je vous prie de vouloir bien envoyer cette lettre à mon ami Eugène, à qui je n'ai pas le temps d'écrire en ce moment, à cause du courrier, qui n'attend pas. Je lui dirai combien je désire recevoir de ses nouvelles ainsi que de mes parents et amis. L'état de mes finances est satisfaisant; je puis très-bien rester cinq mois sans recevoir de nouveaux fonds. Ainsi, jusqu'au

mois de mars il aura le temps de m'en faire passer. Je désire qu'il demande pour moi à l'Académie un exemplaire de l'ouvrage de M. Schultz, publié par M. Mohl. J'ai quelques droits à ce cadeau; et nul autre livre n'est plus propre à m'intéresser actuellement. Vous me l'adresseriez avec une *Grammaire chaldéenne*, en allemand, que j'ai laissée chez vous, à moins que vous ne l'ayez déjà fait passer à Alep, comme je vous le disais dans une autre lettre précédente. Eugène peut annoncer d'avance à MM. les membres de l'Académie que j'ai copié toutes les inscriptions babyloniennes qu'avait copiées Schultz, et qui ne leur sont peut-être pas parvenues. En outre, je crois en avoir découvert de nouvelles. J'ai été occupé à Van dix jours par ce travail. Je serais bien aise de recevoir aussi de l'*Université catholique* les articles que j'ai publiés, s'ils ont paru, les dernières publications les plus intéressantes, et toutes les autres petites choses que ce cher ami jugera m'être de quelque utilité.

Assurez de mon profond attachement tous vos dignes confrères, en commençant par M. Bricet. Que devient le cher Cor? Mille choses à MM. Robert, Calosso, à *mes Arméniens*, etc., etc.; et vous, vertueux ami, demeurez convaincu que je n'oublierai jamais votre tendre charité. Puisse le projet que nous formions se réaliser! Venez en Chaldée, après avoir prêché vos conférences du carême, et nous ferons ici de belles et saintes choses.

P. S. Il est inutile d'ajouter que M. Scafi me fait l'interprète de tous ses sentiments.

A EUGÈNE ***.

Tauris, ce 26 novembre 1838.

Mon Eugène, ouvre le premier volume, ou le second (si l'édition est in-8°) des *Voyages du sieur Chardin de Paris à Ispahan*, et tu y verras la description de la ville que j'habite. Les lieux ont un peu changé depuis l'époque où il écrivait; mais néanmoins, son tableau est fidèle, et on en reconnaît tous les traits. Aujourd'hui Tauris a l'avantage d'être plus civilisée, grâce au bon nombre d'Européens qui y font leur résidence. J'avais véritablement grand besoin d'une pareille ville pour me remettre de mes fatigues. Déjà, après trois semaines de séjour, j'en sens la bénigne influence. L'air y est extrêmement sain; et de toute la Perse les malades y viennent pour se guérir. Le froid ne commencera que dans trois semaines; jusqu'à présent, la température est délicieuse. Le soleil est éclatant et chaud et les pluies d'automne sont très-rares. Chaque jour je sors après mon déjeuner pour faire une promenade, pendant laquelle je rédige solitairement mes notes. Si je te faisais la peinture de mon habitation, tu en serais enchanté. La maison a été construite par un ingénieur *français*, actuellement au service du schah à Téhéran. Elle est petite, mais fort convenable, surtout lorsqu'on a passé par l'Arménie. Non, mon cher ami, il n'est pas de palefrenier qui n'ait chez nous un gîte meilleur, et surtout plus propre que les places d'honneur qu'on me donnait dans ce

pays. La science seule et l'amour du prochain ont pu me faire oublier les désagréments de tout genre que j'y ai rencontrés pour la vie matérielle. Eh bien donc ! ma petite maison blanche a la façade convenablement tournée au couchant ; elle a au rez-de-chaussée une grande chambre, occupée par M. Scafi, et qui sert le matin de chapelle à tous les catholiques de Tauris, fort peu nombreux. L'escalier qui l'avoisine mène à un étage supérieur, où l'on trouve d'abord ma chambre à coucher, chaudement revêtue d'une double enveloppe de beaux tapis de Perse, qui ont une finesse de couleur et un velouté très-rares chez nous. Là, mes caisses de voyage, qui étaient, comme je te l'ai dit, suivant la circonstance, notre siége, notre pupitre à écrire, notre table à manger, l'autel pour les saints mystères, et la nuit mon lit de camp, figurent encore honorablement. Mon sac de crin a été rempli d'une chaude laine ; et la paire de draps que j'avais apportée m'a permis de me coucher proprement, pour la première fois, depuis six mois et trois jours. Le jour, il est recouvert d'une indienne persane, et il fait admirablement canapé. La même indienne sert à me faire des rideaux et un tapis de table élégant, qui supporte une partie de mes notes et de mes papiers. Un fauteuil et trois chaises, prêtés par un obligeant Allemand, mon boulanger, complètent l'ameublement. Mes armes reposent dans un placard avec mes selles et mes autres équipements de voyage. Cette chambre communique par une porte vitrée à un petit cabinet, ayant une cheminée demi-parisienne, et éclairé favorablement par une large fenêtre vitrée. Tu comprendras cet avantage de ma maison, d'avoir partout des fenêtres à l'européenne, quand tu sauras que je n'en ai pas vu dans toute l'Anatolie. Dans ce cabinet,

même tapis de Perse, avec un petit sopha prêté par mon obligeant boulanger; mes livres sont à droite et à gauche du manteau de la cheminée, qui me sert de pupitre à la Tronchin. Voilà d'où je t'écris, cher ami; et pour achever, je te dirai que, sous les fenêtres de ma chambre à coucher, j'ai un balcon, et que mon cabinet d'étude communique par un petit escalier à la terrasse, formée par le toit de la maison. Là, je puis jouir du soleil tout à mon aise. Dans ma cour est un autre petit réduit, blanchi et propre comme tout le reste : c'est notre salle à manger; au-dessous est la cuisine, avec toutes ses servitudes. Enfin, dans le coin de la cour est la niche de mon pauvre *Galata*, qui m'a suivi depuis Constantinople, partageant toutes mes bonnes et mes mauvaises fortunes. Maintenant voici le prix du loyer de mon palais. La maison entière, par mois, cent piastres (vingt-cinq fr.); location de tapis, chaises, table, sopha du boulanger, trente-cinq piastres (je mets dix fr.); total, trente-cinq fr. Me voilà donc à ce prix logé comme un roi. Ajoute à cela qu'ici toutes les provisions se trouvent en abondance et à très-bon marché. Par exemple, la livre de viande, (et quelle viande que celle de ces gros moutons qui ne peuvent pas même traîner leur queue!) *vingt-cinq centimes*. Je ne pouvais mieux choisir, n'est-ce pas, le lieu de mon quartier d'hiver. C'est donc là que je passerai les jours de neige, qui durent, dit-on, l'espace de trois mois. Toutefois, avec la grâce du ciel, je compte partir au commencement de mars; car ici il n'y a pas de printemps, et les chaleurs viennent tout d'un coup. Je serais donc obligé de les essuyer dans la Mésopotamie, où elles sont très-grandes.

Une autre fois, je te parlerai de notre société franque.

Je t'envoie aujourd'hui un rapport pour l'Académie. Par la prochaine occasion, tu recevras probablement encore quelque chose de ce genre.

Je n'ai reçu aucune de tes lettres depuis bien longtemps ; et je ne sais rien de l'état de mes finances. Je te dirai, à ton grand étonnement peut-être, qu'il me reste encore près de quatre mille fr. en caisse, bien que j'aie voyagé en pacha. Je n'y comprends rien ; la Providence semble avoir multiplié mes ressources.

Je te demandais l'ouvrage de Schultz dans une dernière lettre. Tâche encore d'obtenir pour moi de l'Académie un exemplaire de l'ouvrage de ce bon M. de Sacy sur les Druses. Tu l'adresserais à Beyrout au consul de France; je le trouverais là à mon arrivée en Syrie. Il me sera presque indispensable.

Adieu, je t'embrasse et te remercie affectueusement de toutes les peines que tu te donnes pour moi. Crois à ma tendre amitié.

P. S. Ne m'oublie pas auprès de mes bons amis, et surtout de ton voisin, M. de Slane. Je parle maintenant le persan; dans quelques mois viendra le tour de l'arabe.

A EUGÈNE ***.

Tauris, le 8 décembre 1838.

Mon cher Eugène, j'espérais pouvoir écrire aujourd'hui à Léon, ainsi qu'à toi, une assez longue lettre; mais le courrier qui vient de Téhéran, sans qu'on sache précisé-

ment l'heure et le moment, nous surprend cette fois. Le Mémoire assez long sur les Arméniens a pris tous mes loisirs; et je tenais beaucoup à vous l'envoyer par cette occasion. Tu verras que je l'adresse à l'Association pour la propagation de la foi. Je te charge de le présenter toi-même au conseil avec mes hommages et respects. L'intention qui l'a dicté est bonne; je ne sais s'il sera jugé favorablement, et surtout s'il atteindra le but que je me propose. Je pense qu'il pourra être inséré dans les annales; toutefois, comme il renferme des détails qui pourront peut-être intéresser les lecteurs aux yeux de qui ont été soumis mes autres lettres, tu pourras en tirer une copie et le faire publier dans l'Université catholique, si mes lettres ont été insérées dans ce recueil. Lis-le toujours d'avance et vois ce qu'il convient de faire.

Mon séjour à Tauris me plaît chaque jour davantage. J'y trouve le repos, chose inappréciable, après six mois de souffrances et de fatigues de tout genre. Il m'était si nécessaire, qu'étant arrivé ici souffrant et à demi malade, je me suis vu aussitôt rétabli comme par enchantement. Deux choses ont contribué à cette prompte guérison, la salubrité de l'air et ma vie réglée, que j'avais abandonnée pendant mes excursions. Tranquille dans ma petite maisonnette avec le bon M. Scafi, nous passons tout notre temps à l'étude, tâchant en même temps de bien sanctifier la journée. J'ai mes maîtres d'écriture, de langue persane, de turc et d'arménien. De plus, j'ai des domestiques arabes et chaldéens, qui me parlent leur jargon, de sorte que ma chambre ne ressemble pas mal à la tour de Babel. Je ne suis pourtant pas mort à la société. Elle se compose ici de deux ou trois maisons anglaises de garçons, parmi

lesquelles je range en première ligne celle du consul, jeune homme aimable et bien élevé. Je les vois de temps à autre, durant mes instants de récréation ; et ils me prêtent le *Galignani's Messenger*, qui m'apprend des nouvelles vieilles de trois mois. N'importe, elles m'intéressent toujours vivement ; et jamais je n'ai senti en France comme ici tout ce qu'il y a de plaisir à savourer lentement sa gazette.

Les Russes sont aussi à Tauris ; et, depuis huit ans, c'est-à-dire depuis la dernière guerre d'Arménie, ils ont acquis dans le gouvernement persan et sur l'esprit du peuple une influence plus grande que celle des Anglais. Le schah sent fort bien que ses voisins du nord sont plus redoutables que le pouvoir britannique, dont les possessions indiennes sont fort éloignées. La politique russe est d'exciter le mécontentement déjà général contre l'Angleterre, et de faire chasser ces hôtes incommodes, dont les marchandises, vendues dans les bazars à beaucoup meilleur marché que les produits russes, ruinent leur commerce. Les affaires prennent ici une tournure qui peut influer directement sur la politique européenne. Tu sais sans doute que le roi de Perse a assiégé fort longtemps dans le Khòrassan la ville de Hérat, sans pouvoir la prendre. Les Anglais protégeaient le rebelle ; ils avaient même amené des troupes au fond du Golfe Persique, menaçant de marcher sur Ispahan, si on ne levait le siége. Les Russes, de leur côté, tenaient beaucoup à ce que la Perse enlevât cette place, défendue et occupée par un ami des Anglais ; et quand ils ont vu le roi céder à l'ambassadeur de la Grande-Bretagne et se retirer, ils ont été fort mécontents. Ils ont alors offert le secours de leurs troupes, et conseillé

au roi de recommencer le siége; et il est assez disposé à les écouter, car il a l'âme profondément mortifiée de l'échec qu'il a essuyé. L'ambassadeur russe, diplomate adroit, a profité de l'occasion pour prendre un nouvel ascendant sur l'esprit du roi, et il a réussi. Au contraire, l'ambassadeur anglais est comme fugitif, près de Kasbin, ne voulant pas retourner à Téhéran, avant qu'on lui accorde certaines satisfactions au sujet d'un de ses courriers qui a été maltraité. Si le roi s'y refuse, il repassera la frontière turque. Ainsi, chaque jour, on est dans l'attente de quelque événement grave; parce que les troupes anglaises occupant Aboushire peuvent agir aussitôt. Tu conçois d'après cela, cher ami, qu'il y a plus que de la froideur entre les Anglais et les Russes, qui ont déjà vieille rancune. Moi j'arrive, comme puissance neutre, au milieu de toutes ces querelles, qui ne nous regardent pas; et je suis bien accueilli par les uns et par les autres. Je suis juge et spectateur, sans me préoccuper d'aucune idée politique. Mon premier soin, à moi, est d'apprendre; et j'ai une besogne qui peut hardiment remplir tous les instants de la journée. J'oubliais encore de te dire, comme une de nos nouvelles, que le gouvernement russe a envoyé un nouvel ambassadeur à Téhéran et un consul nouveau à Tauris. Par hasard je rencontrai, l'année dernière, ce nouvel ambassadeur sur le bateau à vapeur qui me conduisait à Constantinople. Il venait d'Alexandrie, où il avait longtemps rempli les fonctions de consul.

Cette lettre arrivera sans doute après le premier de l'an; et je ne veux pas rester en retard avec un ami qui venait, chaque année, m'apporter les premiers souhaits. Reçois donc les miens du fond de la Perse, cher Eugène. Ils sont

bien sincères, et, plus que tout autre, tu mérites d'être heureux. Que cette année passe encore, et j'espère que nous nous reverrons pour ne plus nous séparer. Nous vivrons plus unis, s'il est possible, travaillant chacun dans notre sphère pour Dieu et pour les hommes. Je forge de beaux rêves, je ne sais s'ils se réaliseront; mais comme ils ne sont pas enfantés par un esprit ambitieux ou avide de gloire mondaine, il me sera peut-être donné de les mettre à exécution. Il est bien singulier que je n'aie jamais mieux compris mes devoirs en ce monde, qu'en le quittant pour m'enfoncer dans la solitude orientale. D'un autre côté, je comprends que la conscience doit recevoir plus de lumières d'en haut dans la retraite et l'éloignement des distractions frivoles, qui, dans le monde, où ces mêmes distractions vous attirent, vous rendent comme un enfant gâté. Adieu, je te charge d'annoncer à Léon et à sa famille quels vœux ardents je forme pour leur bonheur pendant l'année où nous entrons. Je pense qu'il s'acquittera de la commission près du reste de notre famille. L'hiver est déjà venu ici, où je ne croyais trouver qu'un ciel de rose. La neige couvre la terre, et le froid est tout à fait *persan;* mais le ciel est pur, un beau soleil reluit, et mes promenades ne sont pas interrompues. Le temps passe vite à l'étude; le printemps viendra encore trop promptement. Adieu, ne m'oublie pas auprès de nos communs amis.

Tout à toi.

PREMIER MÉMOIRE

A

MM. LES MEMBRES DU CONSEIL CENTRAL

DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Nécessité pour le voyageur de s'élever à la dignité de missionnaire. — Territoire de l'Arménie. — Schisme de Nestorius, cause de la décadence et de la ruine de l'Arménie. — Conquête du territoire par les Turcs, les Perses et les Russes. — Monastère d'Echemiazin. — Émigration en Russie. — Arméniens catholiques. — Siége patriarcal d'Agthamar. — Couvent de Nareg. — Culte arménien schismatique. — Espérance de retour à l'unité catholique.

Royaume de Perse. Tauris, le 8 décembre 1838.

Messieurs,

Aujourd'hui le premier devoir du voyageur chrétien est de s'élever, autant qu'il est en lui, à la dignité de missionnaire; plusieurs raisons l'y engagent. D'abord, s'il se borne à l'observation des mœurs et des législations et à l'investigation des monuments historiques, il court risque d'ajouter bien peu de faits nouveaux aux remarques de ses devanciers, surtout lorsqu'il parcourt des pays visités par des hommes aussi distingués que les Chardin, les Niebühr et les Burkhart. Voudrait-il annoncer les événements dont il est le spectateur, il serait prévenu par la presse. Le Caire, Constantinople et Téhéran ont leurs gazettes, chargées de publier tout ce qui se passe, des frontières de l'Abyssinie au Golfe Persique, et depuis les steppes de la

Tartarie jusqu'aux derniers pachaliks de la Turquie d'Europe. Alors, s'il se contente de rendre ses impressions et ses souvenirs, le voyageur se renferme dans le cercle étroit de ses habitudes personnelles, et trompe déplorablement ses lecteurs, en leur donnant comme l'expression de la réalité les sentiments du moi, si mobile et si prompt à s'abuser. Combien de poëtes et d'artistes, accourus dans ces contrées, sur la foi de pompeux narrateurs, pour jouir des beautés d'une nature imaginaire, sont cruellement déçus, et maudissent trop tard les récits romanesques qui les ont séduits!

La seconde raison de voyager en missionnaire, c'est afin de remplir le double commandement, imposé à chacun ici-bas, d'accroître en soi la conviction de la vérité religieuse, ce qu'on peut faire par le spectacle de la misère et de l'abaissement de ceux qui en sont privés, et de semer selon son pouvoir ce germe divin dans les âmes qui l'ont perdu ou qui n'ont point eu le bonheur de le recevoir encore. De la sorte, la conscience du voyageur jouit de ce doux témoignage, qu'il ne sert pas uniquement les hommes, en s'épuisant à la recherche de la science humaine, toujours si ténébreuse et si insuffisante, au prix de la science invariable et infinie qui se communique par la foi. La découverte de quelques villes oubliées, la fixation d'une source de fleuve ou d'une montagne, la moisson, quelque copieuse qu'elle soit, d'inscriptions de toutes les époques et de toutes les langues, ne peuvent satisfaire le cœur et dédommager le chevalier errant de la science, en lui offrant dans un avenir incertain la fumée, si tôt évanouie, de ce qu'on appelle la gloire. Non : cette consolation serait vide, comme les ruines et les tombeaux qu'il fouille; elle

ne pourrait même distraire sa pensée solitaire, poursuivant sans cesse l'image de la patrie. Que s'il croit au contraire, malgré son indignité, être conduit par la main de Dieu, pour examiner le corps meurtri et prosterné de l'Église orientale, pour sonder ses blessures, essuyer peut-être quelques-unes de ses larmes, et ensuite, selon sa faible voix, crier au secours, parmi les frères de la grande Église d'Occident, aussitôt il oublie le danger et la fatigue ; et la crainte n'a pas de prise sur son cœur, parce qu'il ne peut jamais se croire digne d'un sort qui ressemblerait au triomphe du martyre.

De plus, ce sentiment, loin de nuire aux examens et à la louable curiosité de l'intelligence, favorise son travail, en multipliant les faces de l'objet sur lequel il se porte, et en mettant à nu ses parties mystérieuses, invisibles à l'œil de la chair. Les sages de l'antiquité voyageaient constamment avec la préoccupation d'approfondir la constitution religieuse des peuples qu'ils visitaient. Confucius, d'après les annales chinoises, porta ses pas jusqu'aux lieux d'où j'écris ces lignes, pour rechercher le *Saint*, que les prophéties plaçaient dans l'Occident. Zoroastre partit de ces mêmes lieux, qui furent son berceau, et s'enfonça plus avant dans l'Orient, pour agrandir et compléter le plan de sa réforme. Les philosophes de la Grèce ne séjournaient-ils pas dans les colléges des prêtres, pour s'enquérir de leur doctrine secrète? Et, je le demande, que saurions-nous sur la religion des Égyptiens, des Mèdes et des Perses, si le bon Hérodote n'avait agi de même? Au moyen âge, les plus hardis explorateurs du globe étaient des moines, des prêtres, des laïques pieux. C'est ainsi que l'on ne peut se lasser d'admirer Christophe Colomb, que la joie d'avoir découvert un monde nouveau pouvait faire

mourir d'orgueil, quand il nous peint ses douleurs et son désespoir d'être privé, sur sa côte barbare, des sacrements de l'Église !

Ces considérations me serviront sans doute d'excuse près du lecteur, qui pourrait s'étonner qu'un jeune homme, encore dénué de tout caractère spécial, ait la prétention de vouloir exercer une mission quelconque dans ces contrées. Oui, nous l'avouons en rougissant, nous avons cédé à l'attrait de signaler à l'attention de votre Association de la Propagation de la Foi ces contrées, autrefois le centre et le foyer le plus actif de notre divine religion. Nous serions trop heureux si nous pouvions réveiller le zèle de quelques âmes, ambitieuses d'étendre le royaume de Jésus-Christ, et multiplier les rares Missionnaires dispersés à travers ces vastes contrées.

Je me propose de vous parler aujourd'hui de l'Arménie, que je viens de parcourir en tous sens, dans la compagnie de M. Scafi, vénérable membre de la mission des Lazaristes français de Constantinople. Depuis longtemps, ces Messieurs désiraient reconnaître l'état spirituel de ces contrées; et ils n'ont pas dédaigné d'associer un de leurs confrères à mes courses d'exploration. En commençant mon voyage sous de tels auspices, je me suis cru comme absous de cette sentence redoutable : « Celui qui voyage « beaucoup, se sanctifie rarement : » *Raró sanctificantur, qui multùm peregrinantur.*

Le territoire de l'Arménie est assez difficile à déterminer d'une manière certaine : il suffit de dire, qu'en y ajoutant toutes les provinces qui composèrent son domaine, au temps de sa prospérité, elle égale à peu près l'étendue actuelle de la France. Les cent bras de l'immense chaîne du Taurus la coupent dans toutes les directions. Çà et là

s'élèvent des pics gigantesques, perpétuellement couverts de glaciers et de neiges, qui alimentent de grands cours d'eau, qu'on croit être les quatre sources des fleuves qui arrosaient le jardin du premier homme. Si, pendant les jours de l'innocence, ce lieu était le paradis de la terre, il faut avouer que, après la chute dont elles furent le théâtre, ces mêmes contrées ont été maudites et réprouvées; car nul pays n'est plus attristant et plus ingrat pour ceux qui l'habitent.

L'hiver règne toute l'année sur le plan supérieur des montagnes; et les frimas ne cèdent dans la vallée qu'aux feux d'un soleil qui devient bientôt dévorant et intolérable. Quelques plateaux, comme ceux d'Erzingam, d'Akchar, où se trouvait l'ancienne Nicopolis, d'Erzeroum, d'Ani et de Van, se distinguent par une heureuse fertilité, et sont comme les greniers de réserve de la population. Le reste du sol semble moins fait pour l'homme que pour ses magnifiques troupeaux. Le peuple arménien a pu jouir anciennement d'une opulence temporaire, comme on le voit à l'époque du roi Tigrane, dont les innombrables soldats, tout resplendissants d'or et de pierreries, allèrent se faire battre par la poignée de Romains que commandait Lucullus. Mais ce peuple avait des voisins trop puissants et à la fois trop avides pour conserver longtemps sa prospérité. Pris et repris par les grandes monarchies primitives de l'Orient, il fut ensuite successivement foulé aux pieds des Macédoniens, des Romains, des Perses, des Grecs de Byzance, des Arabes, des Persans, des Mongols, des Géorgiens, des Turcs Seldjoukides, Ortokides, Osmanlis et des Curdes. Aussi le terrain est-il généralement nu et désert, comme celui de nos places publiques; et, dans certaines provinces,

telles que le Vasbouragan, il faut marcher plusieurs journées de suite avant de trouver le toit d'un chétif réduit, pour abriter sa tête. Partout la rencontre d'un arbrisseau est un phénomène exceptionnel sur le passage du voyageur. Il est difficile de dire combien, nous autres, habitués à la vie, au mouvement et à la riante végétation de notre Europe occidentale, nous avons été péniblement affectés par la solitude de ces vallées, dont le labyrinthe fugitif et sans fin n'offre que de loin en loin des saules, penchés sur leurs fontaines, et de longues herbes inutiles, que dessèchent le soleil et les vents.

Les rares habitants, échappés à tant de massacres successifs, craignant encore, pour ainsi dire, de paraître à la face du jour, se réfugient sous terre, où ils se creusent des trous, qui ne peuvent pas même être assimilés à nos étables. Les Turcs, qui les entourent, non contents de les dominer avec orgueil, les abreuvent d'avanies humiliantes, et en extraient les derniers *Paras*, qui ne sont pas entrés au trésor du pacha ou dans la bourse du collecteur d'impôts. Ces misères nous expliquent la cause des lointaines émigrations de ce peuple, que nous voyons dispersé depuis le fond de l'Inde jusqu'au centre de la Pologne. Il déserte ses foyers, et renonce à sa nature première de peuple agricole et pasteur, pour devenir la population marchande des bazars de l'Orient. Il a ce trait de ressemblance avec le peuple juif, dont les misères lui sont en partie communes. Pourquoi cette conformité de fortune? Se serait-il aussi rendu coupable de quelque prévarication, qui exigeât une expiation sévère? Nous allons tâcher de répondre à cette demande.

L'étude historique des peuples chrétiens de l'Asie nous

conduit à conclure que l'origine et la cause réelle de leurs calamités sociales est leur défection du centre de l'Église universelle. Les preuves en sont écrites en caractères sanglants à chaque page de leurs annales. En effet, dès que l'hérésie de Nestorius, assoupie après sa mort et réveillée ensuite par Barsumas et les autres disciples de l'école d'Édesse, se fut répandue dans la Syrie, la Chaldée, la Mésopotamie et la Perse, l'unité des communions chrétiennes étant rompue, la puissance des peuples païens de ces contrées profita de ces divisions pour réparer les pertes qu'elle avait essuyées sous le règne des empereurs romains. Dès ce moment, l'épée des Sassanides devint aussi redoutable à la chrétienté, que l'était autrefois pour Rome l'arc des Parthes, sous les premiers Arsacides. En parlant, dans une autre lettre, des Nestoriens que nous avons rencontrés sur notre route, nous montrerons que les persécutions suscitées, au sixième siècle en Perse, contre les orthodoxes étaient provoquées par ces hérétiques, qui, pour se concilier les bonnes grâces des Sapor et des Chosroès, leur faisaient entendre que le moyen de résister aux souverains de Constantinople et d'affaiblir l'Empire grec, était de détruire les populations catholiques, qui semblaient en être les alliées. Que gagnaient-ils à cette trahison? Ils appesantissaient sur leur tête le joug des infidèles; et ils creusaient l'abîme de malheurs où ils sont encore plongés.

Et plus tard, ce même empire, quel avantage retira-t-il de sa rupture avec les Latins? Il perdit les seuls alliés qui pouvaient protéger ses états contre les envahissements de l'islamisme. La nation grecque le comprit promptement; et elle manifesta à plusieurs reprises la velléité d'une réunion. Mais toujours il se rencontrait quelques sophistes qui

renouvelaient les objections insoutenables de Photius et de Michel Cérulaire. Le Patriarche, presque réduit au siége de Constantinople, et cerné par les Infidèles, écrivait, avec le titre fastueux d'*Évêque œcuménique*, au Pape, qui se contentait de répondre en signant : « Le Serviteur des serviteurs de Dieu. » Les moines illuminés du mont Athos prétendaient que la lumière émanée d'eux-mêmes était incréée, comme celle du Thabor. Cependant les Turcs s'avançaient dans la Cappadoce et la Bithynie ; ils franchissaient le Bosphore, et acculaient ces orgueilleux dans leur capitale, qui céda bientôt aux assauts des janissaires de Mahomet second.

Mais c'est surtout à la nation arménienne que s'applique avec justesse cette observation. Le patriarche Nersès d'Achetarag convoquait, l'an 520 de notre ère, un synode à Tovin, où il osait improuver les décisions du concile général de Chalcédoine. La division se mit aussitôt dans les esprits et les consciences. Les uns préféraient la doctrine définie par les Pères de l'Église universelle et sanctionnée par son chef aux interprétations faillibles d'un métropolitain, assisté de quelques vartabeds. Les novateurs, au lieu de discuter avec calme et de s'éclairer sur des matières aussi importantes, recoururent aux moyens employés par tous les dissidents. Ils mêlèrent à la question religieuse les intérêts politiques du temps ; et en appelèrent aux passions humaines. Ainsi, comme les Nestoriens, ils persuadèrent au monarque persan qu'il était intéressé à briser les liens qu'une foi identique avait établis entre l'Arménie et l'Europe. Le roi de Perse trouvait une proposition semblable trop avantageuse pour y fermer l'oreille; car assister les Arméniens schismatiques, c'était les asser-

vir. Première cause de longues guerres, dont les infortunes auraient dû corriger ces enfants rebelles.

Cent douze années se passèrent. L'empereur Héraclius, qui revenait de la Perse victorieux, et rapportant avec lui la vraie croix, rétablit parmi les Arméniens la paix et l'orthodoxie. Cet état normal dura un siècle, au terme duquel Jean Osniensis renouvela par ses écrits subtils la dispute presque oubliée. Le schisme recommença. En même temps, aux frontières, apparaissaient les Arabes, qui venaient, nouveaux Philistins, infliger aux prévaricateurs la punition qu'ils avaient méritée. Les Grecs, dont ils venaient d'abandonner la communion, leur refusèrent tout secours. Ils furent, durant plusieurs siècles, flagellés jusqu'au sang par ces ennemis nouveaux, auxquels se réunirent les hordes tatares des Mongols et des Turcs. La dernière dynastie arménienne des Rhoupéniens, forcée, par suite de ces événements, de se retirer en Cilicie, se trouva en contact avec les croisés, qui venaient, au nom du Christ, délivrer leurs frères d'Orient. Alors le parti orthodoxe, qui se conservait toujours secrètement, leva la tête; et le remords se réveilla dans la conscience du roi Léon. En recevant la couronne de la main du cardinal Conrad, archevêque de Mayence, il abjura l'erreur, et reçut son pardon du pape Célestin III. Plusieurs des patriarches de Sis envoyèrent à Rome l'acte de leur soumission. De ce nombre fut l'illustre Nersès Claïensis, que ses vertus ont fait ranger parmi les saints. Un autre Nersès, non moins distingué, qui portait le nom de Lampron, sa patrie, tenta une réunion générale dans le synode de Rom-Cla, où il prononça une harangue, conservée comme un des chefs-d'œuvre de la littérature ecclésiastique des Arméniens.

Mais la mort inopinée de l'empereur Manuel rompit toutes les négociations. Les Tatares et le sultan d'Égypte firent de nouveau des incursions dans le pays. Au concile de Lyon, des propositions sincères de paix furent présentées par quelques prélats ; mais elles ne furent pas ratifiées par le reste du clergé. Alors les Sarrasins reparurent. Dans la Cilicie seule ils massacrèrent trente mille hommes ; et en conduisirent dix mille en esclavage. Le dernier des Léon alla mourir en exil à Paris.

Les Infidèles se partagèrent leur proie. Les Turcs prirent la majeure partie du territoire, et laissèrent aux Persans les provinces orientales ; tandis que les chefs curdes, retranchés dans leurs montagnes inaccessibles, mirent à contribution les cantons du midi. Il y a dix ans, un quatrième compétiteur, plus redoutable, venait aussi du fond du nord revendiquer sa part ; et l'empire russe s'adjugeait les terres comprises entre les cours de l'Arpa-Sou et de l'Araxe.

Là se trouve, au pied du mont Ararat, désigné par la tradition comme le point où s'arrêta l'arche du déluge, le monastère d'Echemiazin, appelé par les Turcs le couvent des *Trois-Églises*. C'est le premier centre spirituel de l'Église arménienne et le lieu où saint Grégoire l'Illuminateur, apôtre de la nation, bâtit la basilique patriarcale. Les successeurs de saint Grégoire y fixèrent leur siége ; et, tant qu'ils n'en étaient pas chassés ou attirés ailleurs par les nécessités politiques, ils ne cessaient d'y résider. Depuis le schisme, la majorité des Arméniens est demeurée soumise à leur autorité ; bien que deux ombres de patriarcats subsistent depuis sept siècles à Sis, en Cilicie, et à Aghtamar.

Curieux de visiter ce lieu mémorable, nous n'avons pas cru payer trop cher notre curiosité, en l'achetant au prix d'une pénible quarantaine à la frontière russe. Le Patriarche schismatique nous reçut avec bienveillance à Achetarag, maison de campagne assez agréable, où quelques touffes d'arbres peuvent défendre contre les ardeurs de la canicule, qui calcinent la plaine d'Ararat. A l'entrevue assistaient trois évêques, dont l'un, en qualité de coadjuteur, se tenait assis à côté du Patriarche. Le second était respectueusement agenouillé en face, tandis que le troisième rafraîchissait avec l'éventail sa tête déjà blanchie par les ans. L'étiquette veut que le Pasteur suprême de l'Arménie ne s'exprime que dans sa langue nationale. Il affecta en effet de ne pas savoir le turc. Honorant en ma personne le caractère de député de l'Académie savante de France, il m'accorda l'insigne faveur que je souhaitais vivement, de pénétrer dans la bibliothèque de son cloître. Je ne sache pas qu'aucun voyageur ait jamais joui de ce privilége.

L'érudition géographique n'est pas le partage des Orientaux. Ils commencent toujours, lorsque vous leur annoncez que vous êtes Français, par demander si la France est la même chose que le Frenkistan; si Paris est dans le voisinage de Marseille et du côté de Londres; si nous avons un roi; et, comme le nom russe a retenti dans ces parages, si notre roi ou souverain, *Padichah*, est celui de la Moscovie. Cette dernière question paraissait vivement préoccuper le vieillard, confirmé dans son siége patriarcal par le czar, et décoré dernièrement par lui de l'un des ordres de l'État. Il eut grand soin de me le dire; et je compris le lendemain toute sa reconnaissance, en voyant dans chaque

salle publique du monastère le portrait de Sa Majesté, et le grand aigle noir remplaçant, au-dessus du trône pontifical, la colombe figurative de l'Esprit-Saint.

L'histoire ecclésiastique des nations de l'Occident est sans doute moins familière au Patriarche que celle de l'Arménie; car il me demanda si la France avait la même religion que la Russie; et si le chef de l'église de Paris exerçait sa juridiction sur la France tout entière. Alors je pris la liberté de lui faire observer que la France était et n'avait jamais cessé d'être catholique; que son clergé, instruit, zélé et célèbre dans tout le monde par la pureté de sa discipline et son unité compacte, comptait plus de quarante mille membres, chiffre qui le frappa de stupeur, puisqu'il égale celui des fidèles soumis à son autorité. J'ajoutai que l'église de Paris n'a qu'un archevêque, lequel ne prend point le titre de Patriarche, de tout temps convoité par l'orgueil des Orientaux; et que la France reconnaît un Patriarche unique, qui s'appelle le Pape, à qui obéissent, avec la même humilité, comme à leur père spirituel, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, l'Irlande, une partie de l'Angleterre et de l'Écosse, la Belgique, la Pologne, plusieurs petits États d'Allemagne, l'Autriche, et l'innombrable multitude des fidèles répandus en Amérique, en Afrique, en Asie. Je lui rappelai enfin que la plupart de ses prédécesseurs, dont je lui citai les noms, avaient proclamé la souveraineté spirituelle du pontife romain; et que, cent cinquante ans auparavant, celui-ci envoyait encore à un Patriarche d'Echemiazin des dons de sa munificence protectrice. J'avais lu ce fait dans un Mémoire des anciens missionnaires; et effectivement,

je reconnus que le trône incrusté d'ivoire, sur lequel le vicaire général d'Arménie siége dans les cérémonies solennelles, venait de Rome.

Les religieux du monastère sont en fort petit nombre, comparativement à nos couvents d'Europe. Une dizaine à peu près sont décorés du titre d'archevêque ou d'évêque, sans diocèse. On compte autant de vartabeds, dont la dignité se subdivise en plusieurs degrés, selon l'étendue de leur savoir. J'en ai rencontré deux ou trois, réellement versés dans la connaissance de la langue et de l'histoire de leur nation. Je me plais surtout à citer le nom du docteur Jean, le bibliothécaire, qui compose en ce moment un ouvrage sur les antiquités de la maison et la succession des Patriarches. Les autres vartabeds semblent occupés de tout autre soin que de celui de la science.

Du reste, Echemiazin a perdu son importance et sa grandeur passée; il ne lui reste que l'autorité de son nom; et encore chaque jour s'affaiblit-elle. Son incorporation à la Russie n'a servi que les intérêts de l'Empereur, qui voulait attirer dans ses États nouvellement conquis la population arménienne des provinces turques et persanes. Outre les concessions de terres et la promesse de certains droits et priviléges politiques, on faisait valoir aux yeux des Arméniens l'avantage d'une réunion plus étroite à leur chef spirituel. Par ce moyen, le gouvernement russe est parvenu à enlever à la Perse quarante mille émigrés, et soixante-dix mille à la Turquie. Mais cette émigration, fort nuisible aux intérêts des deux États musulmans, a appelé particulièrement l'attention sur cette classe de sujets; et l'on ne s'est plus soucié de les voir franchir la frontière russe, soit pour accomplir des pèlerinages, soit pour aller

chercher le *Meiron*, ou l'huile sacrée, que le Patriarche a seul le droit de bénir. Ainsi la source principale de la richesse et des revenus du monastère est tarie. Bien plus, nous savons positivement que le gouvernement turc défend à l'archevêque arménien-schismatique de Constantinople de communiquer librement avec celui d'Echemiazin, ordre qui l'obligera bientôt de s'arroger les mêmes droits. Cette nécessité est douce au cœur d'un métropolitain, qui a, comme tous les prélats hétérodoxes orientaux, la tentation de la suprématie.

D'un autre côté, l'empereur de Russie, concentrant dans sa personne le double pouvoir temporel et religieux, ne doit laisser au chef de l'église arménienne qu'une prééminence fictive et subordonnée à ses propres volontés. Il est fort probable que le plan, adopté depuis quelque temps, de fondre dans une sorte d'unité toutes les sectes de l'empire s'appliquera aux Arméniens, comme au reste des sujets. Déjà nous avons vu une administration séculière organisée suivant ce but par le gouvernement dans le monastère, afin d'en diriger et surveiller l'action; déjà l'élection patriarcale a été complétement modifiée. Il est vrai que la dignité n'est plus mise à l'enchère, comme sous le régime des Persans et des Turcs, qui spéculaient, à la honte du nom chrétien, sur l'ambition des candidats. L'investiture n'était conférée qu'à des prix énormes; et cet abus avait démesurément accru la simonie du clergé, vice déplorable, qui consomma chez les Arméniens, comme chez les Grecs, la misère de la nation; parce que le Patriarche, pour s'acquitter de sa dette, rançonnait les évêques, les évêques rançonnaient les docteurs, ceux-ci les simples desservants, et ces derniers le peuple, sur qui

tout mal retombe à la fin. Sous ce rapport, il y a donc une amélioration réelle ; mais voyons jusqu'à quel point. A la mort du Patriarche, les quinze prélats relevant de son siége, et répartis dans la Perse, la Russie et les autres contrées de l'Europe, sont convoqués à un synode, ainsi que les grands de la nation, appelés *Ichekans* et les députés des corporations. Au premier tour de scrutin, on choisit quatre candidats ; au second, deux seulement ; et le sort décide entre eux. Le dernier élu succède alors à la chaire vacante de saint Grégoire, si toutefois la sanction impériale lui est octroyée. Donc l'indépendance spirituelle d'Echemiazin a cessé ; et cette église, qui toujours refusa la paternelle et libre protection du chef des églises, a fini par courber forcément la tête sous un chef militaire.

Avant de quitter la province russo-arménienne, je dirai quelques mots des catholiques arméniens qui s'y sont réfugiés à l'époque de la dernière guerre. Leur position est critique ; elle mérite tout votre intérêt et toute votre attention. Ils ont abandonné, voici huit années, le sol de la Turquie, espérant trouver dans les États d'une puissance chrétienne un soulagement à leurs maux. Mais leur espérance a été déçue, et voici qu'ils sont réduits à regretter le joug musulman. En effet, si le gouvernement tolère encore les prêtres qui ont accompagné les émigrés, il ne permet pas qu'ils communiquent avec leurs supérieurs spirituels, restés sur le territoire ottoman ; et il interdit soigneusement l'entrée de son territoire à tout nouveau prêtre. J'en ai eu la preuve affligeante, à l'époque de ma quarantaine, en voyant mon vertueux compagnon de voyage, M. Scafi, repoussé du sol russe par l'ordre du gouverneur de Tiflis, parce qu'il le savait missionnaire et

prêtre romain. De la sorte, on espère que les liens religieux se relâcheront; et que les Arméniens orthodoxes perdront insensiblement l'attachement qui les retient à leur communion. Puis, comme la mort frappe chaque année quelques prêtres, et que l'indigence ne leur permet pas d'avoir une école, il ne se forme aucun jeune lévite pour les remplacer. Donc, au bout de deux générations tout au plus, ces catholiques seront redevenus schismatiques arméniens, à moins qu'ils n'embrassent la religion de l'État, ou que la divine Providence n'intervienne pour les sauver.

De leur côté, les schismatiques, plus riches, plus nombreux, occupant des fonctions publiques, ont la lâcheté de persécuter ces frères malheureux. C'est ainsi qu'on a fait languir pendant six mois, dans un cachot, un catholique, dont le crime était d'avoir présenté une requête à l'Empereur, lors de son passage, l'année précédente. Ils ont bâti à grands frais, ainsi que les Grecs réfugiés, une église dans la nouvelle ville d'Alexandropole, l'ancienne Gumru; et ils insultent orgueilleusement à la détresse des fidèles, qui ne peuvent célébrer les divins mystères que dans des réduits obscurs et humides. Il eût fallu, assistant comme moi à la sainte messe dans un de ces lieux qu'on appelle églises, être témoin de la piété simple et fervente des hommes, des femmes et des petits enfants, les entendre chanter la litanie, dont le ton plaintif, et les paroles, « *Der vorkomia, Seigneur, ayez pitié de nous*, » répétées en masse et avec mesure, semblaient être le refrain d'un hymne de douleur. Il eût fallu admirer leur respect pour le prêtre, orné de la seule pauvreté de ses vêtements sacerdotaux, sacrifiant sur un autel nu; écouter leurs protestations unanimes de vivre et de mourir dans la

même foi, puis jouir de leur hospitalité prodigue et de la joie qu'ils avaient d'être visités par un frère. Il eût fallu cela, pour comprendre tout le mérite et le bonheur qu'il y aurait à soulager tant d'infortune, et à détourner sur ces malheureuses contrées un petit filet d'eau du grand fleuve de la charité catholique. Dans leur bon sens orthodoxe, les paysans me disaient : « Notre église périra, Monsieur, « faute de tête pour nous commander. Il nous faudrait un « évêque ; nos prêtres ne savent vers qui se tourner, et « à qui en appeler dans leurs nécessités. Ah! faites prier « Notre Saint Père de Rome de nous en envoyer un. »

Outre Tiflis, Lori et surtout Akhatsiké, où il y a plus de quatre mille catholiques, nous avons trouvé d'autres villages entièrement catholiques, tels que *Kara-Eklissé*, *Tepé-Doulak*, *Keftarlik*, *Palatlu*, *Kazandji*, un autre bourg du nom de *Kara-Eklissé*, *Acha-Tepé* et *Chanazar*. Ils sont dispersés dans la plaine qui s'étend au pied septentrional du mont Ala-Gueuz, et qui formait, dans l'ancienne Arménie, une portion du plateau de Chirag. Quatre ou cinq prêtres seulement sont chargés de l'administration spirituelle de tous ces lieux, séparés par d'assez grandes distances. Sans une prompte assistance, cette population catholique disparaîtra, comme celle d'Érivan et de Nakchivan, villes situées à quinze et trente lieues de là, que les missions des Jésuites et des Dominicains avaient autrefois gagnées à l'Église.

Ici nous touchons à la Perse, où le nombre des Arméniens a été considérablement réduit par la dernière émigration. Il ne s'élève guère dans tout le royaume qu'à vingt-cinq mille. Ils ont pour chefs spirituels deux évêques schismatiques, résidant à Nakchivan et à Djulfa,

petite ville qui forme comme un des faubourgs d'Ispahan. Pour vous peindre d'un seul trait leur état religieux, je me servirai des propres paroles d'un vartabed, qui les connaissait bien. « En Perse, me disait-il, les Arméniens « ressemblent aux Persans, et les Persans aux Armé- « niens » : mot qui exprime avec esprit et l'indifférence religieuse de ceux-ci, et la tendance tolérante de ceux-là. Il est certain que les Arméniens sont plus heureux et plus considérés en Perse qu'en Turquie. Ils peuvent y remplir de hautes charges, et commander même des provinces. Un prosélytisme éclairé aurait ici des chances de succès, attendu qu'aucune loi n'entrave la liberté religieuse.

De la Perse je reviens à l'Arménie méridionale, qui l'avoisine; et j'essaierai de décrire l'état de son siége patriarcal, distinct de celui d'Echemiazin. Il s'appelle Aghthamar, du nom de l'île où réside le prélat. Voici quelle en est l'origine. Elle ne remonte pas au temps d'Héraclius, comme quelques-uns de ses partisans le veulent faire croire, mais bien au commencement du douzième siècle. L'an 1113 de notre ère, un descendant de l'illustre famille Pahlavouni, Grégoire III, surnommé *Vgaiaser* ou l'*Ami des Martyrs*, parce qu'il avait recomposé le martyrologe arménien, monta sur la chaire de saint Grégoire, qu'il honora pendant cinquante-trois ans par son savoir et ses vertus. C'était l'époque de la domination des croisés dans la Syrie et la Palestine; et l'autorité du Souverain Pontife avait repris de l'ascendant sur les communions orientales. Grégoire envoya donc à la cour romaine l'acte de sa soumission, par l'entremise d'une ambassade, que décrit l'auteur latin Otto de Freisingen. Ce fut sans doute cet acte éclatant d'orthodoxie qui détermina le moine

schismatique David à rallier autour de lui les sectaires obstinés, en se déclarant *Catholicos* ou Patriarche d'Aghthamar. Il fortifia sa puissance usurpée, en se prévalant de la possession de la relique de saint Grégoire, furtivement enlevée d'Echemiazin : car, entre les croyances absurdes popularisées par le schisme, il faut compter celle qui fait de la seule présence d'une relique dans un certain lieu, le signe de la suprématie patriarcale. Le bras droit de saint Grégoire, transféré de Sis à Echemiazin, lui avait déjà rendu, suivant l'opinion commune, le droit de prééminence, que ce siége avait perdu momentanément, et dont il fut privé de nouveau, lorsque David réussit à le dérober. Aghthamar conserva peu de temps ce précieux dépôt, parce que le Patriarche d'Echemiazin employa tous les moyens imaginables pour le recouvrer. Le roi de Perse, Abbas, connaissait bien ce faible des Arméniens, puisqu'il eut soin de porter la même relique à Djulfa, pour retenir dans cet endroit la colonie de captifs qu'il y avait amenée. Quand Aghthamar fut dépossédé de cette relique, ses prélats firent valoir, comme droit au patriarçat, un autre trésor : « c'était l'autel où célébrait saint Grégoire, c'était sa ceinture de cuir, c'étaient le voile et les « sandales *Hoghatap* de sainte Rypsimée. » Ainsi le témoignent les historiens Jean Catholicos et Vartan. Telles sont les raisons qu'allèguent, pour légitimer leurs prétentions, ces Patriarches, qui osent parodier la puissance pontificale.

Disons à présent ce qu'est Aghthamar, où je voulais pénétrer, par le double motif d'examiner son siége et la bibliothèque, que je supposais avoir été conservée dans le monastère. Les événements politiques me servaient heu-

reusement, pour accomplir ce pèlerinage, impossible quelques jours plus tôt ou plus tard, à cause des Curdes, dont il fallait traverser le territoire. En effet, les tribus qui bordent l'extrémité méridionale du lac de Van, après avoir déposé les armes, venaient de cesser leurs déprédations. Leur chef Mahmoud-Khan, prince redoutable, qui, avec ses frères, commandait à tout le pays, avait pris le parti de recourir à la protection turque, pour résister aux attaques de ses adversaires. Il avait donc écrit à Husref-Pacha, gouverneur de la ville de Van, afin d'obtenir un prompt secours. Le pacha, profitant de la désunion qui lui livrait des ennemis invincibles, lorsqu'ils sont unis, envoya son propre fils avec des troupes et des munitions au château de Paklevan, où s'était retranché Mahmoud-Khan, et qui est à trois lieues d'Aghthamar. Pendant ce ce temps-là, lui-même consultait ses supérieurs. Dans cet intervalle, j'arrivai à Van ; et, dès la première visite que je rendis au pacha, je lui manifestai mon intention d'aller à Aghthamar. Il m'en promit les moyens, dans un délai de peu de jours. Aussitôt en effet qu'il eut reçu ses instructions, il me chargea de porter la lettre mystérieuse à son fils, faisant répandre le bruit que c'était le traité d'alliance avec Mahmoud-Khan. Ambassadeur et ministre involontaire de la diplomatie turque, je partis; et, après avoir heureusement côtoyé les bords du lac, je parvins en une journée à Paklevan. Ce château, dont le nom indique une origine arménienne, ressemble à nos anciens manoirs féodaux. Il est flanqué de quatre tours, percées de meurtrières, et bâti sur une colline raide et élevée, au pied de laquelle mugit un torrent. Nous étions au 8 octobre ; et déjà l'hiver avait commencé son règne en ces

lieux. La neige blanchissait le cercle des montagnes environnantes ; et une bise glaciale la chassait jusqu'aux portes du château. Je me présentai au fils du pacha, Téfur-Bey, jeune homme aux manières franches et polies, ami et admirateur des Francs. Il lut la lettre, sans changer de visage ; et me promit, en souriant, de me montrer le lendemain les princes curdes, ses hôtes. Effectivement, le matin, on me conduisit à la salle du conseil, où s'offrit à ma vue le singulier spectacle de chefs curdes, vêtus de leurs amples manteaux, et la tête ornée d'énormes turbans de cachemire, d'où retombait, flottant sur leurs épaules, un long bonnet rouge. Ils étaient gravement accroupis en cercle et mêlés parmi les officiers et les sergents de la milice turque. Toutefois je ne vis point Mahmoud-Khan, dont le puritanisme musulman et l'orgueil indomptable ne voulurent pas s'abaisser sans doute à comparaître devant un chrétien. On parla principalement de l'Europe ; et la curiosité générale se portait sur les inventions et les progrès de notre industrie. Le jeune bey, qui faisait à merveille les honneurs du divan, annonça, avec un air d'insouciance, que la lettre envoyée par son père terminait à l'amiable toutes les affaires, et qu'on irait ce jour même à la ville, pour ratifier le traité de paix et célébrer les réjouissances ; puis il ajouta qu'il nous donnerait l'escorte nécessaire pour gagner le couvent. Or, comme, M. Scafi et moi, nous nous mettions en route, une salve d'artillerie annonçait le départ du bey et des princes curdes. Ils furent reçus avec de grands honneurs par Husref-Pacha, qui les fêta pendant deux jours. Le troisième il leur annonça une revue générale des troupes, afin de leur donner, disait-il, une idée de leurs progrès dans la tactique européenne. Au milieu

des manœuvres, les soldats, à un signal convenu, cernent leurs admirateurs et les conduisent à la prison qui leur était préparée à la citadelle. Depuis longtemps, de riches cadeaux avaient été envoyés de Constantinople à Mahmoud-Khan, pour le mieux tromper, et l'attirer dans le piége.

Cependant, au lieu de marcher directement au lac, nous faisions un détour à gauche, attirés par les ruines du couvent de Nareg. Son nom était associé dans mon esprit à celui du plus profond docteur, du plus parfait écrivain et du saint le plus tendrement pieux de l'église arménienne, je veux nommer saint Grégoire *Narégatsi*. Il vivait à la fin du dixième siècle. En nous agenouillant sur son tombeau, qui attire un grand concours de pèlerins, nous nous vîmes entourés de toute la population du village, qui nous demandait avec larmes quand viendrait l'heure de sa délivrance. Ces pauvres gens nous recevaient comme les messagers du ciel; et, de tous les Arméniens de ces contrées, ce sont ceux qui paraissent désirer le plus sincèrement la réunion à l'Église romaine, comme si de la châsse du saint, qu'ils honorent avec ferveur, émanait une vertu secrète d'orthodoxie. Les Curdes ont achevé de ruiner le monastère, en ces dernières années; ils ont même déshonoré l'élégant portique de l'église, qu'avait fait réparer le prédécesseur du Patriarche actuel. Deux vieillards, portant le nom de vartabeds, habitent les masures du cloître. L'un d'eux, d'une simplicité engageante, prit la peine de nous accompagner, sur son humble monture, jusqu'au bord du lac, distant d'une lieue environ. Je fus bien étonné d'apprendre ensuite que ces deux vartabeds étaient, après le Patriarche, les deux premiers prélats de l'église schis-

matique d'Aghthamar; et que le vieux Méchitar, qui s'était fait complaisamment notre guide, était archevêque.

La *Mer de Van*, comme disent les Arméniens, est un grand lac bleu et salé, qu'on appelle aussi mer d'Aghthamar, du nom de la petite île pour laquelle nous nous embarquions dans une sandale turque. Un vent du sud, qui descend habituellement vers le soir des montagnes du Curdistan, gonflait favorablement la voile. Nous abordâmes avec la nuit au rivage. L'obscurité m'entretint jusqu'au matin dans l'illusion où j'étais de retrouver les constructions royales attribuées à Kakig, premier roi de la dynastie des Ardzérounis, desquelles Thomas Ardzérouni, historien issu de la même maison, a fait une description pompeuse[1]. Mais, à mon réveil, je ne vis autour de moi qu'un écueil aride. Pas un pouce de terre végétale; et partout la détresse et la désolation. La prétendue digue de Kakig, que l'auteur ci-dessus mentionné compare au travail gigantesque attribué à Sémiramis, qui se trouve près de Van, au pied du mont Varak, aurait totalement disparu sous les flots envahissants du lac; et, s'il faut croire les habitants de l'île, l'œil peut encore, dans les jours de calme, en distinguer au fond de la mer les derniers vestiges. Il ne reste que l'église, ou mieux la chapelle, dont l'architecture fort médiocre n'a d'autre originalité que de grotesques et informes bas-reliefs, sculptés à l'extérieur, et représentant l'histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau Testament. Je ne parle pas de la chambre d'honneur qu'on nous avait donnée. Bâtie de terre détrempée dans de l'eau mêlée de paille, comme toutes les habitations de ces pays,

[1] *Géographie de l'ancienne Arménie*; Venise, 1822. — *Nouvelle Arménie*, page 152; Venise, 1806.

on y trouvait pour siége une natte de jonc; et les fenêtres, fermées par un simple treillis, étaient ouvertes à tous les vents. Mais comment oser se plaindre, lorsque le Patriarche n'est pas logé plus splendidement, et que les ouvertures qui laissent passer la lumière dans son appartement n'ont, en guise de vitres, que les feuilles huilées d'anciens manuscrits!

Le Patriarche n'était pas dans son palais. Dix jours auparavant, je l'avais trouvé par hasard, fugitif dans un village, où il se cachait, pour éviter les nouvelles exactions de Mahmoud-Khan. Introduit dans une chambre obscure et souterraine, j'avais vu un vieillard septuagénaire, d'une taille élevée, d'une figure régulièrement belle, et que son épaisse barbe blanche embellissait encore : on aurait dit un antique pontife de l'Orient. Mais, à ces dehors favorables, ne se joignait pas la capacité intellectuelle que j'attendais. Jean, *Catholicos* d'Aghthamar, après m'avoir fait honnêtement asseoir sur son tapis, commença par me demander qui j'étais, craignant que mon costume ne déguisât un espion ou un agent de Mahmoud-Khan. Il fut rassuré, sur ma parole que je venais du Frenkistan. J'ajoutai le nom de la France; mais je m'aperçus qu'il n'était pas plus connu du Patriarche que celui des autres royaumes de l'Europe. Le monde se borne pour lui au roc d'Aghthamar, dont le circuit est de 900 toises; et il ne connaît au delà que les villages arméniens répandus dans le Curdistan, et qui tombent sous sa juridiction. Lorsque je lui exprimai mon envie d'aller au monastère, il me répondit obligeamment que son vartabed Joseph le représentait, et me montrerait l'église et la bibliothèque. Après quoi, il ne m'adressa que des questions insigni-

fiantes. Toute conversation sérieuse fut impossible ; plusieurs fois j'essayai de l'entamer ; mais mon interlocuteur distrait ne me suivait pas, préoccupé qu'il était des boutons de mon habit. Il n'avait pour cortége qu'un autre vieillard, parlant aussi arménien vulgaire mêlé de curde : c'était un évêque. Son œil fin et scrutateur n'avait pas l'expression simple et bonne des regards de l'autre. Il semblait être avec nous sur la défensive, comme s'il avait redouté notre qualité de catholiques, titre sous lequel nous nous étions présentés. M. Scafi, qui pensait avoir avec le Patriarche une conversation intéressante sur l'origine de son siége, sur la succession de ses prédécesseurs, leur histoire et les points de croyance qui les séparent de l'Église latine, fut douloureusement désenchanté à la vue de cette nullité puérile ; et il me fit la juste réflexion : « qu'une église qui avait un chef semblable était encore « sous la verge du Seigneur. »

Nous ne fûmes pas plus satisfaits des religieux qui nous reçurent au couvent. Il ne s'y trouvait qu'un vartabed qui sût de la langue littérale ce qui est nécessaire pour l'intelligence de la liturgie. Après m'avoir promené dans l'église, dont je lui appris la véritable date, il me conduisit à la bibliothèque, consistant en une centaine de manuscrits poudreux, entassés sans ordre dans un des coins de la sacristie. La plupart de ces livres incomplets et déchirés étaient des psautiers, des copies de l'Évangile, quelques traités des Pères, et des sermons. Je ne distinguai que quatre ouvrages rares, dont deux surtout ont une valeur scientifique réelle. Qu'est devenu le dépôt littéraire recueilli par les Patriarches précédents, et qui, préservé par la

position avantageuse de l'île, doit avoir échappé au vandalisme d'Alp-Arslan et de Timour?

Trois autres jeunes religieux aspirent à la dignité de docteurs, et représentent les espérances futures du clergé d'Aghthamar. Le premier me pria gravement de l'initier aux secrets de la science talismanique, que les Orientaux supposent aux voyageurs européens, pour l'aider à découvrir les trésors du roi Kakig, qui, suivant la tradition locale, sont enfouis dans l'enceinte du monastère. Ce qui pouvait le confirmer dans cette haute opinion de mon savoir, c'est qu'il m'avait vu copier une inscription cunéiforme persépolitaine, transportée là, je ne sais à quelle époque, de la ville de Van, où j'ai recueilli toutes celles dont parle l'historien Moïse de Chorène, et qui sont attribuées à la reine Sémiramis. Le second, que j'avais chargé de me transcrire d'autres inscriptions arméniennes, ne put s'acquitter de sa tâche; et le troisième, transfuge de l'église arménienne-schismatique de Constantinople, où il n'avait pu être ordonné, était venu à Aghthamar, dans l'espoir d'y trouver plus d'indulgence. Grand Dieu! voici à quel excès d'abaissement est descendue cette déplorable secte, qui a eu la triste constance de demeurer sept siècles et demi séparée de l'Église mère! L'ignorance, la misère, l'épée des Curdes, le joug des Turcs et le mépris des autres communions arméniennes pèsent à la fois sur ces obstinés, dont le chef se complaît orgueilleusement dans sa solitude, où il s'entend saluer par quelques bouches, du nom de *Catholicos*, ou patriarche universel.

Le deuxième jour, nous partîmes; et, tandis que le vent emportait rapidement la barque, assis à la poupe et les

yeux fixés sur l'île, je récapitulais tout pensif le long enchaînement des infortunes qui accablent ces chrétiens, nos frères, et je me disais : « Sans doute ils sont coupables, « et Dieu les a châtiés ; mais aujourd'hui, l'ignorance les « retient peut-être seule dans l'erreur, et Dieu leur aura « fait miséricorde, selon cette parole : *Mon père, pardon-* « *nez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font.* Si des apô- « tres de la vérité catholique leur montraient la voie, ils « y entreraient probablement sans difficulté. Mais qu'il « est petit le nombre des ouvriers de la moisson évangé- « lique ! Et quand pourra-t-il s'en détacher quelques-uns, « pour glaner les épis dispersés dans ce coin obscur du « champ du Seigneur ? » Débarqués sur la plage, nous nous acheminâmes vers Van, malgré les représentations de nos guides, qui voulaient attendre au lendemain, parce qu'il se faisait tard et que la route était longue. Depuis j'ai eu tout lieu de connaître que notre refus d'écouter leurs observations était une bonne inspiration de la Providence, car ce soir même Mahmoud-Khan était incarcéré. Comme nous atteignions, à la nuit close, les portes de la ville, les gens du prince curde s'enfuyaient à toute bride, pour donner l'alarme aux tribus. Le lendemain, certainement nous eussions été faits prisonniers et renfermés comme otages dans le noir château de Paklevan.

Feu M. Saint-Martin, connu par ses doctes travaux sur l'histoire et la géographie du peuple arménien, s'est trompé lorsqu'il avance que l'église d'Aghthamar suit le rite et la doctrine des Grecs. La liturgie et le symbole sont exactement les mêmes que dans l'église d'Echemiazin ; et toute la scission vient de l'établissement d'un patriarcat indépendant du premier. Les deux communions sont sépa-

rées de la véritable Église; parce qu'elles rejettent le concile de Chalcédoine. Ce n'est pas qu'elles soutiennent la doctrine complète d'Eutychès; puisqu'on l'anathématise, comme complice d'Apollinaire, en ce qu'il nie que Notre-Seigneur Jésus-Christ soit homme comme nous. Mais, après avoir admis que le Sauveur est Dieu et homme parfait, qu'il a souffert selon la chair et non selon la divinité, ils ne veulent cependant pas conclure qu'il y ait deux natures en sa personne. Ils partagent ainsi l'erreur des Syriens jacobites, des Cophtes et de tous les Monophysites. L'unité de nature les conduit à dire qu'il n'y a en Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'une seule opération et qu'une seule volonté.

C'est un fait bien digne d'attention que l'erreur, après avoir placé une église hors du sein de l'Église unique, tarit aussitôt en elle toutes les sources de la foi et de la charité: c'est-à-dire, premièrement, que la doctrine, au lieu d'être développée par les lumières d'un enseignement légitime, reste inerte et comme frappée de stérilité théologique; en second lieu, que le foyer d'activité, qui va toujours se dilatant dans le catholicisme et se reproduisant, chaque jour, sous les mille inventions de l'esprit évangélique de sacrifice, est pour ainsi dire glacé par cette première négation; en sorte que son feu divin se retire des institutions même où d'ordinaire il se manifeste. Le culte arménien-schismatique nous servira d'exemple.

Le saint sacrifice de la Messe, dont l'Église catholique est saintement prodigue, comme du miracle le plus grand de la bonté céleste et comme du moyen le plus excellent pour la sanctification de l'homme, est rendu rare, comme une exception; et sa célébration devient plus difficile.

D'abord il faut retrancher les jours de jeûne, si nombreux dans le rite arménien; ensuite il n'arrive guère que l'on célèbre deux messes en un jour dans la même église, et jamais elles ne peuvent être dites sur le même autel. L'esprit des sacrements est encore faussé dans leur application. Ainsi le baptême n'est administré à l'enfant que le huitième jour après sa naissance. S'il meurt dans l'intervalle, certains vartabeds, pour se justifier, aiment mieux nier implicitement le péché originel que d'avouer le défaut de leur liturgie. La confirmation est donnée à l'enfant après le baptême; et le simple prêtre s'arroge le pouvoir de la conférer.

L'eucharistie est administrée sous les deux espèces aux fidèles, qui se présentent debout à la sainte table. Le prêtre ne consacre qu'une seule hostie; et il la divise en autant de parties qu'il y a de communiants. De la sorte, le très-saint Sacrement n'est pas toujours présent dans l'église; et il faut ajouter que, soit par un esprit de rigorisme insensé, soit par une indifférence coupable, les communions sont extrêmement rares, non-seulement parmi les simples fidèles, mais même parmi les évêques et les vartabeds, qui célèbrent à peine une fois l'an. Qui pourrait en outre concevoir l'excès inouï d'orgueil de ces derniers? Un docteur croirait déroger à sa dignité, s'il recevait le Fils de l'Éternel des mains d'un prêtre inférieur, ou s'il s'agenouillait à ses pieds pour être absous. L'extrême-onction administrée par les uns dans l'état de santé, ainsi que pendant la maladie, est entièrement supprimée par les autres, comme pouvant favoriser le relâchement; parce qu'elle offre, disent-ils, au mourant un dernier moyen de salut. Étrange interprétation de la prévoyance miséricordieuse

de l'Église, qui nous poursuit de ses grâces jusque dans les bras de la mort!

Le sacrement de l'Ordre est le mieux conservé dans son intégrité primitive; et, comme cette église a reçu ses cérémonies de saint Grégoire-le-Grand, son rite ressemble presque entièrement à celui de l'Église romaine. Toutefois, une différence essentielle distingue le sacerdoce arménien : c'est la faculté donnée ou même le devoir imposé au simple prêtre de contracter mariage. Tous les *Derders*, qui forment la classe des desservants, correspondante chez nous à celle des vicaires et des curés, ont leur *Eretsguin;* tel est le nom que porte l'épouse du prêtre. En comparant, même sous le seul rapport temporel, cette portion du clergé avec le nôtre, j'ai pensé mille fois que la meilleure réponse aux contradicteurs et aux ennemis du célibat des prêtres serait de leur peindre en quelques traits la condition d'un prêtre marié dans l'Orient. Il est bien facile à nos discoureurs d'argumenter spécieusement contre le règlement le plus louable de la discipline catholique; parce qu'ils jugent les choses du point de vue de la France, et qu'ils sont habitués à avoir sous les yeux l'exemple d'un clergé instruit, zélé, et d'une conduite régulière. Ils s'imaginent imprudemment que le mariage serait comme un complément de ces qualités, en ajoutant seulement au caractère sacerdotal le mérite d'une *utilité sociale*, selon le langage convenu des économistes. Ils ne savent pas qu'alors le prêtre deviendrait, avec sa femme, ses enfants, et toutes les nécessités de la famille, un pesant fardeau à la société, au lieu de l'alléger et de la servir par le sacrifice continuel et entier de sa personne, libre de toute entrave terrestre et de tous les liens de la chair. Il serait conti-

nuellement retenu par les considérations de l'intérêt privé; et, s'il ne pensait pas à lui-même, il ne pourrait oublier du moins ceux dont la Providence ou la nature l'aurait chargé. Qu'on ne nous objecte point ici l'exemple des communions protestantes : il n'y a là aucune parité. Le protestantisme, comme d'habiles controversistes l'ont prouvé, ne peut avoir de culte, et se résume toujours forcément dans le déisme. Le pasteur est un homme dont toutes les fonctions se bornent à venir une fois la semaine au lieu du prêche faire une lecture, que chacun peut faire également chez soi, et donner des explications du sens spirituel et littéral, que chacun est libre d'accepter ou de repousser. Il n'y a donc pas là de ministère; et le sacerdoce est une place de lecteur, plus commode à remplir que celle de maire, et aussi plus avantageuse. Les communions chrétiennes de l'Orient sont schismatiques, et même hérétiques; mais la pratique des devoirs qui constituent pour le prêtre la partie active du ministère, quelque altérée qu'elle soit, subsiste toujours. On doit même dire que la cause de cette altération est le mariage, qui contraint le pauvre *Derder* à travailler des mains, pour faire subsister sa famille. En effet, après avoir récité les matines, au lever de l'aube, il va mettre la main à la charrue ou paître son bétail, lorsqu'il n'est pas occupé d'autres soins domestiques, jusqu'à l'heure de vêpres, qu'il chante au coucher du soleil, et qui composent la seconde partie obligatoire de son bréviaire. Il manque donc du temps et des moyens d'étudier. Comment ensuite pourrait-il instruire ses ouailles? Aussi semble-t-il s'être résigné à la nécessité humiliante de son ignorance, en abandonnant la lecture et l'instruction aux docteurs et aux vartabeds, lesquels vivent dans le célibat, ainsi que tous

les autres supérieurs ecclésiastiques. Nouvelle preuve de la justesse et de l'utilité de nos règlements, puisque la même église qui autorise le mariage reconnaît aussi que le prêtre élevé, intelligent et modèle doit vivre dans la continence. Les derders, il faut l'avouer; ne sont que les premiers valets de ceux-ci, qui les traitent avec tant de hauteur qu'ils ne leur permettent jamais de s'asseoir en leur présence. « Comment pourrais-je lire et étudier, me « disait un jour un de ces desservants, à qui je reprochais « son peu de connaissance de la langue de sa liturgie ? Ce « n'est pas la coutume; et, si je le faisais, les vartabeds « s'en fâcheraient comme d'une usurpation. » Que de fois j'ai secrètement gémi sur la dégradation de cette classe de prêtres, que leurs haillons seuls distinguent des autres paysans, et qui s'empressent de rendre au voyageur les offices les plus serviles, pour avoir droit, au départ, de tendre la main et de réclamer leur *Bakchiche!*

Le mariage est soumis à des empêchements plus sévères que partout ailleurs; et cependant, lorsque les réclamations sont appuyées près du Patriarche par quelque largesse, on trouve les moyens de faire légitimer même le divorce.

Les Arméniens sont appelés les grands jeûneurs de l'Orient, et ils méritent ce nom; puisque, durant les deux tiers de l'année, ils observent une abstinence rigoureuse, qui leur interdit l'usage de la viande, du poisson, de l'huile et du vin. Cet esprit de mortification, véritablement louable en soi, dégénère néanmoins en un pharisaïque orgueil, qui les porte à accuser de relâchement l'Église romaine. Il est aisé de reconnaître que l'intention de saint Grégoire l'Illuminateur, en instituant ces jeûnes,

était de sanctifier par la religion des privations rendues nécessaires par la nature. Le pain, le lait et la chair des brebis, tels sont les seuls aliments possibles dans le pays; tout le reste est luxe. Le dernier paysan de France ne pourrait supporter le régime des gastronomes arméniens. Les fruits et la vigne ne mûrissent qu'en quatre ou cinq lieux privilégiés; le poisson, dont la pêche la plus abondante se fait dans le lac de Van, ne peut être pris que deux mois de l'année; et il se borne à deux espèces. L'abstinence de la viande est si peu une privation, que la majorité du peuple n'en mange pas les jours où elle est permise. La constitution saine et robuste de la race prouve, du reste, que cet aliment n'est pas pour elle un besoin. La vie sédentaire des femmes, continuellement renfermées ou assises, l'indolence des hommes, qui ne portent pas au travail l'activité énergique de nos ouvriers, expliquent encore cette possibilité des longues abstinences. Quant à l'huile, elle est si rare dans le pays, que j'en fis chercher inutilement quelques gouttes, nécessaires à un malade, dans la ville d'Erzingam, l'une des cités les plus considérables de l'Arménie. Nous savons d'ailleurs que le Patriarche et les évêques sont obligés d'employer l'huile de sésame, et même le beurre, pour les onctions de la liturgie.

Nous le savons, ce tableau de l'état religieux et intellectuel de l'Arménie n'est pas flatteur; l'amour seul de la vérité a pu tirer ces aveux de notre cœur, toujours plein de compassion pour la nation même. Notre pensée serait donc mal comprise, si quelque lecteur y voyait un autre sentiment que le désir de montrer le degré de décadence et d'abjection où se réduisent volontairement les églises

qui abandonnent leur mère, l'épouse du Christ. Ce sont des enfants prodigues, qui, après avoir déserté le toit natal, ne rencontrent partout qu'amertumes et opprobres. Ce malheur n'est pourtant pas sans remède; il suffit de demander humblement pardon au Père des fidèles; et le pardon sera bientôt accordé, avec toute l'effusion du paternel amour.

Le peuple arménien est profondément religieux; et sa foi, quand elle s'attache à la vérité, est inébranlable en présence de la persécution, comme en ont fourni tant de preuves éclatantes les catholiques de Constantinople et d'Angora. Il ne partage pas les préjugés et la passion haineuse de ses chefs spirituels; il n'a besoin que d'être éclairé pour abjurer l'erreur. Tous les missionnaires qui sont venus l'instruire ont vu leurs peines amplement récompensées. Dans le XIVe siècle, un frère dominicain, Barthélemi de Bologne, envoyé par le pape Jean XXII, s'établit à deux journées de Tauris, dans la petite ville de Maraga. Le bruit de sa sainteté attirait à sa cellule tous les vartabeds d'alentour. L'un d'eux, Jean de Kerimi, neveu du prince Grégoire de ce nom, le visita aussi, et engagea avec lui une controverse sur la question de la suprématie pontificale. Éclairé de la grâce et guidé par son sens droit, il se convertit à la foi catholique, et résolut noblement de travailler le reste de ses jours à la propager dans sa nation. Parmi les docteurs que la lecture de ses écrits avait portés à imiter son exemple, il en choisit douze, et fonda l'association des *Frères unis*, qui, durant trois siècles, ont été les défenseurs et les apôtres de l'orthodoxie dans l'Arménie, la Géorgie, la Tatarie et la Crimée. En 1680, ils avaient encore une maison à Nakchi-

van, et la multitude des catholiques qui remplissait le pays était le fruit de leur zèle. Dieu bénit aussi les travaux des Jésuites, qui leur succédèrent à cette époque; mais ceux-ci ayant été contraints par les circonstances d'abandonner cette mission, la plupart des brebis se sont dispersées ou ont péri, et le bercail est resté désert.

Nous conjurons Dieu d'envoyer de nouveaux ouvriers, et nous espérons, en attendant, que votre sainte et charitable Association fera son possible pour les âmes demeurées fidèles.

A LÉON BORÉ.

Dernier soir de l'an 1838.

Mon cher Léon, il y a deux ans, à pareil jour et à la même heure, j'avais le bonheur de te faire mes souhaits de nouvel an, ainsi qu'à ta bonne et douce Caroline. Aujourd'hui, quelle longue distance nous sépare ! Quand te parviendront ces mots, que je t'écris maintenant ? J'espérais pouvoir envoyer cette lettre plusieurs jours auparavant ; mais nous ne sommes pas ici dans un pays civilisé, où les postes partent à jour fixe. Le *Tchapar*, ou courrier, va seulement une fois le mois de Téhéran à Trébizonde ; et encore faut-il que le courrier qui apporte, pour l'ambassade anglaise, les dépêches d'Europe soit arrivé. Depuis plus d'une semaine, nous l'attendons à chaque heure ; et il ne vient pas. Sans doute, il ne peut cheminer à travers les neiges, qui obstruent déjà les défilés des hautes montagnes d'Arménie. Je suis toujours extrêmement satisfait de mon séjour à Tauris ; j'ai trouvé là mille avantages et mille ressources, qui m'engagent à prolonger de quelques mois mon séjour en Perse. Ce pays m'a toujours vivement intéressé. Lorsque j'étudiais avec amour sa langue, au cours si savant et si intéressant de M. de Sacy, dont la mémoire, environnée d'estime et d'admiration, reste impérissable dans mon cœur, j'étais loin d'espérer qu'un jour je verrais ces contrées. J'y ai été conduit, en quelque sorte, malgré moi-même et à mon insu. En quittant Constantinople, mon

intention première était de descendre dans l'ancienne Assyrie, et de choisir sous son ciel plus chaud mes quartiers d'hiver. Jusqu'aux portes de Tauris, j'étais dans la même résolution ; puis j'ai modifié mon plan; d'abord parce que j'avais un besoin réel de me remettre de mes fatigues, ce qui s'est effectué promptement, grâce à la bonté paternelle de la Providence ; ensuite parce que j'ai senti la nécessité de me fortifier dans la connaissance du persan, langue qui forme le complément du turc; en ce sens que le dialecte de Constantinople lui a emprunté, ainsi qu'à l'arabe, un nombre considérable d'expressions. On ne comprend jamais mieux tout ce qui vous manque que lorsqu'on est sur les lieux, où l'on voit chaque objet sous son véritable point de vue. Ce que la distance rendait incertain, confus, ou voilé à vos regards s'éclaircit, et devient compréhensible. Ensuite j'ai le malheur de voir les objets de mes recherches se multiplier indéfiniment, et exciter en moi une nouvelle ardeur d'étude et de savoir. L'aiguillon qui me pousse est d'autant plus vif et plus pressant qu'il est l'effet d'un amour nouveau de la religion et de la vérité et d'une compréhension plus nette du bien qu'il y a à faire, soit en Orient, soit dans notre patrie. J'ai jeté à mes pieds toutes les frivoles pensées du monde; et, autant que l'homme, si faillible, peut répondre ici-bas de sa fragile volonté, je suis fermement décidé à travailler, le reste de mes jours, selon mes faibles moyens, à poser quelques pierres au grand édifice de la reconstruction sociale qui se prépare. Si les années me laissent réaliser mes espérances, peut-être serai-je utile, à l'Église catholique, notre sainte mère, hors du sein de laquelle tout dégènère et tout dépérit, comme je l'ai vu si clairement, en parcou-

rant ces contrées, jadis orthodoxes. En ce moment, je suis préoccupé d'un plan qui peut être utile pour le nouveau royaume que je visite. M. Scafi, mon digne compagnon, et moi avons résolu d'établir ici une espèce d'université. Les Persans aiment l'instruction; et instinctivement ils savent que, pour le moment du moins, les Français seuls peuvent la leur donner. Les Anglais, qui, depuis plus de vingt années, après nous avoir chassés, ont été maîtres du pays, n'ont absolument rien fait sous ce rapport; et le peuple n'a pas avancé intellectuellement. Il le sait; aussi les voit-il partir avec assez d'indifférence, croyant que ces hôtes, du reste infiniment honorables, cherchaient leur intérêt propre, plutôt que le sien. Il courbe déjà la tête sous le bras de la Russie, acceptant, comme une triste nécessité, sa domination, si les puissances rivales la laissent encore engloutir cette proie. Nous autres, nous pouvons seuls, avec des idées pures de bien et d'utilité nationale, leur communiquer les lumières de notre civilisation. Voilà ce qui m'a engagé à écrire une belle lettre au frère du schah, ou roi de Perse, gouverneur de cette ville. Je lui expose les avantages qu'il y aurait à instruire l'élite de la jeunesse suivant une méthode nouvelle, à la hauteur des connaissances actuelles. Il m'a compris; et l'amour général de la langue française, que je propose comme base et moyen de l'instruction publique, lui a fait accueillir avec reconnaissance ma proposition. Si l'influence de la Russie, qui doit craindre tout développement intellectuel dans un État qu'elle convoite, ne vient pas arrêter nos projets, nous aurions, avant quelques mois, une université persane. Nous nous engageons à instruire gratuitement vingt jeunes gens choisis, à la seule condition qu'on nous

donnera à jamais un local, où nous serons maîtres d'agir et d'enseigner selon nos vues. Nous insistons beaucoup sur ce dernier article, parce que ma pensée est d'implanter ici la vertueuse compagnie des Lazaristes, qui pourra, par la suite, étendre le royaume de Dieu dans ces contrées et annuler l'influence des missionnaires protestants, venus de l'Amérique et de l'Allemagne, depuis quelques années, pour travailler les populations nestoriennes, parmi lesquelles ils ne réussissent à faire des prosélytes qu'à prix d'argent. Le pays leur prête peu d'appui; parce qu'ils ne font rien pour la nation même, et que leurs efforts ne sont dirigés que par des vues fausses et étroites. Nous autres, en nous appuyant sur le bien général et efficace de la nation entière, nous acquerrons une influence tout autre; et les populations chrétiennes viendront naturellement à nous. Ce n'est pas que nous ayons des espérances de prosélytisme parmi les Persans; le moment n'est pas encore venu. Toutefois le mahométisme, qui doit nécessairement périr, comme religion antinaturelle et antisociale, ne peut être attaqué que par les armes de la science. Le savoir portera nécessairement le doute dans les âmes que nous instruirons; et cela suffit : le temps fera le reste. Dans quelques jours, nous saurons définitivement si notre demande est acceptée. Dans ce cas, M. Scafi part aussitôt pour Constantinople et probablement pour Paris, afin d'aller chercher le renfort d'hommes, de livres et d'autres moyens nécessaires à la fondation d'un établissement qui peut acquérir quelque importance. Pendant ce temps, je resterai sur les lieux, afin de mieux connaître le pays et de préparer les voies, en rédigeant une grammaire persane-française. Peut-être commencerai-je

aussi à donner déjà les premières leçons aux vingt jeunes gens choisis. Je resterai à ce poste, jusqu'à ce que M. Scafi revienne avec ses confrères. Alors, après avoir remis à ces actifs et saints ouvriers le soin de l'œuvre naissante, je poursuivrai le plan de mon voyage, me regardant comme obligé par devoir à remplir les promesses que j'ai faites à l'Académie. Cette mission terminée, Dieu me fera ensuite connaître ce qu'il demande de ma bonne volonté.

A LÉON BORÉ.

Tauris, ce 6 janvier 1839.

Je t'écris ce soir, mon excellent frère, mais tout désolé et tout chagrin. J'attendais le courrier avec la plus vive impatience, espérant enfin recevoir de vos nouvelles et savoir si vous avez reçu toutes les lettres que je ne cesse de vous écrire, depuis ma sortie de Constantinople; mais c'est en vain... Rien pour moi de France et de Constantinople; et M. Scafi est dans le même cas. Dans quelle triste position je me trouverais, si, par une sage prévoyance, je n'avais toujours ménagé mes fonds avec économie, ou si je m'étais avancé dans l'intérieur du pays, sur l'espoir d'obtenir de vous les fonds que vous aurez probablement mis à mon ordre, soit chez M. Étienne, procureur-général des Lazaristes, soit à la maison de la Congrégation, à Galata. Il est toujours triste de manquer d'argent dans quelque pays que ce soit, mais surtout en Orient, où l'on n'estime l'homme que selon la valeur de sa bourse, et où l'on ne peut espérer

de rencontrer un ami qui vous assiste au besoin. Heureusement, je le répète, j'ai su éviter cette disgrâce ; et, Dieu merci, je puis rester encore quelques mois abandonné de vous. Néanmoins, si cet état se prolongeait encore huit mois, par exemple, je croirais qu'il n'y a plus dans le monde de France, ou, dans la France, de frères et d'amis du pauvre voyageur. L'unique lettre qui me soit parvenue est celle que tu m'écrivais le 7 et le 14 juin, sans doute celle à laquelle tu tenais le moins, si tu te rappelles le sujet.

J'ai tout lieu d'espérer que le projet dont je t'entretiens dans la première partie de cette épître réussira. Le prince de la ville, qui prend le plus d'intérêt au développement de l'instruction, et qui parle même un peu français, nous accorde un local. La permission est communément accordée à une société de missionnaires protestants d'Amérique, établis depuis quelques années dans le pays. Je doute qu'ils osent ouvrir leur école, en nous voyant disposés à leur opposer une concurrence redoutable. Toutefois, s'ils le font, au lieu de changer notre résolution, ils la confirmeront au contraire ; parce qu'il est plus nécessaire que jamais que la Perse, où le catholicisme a été autrefois honorablement représenté et qui est aujourd'hui totalement dénuée de catholiques, sorte de cet état funeste. A l'école se rattacherait une mission. Tel est même le véritable but de toute notre entreprise ; et c'est afin d'engager M. le chef de la congrégation des Lazaristes à adopter ce projet, que M. Scafi quitte après-demain Tauris, et s'aventure, au mois de janvier, à travers les neiges de l'Arménie, pour aller d'abord à Constantinople, et sans doute de là à Paris ; car tout nous fait espérer qu'il ne rencontrera dans cette

dernière ville ni empêchement, ni retard. Ainsi, cher frère, un mois après la réception de cette lettre, tu apprendras sans doute que mon honorable compagnon de voyage est arrivé à Paris. Quelle agréable nouvelle pour toi! Il te semblera voir la moitié de ton Eugène. Il ira te voir à Jully, si tu ne peux le venir visiter. Entretiens-le longuement. Tu trouveras en lui un caractère affable et cette droiture d'âme que communique le caractère apostolique qui les distingue. Il a la force de volonté et l'énergie des anciens Romains, dont il est un descendant. Je lui remets quelques petits souvenirs persans. C'est un tissu en soie de *Kermanshal*, que je trouve fort joli, et qui a nécessairement beaucoup de prix à Paris; pourvu qu'on ne l'arrête pas à la douane, comme on me le fait craindre. Il t'est adressé, à toi et à Caroline : voyez ce que vous en devez faire. Vous trouverez aussi un petit miroir, orné de peintures d'Ispahan, avec le portrait de deux persanes : têtes purement de fantaisie, et que j'envoie à ma belle-sœur, pour servir d'ornement à sa cheminée. Je ne sais si elles sont belles ou laides; je ne me connais plus à ces petits avantages, auxquels j'attachais jadis tant de prix. Les pensées qui me préoccupent sont maintenant trop sérieuses. Je vous envoie en outre un encrier persan, ou plutôt l'étui d'un encrier, que tu feras adapter comme tu l'entendras. Ici ils sont en fer et décomposent notre encre. Puissiez-vous croire que je ne vous oublie pas. Si j'étais sûr que mon étoffe persane pût franchir nos douanes, j'en enverrais un morceau semblable à Louise; mais attendons une autre occasion. Une fois M. Scafi parti, je vais être seul dans ma maison et rester isolé à Tauris, où tous les autres Francs sont préoccupés des idées prosaïques de

commerce et d'intérêt. Mais si Dieu me conserve la santé dont je jouis, mes instants seront tellement remplis que je ne redoute pas ma solitude. Pour ne pas demeurer complétement privé des ressources de notre divine religion, je fais venir de chez les Chaldéens un prêtre, qui me dira la messe, et avec lequel j'étudierai sa langue. J'attendrai de la sorte l'arrivée de mon ami et de ses frères. Après quoi, je continuerai le cours de mon voyage scientifique. Si, comme je l'espère, un local convenable pour l'école nous est accordé, je l'ouvrirai seul, afin de prouver notre bonne volonté et ne pas laisser refroidir le zèle des Persans.

Après la réception de cette lettre, écris un mot à M***, pour me rappeler à son bon souvenir, et dis-lui de chercher parmi ses jeunes médecins les plus capables, un jeune amoureux de la science, qui ne craigne pas de s'expatrier pour quelques années. Il faudrait qu'il accompagnât la mission à Tauris. Là, il apprendrait vite le persan, langue belle et facile; et il pourrait donner dans notre école des leçons de médecine; ce qui ferait merveille. Probablement il ferait son chemin avec le temps, attendu qu'il n'y a pas de médecin capable en Perse. S'il savait bien la chimie, la physique et la botanique, s'il avait surtout quelque idée de l'application des arts à l'industrie, sa fortune serait assurée. Néanmoins, pour ne point recevoir de reproches, et de peur de tromper quelqu'un, il faudrait que ce jeune homme eût une position indépendante, de manière à ne point regretter ce voyage, si le but ne réussissait pas complétement, et à n'être pas gêné par les dépenses, qui au fond ne sont pas considérables. Il est inutile d'ajouter qu'une condition *sine quâ non* serait qu'il fût un excellent catholique, pratiquant sa religion. Lorsque

M. Scafi sera à Paris, j'espère qu'il verra M***, avec qui il parlera plus longuement de cette affaire.

A ces pages j'en joins quelques autres, contenant des nouvelles politiques de la Perse; vous pouvez les faire insérer dans quelque journal, si vous le jugez convenable.

Adieu.

A M. LE BARON DE SLANE.

Perse. — Tauris, 6 janvier 1839.

Mon bien cher ami,

Ce n'est pas en Orient que je puis vous oublier, vous qui m'avez confirmé dans l'amour de ce pays et de ses langues par vos leçons indulgentes et vos bons conseils. Recevez donc de moi un signe de souvenir, vous que je veux toujours aimer du fond du cœur, parce que je connais votre nature droite et dévouée. Cette lettre vous sera remise, je ne sais quand, par le digne ami qui a partagé toutes mes fatigues et mes aventures, depuis ma sortie de Constantinople. Je supprime donc ici toutes nouvelles qui me concernent, vous les recueillerez suffisamment de sa bouche. Il vous contera le but de son voyage, et vous serez promptement au courant. Ce vertueux prêtre lazariste se nomme M. Scafi; il est d'origine romaine, et fait partie de nôtre mission française à Galata.

J'ai écrit plusieurs lettres à l'Académie des Inscriptions, qui a daigné s'intéresser à mon voyage. N'ayant reçu au-

cune nouvelle de France, je ne sais si elles sont parvenues; et je suis décidé à ne pas en envoyer d'autre, avant d'avoir appris si elle approuve au moins ma bonne volonté.

Vous qui êtes l'ami de MM. Quatremère et Mohl, dites-leur donc qu'ils feraient une bonne action, honorable pour la France, s'ils envoyaient, par l'occasion de M. Scafi, qui retournera promptement ici, un exemplaire ou deux du *Shah-Nameh* et de l'*Histoire des Mongols*. Je me chargerais de les faire remettre au Schah; et peut-être se montrerait-on reconnaissant de cette attention.

Comme je pense souvent aux agréables heures passées près de vous, dans le sein de votre aimable famille, dont je me regardais en quelque sorte comme l'enfant! Aujourd'hui je suis éloigné par une distance infinie; et je ne suis qu'un pauvre *Adjem*. Qui sait quand nous nous reverrons? Mon sort est entre les mains de Dieu, dont je ne veux suivre que la volonté. S'il m'accorde de revoir la France, après avoir passé par l'Orient, je me croirai uni à vous par des liens plus tendres et plus indissolubles, s'il est possible.

Adieu, cher ami, daignez me rappeler au souvenir de toutes les personnes si chères de votre patriarcale famille.

A EUGÈNE ***.

Tauris, le 7 janvier 1839.

CHER EUGÈNE,

M. Scafi te remettra cette lettre. Reçois-le comme ton Eugène, dont il a été le compagnon fidèle, dans la première partie de son voyage. Fais-lui connaître nos communs amis, défenseurs du catholicisme, à la cause duquel nous sommes dévoués : tels que MM. Decoux, s'il est à Paris, de Montalembert, Cazalès, Buquet, Combalot, Lacordaire, les rédacteurs de l'Université catholique et tous ceux que tu jugeras pouvoir être utiles au projet de notre université persane. Je supprime ici tout détail, toute protestation de l'amitié si vive, si sincère que je te porte. Le vertueux missionnaire me suppléera en tout cela. D'ailleurs tu recevras probablement encore de mes nouvelles par une autre voie, avant son arrivée. Surtout ne le retiens pas trop longtemps, et laisse-le revenir, en songeant que je suis seul et comme veuf, au milieu des infidèles.

Informe-toi près de M. de Slane s'il a paru une grammaire pehlvique, ou quelque autre chose sur cet ancien dialecte de la Perse. Tu m'enverrais tout cela par le retour de mon ami, qui est déjà le tien.

A M. LE PRÉSIDENT

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Royaume de Perse.—Tébriz, ce 6 février 1839.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai l'honneur de vous adresser, pour M. le ministre de l'instruction publique, une lettre que je vous prierai de soumettre d'abord à l'Académie, qui la présentera ensuite à Son Excellence, si elle le juge convenable. Le silence que votre savante assemblée a gardé à l'égard des différents rapports que je lui ai envoyés m'a fait craindre que mes observations, fort incomplètes et rédigées à la hâte sous la tente, ne fussent pas dignes de votre attention. Aussi, ai-je pris le parti d'attendre votre réponse pour les continuer [1].

[1] Ces mémoires ont été remis à l'Académie qui s'est empressée de les soumettre à l'examen d'une Commission, dont le rapport favorable se termine par ces lignes :

« M. Boré va entreprendre de nouvelles excursions dans les pachaliks « de Mosoul et de Diarbekr; il essaiera peut-être de pénétrer dans le « Curdistan. L'ardeur qui l'anime, sa capacité, les connaissances qu'il « possède font espérer qu'il recueillera de nouveaux et de précieux ren« seignements. En conséquence, votre Commission a l'honneur de vous « proposer, Messieurs, de témoigner à M. Boré le vif intérêt que doivent « inspirer ses courageux efforts; elle vous propose en outre de conti« nuer à diriger autant que possible ses explorations et d'employer tous « les moyens qui sont en votre pouvoir pour assurer le succès complet « de son entreprise. » (*Note de l'édit.*)

Devant rester plusieurs mois à Tébriz, pour jeter les fondements d'une université persane, que j'ai l'intention d'établir, et dans laquelle je serai le premier et l'unique maître, jusqu'à l'arrivée de ceux qui viendront de France me remplacer, je puis facilement recevoir, par la voie de notre consul de Trébizonde, M. Outrey, les instructions nouvelles que vous jugeriez à propos de me donner relativement au pays où je me trouve. De plus, je désirerais connaître l'intention de M. le directeur de la Bibliothèque Royale sur le projet d'un échange de livres français avec des manuscrits persans, arabes ou turcs que j'expose dans ma lettre à M. le ministre de l'instruction publique. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il faudrait choisir des ouvrages remarquables par la beauté des planches et des dessins, qui devraient représenter soit des paysages, soit des perspectives de monuments, de modèles de machines et de métiers. Les monuments de Paris, par exemple; une belle édition de Buffon; la description des manufactures des Gobelins et de Sèvres; les galeries de Versailles : tous ces sujets nouveaux et qui plaisent à l'œil conviendraient aux Persans, qui aiment les arts et la peinture, sans partager aucun des préjugés des Sunnites, sous ce rapport.

Si vous le jugez convenable, Monsieur le Président, je pourrai vous envoyer la suite de mon voyage à Van, où j'ai copié toutes les inscriptions cunéiformes relevées par le docte et malheureux M. Schultz, afin de pouvoir offrir dans ma copie un nouveau terme de comparaison aux savants qui ont eu la gloire de pénétrer les mystères de cette écriture. J'ai pris plusieurs informations sur le Curdistan et sur ses dialectes, que j'espère pouvoir comparer avec

ceux de certaines provinces de la Perse, où l'on croit voir des traces d'une origine zende et pehlvique.

Je suis déjà en état de vous donner une analyse comparée du système grammatical du chaldéen parlé dans les montagnes du Curdistan avec celui des saintes lettres et avec le syriaque proprement dit. J'ai rédigé une grammaire de ce dialecte et un petit lexique, où se trouvent beaucoup de racines arabes, curdes et même arméniennes. J'ai aussi composé une grammaire du turc parlé ici par les tribus des Quadjars et des Aschars, lequel me paraît être un dialecte de transition entre le djagatai, ou turc dit oriental, et la langue plus douce et plus riche parlée à Constantinople et dans toute l'Anatolie. Je viens de terminer une grammaire persane-française, à l'usage du collége que j'ai l'intention d'ouvrir le premier du mois *Zilhidjdjé*, et sur lequel j'ose vous prier d'attirer les regards de M. le ministre de l'instruction publique et des membres de l'Académie. C'est une œuvre tentée pour l'honneur national et dans l'intérêt de la civilisation et de la religion.

Mon voyage en Chaldée et en Syrie est nécessairement ajourné; mais, avant de retourner en France, je suis toujours dans l'intention de l'exécuter et de chercher à remplir, en ce point, quelques-unes de vos précieuses instructions.

Daignez agréer l'hommage des sentiments de respectueux attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Président,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

A M. LE MINISTRE

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Royaume de Perse.—Tébriz, ce 6 février 1839.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Voici une année que j'ai reçu à Constantinople, par l'entremise de mon illustre maître, feu M. le baron de Sacy, dont l'Europe savante pleure encore la perte, la nouvelle que vous aviez daigné vous intéresser au voyage que j'ai entrepris en Orient. Cette faveur inattendue a été pour moi un nouvel encouragement à remplir avec tout le zèle possible l'honorable mission dont me chargeait, en même temps, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Après avoir visité les deux provinces de la Bithynie et de la Paphlagonie, je suis entré dans la Cappadoce, et de là j'ai passé dans les deux Arménies que j'ai à peu près explorées dans toutes leurs parties. La savante Académie, dont je me considère comme le mandataire, a dû recevoir cinq lettres dans lesquelles je lui faisais connaître mes observations principales, dont plusieurs me semblaient des découvertes. Comme je n'ai reçu aucune réponse, je ne sais encore quel jugement porter de mes propres jugements.

Aujourd'hui, Monsieur le Ministre, j'ose vous soumettre, par l'intermédiaire de la même assemblée, un projet qui doit assurément attirer votre attention, vous qui prenez, dans notre patrie, un intérêt si éclairé au développement

de l'instruction nationale. Arrivé d'abord en Perse avec l'intention d'y passer seulement l'hiver, puis de recommencer au printemps mes excursions dans le Curdistan, pour redescendre ensuite dans les plaines de l'Assyrie, je m'y vois retenu par l'accomplissement d'un devoir honorable peut-être pour la France, et non moins avantageux à la cause de la religion et de la civilisation. Les Persans, privés de tout rapport avec les Français depuis l'expulsion du général Gardanne, dont ils vénèrent toujours la mémoire, ne nous ont cependant point oubliés, et leur sympathie s'est accrue pour la nation du dévouement de laquelle ils avaient reçu des preuves si désintéressées. Justement étonné que la Perse, sous le patronage puissant qu'elle avait alors préféré, n'eût fait aucun progrès dans la culture des lettres et des sciences européennes, j'ai conçu l'idée d'établir ici une Université, fondée sur l'enseignement de la langue française. Ce projet a été fortement appuyé par le prince Quahraman-Mirza, frère du Schah et gouverneur de l'Aderbidjan, ainsi que par Melik-Hassan-Mirza, fils de Feth-Ali-Schah, le roi précédent. Il a été, en même temps, accueilli avec une espèce d'enthousiasme par toute la jeunesse de Tébriz, qui, désireuse instinctivement de connaître et d'apprendre le français, avait été réduite jusqu'ici aux leçons d'un cuisinier suisse.

L'honorable congrégation des Lazaristes français, qui a formé à Constantinople l'unique établissement de l'empire turc destiné à l'éducation de la jeunesse, enverra, je l'espère, dès l'été prochain, plusieurs de ses membres, avec lesquels je terminerai l'organisation de cette Université, conçue sur le plan européen le plus large possible, et où nous devons enseigner, à l'aide de notre langue, tout ce

qui se rapporte à la philosophie, à la littérature et aux sciences appelées exactes. Dans quelques jours, j'ouvrirai cette école, où j'aurai pour élèves vingt jeunes gens, donnés et choisis par le prince.

J'ai déjà composé une grammaire en persan, d'après la méthode qui m'a paru la plus simple pour cette étude. Je dois en envoyer au Schah un exemplaire en lettres d'or; et je ne doute pas qu'il ne témoigne ouvertement son approbation pour une œuvre qu'il cherchait depuis longtemps à réaliser.

J'ai appris en outre que Sa Majesté désirait vivement avoir une histoire de Napoléon, ornée de gravures et représentant ses batailles avec les autres faits les plus mémorables de sa vie. Elle est pleine d'admiration pour le grand Empereur, dont elle lit et relit une biographie mesquine et incomplète, extraite de la fausse histoire de Walter-Scott. Si elle recevait ce cadeau de la part de M. le ministre de l'instruction publique de France, avec un bel exemplaire du poëme national le *Shah-Nameh* (Livre du Roi), publié par M. Mohl et imprimé par le gouvernement, auquel on pourrait joindre l'*Histoire des Mongols* de M. Etienne Quatremère et quelques autres ouvrages utiles à la Perse, elle serait très-sensible à cette marque d'attention; et elle en témoignerait sans doute sa reconnaissance d'une manière directe. De plus, elle protégerait spécialement notre institution; et j'espérerais en retour obtenir des manuscrits pour la Bibliothèque Royale. Je pourrais même négocier un échange des ouvrages les plus précieux, dont l'Académie m'enverrait la liste, avec des exemplaires doubles et superflus de la Bibliothèque Royale : ce qui serait réciproquement utile à la Perse et à la France.

Je crois aussi devoir vous annoncer, Monsieur le Ministre, que j'ai reçu l'ordre des mêmes princes de faire venir de nos ateliers de France les maîtres-ouvriers les plus habiles pour la fabrication des draps, du verre, de la faïence, et pour l'établissement de quelques autres métiers. Les Persans comprennent tous les avantages de l'industrie, qu'un intérêt étranger a jusqu'à présent comprimée chez eux, et qui peut seule sauver la nation de la ruine qui la menace.

Pardon, Monsieur le Ministre, si j'ose vous entretenir de choses aussi étrangères à votre administration ; je le fais dans l'espoir que vous prendrez plaisir à seconder l'organisation de l'enseignement dans un pays qu'on a nommé la *France de l'Orient*. Ce serait le moyen de justifier l'idée qu'ont ces peuples de la mission civilisatrice que nous exerçons, depuis des siècles, en Occident, et que nous sommes peut-être appelés aussi à remplir dans l'Orient sur les sociétés musulmanes.

Daignez agréer l'hommage du respect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Ministre,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

SITUATION POLITIQUE DE LA PERSE.

Tauris, 10 février 1839.

La question d'Orient, qui, depuis quelques années, préoccupe les esprits, a changé dernièrement de face et de lieu. C'est moins à Constantinople peut-être qu'à Téhéran qu'il faut chercher les données propres à la solution de ce problème, toujours plus insoluble. La Perse doit fixer en ce moment l'attention des diplomates et de la presse; car chacun s'attend à voir des événements graves et décisifs. Le Schah se trouve dans une position critique, entre deux alliés puissants, qu'il voudrait, mais qu'il ne peut contenter à la fois, vu la différence des intérêts et des principes politiques. L'Angleterre, après avoir déjoué, par des sacrifices énormes d'argent, les projets du général Gardanne, que Napoléon avait député près de Feth-Ali-Schah, grand-père de Mehmed-Schah, le roi actuel, avait pris ce royaume sous sa tutelle, pour ainsi dire; et la compagnie des Indes s'était concertée avec le gouvernement anglais, pour y envoyer des ambassadeurs, des instructeurs de toute arme et des munitions de toute espèce. Jusqu'à l'époque des dernières guerres avec la Russie, son influence était toute-puissante; et elle pouvait regarder les Persans comme des alliés reconnaissants et dévoués. Mais ceux-ci, en voyant venir les troupes russes victorieuses jusqu'au sein de leur capitale, ont commencé à redouter davantage de semblables voisins, et à perdre confiance en des amis qui ne pouvaient ou ne voulaient pas les assister à l'heure du danger. Le crédit des Anglais a

donc cédé dès lors à l'autorité russe, appuyée par une armée envahissante. La Russie a acquis une prépondérance nouvelle, en plaçant sur le trône Mehmed-Schah, que de nombreux et puissants compétiteurs voulaient écarter; et l'on peut même avouer que, depuis, elle a toujours conseillé et dirigé les actes suprêmes du gouvernement.

Le siége de Hérat, capitale du Khorassan, que le roi vient d'être contraint de lever, après des pertes considérables, l'a forcé naturellement de se prononcer entre les deux puissances, dont les représentants l'avaient accompagné jusque dans son camp, avec des intentions manifestement opposées. Les Anglais, que leurs intérêts commerciaux et les vues ultérieures de leur politique indienne portent à rechercher l'alliance des petits souverains de Caboul, de Pechavour, de Candahar et de Hérat, témoignaient ouvertement leur improbation à l'égard de cette guerre; et les Persans pouvaient d'autant mieux croire à la sincérité de leur mécontentement que des officiers du génie, venus de l'Inde, présidaient dans l'intérieur de la place à ses moyens de défense. En outre, la correspondance secrète, liée entre le gouverneur de la ville et un général persan, qui a payé de sa tête cet acte imprudent, achevait de confirmer le roi que le pouvoir anglais voulait un accommodement et non pas la conquête de la principauté de Hérat. En même temps, M. Mac-Neil, qui voyait le Schah persister dans sa résolution de prendre la ville, quittait le camp et allait attendre, dans la ville frontière de Tauris, les instructions de son gouvernement.

L'ambassadeur russe restait au contraire près du roi, pour assister au dénouement de l'affaire, et gagnait ainsi,

par sa présence, le reste de crédit qu'avait perdu la cause anglaise, par le départ calculé de son ambassadeur. D'ailleurs Mehmed savait fort bien que la Russie désirait presque aussi vivement que lui la soumission d'une cité qu'on peut considérer au besoin comme un poste avancé pour d'autres conquêtes, ainsi que le prouvait Nadir-le-Conquérant, il y a un siècle. Le courage des Afghans, qui composaient la majeure partie de la garnison, a triomphé de la constance des Persans, affamés dans leur propre camp et réduits à brouter les herbes sauvages. Les assiégeants ont cédé à un dernier stratagème des assiégés, venus sur la brèche avec le déguisement de femmes enveloppées dans leurs voiles et implorant la miséricorde du Schah. Celui-ci s'avançait déjà avec sécurité vers la ville, qu'il croyait aux abois, lorsque tout à coup ces femmes suppliantes, redevenues d'audacieux guerriers, poursuivent dans les retranchements, avec un carnage effroyable, leurs ennemis surpris et déconcertés.

Lorsque le Schah est retourné à Téhéran, en abandonnant, du moins pour le moment, le siége de Hérat, l'ambassadeur anglais a repris aussi le chemin de la capitale, comme si toutes les affaires étaient arrangées. Mais son retour subit à Tauris, sans avoir obtenu une audience de Mehmed, et son départ pour l'Angleterre, au milieu des rigueurs de l'hiver, prouvent que la question se complique davantage. Ce n'est plus une simple opposition à des plans de guerre improuvés par le gouvernement anglais; mais bien une lutte commencée entre l'Angleterre et la Russie. Quelle en sera l'issue?

La Russie a déjà l'avantage de voir tous les Anglais évacuer le territoire persan ; car les généraux, les colonels

et les sergents envoyés par la compagnie des Indes repassent les frontières turques, pour aller à Bagdad, tandis que le corps de la mission de Téhéran se fixera provisoirement à Erzeroum. L'irritation extrême de Mehmed contre les Anglais, qui ont déjà établi un corps d'observation à Abousbire, sur le golfe Persique, peut le porter à des actes plus hostiles, comme d'exiger, par exemple, que les négociants anglais établis dans son royaume le quittent également. Les marchands russes et les fabricants de Perse, qui ne peuvent soutenir leur concurrence, ne les regretteraient pas sans doute. Un ordre royal, émané dernièrement, et qui défend aux sujets de porter des vêtements d'un autre drap que celui des fabriques du pays, semble donner quelque poids à cette conjecture.

L'Angleterre, qui demande depuis plusieurs années, comme prix de ses services antérieurs, un traité commercial, sans avoir encore pu l'obtenir, souffrira-t-elle ce coup violent porté à son commerce? D'un autre côté, la Russie, qui a tout intérêt à faire de ce royaume, où elle commande tout-puissamment, un débouché pour ses marchandises, auxquelles les Anglais ont déjà fermé l'entrée des petits États situés au nord de l'Inde, n'exigera-t-elle pas qu'on la préfère à une rivale plus éloignée de la Perse, et peut-être moins redoutable pour elle? Les Anglais peuvent aisément, il est vrai, envoyer des troupes de Bombay dans le midi de la Perse; mais les Russes ont déjà une armée nombreuse échelonnée sur les bords de l'Araxe; et, en quelques journées, elle occuperait l'Aderbidjan et les autres provinces septentrionales bordées par la Mer Caspienne. L'or des Anglais a eu un pouvoir suprême sur l'âme des Persans. Depuis les campagnes de 1828 et 1829, le fer des

baïonnettes russes inspire un effroi plus efficace. Dans les dernières années, les Anglais ont été traités ici comme des hôtes utiles et respectables; mais les Russes sont craints et respectés, comme si les destinées du royaume étaient entre leurs mains.

Chaque jour la Russie prouve par des actes l'ascendant de son influence politique. Ses déserteurs, Polonais et autres, qui, au nombre de plusieurs milliers, avaient été incorporés dans l'armée persane, ont été réclamés impérieusement par l'Empereur, lorsqu'il est venu, l'année précédente, visiter ses nouvelles provinces orientales. On lui a ponctuellement obéi, bien que des fuyards plus dangereux, tels que des prétendants à la succession de Feth-Ali-Schah, restent impunément sur le territoire russe. La Perse tardait à payer la dette que ses vainqueurs lui ont imposée, comme dédommagement des frais de la guerre; elle a été sommée nouvellement d'acquitter ses comptes; et en ce moment, elle envoie à Saint-Pétersbourg les derniers deniers de son trésor public. Les finances sont, en effet, dans un si mauvais état que la majeure partie des troupes de l'armée de Hérat n'ont pas reçu leur solde; les compagnies privilégiées n'ont pu obtenir qu'un *Toman*, ou la valeur de douze francs environ, pour prix de quatorze mois de fatigues. Cependant on parle toujours de guerre; les armements se continuent, et des convois d'artillerie s'acheminent vers Téhéran. Quel sera le théâtre de la guerre? Nous pensons que c'est Hérat. Le Schah tient à réparer l'échec que ses armes ont essuyé, bien que l'on répande dans le public le bruit d'une expédition à Bagdad, ville que les Persans réclament toujours, mais inutilement, depuis le règne d'Abbas Ier. Cette nouvelle se réfute d'elle-

même. La Perse n'a pas les moyens d'attaquer la Turquie; et son propre intérêt l'en détourne. On veut par cette fausse rumeur opérer une diversion dans les esprits, et tromper la défiance du gouverneur de Hérat : ce qui n'est guère possible.

Quoi qu'il en soit, le gouvernement ne semble pas trop sûr de lui-même. La gazette officielle qu'il publiait ne paraît plus, depuis plusieurs mois; les gouverneurs de provinces reçoivent à sa place des ordres, où on remarque ces mesures de police : « Les chefs suprêmes de l'État ont appris que certains individus malintentionnés et n'ayant aucune part aux affaires publiques parlent de ce qui concerne le gouvernement. En conséquence, nous recommandons aux gouverneurs, après la réception de ces lettres, de veiller à ce qu'on ne dise aucun mot touchant la politique; et si quelque délinquant est surpris, il sera condamné à une amende de cent tomans (environ douze cents francs), sans qu'il puisse alléguer aucune excuse. » Viennent ensuite d'autres ordonnances plus utiles, qui obligent chaque cultivateur d'un terrain suffisamment arrosé, par des eaux d'une irrigation naturelle ou artificielle, à planter cette année mille pieds de jeunes arbres, et qui défendent à tout homme capable de travail de mendier; car, dans ce cas, fût-il un étudiant ou un descendant du prophète, il serait incontinent incorporé à un régiment de l'armée.

Il est encore un autre projet de loi, qui doit avoir des résultats non moins importants dans l'Empire Ottoman. C'est la réforme du costume national, si ancien qu'on en retrouve les modèles sur les bas-reliefs de Bisutoun et de Persépolis. On y substitue le pantalon et la redingote européenne. Le roi lui-même et les principaux personnages

de la cour ont déjà donné l'exemple de la mode. Tous les fonctionnaires, sans exception, seront obligés de s'y conformer, sous peine de perdre leur traitement; puis viendra successivement le tour des classes inférieures. Le clergé fera certainement une vive opposition à ce nouveau règlement, qui n'est point aussi indifférent qu'on le pourrait croire; attendu que, chez les mahométans, la forme des habits est déterminée par les diverses obligations de la loi religieuse, telles que les ablutions du corps et sa posture dans la prière. C'est ainsi que l'islamisme, attaqué et miné dans ses pratiques extérieures qui ont le plus d'empire sur l'esprit du peuple, doit céder avec le temps à l'action dissolvante du christianisme, qu'on appelle autrement civilisation. Cette dernière réforme est d'autant plus surprenante actuellement que le premier ministre, qui préside à toutes les délibérations royales, est un personnage fort dévot, décoré du titre de *Hadji* ou pèlerin, et ayant la réputation de *Sahibi-kechf* ou d'homme intérieur, illuminé par des révélations surnaturelles.

Cet esprit de réforme, que manifestent les actes publics du roi, est louable en soi; et, s'il a le courage de la persévérance, comme le sultan Mahmoud, il peut s'acquérir une gloire réelle et améliorer le sort de la Perse. Mehmed-Schah est jeune, il compte à peine trente années; un long avenir lui est ouvert; et, s'il comprend ses devoirs, il peut le remplir dignement. Ennemi du luxe et de la prodigalité de son père, dont le harem, composé de huit cents femmes, absorbait tous les revenus de l'État, il a réglé l'intérieur de son palais avec économie, et s'est borné aux quatre épouses que lui permet la loi mahométane. Si l'État, considérablement appauvri, semble menacé de quelque crise,

ce n'est point lui qu'il faut en accuser, mais bien les règnes turbulents de ses prédécesseurs, qui, depuis le conquérant Nadir-Schah, n'ont cessé de désoler le pays par des factions et des guerres.

La seule voie de salut ou de régénération pour la Perse, dans les circonstances actuelles, serait de rechercher l'alliance d'une nation européenne puissante, capable de travailler pour son bien par des vues désintéressées. Elle s'éclairerait des lumières de sa science et de sa civilisation; elle emprunterait quelques-unes de ses mille découvertes, pour les appliquer aux arts et à l'industrie, encore complétement négligés; en un mot, elle pourrait imiter avec plus de fruit l'exemple de l'Égypte et de la Turquie. De la sorte, elle s'affranchirait du patronage d'autres puissances, dont l'intérêt est d'empêcher ou de retarder le développement de son commerce et de sa force nationale.

LETTRES

SUR LES RÉFORMES

COMMENCÉES EN PERSE

ET SUR LES DERNIERS ÉVÉNEMENTS MILITAIRES DANS CE PAYS [1].

Mois de zil-hidjé, 19e jour (7 mars 1839).

Ce que tu dis de l'état de la capitale des Sunnites, ô Hussein, a vivement excité ma curiosité. Je ne reconnais plus dans son peuple ces Osmanlis si fiers, si intraitables, qui dédaignaient toute autre nation et surtout celles des infidèles de l'Occident. Depuis les dernières guerres de la Turquie avec l'Iran, et surtout depuis que le bras de Mahmoud a brisé, comme un jouet d'enfant, le corps insoumis des janissaires, ils ont quitté la voie de leurs pères, pour suivre une route nouvelle, dont la direction et le terme échappent aux regards de ma faible prévoyance. Que sont devenus les enfants de Djengis-Khan, qui, avant d'aller conquérir le pays de Roum, étendirent aussi sur nos têtes le sceptre de la domination? Chaque jour, quelqu'une de leurs vieilles institutions, apportées des déserts de la Ta-

[1] Nous pensons que la traduction de quelques lettres d'un Persan, nommé Mirza Sadiq, à son ami, Mirza-Hussein, résidant à Constantinople, pourra intéresser nos lecteurs. Elles renferment des détails curieux sur la Perse, qu'on reconnaît avoir été écrits avec une connaissance locale des personnes et des choses. Nous ferons seulement observer que la crainte d'altérer le sens du texte nous a fait conserver scrupuleusement la couleur et la source du style original, au risque de paraître incorrect et de choquer le bon goût. Nous nous sommes permis aussi d'ajouter quelques notes jugées nécessaires, relativement à la religion, au gouvernement et à la géographie de ce pays. E. B.

tarie, tombe dans l'oubli et fait place à des règlements empruntés des peuples du Frenkistan. Ces changements sont-ils compatibles avec la loi du saint prophète, le premier et le plus excellent des êtres de la création[1]? Ne perdront-ils pas les derniers principes de la foi qui leur restent? Je tremble; et néanmoins je ne puis ne pas apposer le sceau de mon approbation aux mesures prises pour l'extinction du fléau de la peste, à la formation d'un divan capable de redresser les écarts d'une volonté toute-puissante, et surtout aux décrets qui doivent contenir dans les limites du devoir l'autorité sans frein des pachas.

Lorsque je pose ma tête sur la main de la réflexion, elle est saisie de vertiges, en considérant ce qui se passe autour de nous. Faut-il prononcer des paroles de louange ou de blâme? Dois-je me reposer doucement dans le sein de l'espérance, ou me précipiter dans l'abîme sans fond du désespoir? La foi, qui resplendissait toujours à mes regards, comme l'astre du jour, s'enveloppe parfois de ténèbres; et je reste perdu dans la nuit du doute. Quand le calme revient, je répète ce que le dernier des cent vingt-quatre mille[2] prophètes a dit à ses disciples privilégiés : « Heureux ceux qui savent et espèrent, parce qu'ils ne seront pas trompés. »

O Hussein, tu sauras donc qu'il se passe en ce moment

[1] Dieu, disent les musulmans, connaissant dans sa prescience la prévarication future de l'homme, et étant porté par sa miséricorde à lui pardonner, créa, avant l'univers et tout ce qu'il renferme, l'être par excellence, instrument de sa régénération; et cet être est Mahomet.

[2] L'Alcoran a fixé ce nombre, qui est devenu un article de foi. Adam est le premier anneau de la chaîne de tous ces milliers de prophètes, qui se succèdent sans interruption jusqu'à Mahomet, le dernier envoyé, qu'on appelle pour cela le *Sceau de la révélation*.

dans notre empire, aussi vieux que le monde [1], des choses dignes de ton attention. Lorsque tu nous reviendras (et puisse ce moment n'être pas éloigné; car un ami séparé de son ami est un être privé de la moitié de soi-même !), tu ne reconnaîtras pas le gouvernement et le peuple que tu avais quitté quelques années auparavant. D'abord tu ne verras plus ces shalls de cachemire, aussi variés dans leurs nuances que l'arc de Roustem [2] (l'arc-en-ciel), qui ceignaient la tête ou les reins de nos princes. La zibeline ne garnira plus nos pelisses de sa chaude fourrure; et nos élégans bonnets ne seront plus formés des peaux d'agneaux les plus fines de Bokhara. Nos graves mollahs seront dépouillés de ces toges flottantes, qui semblent contenir dans leurs plis toute la science théologique. Chaque corps d'homme sera uniformément emprisonné dans un habit semblable à celui de nos soldats; en un mot, nous allons devenir des *Frenguis*, comme te le prouvera cette ordonnance du chef des grands rois, dont le trône est l'étrier du ciel.

« Considérant que le meilleur vêtement est celui de la milice, et que l'habit ancien des Persans, semblable à celui qu'on porte universellement, était court, à double pan et à collet rabattu, comme le manteau de nos soldats, ce qu'at-

[1] Kaiomers, le premier roi de l'antique dynastie des Pichadiens, était, suivant les historiens persans, le petit-fils du patriarche Noë. C'est lui qui vainquit les *Divs*, ou mauvais génies, à la puissance desquels ces contrées étaient soumises.

[2] Ce personnage si célèbre, qu'on fait naître sous le règne de Manoutcher, prince de la dynastie pichadienne, est à proprement parler l'Hercule de la mythologie persane. Ses innombrables exploits ont été chantés longuement par le poëte Ferdousi, dans son *Shah-Namé* ou *Livre des Rois*.

testent les monuments de Tenk-Schapour[1], de Serai-Bahman, de Firuzabad, de Darabdjerd et de Takt-Djemchid, où les rois, les princes et les guerriers de ces temps sont sculptés avec ce même costume, et où sont figurés des chars avec leurs roues, ce que chacun de nous a pu voir;

« Considérant ce verset : « Rendez purs vos vêtements » et ces paroles augustes et vénérées, qui expliquent le verset du divin Alcoran : « Ne marchez pas sur la terre avec arrogance. Le meilleur vêtement pour toi est celui de la piété, » textes qui, d'après les commentaires des interprètes les plus estimés, sont autant de preuves de l'excellence des vêtements courts et de l'obligation d'abandonner les habits amples et longs;

« Considérant cette parole de l'iman Sadiq[2], de la fa-

[1] Ces monuments célèbres appartiennent à deux époques distinctes de l'histoire persane. Darabjerd et Takt-Djemchid remontent à la dynastie des Achéménides; et Teuk-Shapour, ainsi que Firuzabad, sont l'ouvrage des Sassanides. Le *Trône de Djemchid*, ou *Takt Djemchid*, nous est plus connu sous le nom de Persépolis. Darabdjerd ou Darabgerd, situé à quarante-deux parasanges de Chiraz, est une ancienne ville, bâtie par Darab, fils de Behmen et petit fils d'Esfendiar. Ses ruines portent aussi le nom de *Palais de Bahman* ou *Serai Bahman*, que l'auteur de l'ordonnance semble faussement distinguer de la ville même. A Firuzabad, situé à dix-sept parasanges de Chiraz, on admire encore une colonne de marbre de cent cinquante pieds d'élévation, sur vingt pieds d'épaisseur, ainsi que les restes d'un temple consacré au culte du feu. Quant aux monuments de la ville de Shapour, située à cinq lieues environ de Kasroun, ils ont été décrits soigneusement par les voyageurs Morier, Kinneir et Malcolm.

[2] Le mot *Iman* ou *Imam*, signifiant *conducteur* et *guide*, est le nom de ceux qui ont été chargés, après les prophètes, de la direction des hommes. Suivant la doctrine religieuse des Persans, cette haute fonction ne pouvait être remplie que par les descendants de Mahomet. Ali fut le premier; et ses successeurs sont les enfants qu'il eut de Fatimé, fille du prophète. Ces imans sont au nombre de douze. Le dernier a

mille de Mahomet : « Toute robe qui dépasse le col du pied est dans le feu de l'enfer, » et ces mots mémorables de l'iman Mahommed-Baquir (sur qui soit le salut!), lequel, conformément aux recommandations de celui qui est le sceau des prophètes, dit à une personne : « Garde-toi de tenir élevé le pan de ta robe ou de ta tunique, ce qui est un acte d'orgueil : Dieu n'a pas pour amis les orgueilleux ; »

« Considérant que le vicaire du prophète, l'émir des croyants, Ali (sur qui soit la prière et le salut de Dieu!), coupait la manche de sa chemise toutes les fois qu'elle dépassait l'extrémité de ses doigts bénis ;

« Considérant cette autre parole du prophète par excellence (que le salut et la bénédiction de Dieu soient sur lui et sur sa famille!), qui a dit à Abou Zeg, l'un de ses compagnons, que quiconque laisse traîner à terre son manteau ne recevra point, au jour du jugement, le regard miséricordieux de Dieu (que son nom soit exalté et glorifié!), et que la tunique qui descend jusqu'au bas de la jambe et au delà du col de pied est condamnée aux flammes ;

« Considérant, disons-nous, cet ensemble de preuves et de témoignages sur le même sujet ; cet ordre royal, irrévocable et nécessaire, comme le destin, a été promulgué, à savoir : que la totalité des sujets portant le poignard à la ceinture prennent le costume militaire, et mettent dans leurs habits de la régularité, afin que l'unité intérieure des consciences se reproduise dans la forme extérieure des vêtements, et que les hommes de guerre se présentent à l'ennemi

été retiré par Dieu de ce monde trop pervers ; et les hommes sont restés sans iman visible. Il s'appelle *le Mehdi*, c'est-à-dire celui qui est *conduit et dirigé* par Dieu, et il doit reparaître sur la terre à la fin des temps.

sous un aspect imposant et terrible. Les avantages qui en résultent sont :

« *Premièrement.* Que cet habit est léger sur le corps, et qu'il est aisé à quitter.

« *Secondement.* La dépense est moindre ; et ce vêtement dure davantage, puisque, pour le prix d'un habit ancien, on peut en façonner deux nouveaux, et qu'il se conserve propre une année, tandis que l'autre ne servait que cinq mois.

« *Troisièmement.* Quant aux gens d'un orgueil de Pharaon, qui, tirant vanité des shalls, des fourrures et des vêtements de grand prix, cherchaient à surpasser leurs égaux, fussent-ils d'une extraction noble, ils doivent adopter ce genre d'habit. D'ailleurs, avec les dettes qu'ils contractaient, la somme de leurs dépenses ne montait pas à moins de 100 tomans, pour avoir le costume complet, garni de zibeline et de fourrures de Bokhara, et pour oser se montrer en public.

« *Quatrièmement.* Il est certain que, chaque année, un million de tomans [1] était dépensé en cachemires ; puisque le trésor royal seulement achetait 3,000 shalls. Chacun mettant en effet des sommes considérables dans l'achat de ceintures, de tuniques et de surtouts faits de shalls précieux, beaucoup d'argent sortait du royaume. Mais maintenant que l'on portera ce nouveau vêtement, tous les abus disparaîtront de la nation d'un seul coup ; et les shalls de Cachemire, ainsi que les fourrures de Bokhara, ne seront plus aucunement nécessaires ; puisque les étoffes du pays, appelées *Quadeks* (étoffe de coton) et *Dari* (étoffe composée de soie et de coton), les simples shalls de Kerman et les peaux de Chiraz, serviront aux tuniques de dessous et aux

[1] Le toman est le nom d'une monnaie qui vaut 12 fr. 50 cent. de France.

bonnets, en sorte que l'argent ne sortira plus inutilement de la Perse.

« *Cinquièmement.* Comme les meilleurs serviteurs du royaume sont les fantassins appelés *Serbaz*, si leur habit est universellement adopté, les grands et les nobles, qui se distinguaient par un costume différent, ressembleront désormais à ces hommes zélés qui sacrifient leur âme pour l'empire, et qui veillent à la conservation du peuple et des lois.

« *Sixièmement.* Enfin cet habit établira une distinction entre cette classe et les simples raïas, ou ceux qui sont soumis à l'impôt personnel, de manière qu'ils ne seront plus confondus avec le commun du peuple.

« Donné dans le mois de Scheval (décembre) l'an 1254. »

L'ordonnance royale ne s'applique d'abord, comme tu le vois, qu'à la classe militaire, la plus puissante de la société, laquelle comprend l'héritier auguste du trône et le dernier des esclaves attachés à son service. Viendront ensuite nécessairement les autres, amenées par le principe même posé dans la loi, que l'unité spirituelle de la Perse doit être figurée par son nouveau costume. Je reconnais que, pour le présent, des sommes considérables, versées dans d'autres pays, reflueront sur la nation et retarderont son appauvrissement, en même temps qu'un luxe coupable sera réprimé. Mais peut-on réformer le costume sans porter atteinte à notre divine religion? Cet habit est celui des idolâtres des temps passés et de tous les infidèles de l'Occident; il gêne la pratique des ablutions journalières prescrites par la loi; il retranche le turban, signe distinctif et primitif de notre croyance; et, comme l'exemple

des Frenguis, serviles observateurs d'une mode capricieuse, nous prouve qu'elle change perpétuellement, qui nous assurera que nous ne cèderons pas au torrent de la coutume? Et alors cette unité si désirable devient moins possible que jamais. En outre, suivant moi, le corps ne peut s'affubler d'un vêtement si contraire au nôtre, sans que les idées de l'individu ne revêtent simultanément une forme nouvelle. Si cette réforme modifie un seul de nos principes, où ne seront pas entraînés nos descendants, après quelques générations?

Juge et pèse devant le tribunal de ta raison ces pensées, ô Hussein, et je suis assuré que tu excuseras le trouble involontaire dans lequel est jeté le vrai croyant. Je ne sais si les temps du *Mehdi* [1] sont proches; mais bien certainement les hommes du siècle sont poussés par une force irrésistible vers des destinées que je ne comprends pas. La vision qu'eut le père du genre humain, Adam, dans la vallée voisine de la Mecque, alors que son innombrable postérité lui apparut divisée en deux camps : les fils éblouissants de la lumière, et les noirs enfants des ténèbres, recevrait-elle son accomplissement? Comme tu le sais, une voix d'en haut lui annonça que beaucoup d'élus passeraient du côté des infidèles. Mais pourquoi présenter au miroir de tes réflexions ces lugubres images de l'avenir? Un de nos imans a dit : « Ne sondons pas témérairement les conseils de l'infinie sagesse. »

La commémoration de la mort des fils d'Ali, le prince des fidèles, qui coïncide avec les fêtes du *Nowrouz* [2] (ou

[1] Voyez la note 2, page 135.

[2] Cette fête, dont on fait remonter l'institution au roi Djemchid, est célébrée dans toute la Perse avec une grande solennité. Elle commence

nouvel an), empêche la nation de faire éclater sa joie annuelle, au retour du printemps et de son beau soleil. Voilà encore, Hussein, pourquoi je suis triste; et cependant la pleine confiance que je mets dans les lumières du seigneur des seigneurs qui nous gouverne me rassure et me console. J'espère que, dans les annales de l'histoire, il occupera un rang non moins élevé que Mahmoud, le sultan de tes Turcs, dont tu es devenu un admirateur. Aussi bien que lui, il veut le bonheur de ses sujets; et la preuve en est qu'il réforme chaque jour des institutions vicieuses. Tels étaient ces *Béraats*, ou assignations en billets payables sur le trésor, que les employés du fisc, au lieu de les acquitter, convertissaient en autres assignations sur des villages qui ne pouvaient ou ne devaient pas les solder; en sorte que le porteur était frustré dans ses droits ou ne pouvait obtenir justice qu'en étant la cause d'une injustice plus odieuse, qui retombait sur la classe pauvre. Désormais les beraats doivent être payés à vue; et des peines sévères menacent le serviteur déloyal qui commettrait une pareille infidélité.

La culture de la soie, qui est une des richesses principales du pays, reçoit de nouveaux encouragements; et tous les possesseurs de terres arrosées par des cours d'eau

le jour où le soleil entre dans le signe du Bélier. Alors les amis se visitent et s'offrent des présents. Les cadeaux que le roi reçoit des gouverneurs de province et des grands seigneurs forment la meilleure partie de ses revenus. Comme les fêtes de la religion mahométane sont immobiles et accommodées à la division des mois lunaires institués par Mahomet, il arrive cette année que les dix premiers jours de *Moharrem*, destinés à pleurer la mort tragique des fils d'Ali, Hussein et Hassan, tombent à l'équinoxe du printemps; et le deuil public empêche la célébration du *Nouroux*.

abondants doivent planter cette année mille pieds de mûriers. Nos places publiques et les bazars ne seront plus encombrés de la foule de ces mendiants, réduits à la misère par leur propre paresse. Ceux que la nature et le destin ont privés de la vue ou de quelques membres peuvent seulement tendre la main au passant. Tous les autres oisifs seront arrêtés et incorporés dans l'armée, sans en excepter les *Seyds*, ces orgueilleux descendants de notre divin prophète, qui se croient exempts de travail et élevés au-dessus du reste des hommes, parce qu'ils sont coiffés d'un turban vert ou bleu.

Le projet de retourner au printemps à Hérat et de recommencer le siége paraît être abandonné. Les secours que les Anglais ont envoyés, dit-on, à nos ennemis, les germes de discorde qu'ils ont semés parmi les tribus des Afghans, et surtout l'embarras croissant de nos finances rendraient encore moins probable le succès d'une expédition nouvelle.

La très-auguste Majesté de l'Iran se propose d'aller bientôt visiter la ville qui fut son berceau fortuné, et qu'elle n'a pas revue, depuis que le diadème a été posé sur son front. Nous attendons, pour le départ, que l'herbe renaissante des prairies puisse nourrir la multitude des chevaux de son cortége.

O Hussein, réponds-moi ; les lettres sont la consolation des amis absents.

Mirza Sadiq.

Le 19 mars 1839.

La lettre que tu m'écrivais de la ville des Sultans, le 18 de redjeb (le 4 août 1838), ô Hussein, la lumière de mes yeux et l'âme de mon âme, je l'ai reçue à Méched [1], la ville sainte, où Dieu glorifie toujours, par ses prodiges, la tombe qu'éclairent des lampes d'or et que vénère la foule des pèlerins. En apprenant que la maladie ne t'attache plus au lit de douleur et que la santé vient fortifier tes membres, j'ai baisé les marbres du sanctuaire de l'iman (Riza); et je l'ai conjuré, ainsi que le vicaire de Dieu, le vrai prince des fidèles (Ali), de protéger des jours si précieux, au milieu des hérétiques, qui osent placer à Médine, près des reliques du prophète, les corps réprouvés d'Aboubekre et d'Omar [2].

[1] La ville de Méched, située sur le chemin d'Hérat, dans le Khorassan, l'une des treize provinces qui composent l'empire de Perse, est célèbre par le tombeau de l'iman Riza, le septième successeur d'Ali, que les Persans vénèrent avec une dévotion particulière. La mosquée qui renferme ce monument funèbre a perdu beaucoup de son ancienne magnificence. Néanmoins elle attire toujours un nombre considérable de pèlerins; et l'accès en est soigneusement interdit aux chrétiens et aux juifs.

[2] La religion persane, nommée *Shiite*, ou *dissidente*, parce qu'elle forme dans le sein de la foi musulmane un véritable protestantisme, se distingue principalement de la religion sunnite, ou traditionnelle, suivie par les Turcs, en ce que ceux-ci reconnaissent la légitimité des trois premiers califes Aboubekre, Omar et Osman, regardés par ceux-là comme usurpateurs des droits d'Ali, le premier et le seul véritable successeur du prophète. Ils traitent d'hérétiques les mahométans qui n'adoptent pas ce premier article de leur symbole, et leur vouent une haine profonde, laquelle est encore accrue, à l'égard des Turcs, par une vieille rivalité nationale.

Tu parais inquiet de mon sort; mais rassure-toi. Le ciel pur du Khorassan n'est jamais infecté des vapeurs qui engendrent, dans Stamboul, les germes de peste; et tu sais que nous disons : « Si la terre d'Hispahan, si l'air frais d'Hérat et si les eaux de Khowaresm étaient réunis dans une même contrée, les hommes de ce lieu ne mourraient jamais. » Je souffre, il est vrai, d'un coup de feu, reçu le jour du grand assaut; mais cette blessure est bien plus supportable que celle qu'a faite à mon âme le spectacle de nos armes humiliées et du triomphe orgueilleux de ces Afghans, Sunnites hétérodoxes comme les Turcs.

Je t'ai exposé, dans une lettre précédente, les motifs principaux qui ont engagé notre roi, la lumière du monde et le Féridoun du siècle, à reconquérir cette ville, une des filles aînées de la Perse. Ainsi qu'Abbas II [1] et le grand Nadir, il pensait que l'empire manquait d'unité, et que la plus belle perle était détachée de sa couronne, tant qu'Hérat restait dans des mains infidèles.

Le poëte a dit :

« Le monde est une mer, au sein de laquelle le Khorassan est comme une huître à perle ; et Hérat est la perle renfermée dans cette coquille.

« Si on te demande quelle est la ville la plus excellente, et si tu veux répondre la vérité, tu diras que c'est Hérat. »

Mais la première et la plus juste cause de la guerre était le désir de délivrer les deux mille captifs enlevés par les

[1] Abbas II est le monarque le plus célèbre de la dynastie dite *Saféví*, qui fut détruite l'an 1722 par les Afghans. Nadir-Schah, plus connu chez nous sous le nom de Nadir-Kouli-Khan, les déposséda bientôt de leur conquête. C'est un heureux aventurier qui renversa la puissance du grand Mogol, et étendit tellement l'empire persan qu'il lui donna pour limites la Mer Caspienne et le Caucase, l'Oxus, le Tigre et l'Indus.

Afghans[1] jusqu'aux portes de Méched, et de réprimer l'audace de Kamran, cet usurpateur, qui n'avait obtenu de Feth-Ali-Schah la grâce d'occuper à Hérat la place de Firouz-Mirza, qu'à la condition de payer le même tribut annuel. Lorsqu'il viola la première fois ses serments, l'épée d'Abbas-Mirza le contraignit à peine de rentrer dans le devoir. Depuis, il s'est cru un autre Schah-Mourad; et, à l'imitation de ce chef mendiant de Bokhara, il a infesté l'empire de ses incursions. Il devrait penser néanmoins que le sang des Quadjars coule aussi pur dans les veines de Mehmed-Schah que dans celles de Mohammed-Aga-Khan[2].

[1] Les Afghans sont un peuple brave, divisé par tribus, en partie nomades, et parlant un dialecte qui a conservé beaucoup des formes de l'ancien persan. Les institutions qui les régissent ont une forme démocratique. Leur pays, qui s'étend du grand désert salé à l'Indus, et du Belouchistan à la chaîne septentrionale d'Hindou Couch, est coupé de montagnes âpres et stériles, qui sont pour eux, aussi bien que leur courage, une sauvegarde contre les invasions étrangères. En 1747, Achmed-Khan-Abdalli fonda à Caboul, que l'on peut regarder comme la capitale de l'Afghanistan, la dynastie des Dourani. Son fils, Timour-Schah, étant mort, en 1793, sans désigner un héritier, la couronne passa à Schah-Zéman, dont la fortune donna quelque temps des inquiétudes à la puissance anglaise de l'Inde. Mais les talents de Feteh-Khan lui opposèrent un compétiteur dans la personne de Mahmoud, prince du sang royal, qui réussit à s'emparer de Caboul. C'est son fils Kamran qui est aujourd'hui maître et gouverneur d'Hérat, ville que le même Feteh-Khan avait enlevée à Firouz-Mirza, fils de Timour-Schah, lequel continuait de payer un tribut annuel à la Perse. En 1832, le prince royal Abbas-Mirza marcha contre Kamran, qui cherchait à se rendre indépendant; il lui fit renouveler les anciens traités, et l'obligea à battre monnaie à l'effigie du roi son père, Feth-Ali Schah.

[2] Mohammed-Aga-Khan, oncle du grand-père du schah actuel, peut être considéré comme le fondateur de la dynastie régnante des Kadjars, famille venue de Tatarie, ainsi que toutes les autres tribus turques répandues dans le nord de la Perse. Mirza-Sadiq laisse faussement sup-

Quoi qu'il en soit, sache, ô Hussein, que l'esprit ferme de notre souverain était résolu d'emporter à tout prix la place rebelle. Ce n'était point une simple armée qui faisait le siége d'Hérat, mais bien une colonie militaire qui, transportée sur les bords de l'Héri-Roud, devait attendre à ce poste que les insensés revinssent de leur égarement. Le camp était une capitale, ornée de palais, de bazars et de rues spacieuses. On aurait dit que le génie de Nadir-Schah animait le cœur de Mehmed, imitant, dans la construction de cette ville, un fait militaire qui ouvrit à l'autre conquérant les portes d'Hérat. Bien plus, d'après l'ordre de notre premier ministre, Hadji-Mirza-Agassi, la charrue traça des sillons dans la plaine; et les semences qu'on y déposait prouvèrent aux ennemis que nous devions attendre là les jours de la moisson prochaine.

Toute l'armée applaudissait à cette persévérance; et le succès aurait répondu à nos efforts, si des amis n'eussent préféré donner leur amitié à nos ennemis. La nation an-

poser qu'il combattit en personne Schah-Mourad, prince actif, ayant le fanatisme, les mœurs et le costume d'un derviche, et dont les petits-fils règnent aujourd'hui à Bokhara. On peut seulement dire que la fermeté trop souvent cruelle de ce prince empêcha les Usbeks d'exercer leurs déprédations avec la même impunité que sous les règnes anarchiques de ses prédécesseurs. On sait que Bokhara est la ville principale de cette partie de la Tatarie que les Arabes appellent *Mavr-el-Nahar*, c'est-à-dire transoxiane. Elle est la capitale d'un État dont la longueur est de trente journées de chameau et la population de 2,400,000 âmes. Une tradition nationale attribue à Alexandre-le-Grand la fondation de cette cité, bâtie de maisons de brique, à toits plats, et contenant 80,000 habitants, trois cents mosquées et deux cent quatre-vingt-cinq écoles. Les esclaves du pays, qui sont Persans, Russes ou Curdes, sont un objet de commerce pour les tribus des Usbeks et des Turcomans, qui font des courses continuelles sur les États voisins, pour capturer des prisonniers. Souvent les femmes accompagnent leurs maris dans ces expéditions.

glaise regarde Hérat comme la porte de ses possessions de l'Inde; et cependant il y a entre eux et nous les royaumes de Candahar, de Caboul, de Péchavar, le rapide Indus, et au delà, un État puissant. Qu'ont-ils à craindre de la Perse? L'astre éclatant de Mahmoud Gaznévi s'est couché depuis des siècles! Pendant quelques années, la même nation a paru servir activement notre cause; mais un intérêt personnel et mercantile dirigeait ses actes, plutôt que l'amour du bien. Dès qu'elle n'a pas retiré les avantages espérés de cette alliance, nous avons été dédaigneusement délaissés. Bien plus, on a pris à tâche de diviser et d'affaiblir la Perse, en créant la nationalité des Afghans; et, comme la prise d'Hérat contrariait ce plan, on s'est tourné contre nous. Du moins, si la nation anglaise était intervenue dès le principe pour empêcher cette guerre, il y aurait eu dans cette prétention, sinon de l'équité, du moins de la franchise; mais il fallait que son envoyé n'abaissât pas son caractère au point de corrompre la loyauté des serviteurs du roi et de travailler, dans notre camp, en faveur des ennemis que nous combattions.

Juge toi-même, O Hussein, mon ami, de la justesse de ces réflexions, en lisant des faits passés sous mes yeux, et que je raconterai avec la sincérité de Sadiq[1]. Mirza-Néqui, cet homme que l'ombre de Dieu sur la terre, le roi, avait arrosé de la pluie de ses libéralités et devant qui il avait abaissé le rideau de ses conseils mystérieux, vendait néanmoins sa foi à l'envoyé des Anglais; et, comme il craignait que les remparts de Shémiram[2] ne fussent trop tôt

[1] Sadiq est un mot arabe qui signifie *fidèle* et *sincère*.

[2] Shémiram est le nom de l'ancienne citadelle. La ville d'Hérat, qui, suivant quelques voyageurs, n'a que quatre milles de circonférence,

emportés par l'impétueuse valeur de notre armée, il priait, dans une lettre, son complice de venir au secours de nos ennemis, ses amis. La lettre est interceptée et remise entre les mains suprêmes qui nous gouvernent. Le mystère est révélé; et, sur-le-champ, un *Ferrache* va de la part du souverain quérir le traître. Mirza-Néqui prenait son repas, lorsque le ferrache [1] entra dans sa tente; et, comme il ignorait que l'heure fatale de sa destinée était venue, il pria le messager d'attendre. Mais il devait boire à une coupe plus amère que celle qu'il portait alors à ses lèvres, pleine d'un sorbet parfumé de roses. Le ferrache lui dit: « Suis-moi; » et il l'accompagna jusqu'au seuil du ministre terrestre de la justice céleste, lequel, lui présentant sa lettre, lui demanda s'il la reconnaissait. Sa langue glacée par la peur ne put répondre; car déjà les ombres de la mort obscurcissaient sa raison. En vain Hadji-Mirza-Agassi a le courage d'implorer sa grâce; le juge est inexorable, et le cadavre de Mirza-Néqui, expirant sous la bastonnade, est traîné dans les différents quartiers du camp, et exposé à un gibet, devant les remparts de la ville.

aurait perdu beaucoup de sa grandeur passée, s'il faut en croire certains géographes persans, qui assurent que, sous la dynastie des Ghaurides, elle renfermait douze mille boutiques, six mille bains publics et trois cent cinquante colléges et monastères. Ils affirment, en outre, que le nombre de ses maisons habitées s'élevait à quatre cent quatre mille. Mais il ne faut pas prendre à la lettre ces hyperboles de l'imagination orientale.

[1] Le ferrache, dont la fonction première est d'étendre et de nettoyer les tapis, meuble principal et à peu près unique des maisons persanes, est aussi chargé d'autres soins concernant l'administration domestique. On donne ce nom aux officiers de police et à l'exécuteur des hautes-œuvres.

Quelque temps après cet exemple de sévérité, qui ramena dans la ligne du devoir ceux qu'on tentait d'en écarter, l'envoyé des Anglais arriva au camp. Le froid accueil qu'il reçut, le mécontentement peint sur le visage auguste du souverain devaient changer ses dispositions; mais non; il renoue des intelligences avec les ennemis; et l'on surprend le courrier qu'il leur envoyait avec ses dépêches. Que fera la majesté très-haute de l'Iran? Elle renvoie les lettres à celui qui les avait écrites, sans violer le sceau, et se contente de le prier de ne pas tenir dorénavant la même conduite. Entre tous les rois du Frenkistan, quel est celui qui eût déployé tant de patience et de modération? Cependant l'envoyé s'est offensé de cet acte magnanime, qu'il disait être un attentat à ses droits; et il demandait pour réparation que le front du ministre dont la pensée préside à l'exécution des conseils suprêmes et découvre toutes les trames vînt s'abaisser devant lui, dans la poussière du repentir et de l'humilité. Les oreilles se fermèrent à des propositions semblables; et les lèvres n'eurent pour réponse qu'un sourire dédaigneux.

Comme les assiégés, soutenus secrètement par de l'or et des conseils et publiquement assistés par un ingénieur de la même nation qui dirigeait tous les travaux de la place, prolongeaient la résistance, l'âme de celui que Dieu a investi ici-bas de sa puissance, préoccupée du désir d'épargner le sang de ses sujets, suivant cette parole traditionnelle du dernier des prophètes : « *Une heure passée dans la pratique de la justice vaut mieux que soixante-dix années de dévotion,* » condescendit à la proposition nouvelle de l'envoyé, qui lui promettait d'amener les habitants d'Hérat à se soumettre à leur maître légitime. Les consciences droites, dit

le poète Anvari[1], voient dans toutes les consciences de la droiture; et notre monarque fut une nouvelle fois abusé. L'envoyé pénétra dans la ville, y passa même la nuit, et s'aboucha avec Kamran; mais ce fut, dit-on, pour prodiguer des présents corrupteurs aux Afghans, et pour les encourager dans la rébellion. Puis il revint le lendemain annoncer que les ennemis ne voulaient pas entendre parler de paix, et qu'en conséquence il fallait lever le siége. L'indignation que lui témoigna le successeur de Djemchid et l'accueil qui honora en même temps l'arrivée de l'ambassadeur des Russes, brave et vieux serviteur du grand empereur Napoléon Bonaparte, lui firent comprendre qu'il devait sortir du camp.

Notre artillerie, avantageusement placée sur deux tours, élevées au niveau des remparts de la place, semait la mort et la désolation parmi les rebelles; et, sans aucun doute, ils eussent incliné devant nous la tête de la soumission, si nous avions eu un nombre d'obusiers suffisant. Par malheur, les boulets nous manquèrent, et nous errions éperdus dans le vallon de la perplexité; lorsque l'esprit fécond du ministre Hadji-Mirza-Agassi y suppléa par d'autres boulets, d'une pierre plus dure que le marbre.

Comme la brèche était large et praticable, l'assaut fut décidé. La totalité des troupes disponibles ne s'élevait pas à 25,000 hommes, nombre insuffisant pour envelopper une ville aussi vaste et fortifiée par l'art et par la nature. L'heure de l'attaque fut fixée à la prière de midi, instant peu favorable, puisque, en combattant l'ennemi, il fallait

[1] Anvari occupe un rang distingué parmi les poëtes persans, dont les plus célèbres sont Ferdoussi, Nizami, Hafiz, Saadi et Djami.

encore résister à l'ardeur d'un soleil dévorant. Toutefois le feu de ses rayons ne parut allumer dans les âmes qu'un courage nouveau. Nous marchions gaîment à la mort, conduits par notre général polonais Barovski, le brave des braves, que la mort, envieuse de sa gloire, a frappé au moment où il arborait sur la muraille l'étendard du lion et du soleil. Généreux frère d'armes! tes dépouilles, sauvées des outrages de l'ennemi, ont reçu les honneurs de la sépulture; mais ton plus beau monument funèbre est celui qu'ont élevé à ta mémoire, dans toutes les âmes, l'admiration et la reconnaissance.

En perdant Barovski, nous devenions un corps sans tête; et le courage nous abandonnait avec la raison. De plus, par l'effet d'une rivalité funeste, Hadji-Khan, qui devait nous appuyer avec ses serbaz, ne vint point à notre secours, et attaqua la ville sur un autre point, dans l'espoir d'obtenir le premier la couronnne de la victoire. Mais cette division nous perdit; et chacun se retira, pensant être trahi. Ce revers n'abattit point la fermeté du roi, qui se préparait à donner un autre assaut. Déjà les valeureux bataillons des Afchars nous venaient de l'Aderbidjan, avec un train d'artillerie; lorsqu'une lettre vint de Tébriz nous annoncer que, si le siége continuait, la nation anglaise nous déclarait la guerre, et que déjà une escadre avait débarqué des troupes au port d'Abouchir.

L'esprit de sagesse qui veille à la conservation de l'État décida que nous devions nous retirer. Nous partîmes donc; et nous arrivâmes à la résidence sublime de la royauté [1], vers le commencement du mois bénit de Ramazan. Là, un en-

[1] C'est Téhéran, capitale actuelle du royaume.

... l'envoyé, venu jusqu'à Cazvin, et qui attendait du ...r des seigneurs des explications nouvelles, lui porta ...éponse :

...a Perse ne reconnaît pas pour ambassadeur l'ami du ...e d'Hérat et des Afghans. »

Le 15 du mois de Ramazan, l'an 1254.

MIRZA SADIQ.

A EUGÈNE ***.

Tauris, 5 avril 1839.

QUEL bonheur, quelle joie, mon Eugène, de recevoir, après onze mois, sur une terre lointaine, des lettres d'un ami dévoué! C'est assurément une des plus douces jouissances de la vie. Comme j'ai lu attentivement toutes tes petites confidences, partagé tes peines et tes plaisirs et applaudi à tes dispositions! Oui, puisque nous avons le bonheur d'être pleinement convaincus de la beauté et de la sainteté de notre divine religion, formons le beau complot de nous unir, pour travailler toute notre vie à la répandre et à la faire connaître de ceux qui l'ont oubliée! Cette propagande est la seule digne de l'homme sur cette terre. Avec la grâce de Dieu, je veux y travailler le reste de ma vie.

Tes offres m'ont profondément touché, mon cher Eugène; j'y vois la dernière preuve d'un attachement dont je ne pouvais douter; mais je t'en remercie. J'ai présentement tout ce qu'il me faut. L'avance faite sur mon petit patrimoine peut me faire aller deux ans au moins; et il nous est défendu de porter plus avant nos regards dans l'avenir. Je ne me sens aucun besoin de thésauriser pour cette terre; et je suis décidé à employer au service du Seigneur les ressources que la Providence m'avait fournies. Si elles s'épuisent et qu'elle juge mon concours favorable à sa cause, elle saura bien m'en procurer d'autres. Ce que je ne refuse pas de toi, c'est ta maison, quand je

retournerai à Paris. Oui, nous demeurerons ensemble, et notre vie se partagera entre Dieu, nos devoirs et l'amitié. Est-il un plus beau rêve?

Ce que je te recommande maintenant, c'est d'appuyer de toute ton influence mes demandes à la Propagation de la foi et mon appel aux vrais catholiques. Dans la nouvelle lettre que je t'envoie sur la Chaldée, j'ai tâché de montrer la nécessité d'envoyer des missionnaires et des secours temporels dans ce pays. Avec ce double lévier nous opérerons quelque révolution heureuse. Ma lettre est pour l'Université catholique, pour les Annales de la propagation de la foi, etc., etc., en un mot comme il te semblera le plus convenable. Je m'abandonne en tout à ton bon jugement. J'espère t'envoyer le mois prochain le mémoire scientifique d'où sont détachées ces considérations, qui doivent représenter la partie religieuse de mon pèlerinage.

M. Scafi, ce cher et vénérable compagnon, est au milieu de vous en ce moment; puissent toutes les voies s'aplanir devant lui. J'ai osé promettre qu'il reviendrait avec tout ce qui est nécessaire; et le bon prêtre chaldéen qui demeure avec moi écrit de temps à autre aux prêtres chaldéens, catholiques et schismatiques, pour les entrenir dans leurs bonnes intentions et renverser l'influence de la propagande américaine, qui redouble d'efforts, mais inutilement. J'espère qu'il sera de retour vers le mois de juin ou de juillet; car je connais son activité et son indomptable courage.

J'ai lu que cette année vous aviez une exposition industrielle. Si tu y remarques quelques petites inventions commodes et économiques, d'un usage fréquent dans la vie, choisis-en quelques-unes, que j'offrirai à mes seigneurs per-

sans ; c'est le moyen de les intéresser davantage au succès de l'Université et de gagner leur amitié pour les missionnaires. Ici tout ce qui vient de l'Europe est mauvais et fort cher.

J'ai célébré les fêtes de Pâques avec quelques catholiques réunis à Tauris, et qui sont déjà plus nombreux que les membres de l'église américaine, établie depuis cinq années. Son missionnaire résidant ici n'a pas encore un seul converti. J'espère que l'année prochaine les cérémonies se feront avec plus de pompe dans la chapelle de la mission. J'ai bien prié pour toi tous ces jours ; et je me suis rappelé la fête de Pâques à Saint-Eustache, à laquelle nous assistions ensemble, voici deux ans.

Le séjour en Orient est favorable au chrétien, et je crois avoir appris à mieux aimer Dieu, chez les hommes qui le connaissent moins que nous. La raison en est que la société tout entière ressemble à un cloître, pour ainsi parler, et qu'il n'y a point cette pompe et cette frivolité séduisante, qui exerçait malheureusement trop d'empire sur moi. J'étais, tu le sais, fort occupé de la forme d'un habit ou d'une botte ; et ces pitoyables vanités, dont je ris présentement, empêchaient le développement des pensées sérieuses, que la grâce a depuis longtemps déposées en moi. Aujourd'hui, je suis affranchi des lois de l'étiquette ; et, en portant mes vieux habits de Paris, je suis l'élégant de la jeunesse persane, qui tâche de se faire habiller à l'européenne, par quelques pauvres tailleurs, qui ont fui leur régiment russe. Je n'ai qu'à peigner le matin ma longue barbe, sans perdre quatre ou cinq fois la semaine, un quart d'heure à me raser. Ma coiffure est le bonnet de peau d'agneau noir, qui me paraissait fort laid en arrivant,

et auquel je me suis habitué. Mes heures de repas sont réglées, comme celles de mon travail; et, je puis les observer facilement n'étant dérangé par aucun importun. Après le déjeuner, je vais me promener deux heures dans un jardin solitaire. C'est là que j'ai écrit le fragment de mon travail sur les Chaldéens, que je vous envoie. Je n'aurais pas trouvé d'autre temps pour rédiger ces réflexions, qui peuvent être utiles à la cause catholique; attendu que tous mes autres instants sont pris par l'arménien, le chaldéen, le persan et l'arabe. Maintenant j'apprends d'un musulman à lire l'Alcoran à leur manière. Je secoue comme eux la tête; et je balance en cadence mon corps, pendant que je chante les versets. Le brave homme croit que je veux me convertir à sa foi, et il assaisonne le texte de commentaires mystiques. Il a vraiment bien deviné!

La recherche du jeune médecin dont je t'ai parlé précédemment est un point capital. Il faut qu'il accompagne les missionnaires. M. Scafi devait parler aussi de la formation d'une petite pharmacie, que lui donnerait la société des Filles de Saint-Vincent de Paule, sœurs des Lazaristes. Qu'il n'oublie pas ce bon projet. En distribuant des remèdes à la classe pauvre des musulmans, qui pourrait nous empêcher de faire main-basse sur les Nestoriens, les Eutychiens et les Jacobites?

N'oublie pas de m'envoyer ce qui a paru sur le pehlvi, l'ancienne langue de la Perse. Adresse-toi à l'excellent et savant M. Eugène Burnouf, que l'interprétation des inscriptions cunéiformes de la Perse immortalisera, afin de lui demander ce qu'il jugera m'être le plus nécessaire relativement au *zend*. Son *Yacna* est-il fini? M. de Slane a-t-il continué son livre sur Ibn-kilchan? Je suis un souscrip-

teur : qu'il m'envoie ce qui a paru. C'est un ouvrage infiment précieux en Orient. Vois souvent cet excellent ami; et assure-le de ma reconnaissance, pour l'amour de l'arabe qu'il a surtout développé en moi. Présente mes témoignages de respect et d'attachement à toute sa famille. Je suis très-sensible aux bons souvenirs de Godin, d'Ange et de tous mes autres amis. Remarque que je suis près du berceau *des Frères unis* (voir mon rapport, deuxième feuille). La chère Jeanne se présente souvent à ma pensée. Je ne suis pas si difficile maintenant. Mon grand domestique arménien n'a pas la centième partie de sa science; mais il sait faire la soupe à la française, comme je le lui ai montré. Il a aussi appris à faire une omelette et du riz au lait, mon savoir ne s'étendant pas plus loin en ce genre. M. Scafi lui a appris une chose plus importante; il est devenu fervent catholique. Embrasse pour moi Léon.

Tout à toi.

DE LA CHALDÉE ET DES CHALDÉENS.

MÉMOIRE

ADRESSÉ A MM. LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

PREMIÈRE PARTIE.

§. I. — Ce que se propose l'auteur de cet écrit.

L'AMOUR-PROPRE de chaque nation aspirant à une antiquité d'origine qui se perde dans la nuit du passé, ses annales, ses traditions et ses légendes exposent les titres de sa généalogie; et, si les preuves ne sont ni lucides ni assez abondantes, il se trouve d'ordinaire quelque auteur dont l'imagination se charge complaisamment d'y suppléer. Sans vouloir contester ici les prétentions d'aucun peuple en particulier, nous dirons seulement que les races comprises dans la famille dite de Sem ou sémitiques, peuvent, avec raison, revendiquer ce mérite, qui constitue comme la vieille noblesse de l'humanité. Le livre de Moïse, considéré sous le rapport de la pure critique, est encore le titre de ce genre le plus irréfragable; et, après les Juifs, dont il est l'histoire et le code religieux, nul autre peuple ne peut invoquer le même témoignage avec plus de droit que les Chaldéens.

Maintenant, nous cherchons à établir un fait digne d'at-

tention, et peut-être nouveau, c'est que la nation chaldéenne, la même qu'ont citée les auteurs sacrés et profanes, dès la plus haute antiquité, existe actuellement au centre de l'Asie occidentale, et s'y est conservée dans son intégrité primitive. A cette démonstration se lie un ordre de questions importantes pour l'histoire orientale et dignes d'un examen sérieux; puisqu'elles contredisent des opinions accréditées par la science actuelle. En mettant toute la clarté possible dans l'exposition des preuves, nous rappellerons au lecteur que, ces pages étant écrites au pied même des montagnes des Chaldéens et dans le dénûment scientifique du voyage, il ne doit point être trop exigeant. Un jour, nous pourrons, Dieu aidant, traiter les mêmes matières avec plus de correction et de développement.

§. II. — De l'étendue et de la position du pays des Chaldéens.

S'il est dans la géographie ancienne un pays dont les limites ne puissent être tracées d'une manière claire et précise, assurément c'est la Chaldée. Cette région, comme celle des Mèdes, des Parthes et des Arméniens, reste de loin enveloppée des obscurités et du vague d'une terre inconnue. Le voyageur arrive-t-il sur les lieux, il les voit éclairés d'une lumière qui dissipe toutes les ombres; et il conçoit que l'éloignement seul est la cause des incertitudes ou des erreurs qui le trompaient lui-même.

Les livres anciens, et surtout les Saintes-Lettres, nous font chercher la Chaldée, tantôt au milieu des ruines de Babylone, ou dans la Mésopotamie, tantôt dans les plaines du Sindjar, ou aux environs de Ninive, puis, enfin, dans les montagnes qui séparent de ces contrées la Médie et la

terre des Arméniens. Ezéchiel met dans la bouche de Dieu ces paroles : « Je conduirai mon peuple à Babel, au pays « des Chaldéens[1]. » Abraham était né à Ur, ville des Chaldéens[2], que, d'après un passage d'Ammien Marcellin[3], on croit retrouver dans le désert de Nisibe. Jérémie répète en plusieurs endroits que la région des Chaldéens est au nord de la Palestine[4]. Mais ce renseignement n'éclaircit rien, l'Assyrie et la Syrie[5] étant situées dans la même direction. L'idée imparfaite que les auteurs sacrés avaient de la configuration de la terre, représentée par eux comme quadrangulaire[6] et enveloppée de l'Océan, ne pouvait être rectifiée par les explorations des voyages; puisque la loi interdisait toute communication avec les infidèles du dehors. Du reste, les documents fournis par les écrivains de la Grèce et de Rome, étant moins complets et comparativement plus modernes, ne peuvent résoudre les mêmes difficultés. C'est ici le lieu de regretter la perte de l'histoire de Bérose, prêtre de Bélus, sur les antiquités de la Babylonie, et la destruction des archives qu'il avait consultées.

Cependant la critique peut, à l'aide d'inductions et de raisonnements, coordonner ce qui semble d'abord contradictoire; et, de prémisses mal formulées, il sort quelquefois une conclusion satisfaisante. La confusion apparente des témoignages qui nous montrent les Chaldéens répandus depuis l'ancienne Susiane jusqu'à la chaîne du Taurus et

[1] I, Moïse, XII, 13.
[2] I, Moïse, XI, 27, 28.
[3] Lib. XXV, cap. 8.
[4] I, 13, 14, 15.—III, 12, 18.—IV, 6.
[5] Dan., XI, 6, 7, 8.—Zeph., 11, 13.
[6] Job, XXXVII, 3.—XXXVIII, 13.—Isaïe, XI, 12.—Ezech., XXV, 4.—Judith, XVI, 5.

du Niphate ne prouverait-elle point que réellement la Chaldée embrassait toute cette étendue de pays et qu'elle était le nom général de régions désignées simultanément par un nom particulier? Cette question se résoudra d'elle-même par l'examen de celle qu'elle implique sur l'origine et l'état des Chaldéens anciens et modernes.

§. III. — De l'origine des Chaldéens et de leur première société.

Le nom primitif sous lequel les Chaldéens apparaissent dans l'Écriture-Sainte est celui de *Casedim* [1]. Les commentateurs ont proposé des étymologies peu satisfaisantes de cette dénomination, qu'il convient mieux, suivant nous, de considérer comme un nom propre de tribu, distinction encore usitée parmi tous les anciens peuples de l'Orient, entre autres chez les descendants des Chaldéens, ainsi que nous le dirons subséquemment. Dans cette supposition, la branche première de la famille chaldéenne sortirait de la même souche que la famille du peuple juif; puisque [2] Césed, son chef probable, était fils de Nachor, frère d'Abraham [3], lequel quitta la ville d'Ur-Casedim, pour aller s'établir dans la terre de Chanaan [4].

Cette communauté d'origine prouve un fait important,

[1] On le rapporte à la racine arabe *Cased, errer,* signification qui exprimerait la vie nomade de ce peuple. — Eichhorn's allgem. biblioth. der biblischen litter. Th. X. s. 425. — Mais ce sens ne peut convenir à toute la nation chaldéenne, dont une partie considérable était agricole et habitait des villes. Le nom d'*Ur-Casedim*, cité chaldéenne, confirme cette observation pour les temps les plus reculés.

[2] I, Moïse, XXII, 22.

[3] I, Moïse, XI, 26.

[4] I, Moïse, XI, 28.—Néhem., IX, 7.

à savoir : que la langue des Chaldéens était dès le principe la même que celle du patriarche, père du peuple élu de Dieu. Le langage de ces deux nations, commun à tous les descendants de Sem [1], a été pour ce motif appelé *Sémitique* : dénomination plus juste que celle d'*Araméen*, adoptée par quelques savants, puisqu'elle est plus générale. Cependant son acception n'est pas encore assez étendue pour comprendre plusieurs autres peuples parlant ses dialectes, tels que les Phéniciens et toutes ces tribus de la race de Cham répandues dans l'Éthiopie, l'Égypte et le pays de Chanaan [2].

Les Livres Sacrés, qui sont ici notre unique guide, s'expriment assez clairement pour nous faire supposer que le peuple fixé primitivement dans la Babylonie avait avec les Chaldéens un langage commun, s'il ne descendait pas directement de la même souche. En effet, ou les fondateurs de Babel [3], d'Erek [4], d'Accad [5] et de Coleneh [6], dans la terre de Sinéar, étaient de la même tribu que Nemrod, leur chef, et, dans ce cas, ils sortaient de Couch, père

[1] I, Moïse, X, 31.

[2] I, Moïse, X, 6, 21. — Journal des savants, novem. 1823, p 651.

[3] Babylone. Buxtorf lexic. chald. Talmud, p. 233. — Gesenius Lehrgebaude der hebr. Sprache S. 134.

[4] On a longuement écrit sur la position de cette ville. (Cellarius, not. orb. ant., t. I, p. 833). Entre toutes les opinions, celle de Bochart nous semble la plus probable. — Arocca ou Arecha (Ptolem., lib. VI, cap. 3. — Ammien Marcel., lib. XXIII, cap. 6) serait la cité d'Arderika, mentionnée par Hérodote.

[5] Bochart place Accad sur les bords de l'Argade, rivière mentionnée par Elien. Saint Jérôme et saint Ephrem pensaient que c'était Nisibe.

[6] On s'accorde généralement à placer cette ville au lieu qu'occupa Ctésiphon, l'Al-madaïn des Arabes. Saint Jérôme nous dit, dans son commentaire sur la Genèse : « *Chalanne*, quæ postea, verso nomine, a Seleuco rege est dicta Seleucia, vel certe quæ nunc Κτησιφῶν appellatur. »

des Éthiopiens [1], dont le langage a les plus intimes analogies avec le chaldéen; ou, ce qui est plus vraisemblable, ces aborigènes étaient des tribus de la famille sémitique qui avaient pris antérieurement possession du sol, et qu'avait asservies à sa domination le premier homme *Violent*. Dans l'un ou l'autre cas, ils ne pouvaient parler un idiome différent de celui des peuples dits sémitiques et araméens, trait essentiel de leur caractère, sur lequel nous ne pouvons trop insister, parce qu'il les fera reconnaître dans leur confrontation avec un peuple plus moderne. La nature du dialecte samaritain, né du mélange des Babyloniens et des Erékiens [2] avec les restes de l'ancienne population, dans le territoire de Samarie, prouve la justesse de cette observation.

§. IV. — De Ninive, second établissement social des Chaldéens.

Peu après que Babylone eut été bâtie sur les rives de l'Euphrate, une autre ville, non moins célèbre et aussi florissante, s'éleva plus au nord, sur les bords du Tigre. C'était Ninive. On a prétendu qu'elle avait également pour fondateur Nemrod : opinion qui contrarie le texte sacré, et qui s'oppose à l'interprétation généralement reçue [3]. Ce qu'on

[1] I, Moïse, X, 10. — *Id. ibid.*, 7, 8.

[2] Esdras, IV, 9. — Ce peuple, faisant partie des colons transportés en Palestine de la Babylonie, de la Susiane et du pays des Elyméens, habitait vraisemblablement la ville d'Erek.

[3] D'après ce sentiment, on établit une liaison qui n'existe pas entre le verset 10 et 11 du chapitre X précité (Genèse); et l'on veut qu'Assur soit un nom de pays, bien qu'il fallût alors grammaticalement le signe de l'accusatif; au lieu d'être le nom du fils de Sem. (*id. ibid.* 22). En outre, on est en désaccord avec les auteurs profanes, qui, loin de constater cette identité, appellent Ninus le fondateur de Ninive. (Diodore de Sicile, t. II, cap. 1. Ctésias.) — Les écrivains arméniens donnent seu-

peut admettre avec vraisemblance, c'est que Ninive fut assujétie de bonne heure aux souverains de Babylone. Bar-Hebræus dit effectivement[1] que, au temps d'Arpaxad, cinquième roi de Babylone, le monarque d'Assyrie se *révolta contre les Chaldéens*, dont la puissance avait faibli, et les vainquit, ainsi que les Mèdes. Dès lors ce royaume acquit rapidement une grande extension; puisque le faux prophète Biléam menace déjà de la vengeance des Assyriens la tribu chananéenne des Kénites, errante sur la rive orientale du Jourdain.

Le nom de Chaldéens donné constamment aux habitants de Babylone par Bar-Hebræus, historien de la même nation, qui avait sous la main des ouvrages anciens, actuellement perdus, concorde avec la tradition orale que nous avons recueillie sur les lieux où il naquit, et qui fixe aux environs de Bagdad l'établissement primitif des tribus chaldéennes. Les témoignages populaires ne sont point à dédaigner chez les nations de l'Orient. Foulées depuis des siècles par de durs oppresseurs et consolées seulement par les souvenirs du passé, elles persistent dans leurs coutumes, avec une persévérance incompréhensible à notre mobilité inquiète[2].

lement à Nemrod le nom de Bel, qui peut lui convenir à raison de la signification de *Maître* ou *Seigneur*, ou bien parce qu'il éleva à l'honneur du dieu Bélus un temple, supposition que confirmeraient les traditions persanes, qui font de ce prince, d'après l'autorité de l'Alcoran, l'inventeur et le propagateur de l'idolâtrie sur la terre. (*Voy.* le Rouzet-el-Sefah de Mirkoud, et Bibl. orient. d'Herbelot.)

[1] Bar. Hebr. Syr., Chr., p. 11.

[2] C'est ainsi que nous avons vu avec étonnement le nom de *Rouchenaq*, fille de Darius Codoman, porté par une simple paysanne du pays d'Ourmi. (Bar. Hebræus, chron. Syri., p. 9.)

Les Babyloniens représenteront pour nous les fils aînés de la famille chaldéenne, dont la branche la plus illustre est ensuite celle des descendants d'Assur. Le peuple de Ninive ayant secoué le joug de son rival, le peuple de Babylone conserva longtemps la supériorité nationale, qu'il devait à son ciel moins énervant, et surtout à ses montagnes, dont la nature rude et pauvre rendait plus capables de fatigues et plus avides de conquêtes les tribus qui les habitaient. En effet, Salmanassar, le destructeur de Samarie, l'aurait-il repeuplée avec des colons babyloniens, si ceux-ci n'avaient été ses vassaux[1]? Depuis Amraphel[2], roi de Sinéar, qui, ligué avec le roi d'Élam, livra la guerre aux chefs de plusieurs tribus chananéennes, l'Écriture Sainte garde un silence absolu sur les souverains de Babylone; tandis qu'elle mentionne les monarques d'Assyrie[3]. C'est que ceux-ci exerçaient une autorité suprême sur la Babylonie, dont le chef, préposé par eux, ne remplissait que les fonctions subalternes d'un vice-roi. Tel était Mérodach-Baladan, cité par Ptolémée sous le nom de Mardokempadus, qui proposa au roi de Juda de lui prêter appui contre les Assyriens[4]. La force seule contenant dans le devoir ces gouverneurs d'un ancien empire, leurs efforts pour s'affranchir des liens d'une suzeraineté incommode entraînaient l'État dans des révolutions perpétuelles. Mérodach-Baladan, usurpateur de la couronne, enlevée à un prince que Bérose nomme Acise[5], ne

[1] II. Rois, XVII, 24.
[2] I, Moïse, XIV, 1.
[3] IV, Moïse, XXIV, 24; psaume LXXXIII, 9; II, Rois, XV, 13; Isaïe, VII, 6; II, Rois, XVI, 5-8.
[4] II. Rois, XX, 12.—Isaïe, XXXIX, 1.
[5] Chron. Armén. d'Eusèbe, t. II p. 42, 43.

jouit que six mois des fruits de son forfait; puisqu'il fut renversé par Bélibe, ou Élibe, que Sanhéribe combattit comme rebelle et traîna captif à sa capitale, après avoir mis à sa place son propre fils Esarhaddon [1]. La nécessité de comprimer ces dissensions intestines obligeait le monarque de Ninive à entretenir dans Babylone une garnison assez forte pour assurer sa suprématie politique.

Ces guerriers étaient des Chaldéens d'Assyrie, ayant une origine et un langage communs avec les habitants de Babylone [2], mais beaucoup moins avancés dans la civilisation. Peuple pasteur et montagnard, il est dépeint par le prophète Habacuc [3] avec de sombres couleurs. Cette colonie militaire, qui forma dans la suite une garde prétorienne, comme celle des janissaires et des mamelouks, retirant et conférant le pouvoir, suivant ses intérêts ou ses caprices, n'aurait-elle pris possession de Babylone qu'au temps de Salmanassar? Le prophète Isaïe les appelle un peuple *nouveau* [4]. De là on a conclu que les Chaldéens étaient non-seulement un peuple distinct des Assyriens, mais que au lieu d'entrer en conquérants dans la Babylonie, ils avaient été vaincus par les Assyriens, leurs ennemis, qui, pour les retenir plus sûrement dans la servitude, les avaient transplantés dans des contrées désertes [5]. Puis, suivant la même

[1] Isaïe, XXXVII, 37, 38.
[2] Jérémie, XXIV, 5.—XXV, 12.—Ezéch. XII, 13.—XXI, 27.
[3] Hab. I, 6, 14.
[4] Isaïe, XXIII, 13.
[5] Michaëlis Specileg. geogr. Hebr. exteræ, p. II, p. 77, 103.—Orient. biblioth., XVII, 264. Supplem. ad lex. Hebr., p. 1367.—Ritter, Geogr. Asie, V th., §. 50, p. 798.—Adelung Mithrid., I, p. 314.—Eichorn Repert, VIII, 113.—Gesenius, Comment. ad Isaïe, XXIII, 13.—Hoffms, gramm. Syria., p. 4, 16.—Norberg, de Chaldæis septentr. originis in selectis opusculis academicis, p. 111, p. 150.

interprétation, cette race, au lieu d'être sémitique, serait médo-persane; et le Curdistan aurait été le lieu assigné pour son exil.

§. V. — Le témoignage du prophète Isaïe confirme et ne détruit point notre opinion.

D'abord, voyons ce que dit le prophète. Le verset en question est détaché d'un chapitre où il se propose de ramener le peuple juif à des sentiments humbles et à une crainte salutaire des châtiments de Dieu. Les prospérités de la terre s'évanouissent comme un songe; pour le prouver, il met en scène Sidon, environnée de toute la pompe de sa puissance; et il se demande qui a forcé ses citadelles et ruiné ses palais. « Regardez, dit-il, la terre des Chal« déens, ce peuple *qui n'était pas*, et qu'Assur avait établi « dans des lieux désolés[1]. » Voilà les instruments de la vengeance céleste. Sans doute Isaïe fait allusion à la conquête de la Phénicie par le successeur de Thiglathpilesar, Salmanassar, ce roi qui éleva la monarchie assyrienne au plus haut degré de gloire, en rendant tributaire Hosée, roi d'Israël[2], et en saccageant Samarie, dont il dispersa la population captive dans la Mésopotamie, l'Assyrie et le pays des Mèdes. De ces paroles si concises, comment induire que les Chaldéens sont un peuple moderne et des soldats mercenaires, que le souverain de Ninive incorporait dans ses armées, soit qu'il leur donnât une solde, soit qu'il exigeât ce service comme prix des terres assignées à leurs colonies? Pourquoi ne pas s'attacher au sens premier et

[1] הן ארץ כשדים זה העם לא היה.
[2] II, Rois, XVII, 3.

naturel du texte, qui rappelle seulement ce fait : que les Chaldéens ne commencèrent à devenir un peuple, que lorsque le fondateur de Ninive, Assur, les réunit aux bords du Tigre. Ce témoignage, interprété de la sorte, acquiert d'autant plus d'importance qu'il confirme la communauté d'origine de la population des deux grandes capitales, comme nous le disions précédemment[1].

Si on explique l'expression de peuple *Qui n'était pas*, dans le sens de *Nouveau*, de *Moderne*, comment concilier ces paroles avec celles du prophète Jérémie, qui appelle les Chaldéens un peuple *aussi ancien que le monde*[2] ? De plus, à quelle famille rattachera-t-on les Chaldéens de la ville d'Ur, patrie d'Abraham? Étaient-ils les mêmes que ceux mentionnés par Job, et que ces tribus, placées dans la Mésopotamie par le prophète Ézéchiel, sur les rives du Chaboras[3]? On ne résout donc aucune difficulté en distinguant des autres tribus ces Chaldéens, conquérants de la Babylonie et de la Phénicie, et en leur assignant une race différente. Tout, au contraire, devient compréhensible et net, en considérant chaque tribu de ce nom comme autant de branches d'une seule ancienne famille, éparse dans la terre de Babylone, dans la Mésopotamie, dans la Syrie occidentale, et dans tout le royaume d'Assyrie.

[1] Hérodote, l'historien de la Grèce qui donne sur ces contrées les renseignemens les plus précis, nous représente les Assyriens et les Chaldéens comme un seul peuple que le roi de Perse avait pris à son service. Liv. VII, §. 63.

[2] Jér., V, 15, גוי מעולם.

[3] Job, I, 17. — Ézéch. I, 3.

§. VI.—Des monts Cardou, antique et perpétuelle résidence des Chaldéens.

Les Chaldéens habitent encore les montagnes dont la chaîne épanouie entre Mossoul, Diarbekir, Van et Suleimania, couvre le pays de ses innombrables rameaux. Retranchés là, comme dans une forteresse inexpugnable, ils se sont maintenus dans une indépendance et une liberté sauvage, qu'ils prisent toujours au-dessus de tous les autres biens. Ces monts portaient anciennement le nom de Gorduiens, Carduiens ou Cardou [1], d'après l'écriture et la prononciation des Chaldéens et le témoignage des Livres Sacrés. La version syriaque [2], en effet, ne dit pas, comme le texte hébreu et la tradition arménienne [3], que l'Arche se soit arrêtée au mont Ararat, mais bien sur le sommet de la montagne Cardou.

Les premiers chrétiens bâtirent, au lieu désigné par la tradition, un couvent, dit le Monastère de l'Arche [4], où ils célébraient une fête annuelle, en mémoire du jour où le patriarche en était sorti avec sa famille [5]. Selon le compagnon de voyage de l'abbé Sestini [6], Sullivan, des dervi-

[1] Strabon, lib. XVI, τὰ περὶ Γορδυαίους.— Cellarius, lib. III. cap. 11. Assemani, Biblioth. orient., t. III, p. 2, p. 734.

[2] Touré Cardou, ܛܘܪ̈ܐ ܩܪܕܘ

[3] I, Moïse, VIII, 4.—Moïse de Chorène, lib. II, cap. 6, p. 90. — Tchamtch., t. II, p. 837.—Géogr. ancien. de l'Armén., p. 377.—Tournefort, t. III, p. 316. — Travels of Morier, p. 312.—Commencement de l'histoire arménienne de Jean VI, le Patriarche. — Eusèbe, prép. évang., lib. IX, chap. 11, 12.

[4] Beit-Chévélah.

[5] Assem., Biblioth. orient., t. II, p. 113.

[6] Rennell's illustr. of the history of the exped. of Cyrus, p. 162.

ches musulmans y entretiennent actuellement, dans un oratoire, le feu perpétuel d'une lampe. On montre toujours au voyageur ce sommet vénéré, sur le chemin de Mossoul à Amadia; les Turcs l'appellent *Djoudi* [1]. Alors le mont Cardou serait le même que l'Ararat, nommé *Macis* par les Arméniens [2], et *Agri-dagh* par les mahométans, opinions dont le désaccord, loin de nuire à la concorde des textes sacrés, prouve, au contraire, que ce fait mémorable s'est accompli dans cette partie de l'Asie. Les monts Cardou, Macis, Ararat ne sont d'ailleurs que des anneaux de l'immense chaîne appelée Taurus [3], qui, du Liban

[1] C'est ce qui fait dire à l'auteur turc Véhebi, dans son poëme didactique de Tukhfé Véhebi.

كشتی نوح انیدیکی طاغ دخی جودی که او
امد وموصل میانده کورندی بکا

[2] Saint Martin, Mém. sur l'Arm., t. I. p. 49-264.—Ker Porter Travels, t. I, p. 182, 184, t. II, p. 636.—Parmi les Arméniens, plusieurs montagnes disputent à l'Ararat l'honneur d'avoir servi de port au vaisseau de Noë. Ainsi, on nous a indiqué comme le Macis un pic très-élevé, qui domine les solitudes où mourut saint Grégoire l'Illuminateur, dans le voisinage d'Erzingam. Quelques-uns citent encore l'Arakadz, dont le sommet est blanchi par des neiges éternelles, comme celui de l'Ararat, auquel il est opposé. On découvre encore, à l'ouest du lac de Van, une haute montagne, que l'on nomme *Subhan Thag*, parce que le patriarche ou prophète Noë, au rapport des Turcs et des Curdes, descendant de l'arche, prononça ces mots : « *Subhan Allah*, » c'est-à-dire, *gloire à Dieu*. Nous traduisons surtout ce mot, d'après le sens primitif de son radical chaldéen, qui revient continuellement dans la liturgie, sous la forme de *Chevoukhla, Tichevoukhla, Gloire, Honneur*. Gram. arab. de M. de Sacy, t. II, p. 70. La hauteur de cette montagne, que Mac-Kinneïr appelle *Sipan*, est fixée à 11,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.—Denys, dans sa chronique, qui remonte à l'année des Grecs, 1077, rapporte que l'arche aborda au mont Cardou.— Assem., Biblioth. orient., t. III, p. 1, p. 217.

[3] Taurus est le mot *Tor* ou *Taur*, ܛܘܪܐ des langues chaldéenne,

jusqu'au Caucase, divise et morcelle le sol de l'Asie occidentale, en prenant des noms différents.

En insistant sur ce point, nous voulions montrer l'ancienneté historique des monts Cardou, que nous pensons avoir été constamment le pays central des Chaldéens. L'affinité de ces deux noms est sensible pour quiconque connaît les lois de permutation qui régissent les radicaux des dialectes sémitiques [1]. Cette contrée est certainement celle que Plutarque, dans la vie de Lucullus, appelle Gordyena [2], et qui reparaît dans Pline [3], Ptolémée [4], Ammien Mar-

phénicienne, arabe, hébraïque etc., signifiant *Montagne*, auquel les Grecs ont donné une terminaison hellénique. Les auteurs arméniens parlent d'une montagne, dite *Doros*, avoisinant les monts Sim et Sassoun, dans la province d'Arznik, qui est l'Arzane des écrivains du Bas-Empire. – Proc., de Bello persico, lib. I, p. 24. — Ammien Marcellin, lib. XXV, cap. 7. — Agath., lib. IV, p. 140. – Geogr. Arm., Venise, 1822, p. 62, 71.

[1] Le caf et le kop appartiennent également à la classe des palatales. Les Chaldéens ont suivi dans la transcription de leur propre nom, l'écriture des Livres Sacrés, puisque leurs anciens livres sont perdus; d'ailleurs rien ne prouve qu'il ne s'écrivît pas primitivement par un caf. Le caf hébreu remplace souvent le kop chaldéen, comme le montrent les mots ܕܩ *daq,* briser, et דַּךְ *dak,* qui a la même signification; ܩܘܒܥܐ *qoubàa* et כובע *kobaa* signifiant *Casque, Bonnet,* dans les deux langues. Quant à la permutation du *lamad* et du *resch*, c'est-à-dire de *L* et de l'*R*, elle est si fréquente dans les langues hébraïque, arabe, arménienne et grecque (Gesen. Lehrgeb. der Hebr. Spra., p. 129.—Hoffm., gramm., syr., p. 124), qu'il est inutile de le rappeler. Les Turcs, dans les mots qu'ils empruntent aux Persans, en fournissent plusieurs exemples, qui frappent l'étranger arrivant à Constantinople. Ainsi les gens du peuple disent *Bulader*, au lieu de *Burader*, frère, et *Salv* au lieu de *Serv*, cyprès. Volney a fait la même observation. (Recher., p. III, p. 158.)

[2] Plut., t. I, p. 508, 512; édit. Ruald.

[3] Plin., lib. VI, cap. 15.

[4] Ptol., lib. V, cap. 13.

cellin [1], sous les noms analogues de Gordène, Cordouène et Cardène.

Le nom de Cardou se reproduit dans certaines localités détachées de la chaîne de montagnes, parce qu'elles ont toujours été habitées par des Chaldéens. Telle est l'île de Cardou, formée par le Tigre, au nord de Mossoul, et Cardaliabeda, appelé aussi Sena [2], qui est la ville de Kerkouk, présentement le siége d'un évêché catholique chaldéen.

§. VII. — Que la province Arménienne de Gordjaïk faisait partie de la Chaldée.

La Chaldée était le pays de Gordjik ou Gordjaïk, que les Arméniens rangent parmi les quinze provinces dont se composait leur royaume, et qui était compris entre le Vasbouragan, le pays des Mogs, l'Arménie persane et l'Assyrie. Effectivement, d'après le géographe Vartan, les monts de Gordjik sont les montagnes des Gorduiens [3]; et

[1] Lib. XXIV, cap. 8.

[2] ܣܢ ܕܕܓܠܬ Cardaliabeda, ou Sena ad Tigrim. Elle est arrosée par le petit Zab, qui, suivant Abulféda, se réunit au grand Zab, à dix parasanges vers le sud. (Tab. géogr,. n. 265.) Il ne faut pas confondre cette ville avec Senna, située au nord, dans l'Irakadjem, et qui est la résidence de la puissante famille curde des Ardélans. Il s'y trouve aussi des Chaldéens, tous catholiques, au nombre de 70 familles environ. Il y avait une troisième ville de ce nom, mentionnée également par Abulféda, entre Edesse et Amid, et célèbre chez les Jacobites par le couvent de Barsuma (Assem., Bibl. orient, t. III, p. 21, p. 783.) Kirkook, dit M. Ker-Porter, t. II, p. 439, est regardée comme une des villes les plus considérables du Bas-Curdistan, qui, en s'étendant des frontières occidentales du Khousistan jusqu'à la haute chaîne du Curdistan, comprend presque toute l'Assyrie proprement dite.

[3] Géogr. ancien. de l'Armé., p. 138.

Moïse de Chorène nous les représente comme la barrière que la nature avait élevée entre sa patrie et la terre assyrienne [1]. Là sont les sources du Tigre, nommé encore par les Chaldéens Zaba ; parce que ses flots, disent-ils, resserrés en des ravins profonds et s'ouvrant avec violence un passage, *hurlent comme le loup* [2].

C'est du nom de Zaba ou Daba qu'a été appelée Adiabène par les anciens toute cette contrée, qu'ils étendaient tellement vers le sud qu'on l'a confondue avec l'Assyrie elle-même [3].

§. VIII. — Ce qu'était le pays des Mogs, et pourquoi il avait reçu ce nom.

A l'ouest de Gordjaïk, s'étend un canton arménien, dont le nom était aussi inconnu que le pays qui le portait. C'est la contrée que l'historien Thomas Ardzerouni appelle la région des Mogs [4]. Selon lui Barsuma, l'un des plus ardents propagateurs du nestorianisme, vint y prêcher sa funeste

[1] Hist., lib. I, cap. 13, lib. II, cap. 71.

[2] *Zaba* ou *Daba* signifie effectivement *Loup* dans toutes les langues sémitiques. Les anciens donnaient fréquemment ce nom aux rivières coulant à travers un pays montagneux. Nous avons vérifié ce fait, en remontant le Lycus, qui se jette dans le Pont, près d'Héraclée, et en découvrant les sources de l'autre Lycus, tributaire de l'Iris, dans le centre des montagnes les plus sauvages de l'Arménie-Mineure, près de la vallée d'Erzingam. Non loin de là, commençait le cours d'une autre rivière, qui va, en suivant une direction opposée, se jeter dans l'Euphrate. Les Arméniens l'appellent Kaïl, ce qui veut encore dire *Loup*.

[3] Pline, lib. V, cap. 12. — Ammien Marcellin, lib. XXIII, cap. 20. — Strabon, lib. XVI, cap. 1. — Géogr. ancien. de l'Arm., p. 140. — Assem. Biblioth. orient., t. III, p. 2, p. 711. — Les auteurs arabes et persans changent ce nom en celui d'Haza. *Voy.* Assem., t. II, p. 115 et 420.

[4] Il vivait vers l'an 908 de notre ère. Il a composé une histoire divisée en cinq livres, sur la maison des Ardzerouni, régnant à cette époque dans le Vasbouragan et sur la partie septentrionale du Curdistan.

doctrine. Il appelle Sempad I[er] roi du Vasbouragan et des Mogs; parce que les princes des Mogs et des *Antzaviens* s'étaient soumis à son autorité [1]. Comme ces cantons étaient la frontière méridionale de l'Arménie, ils devaient

qui l'avoisine. Pendant notre visite au couvent d'Aghthamar, nous avons trouvé un exemplaire de cet ouvrage, original de la copie qui est entre les mains des Arméniens de Constantinople, et sur laquelle a été copié le manuscrit de la bibliothèque de Saint-Lazare de Venise. Ce manuscrit est sans doute le plus ancien, et peut-être le seul qui se soit conservé; puisque nous l'avons cherché vainement dans la bibliothèque d'Echemiazin. Il a été transcrit l'an 862 de l'ère arménienne, c'est-à-dire l'an 1413 de l'ère chrétienne, par un certain Daniel, religieux du monastère. Le format est in-4; et il a 500 pages à double colonne d'une écriture peu serrée.

[1] Le mot *Antzavien* est le synonyme exact du mot *Troglodyte*, ou habitant des cavernes. Il caractérise la nature de ce pays, voisin de celui des Mogs, et qui, au rapport de Jean le Patriarche, autre historien contemporain de Thomas Ardzerouni, est hérissé d'affreuses montagnes, d'où se précipitent des cascades mugissantes. Les habitants avaient, nous dit-il, le nom vulgaire de *Cardahs*, et non pas *Carbahs*, comme l'écrit l'auteur de la *Géographie ancienne de l'Arménie* (Venise, 1822, p. 197), qui a faussement substitué un *bé* au *diun*, lettres qu'il est fort aisé de confondre. Régis spirituellement par des évêques, selon le témoignage d'Élisée, auteur arménien du v[e] siècle, ils avaient embrassé de bonne heure la foi chrétienne; puisque au rapport de Moïse de Chorène, l'apôtre St.-Barthélemy, qui les évangélisa, « triomphant de la « puissance des démons, renversa leur temple, consacré à la déesse « Anaïs; et bâtit une église, au lieu dit Gangavar, près des sources du « Tigre. Cette église fut mise sous l'invocation de la Sainte-Vierge, dont « l'apôtre confia l'image miraculeuse à la garde des saintes femmes, « sœurs d'Ousgan, d'Ormuztad et de Makovder. Le lieu prit ensuite le « nom d'Hokéats-Vank.» (Géogr. ancien., p. 198, 199.) Cette tradition, sous tous les rapports, est pleine d'intérêt; puisqu'elle nous prouve l'existence du culte d'une divinité babylonienne chez les *Cardahs*, ou Chaldéens septentrionaux, et qu'elle nous donne des renseignements précis sur le lieu qu'ils habitaient. En effet, Hokéats-Vank est à douze heures, au sud de la ville de Van; et il relève des beys de Djulamerk. Les eaux du Zab coulent au pied de la montagne, tenant à la chaîne du mont *Arnos*. M. le colonel Shiel, dans une petite relation du voyage

être habités en partie par des gens de race arménienne, comme nous avons eu occasion de l'observer, en traversant les vallées de l'Arnos, qui s'étendent parallèlement au bord du lac de Van. Toutefois, le fond de la population devait appartenir à une race différente, qui ne peut être que celle des Chaldéens.

Le nom de *Mog* est un mot zend et pehlvi, qui a passé dans la langue chaldéenne, à l'époque où le symbole religieux de la Perse fut adopté par le peuple de Babylone. Il représentait la classe pontificale, initiée, sans doute, à des doctrines secrètes, dont l'abus et l'imposture firent tomber ensuite ce titre en discrédit [1]. Les prêtres ainsi désignés étaient ces anciens desservants du temple de Bélus qu'avait visités et entretenus Hérodote, et qu'il nomme Chaldéens, aussi bien que le prophète Daniel [2]. Ils avaient

qu'il fit en 1836, de Tébriz au camp de Reschid-Pacha, et que la société géographique de Londres a publiée récemment, nomme faussement cette chaîne les monts *Erdoz*. Le versant oriental du mont Masis, ainsi que le pays situé au midi de l'Araxe, en face de Nachdjivan, est, il est vrai, appelé Ardaz ou Ardoz; mais toute la longueur du Vasbouragan sépare ces deux points. Dans la langue chaldéenne vulgaire et littérale, le mot *Arana* signifie *Chèvre de montagnes, Chamois*, et le mot *Arouna* se traduit par *Arche*, nouvelle preuve de l'unanimité de la tradition qui rattache à ces contrées les premiers souvenirs postérieurs au déluge.

[1] *Mog* ou *Mag*, dont le composé *Mobed* est encore usité dans la langue persane, avec la signification de *docteur*, a été rapporté au radical *Meh*, *Mah*, *Grand*, *Auguste*. (Kleuker, Zend-Avesta, III, th. s. 225 ammerk. 9.) Hyde, veter, pers. relig. hist., cap. 30, p. 369.—Les Hébreux, dans la transcription de ce mot, ont changé le غ en ג. ce qui nous donne *Mag* רב-מג (Jérém., XXXIX, 13), orthographe plus conforme au nom arménien *Mog*. En syriaque, c'est ܡܓܘܫܐ *Magoucha*, forme moderne, et qui semble refaite sur le mot latin *Magus*.

[2] Χαλδαῖοι, lib. I, 183.—Dan., II, 4, 5, 8.

encore les noms de *Sages* ou *Philosophes* [1], de *Voyants* et d'*Astronomes* [2]. Lorsqu'ils mêlèrent aux principes élevés de la science et de la sagesse les superstitions de l'idolâtrie et toutes les erreurs de l'astrologie et de la divination, ils furent appelés *Enchanteurs*, *Interprètes de songes*, *Sorciers*, en un mot, *Magiciens* [3]. Maintenant, pourquoi prétendre que cette classe ait pris le nom de Chaldéens, afin de se ménager la protection de la race conquérante qui les avait asservis [4]? Ou pourquoi imaginer, avec le savant Münter [5], que cette caste sacerdotale, d'abord abaissée par ses vainqueurs, se releva de son humiliation par sa science, et se fondit peu à peu avec les Chaldéens; de sorte qu'ils ont fini par former un seul et même peuple?

Les pontifes et les sages de Babylone étaient, avant la venue des Assyriens, ce qu'ils ont été durant les siècles de leur domination, et ce qu'ils n'ont pas cessé d'être, lorsque le vice-roi, Nabopolassar, ligué avec le roi des Mèdes, Cyaxares, renversa la puissance de Ninive; c'est-à-dire qu'ils étaient Chaldéens, comme leurs dominateurs, qu'ils parlaient la même langue et partageaient, sans doute, les mêmes croyances religieuses. Ce qui les distinguait seulement des *Casdim* barbares, c'était le degré de culture et de civilisation auquel était parvenue la florissante Babylone. Cicéron était bien instruit de ce fait, lorsqu'il nous dit: « Dans la nation des Assyriens, sont les Chaldéens, ainsi

[1] Dan., II, 12, 18, 24, 27.—IV, 3, 15.—V, 7, 8.—Jérém., L, 35.—Isaïe, XLIV, 25.

[2] Isaïe, XLVII, 13.

[3] Dan., I, 20.—II, 2, 10, 27.—IV, 4.—V, 7, 11.

[4] Herder, *Idées sur la philos. de l'histoire de l'humanité*, vol. III, p. 72.

[5] Antiquarische Abhandlungen, p. 144.

« nommés à cause du nom de leur race, et non point à « cause de leur profession [1]. » Si, comme nous l'assure[2] Strabon, ils habitaient, dans Babylone, un quartier séparé, on ne peut les assimiler pour cela aux Juifs des villes d'Italie, ni aux chrétiens des cités mahométanes de l'Orient, et en conclure qu'ils avaient une autre origine, et que leur religion n'était point celle du peuple [3]. Les lévites isolés des onze tribus, chez la nation d'Israël, n'étaient-ils pas, comme tous les autres Hébreux, de la race d'Abraham?

Une objection plus grave peut-être que toutes les autres contre l'opinion que nous soutenons est celle que la philologie a tirée des noms de divinités, de rois, de fonctions et de dignités, qu'elle fait dériver de l'ancienne langue des Perses [4]. Cependant nous ne voyons pas dans les étymologies proposées, dont la plupart sont fort contestables et loin d'être satisfaisantes, une raison de renoncer à notre sentiment.

D'abord le nom de la plus ancienne divinité connue chez les Babyloniens, *Bel*, *Baal* ou *Bélus*, appartient aux langues [5] sémitiques. Le mot *Babel*, ou Babylone, qui exprime le fait incontestable de la confusion des langues,

[1] Cicero *de Divinat.*, lib. I, cap. 1. « Quâ in (Assyriorum) natione, Chaldæi, non ex *artis* sed è *gentis* vocabulo nominati, diuturna observatione siderum, scientiam putantur effecisse, ut prædici posset quid cuique eventurum et quo quisque fato natus est. »

[2] Lib. XVI, c. 1, §. 6.

[3] Ritter's Geogr. Asien., th. V, p. 797.

[4] Gesenius, Geschichte der Hebr. Sprache, p. 63.—Lorsbach's Archiv. fur Bibli. und morgenl. Litter., t. II, s. 236.—Norberg's selecta opuscula academ., t. III, p. 168.

[5] Gesenius, dans son précieux ouvrage des monuments de la langue phénicienne, l'a suffisamment démontré. — Perizonius, Orig. babyl., p. 94. - Euseb,, Præpar. evang., lib. IX, cap. 18.

est aussi clairement expliqué par la langue chaldéenne que le mot Ninive, qui, d'après la langue hébraïque, signifie *Demeure, Établissement*[1]. Les autres noms de villes, de montagnes, de fleuves, qui ne changent pas, quelles que soient les vicissitudes de la vie sociale du peuple qui les occupe, sont dérivés de la même source. Les historiens musulmans, et surtout ceux de la Perse, attribuent à la langue des Syriens la signification de *Rébellion* et de *Violence* exprimée par le nom de Nemrod, cet orgueilleux, qui, selon eux, osait, dans l'impuissance de son délire, décocher des flèches contre le ciel[2].

Maintenant, de ce que les noms des monarques postérieurs, Mérodach-Baladan[3], Nebucadnetzar[4], Tiglathpilesar[5], Sanherib, n'indiquent pas une origine chaldéenne, et peuvent renfermer quelques radicaux explicables par des mots étrangers au chaldéen et correspondant à des racines persanes, comment oser en inférer rigoureusement que les peuples qu'ils gouvernaient n'étaient pas des Chaldéens? Le sceptre, dans l'antiquité, plus encore que dans les sociétés modernes, était souvent dévolu à un étranger heureux, lequel avait d'autant plus de chances de fonder une dynastie que son origine lointaine ou inconnue

[1] Rosenmuller, Bibli. géogr., t. II, s. 51.—*Ibid.*, s. 114. — Gesen. Lehrgeb. der Hebr. Spr., s. 134.

[2] Alcoran, Surat, XXVIII. Simonis onomasticon, V. T., p. 472.—Rosenmuller, *ibid.*, p. 79. — La langue chaldéenne offre dans son radical *mrad* ce sens premier de *révolte*, de *défection*, plus exclusivement que les dialectes de la même famille.

[3] Bohlen, Symbol. ad interpr. s. codic. e ling. pers., p. 26. — Gesenius, comment. ad Isaïam, t. II, p. 345.

[4] Lorsbach, Archiv. für die morgenland. Litter, t. II, p. 247.— Gesenius, *ibid.*, p. 342.

[5] Bohlen, *ibid.*, p. 24.

l'élevait plus au-dessus de la jalousie et des rivalités des chefs de la nation. C'est ainsi que les deux dynasties principales des Pagratides et des Ardzérounis, qui ont régné sur les royaumes voisins d'Arménie et de Géorgie, étaient : la première, d'origine juive ; et l'autre, d'origine assyrienne[1]. Mais laissons de côté cette conjecture, et admettons que les rois de Ninive et de Babylone descendent de la même souche que les peuples auxquels ils commandaient ; rien ne s'opposerait encore à ce que, étant Chaldéens, leurs noms ou leurs titres trouvassent une explication dans un idiome étranger. Depuis la propagation de l'islamisme, tous les souverains persans, tatares, mongols et turcs qui ont dominé tour à tour sur les mêmes contrées n'ont-ils pas des noms arabes ? Cependant l'historien ou le critique qui, à défaut de tout autre renseignement, comme c'est ici le cas, en conclurait que leur origine et leurs langues sont arabes, se tromperait étrangement.

Examinons quelques-uns de ces noms les plus célèbres : *Nebuchadnetzar*, ou Nabuchodonosor, signifierait *Nebo, le Dieu prince ;* et *Nebo* serait le nom chaldéen de la planète de Mercure[2]. La désinence de Tiglathpilesar[3] rappellerait l'idée du *feu ;* Sanhérib, ou Sennakérib, exprimerait les *attributs sacerdotaux* que ce monarque avait ajoutés à sa puissance temporelle. Que résulterait-il de là ? La preuve d'un fait que nous ne contestons nullement, et que nous espérons

[1] Moïse de Chorène, Bib. I, cap. 22, p. 58, 59. — Les historiens Jean le Patriarche et Samuel d'Ani confirment cette tradition. — Rosenmuller, *ibid.*, p. 129.

[2] Gesenius, Comment. ad Isa., t. II, p. 842.

[3] *Ezer* ou *Ader*, en pehlvi, signifie *Feu*, radical qui se trouve dans le nom de la province de l'Aderbidjan. — Bohlen, *ibid.*, p. 24. — Gesenius, Comm. ad Isa. XXXVI, 1.

même établir en un autre lieu par des preuves nouvelles: savoir que le symbole religieux des Chaldéens fut modifié primitivement par une autre doctrine, sortie de la Médie, et qui agit directement sur la société spirituelle et politique des nations de l'Arménie, de la Chaldée et de l'Inde. Cette opinion a déjà été émise par le prince des savants du siècle, feu M. le baron Sylvestre de Sacy, notre immortel maître. « L'analogie frappante du zend et du sanskrit, dit-il, est « une observation d'une haute importance pour l'histoire ; « puisqu'elle peut conduire à penser que les doctrines in- « diennes et la mythologie brahmanique sont peut-être le « résultat du mélange d'un système antérieur avec celui « qui aura été apporté dans l'Inde par une colonie partie « des environs de la mer Caspienne et de l'*ancienne* « *Médie* [1]. » Strabon avait déjà observé que les Persans et les Arméniens adoraient les mêmes divinités que les Mèdes [2].

Les souverains de Babylone et de Ninive, poussés sans doute par la classe pontificale à réformer le culte de la nation, prirent ensuite, à leur avénement au trône, un titre, qui devenait comme la profession publique de leur foi. Il ne serait point improbable que cette réforme fût elle-même la première cause de l'affranchissement des Mèdes, qui supportèrent plus de cinq siècles le joug assyrien. Quelque sympathie religieuse des Chaldéens put seconder les efforts de Déjocès, et enhardir son fils Phraorte, au point de venir mettre le siége devant Ninive. Nabopolassar n'aurait point combiné ses armées avec celles de Cyaxares, pour porter le dernier coup à la monarchie dominatrice de

[1] *Journal des savants*, mars 1821, p. 136.
[2] Strab., XI, cap. 13, §. 16.

Babylone, si quelque idée religieuse n'eût rapproché les peuples de la Médie et de la Chaldée. La nouvelle dynastie babylonienne, ayant eu pour instruments de son élévation les maîtres déjà puissants des Mèdes, dut contracter avec eux une alliance plus intime. Aussi voyons-nous Nobopolassar demander en mariage, pour son fils Nebuchadnetzar, la fille de Cyaxares. Ces rapports politiques favorisèrent l'extension des mêmes doctrines religieuses, et durent opérer des changements administratifs dans l'État. Voilà pourquoi le prophète Daniel trouva à Babylone l'institution des mages et l'organisation de nouveaux dignitaires, établis simultanément.

Les critiques qui admettent, comme nous, l'origine sémitique des Chaldéens, envahisseurs de la Babylonie, embarrassés par cette difficulté, ont cru la résoudre en distinguant ces mêmes Chaldéens du peuple assyrien, dont ils auraient été les mercenaires, et en disant que ces noms étrangers appartiennent à la *langue assyrienne*, qui serait un dialecte [1] médo-persan. Mais, si la langue assyrienne était différente de la langue chaldéenne, comment le système graphique aurait-il été le même, ainsi que le déclarent les écrivains juifs, qui appellent *assyrienne* l'écriture des Chaldéens? Osera-t-on soutenir, comme les savants que nous contredisons, que ces auteurs se sont trompés [2], en appliquant à la Chaldée et à la Babylonie le mot d'Assyrie? Mais ils sont donc mieux informés que les Juifs con-

[1] Rosenmuller, *ibid.*, p. 33.

[2] *Id. ibid.*, Wie die Sprache, so hatten die Babylonier unstreitig auch die Schrift mit den Chaldäern gemein, welche spätere indische Schriftsteller *ungenau* die *Assyrische* nennen; indem sie Assyrien, in ausgedehnterem Sinne für Babylonien und Chaldäa nehmen. — *Id.* Gesenius, Gesch. der hebr. Spr., p. 142.

temporains, qui vivaient sur les lieux, et communiquaient avec ces peuples par le langage, ainsi que le font actuellement les Juifs dispersés au milieu des Chaldéens, que nous avons vus et entendus converser avec eux et s'expliquer intelligiblement, bien qu'ils parlent un dialecte plus rapproché de l'hébreu que celui de la Chaldée orientale [1]. Une nation peut perdre son indépendance politique, passer des clartés de la civilisation aux ténèbres de l'ignorance; sa langue peut subir des altérations telles qu'elle s'efface entièrement; mais elle n'oubliera jamais son nom national, témoins les Basques, qui s'appellent encore *Euscaldounac.* Or, qu'on demande à un Chaldéen quel est le nom de sa nation, *Millet;* il répond aussitôt: *Childam,* ou *Assori.* Les Arméniens, leurs antiques voisins, les désignent sous ce double nom; et les débris de cette race célèbre, qui, dispersée dans le Diarbekre et le pays d'Orfa, a perdu l'usage et l'intelligence de sa langue nationale, revendiquent le nom d'Assori aussi bien que les Chaldéens vivant dans leurs montagnes. Grégoire Bar-Hebræus [2] donne constamment à ses compatriotes, répandus dans tout le pays qu'il désigne sous le nom de *Beth-Chaldaié,* ou *Maison des Chaldéens,* le nom de *Souraïe,* lequel, dans la prononciation et l'orthographe des Chaldéens de la Perse, se dit et s'écrit *Sougraï* [3].

[1] Les saintes Écritures, qui racontent la délivrance miraculeuse de Jonas, précipité à la mer, ne disent point que la Providence opéra, en faveur du prophète, le prodige nouveau de lui donner la science infuse de la langue des habitants de Ninive. C'est que, à cette époque, Jonas pouvait peut-être, en parlant la langue hébraïque (Jon., ch. I, v. 9), être compris du peuple dans ses prédications.

[2] Chron. syria. passim, p. 5, 9, 10, 28, 32, 40.— « Nous *Syriens*, dit-il, nous commençons notre ère à celle des Séleucides.»

[3] ܣܘܓܪܝܐ Le *g* a exactement le son de notre *l* mouillé, ce qui identifie ce nom à l'ancien mot *Souriaié.*

Jos. Simon Assémani, en dédiant son admirable ouvrage au souverain pontife, Clément XI, dont la munificence, aussi bien que le zèle éclairé de ses prédécesseurs, a doté l'Europe des trésors de la littérature syriaque, établit clairement l'identité des Syriens, des Assyriens et des Chaldéens [1]. Ce n'était point par esprit de système qu'il proclamait ce fait, si clair à ses yeux qu'il n'a jamais pris la peine de le discuter expressément. Il suivait le témoignage de la tradition, confirmée par les anciens auteurs [2].

Cette question acquiert donc une importance religieuse, en ce qu'elle sert à montrer le néant des doutes et des objections élevées par la critique protestante contre l'authenticité de Daniel, précisément à cause de ces noms étrangers, qui prouvaient, dit-on, une rédaction postérieure à l'époque que lui assigne l'autorité de l'Église [3]. C'est ainsi que la connaissance et l'inspection des lieux qui ont été la scène des événements racontés par les Saintes Lettres pourront venger notre foi d'autres attaques non moins fausses, et faire comprendre qu'elle a sa raison première dans ce que les hommes appellent ici-bas la *Science*.

Mais revenons à la contrée arménienne des Mogs, qui

[1] Vicisti sane, beatissime pater, vicisti rerum magnitudine famam quam olim Europæi institores per Syriam Egyptumque vulgârunt ; victique simul dedêre manus *Syri*, *Assyri*, *Chaldæi*, gens alioquin non agrestis, nec humani moris ignara. T. I, préf. Comment commence-t-il sa belle dissertation de *Syris Nestorianis ?* De *Chaldæis* seu *Assyriis*, quos, a mundi plagâ quam incolunt *Orientales*, et ab hæresi quam profitentur, *Nestorianos* appellamus, t. III, p. 2, p. 1.

[2] Herod., VII, 63.—Horat., od., II, 16.—III, 4, 32.—Justini Hist., lib. I, cap. 2.—Strab., lib. XVI.—Diodor. Sicul., II, 13.—XIX, 23, ed. Wess.—Suidas in voce Θούρας.—Les auteurs arméniens, Moïse de Chorène, Elisée, Jean VI le Patriarche, Thomas Ardzérouni, s'accordent en ce point avec les auteurs grecs et latins.

[3] Bleek, *über Verfasser und Zweck des Buchs Daniel,* ni der

nous a entraîné dans cette digression. Son nom est la traduction du mot persan *Mage;* et les Arméniens l'ont donné au pays, comme étant habité par des Chaldéens, c'est-à-dire, par la race dominatrice de Babylone, qui reçut des nations étrangères le même nom que les prêtres dont ils avaient accepté la croyance, réformée du magisme. Un district de Djulamerk et une petite ville, suspendue, comme le nid du faucon, à un roc aride, qu'environnent et menacent d'autres rocs gigantesques, sont encore appelés le canton et la ville des *Mogs,* ou *Moks.* Les pentes des montagnes sont si raides et si glissantes que les habitants, pour les gravir, usent d'une chaussure particulière, appelée *Kef-kef* [1]. Tous, à l'exception de quelques Curdes, sont chrétiens, et parlent une langue inintelligible à Van [2]. Leur église est dite l'Église de l'*Universel Rédempteur* [3]; parce que, ayant approvisionné de vivres le camp de Timour-Leng, lorsqu'il envahit ces contrées, le conquérant *Boiteux* se montra si reconnaissant de ce service qu'il jura d'accorder aux Mogs la faveur qu'ils lui demanderaient. Ceux-ci le prièrent d'assurer la liberté et la vie de tous les captifs que pourrait contenir leur église. Timour y consentit; et suivant la tradition, son enceinte, élargie miraculeusement, servit de refuge à 70,000 prisonniers. Une autre particularité que nous ne devons pas oublier, c'est que ce lieu est le but d'un pèlerinage célèbre, comme pos-

theolog. Zeitschrift. herausgeg. Von Schleiermacher, de Wette, und Lucke III, Heft., p. 226.

[1] Ce nom nous semble curde, et doit tenir à la racine persane *kefch* كفش, signifiant une *chaussure.*

[2] Géogr. mod. de l'Arménie, Venise, 1806, p. 161.

[3] *Aménaperguitch.*

sédant la châsse de saint Gaspar, l'un des *Trois rois mages*, venus de l'*Orient* à *Bethléem* de *Juda* [1].

Enfin, relativement aux Mogs, nous remarquons que le nom de *Makin*, donné par les Curdes à toute la race chaldéenne, à laquelle ils sont mêlés en certains lieux, doit être également dérivé du radical persan *Mage*. En retranchant la terminaison curde plurielle *In*, il reste *Mak*, mot analogue à l'autre transcription arménienne de *Mok*. Les Chaldéens nous ont affirmé que les Curdes attachaient une idée religieuse à ce mot; et que, en les appelant de la sorte, ils veulent leur reprocher comme une *Idolâtrie ancienne*. Les Arméniens vivant parmi les Chaldéens ne sont point compris sous la même dénomination : ils sont nommés *Fellahs*, ainsi que les paysans de la Haute-Égypte.

§. IX. — Des habitants du pays d'Arzen et d'autres localités de l'Asie Mineure.

A l'occident des Mogs était une contrée que les auteurs arméniens affirment avoir été, à différentes époques, sous la dépendance de leurs rois; et cependant les renseignements vagues et incomplets qu'ils nous en donnent prouvent que les habitants n'avaient point avec eux une langue et une origine commune. Saint-Martin en a étendu les limites jusqu'à Nisibe, Édesse [2] et Merdin. Mais il nous semble que son territoire finissait peu au delà de Tigranocerte,

[1] Géogr. mod. de l'Arm. – Certains auteurs syriens élèvent à douze le nombre de ces nobles pèlerins, et nous ont transmis soigneusement leurs noms, dont les uns, chaldéens, et les autres, persans, prouvent que la tradition leur assigne justement pour patrie ces contrées orientales. *Voy*. Wheloci, not. Pers. ad Matth., 2, 1. - L'emper. Midd., 175.

[2] Mém. sur l'Arm., t. I, p. 158.

qu'on croit retrouver dans l'ancienne ville d'Amed [1]. Cette province portait le nom d'Aghdsnik'h, ou Arsnik'h; et, chez les auteurs syriens, elle est appelée Arzen, dénomination qui correspond à celle d'Arzanène et d'Arzane des auteurs grecs et byzantins [2].

Les traditions chaldéennes de la bibliothèque de Ninive, consultées, au rapport de Moïse de Chorène, par Mar-Ibas Catina, nous apprennent que deux fils du roi d'Assyrie, Sarazar et Adramelek, ayant tué leur père, Senhérib, ou Sennakérib, s'enfuirent près du roi d'Arménie, Sgaïort [3], qui les accueillit honorablement, et leur céda le pays d'Arzen. Vagharschag, le chef de la branche des Arsacides d'Arménie, y entretenait un *Peteschk*, ou *Commandant militaire*, lequel prit ensuite le titre de roi [4]. L'historien Jean VI mentionne les évêques de ce peuple, dont l'Église fut divisée par la double hérésie des Nestoriens et des Jacobites [5].

Le portrait que l'historien Thomas Ardzérouni trace de cette population montagnarde, barbare, indisciplinée et parlant une langue tellement *incompréhensible* et *obscure* que les Arméniens lui ont donné le nom de *Khouth*, signifiant *Embarras* et *Difficulté*, démontre que, de son temps, elle était peu connue ; par conséquent, nous doutons

[1] Tchamtch., t. II, p. 845. - Géogr. ancien. de l'Arm., p. 75, 81.

[2] Ammien Marcellin, lib. XV, cap. 7. - Procope, de Bel. pers., lib. II, p. 24.—Socrat., lib. VII, cap. 18.

[3] Bar-Hebræus dans sa chronique, p. 208, confirme cette tradition.— Edit. des frères Whiston, p. 55. Ce document curieux des annales arméniennes a servi de preuve à la conjecture qu'Esar Haddon et Sardanapale sont un seul et même personnage, qui fut le dernier roi de la monarchie assyrienne.— Volney, *Recher. nouv.*, part. II, p. 127.

[4] Géogr. ancien. de l'Arm., p. 65.

[5] Assem., Bibl. orient., t. III, p. 2, p. 723.

beaucoup que les souverains d'Arménie l'aient proprement soumise à leur domination. Comment ces hommes, qui ne reconnaissent encore présentement, ni l'autorité du sultan, ni la juridiction du Schah de Perse, auraient-ils cédé à des rois moins puissants, et divisés entre eux par des discordes perpétuelles?

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons douter que les habitants ne fussent Chaldéens. Moïse de Chorène nous dit expressément que le pays d'Arzen avoisine celui des Assyriens [1]; et Agathange, autre historien, qui vivait un siècle plus tôt, appelle cette contrée l'*Asoresdan*, c'est-à-dire l'Assyrie [2]. Thomas Ardzérouni donne le nom de *Thoukh* [3] à la rivière qui, descendant des monts Sim et Sassoun, se jette, au sud-ouest, dans le lac de Van. Ces deux montagnes, que d'autres écrivains appellent *Doros*, le Taurus des Grecs, et qui sont confondues actuellement dans la chaîne de l'Arnos ou Arana, étaient autrefois occupées par les races illustres des Sanasouns, des Kénouniens et des Ardzérounis, descendants des deux fils fugitifs de Sennakérib. La portion de pays désignée sous le nom de Sassoun est habitée, selon l'auteur de la *Géographie moderne de l'Arménie*, par une race mélangée, parlant un patois barbare, qu'on nomme encore *Sasnetsi* [4].

Le mot *Arzen* compose les deux autres noms des villes arméniennes, Arzingam, ou Eriza et Erez, et Arzeroum,

[1] Lib. II, cap. 6, 7.—Lib. I, 5.

[2] Hist. d'Agath., Venise, 1835, p. 382.—Géogr. ancien. de l'Arm., p. 62, 63.

[3] Il faut peut-être lire *Khouth* au lieu de Thoukh, nom de la nation même, suivant lui.

[4] Édit. de Venise, 1806, p. 201.

c'est-à-dire l'Arzen des Romains[1], ville qui fut formée des débris de la population de la primitive Arzen, située plus à l'orient, près des sources de l'Euphrate, lorsque les Turcs Seldjoukides la dévastèrent, l'an de notre ère 1049[2].

Le même mot reparaît, sous les formes d'*Arz*, *Erz* ou *Ardz*, dans une multitude de noms de lieux, sur la transcription desquels les historiens et les géographes varient. Nous avons, sur les bords du lac de Van, au nord-est de Khélath, la petite ville d'Ardzgé; plus au nord, celle d'Ardjech, nommée Arsès par Constantin Porphyrogenète, et occupant le pays d'Arzea[3]. Ptolémée[4] donne même le nom d'*Arsissa* au lac de Van, qui doit être la mer d'Arzen des auteurs arabes et turcs. L'Araxe, nommé aussi *Aras*, arrosait les limites méridionales de la province d'Arzakh, patrie des Aghovans, peuple ancien, peu connu et parlant une autre langue que les Arméniens. L'Ibérie renfermait le canton d'Erdsaï[5] et la Géorgie, pays des Arsianiens. Sans vouloir trop étendre ces rapprochements, qu'il serait aisé de multiplier[6], nous ferons seulement remarquer que toutes ces dénominations analogues, répandues sur la surface d'un même pays, ne peuvent être raisonnablement attribuées au caprice du hasard, et qu'il

[1] Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 69, reproche à Assémani d'avoir confondu ces deux villes d'Arzen, mais à tort. Ce savant les distingue avec soin, et blâme au contraire une faute dans laquelle Saint Martin est tombé, en expliquant Arzen par le mot *Arz*, *Terre* ou *Pays*.

[2] Cedrenus, t. II, p. 772, 773.

[3] De administ. imp., cap. 44, p. 144.

[4] Geogr. lib. V, cap. 13.

[5] Géogr. dite de Moïse de Chorène, Saint-Martin, t. II, p. 359.

[6] Géogr. ancien. de l'Arménie. Comparez les autres noms de villages, de forteresses, de montagnes, p. 385, 35, 451, 127, 112, 289,

vaut mieux en chercher l'explication dans la langue d'une race aborigène, qui le possédait anciennement [1]. Or, les Chaldéens, dans leur langue vulgaire, appellent actuellement un homme *Arze* et *Ourza*, dans le sens du mot latin *Vir*, ce qui nous rappelle le peuple des Mardes, dont le radical persan et arménien exprime la même idée.

Cette remarque acquiert d'autant plus d'importance que, suivant le témoignage des auteurs anciens, l'Asie occidentale et surtout la partie désignée sous le nom d'Asie Mineure, sont vaguement présentées comme parsemées de populations distinctes des Grecs et des Perses par l'origine et le langage. Les Grecs les appelaient *Barbares*, mot qui exprime moins un manque total de civilisation qu'une civilisation ou une société différente des leurs. Suivant Homère [2], les Cariens parlaient une langue barbare. Les Lyciens et les Ciliciens, d'après d'anciennes inscriptions, paraissent rentrer dans la famille syrienne ou, suivant nous, chaldéenne [3].

126, 109, 129.—L'auteur de cet ouvrage range à l'article des lieux inconnus tous ceux qui étaient compris dans le territoire d'Arzen.— *Ibid.*, p. 74, 87.

[1] A cinq lieues environ au nord-est de Van, est un autre lac, que nous avons côtoyé, et qui peut avoir cinq lieues de circuit. Il n'est point dessiné sur les cartes, bien que l'auteur du Djihan-Numa l'ait mentionné, sous le nom d'Ovadjak-Gueul (Djih-Numa, p. 427). Il est poissonneux et couvert d'oiseaux aquatiques; mais les habitants se sont retirés assez loin de ses bords marécageux. Ils le nomment mer d'Ardjenk, ce qui me semble être un diminutif d'Arzen ou Ardsen, nom donné au lac de Van. Le principal village voisin est aussi nommé de la sorte. Le colonel Shiel, dans la relation précitée, appelle ce lac Erchek, et évalue sa longueur à 15 milles anglais. — Bar-Hebræus (Chron. syr., p. 176) nomme la Chaldée *Beith Cardouié ve Arzanaié*, c'est-à-dire le pays des Carduiens, ou Carduchiens et du peuple de l'Arzen.

[2] Iliad. II, 867.

[3] Mém. de Saint Martin, *Journal des savants*, 1821, p. 244.

Jablonsky, dans une dissertation savante, a démontré que la langue des Lycaoniens était celle des Assyriens; et il pense en outre que les habitants de la Cappadoce parlaient un dialecte analogue [1]. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Hérodote [2] nomme Syrien le peuple de cette province, illustrée par la dynastie des Ariarathes; et Strabon, qui vivait au milieu d'eux, les distingue des Syriens vivant sous un ciel plus chaud, par le nom de Leuco-Syriens ou Syriens blancs. Si, d'après les Tables de Moïse[3], les Lydiens peuvent être considérés comme fils de Lud, ils étaient des descendants de Sem. Si Strabon parle avec si peu de précision de la Paphlagonie et de ses habitants, c'est sans doute qu'il y avait entre eux et lui une barrière plus infranchissable que la chaîne du Taurus, qui sépare leur plateau de la riante vallée d'Amasie. Avant la guerre et la conquête de Troie, qui signale, dans l'histoire ancienne, l'invasion et les conquêtes des Grecs en Asie, les peuplades dont on nous a conservé le nom, et qui étaient éparses dans la Bithynie, la Galatie, la Pisidie et la Phrygie avaient, sans doute, plus ou moins d'affinité avec la famille dite araméenne.

Les Arméniens, malgré l'analogie apparente du nom d'Aram, auquel leurs historiens rattachent celui de la nation [4], ne peuvent néanmoins être classés dans cette catégorie. Ils appartiennent à une race complétement séparée des peuples araméens par le caractère, les mœurs, l'origine et le langage. Il est même indubitable qu'ils ne

[1] Opuscula, disquis. de ling. Lycaon., t. III, p. 3.

[2] Hérod., I, p. 72.

[3] Genèse, X, 22.—Josèphe, Antiq., t. I, cap. VI.—Bochart-Phaleg., lib. II, cap. 12.

[4] Moïse de Chorène, lib. I, cap. 11, p. 34.—Schroder, dissert., p. 16. — Bochart-Phaleg., lib. I, cap. 3, p. 24.

prirent possession de leurs montagnes qu'après en avoir chassé ou asservi la population aborigène, comme l'indique le *Combat épique* d'Haïg[1] contre le roi des Assyriens, Bélus, qui ouvre l'entrée de la race arménienne sur la scène historique.

§. X. — Que les Chalybes du Pont sont réellement des Chaldéens.

Les vestiges des Chalybes vaincus se perpétuèrent pendant des siècles au milieu des conquérants, comme nous le fait comprendre Xénophon, qui parle d'une race disséminée sur les bords de l'Araxe, sur ceux de l'Arpa-Sou, qui se jette dans l'Araxe, au-dessous d'Ani, et dans le pays de l'introuvable et problématique Gymnias[2]. En suivant les ramifications des aborigènes, débris de la population chaldéenne de la terre d'Arzen, nous sommes conduits à une contrée plus septentrionale. Le nom ainsi que l'origine de ses habitants ont déconcerté la science des critiques. Nous voulons parler de cette population appelée diversement, *Chaldéens*[3], *Chalybes*[4] et *Chalcidiens*[5]. Strabon, qui avait, sur ces contrées voisines de sa patrie des renseignements plus précis que le général qui les traversait avec ses dix mille, en fugitif victorieux, préfère le premier nom de Chaldéens, comme plus exact

[1] Si nous lui donnons cette épithète, c'est que le style de Moïse de Chorène, qui sort du ton de l'histoire dans ce récit et dans plusieurs autres, ferait penser qu'il avait tiré ces renseignements de quelque poëme national, conservé peut-être par les rapsodes de Daron.

[2] Xénoph. Anabas., IV, 4, 18.—V, 34.—VI, 9.—VII, 8, 25.

[3] *Id. ibid.*, IV, 34.—VII, 8, 28.

[4] *Id. ibid.*

[5] Diodore, lib. XIV, cap. 29.

et plus authentique; il ajoute de même que, s'ils ont reçu la dénomination de Chalybes et d'Alybes [1], la raison en est que les noms de peuplades, *surtout chez les Barbares*, sont exposés à des changements qui les défigurent [2]. Le docte Rennel [3], après s'être décidé également pour le nom de Chaldéens, est tellement embarrassé de l'apparition de ces peuples au sein d'autres nations, qui leur sont totalement étrangères qu'il ne pense nullement à leur mère patrie, la Chaldée, et les prend pour une tribu de Scythes, venue du nord du Caucase [4].

Quant à nous, d'après les considérations précédentes, nous ne sommes nullement surpris de trouver en ces lieux une branche détachée de la souche qui étendait au loin ses racines sur tout le sol de l'Asie occidentale. Les traits de la physionomie de cette race, vivant libre du joug des Perses [5], des Arméniens et des Grecs, et livrée à l'exploitation des mines de fer et d'*acier*, métal qui a même emprunté d'elle son nom [6], sont parfaitement conformes à ceux des peuples de l'Arzen, libres, insoumis et livrés anciennement à l'extraction des métaux que renferment leurs montagnes. Les écrivains arméniens les appellent *Jergathahanks* et

[1] Homère les place à l'est des Paphlagoniens, Iliad., II, 856.

[2] Strabon, Geogr., lib. XIII, cap. 111. Pontus.

[3] Illustration of the exped. of Cyrus, p. 233. — And probably the reader will be of opinion that the name ought to be written *Chaldeans*.

[4] Illustration of the exped. of Cyrus, note, p. 285.—Hadji-Khalfa parle d'une plaine de Chaldéran, qui s'étendait au pied de l'Ararat, vers la mer Caspienne.

[5] Xénoph. Anab., III, 12, IV, 1.

[6] Stephan. Byzan. ex Chalybum regione ferrum quod ad aciem vel chalybem laudatur, p. 714. — Ammien Marcel., XXII, 8. — Virgil., *Géorg.*, I, 58.—*Énéide*, VIII, 446.

Gabarahadats, ce qui veut dire : *Hommes occupés à extraire et à travailler le fer et le plomb*[1].

Dans la langue chaldéenne, *Sima*, nom de la montagne *Sim*, qu'habitaient les mêmes hommes, signifie encore *Argent*, renseignement philologique qui pourrait faire retrouver aux maîtres du pays des mines depuis longtemps délaissées. Si l'on puise à la même source, pour découvrir la signification de Gymnias, cette ville de Xénophon qui devait être le point central des ateliers et des exploitations des Chalybes ou Chaldéens, on saura que *Goumaça* et *Goumatsa* désignent une mine, un souterrain, étymologie plus satisfaisante que la conjecture de Rennel, qui, sur une assonance fort dissonante, identifie Comasour avec Gymnias[2].

Enfin, nous dirons que le peuple anciennement maître des provinces actuelles du Schirvan et du Daghestan, et connu des auteurs grecs sous le nom d'*Albains*, ne peut, à cause de son langage particulier[3], être considéré comme étant d'origine chaldéenne : sentiment qui contredit celui de leur historien Moïse Galgandevatsi[4], qui vivait au neuvième siècle de notre ère, et qui, comme Moïse de Cho-

[1] Hist. de Thomas Ardzer., passim, et Géogr. ancien. de l'Arménie, p. 63, 64.

[2] Moï. Chor., lib. I, cap. 5, p. 15, 19, lib. II, cap. 7, p. 97. — Rennel, *ibid.*, p. 298.—En chaldéen, *gamma* signifie *couper*, *tailler*, et *goumetha* ou *goumeça* d'après la prononciation du *th*, désigne une *fosse*, un *souterrain*. *Goumatsa* a le même sens, voy. psaumes 7, 16, 57, 7.—Luc, 6, 39. — Comasour est le nom d'un village du pays de Pasen (Géogr. ancien., p. 387). En arménien, *komatsor*, mot qui a la signification de *vallée de l'étable* ou *du bercail*.

[3] Moï. Chor., lib. III, cap. 54, p. 300.

[4] Nous possédons actuellement cet ouvrage, dont nous nous proposons de soumettre l'analyse à l'Académie.

rène, les fait descendre de Sisag, famille arménienne. Nous espérons éclaircir ce point, après avoir recueilli, dans les montagnes où vivent les prétendus fils des Aghovans, les restes de la langue qu'ils parlent. C'est avec moins de raison encore que quelques savants, trompés par une ressemblance de noms, ont confondu les Aghovans et les Afghans, tribus féodales, disséminées au midi de la Perse, et qui, plus que toutes les autres, nous rappellent les anciens Parthes. Les Afghans possèdent un dialecte analogue au persan primitif; et ils n'ont point, selon M. W. Jones, une origine juive ou chaldéenne [1]. Leur identité avec les Aghovans une fois supposée a conduit à les considérer comme des descendants d'Israël; parce que le pays de Kir, où les Assyriens transplantèrent les tribus captives [2], semble à des interprètes être la contrée qu'arrose le Kour ou Kur, le Cyrus des Grecs.

§. XI. — Quelle était la nature de la langue de l'ancienne Chaldée.

Connaissant l'origine et la nature du peuple chaldéen et l'identité de ses races ou tribus, réparties sur toute l'Asie occidentale, il nous sera facile de traiter la question relative à son langage. Le lecteur comprend déjà toute l'extension donnée au nom de langue chaldéenne, que les philologues restreignent improprement au dialecte conservé dans quelques chapitres de Daniel et d'Esdras, lequel n'est qu'une de ses formes locales, convenant à une époque particulière. Partout où l'une des branches de cette nom-

[1] Hist. des Afgh. Constant., 1729, p. 22.—Tyahsen de Afgan. origine et hist. in comment. Gotteng., t. XVI, p. 45. — Recherch. asiat., t. II, p. 123.

[2] II, Rois, XVI, 9.—Am., I, 5.—IX, 7.

Gabarahadats, ce qui veut dire : *Homm*
traire et à travailler le fer et le plomb [1].

Dans la langue chaldéenne, *Sima*
Sim, qu'habitaient les mêmes homm
gent, renseignement philologique
ver aux maîtres du pays des m
laissées. Si l'on puise à la mê
signification de Gymnias, c
vait être le point central
des Chalybes ou Chal
Goumatsa désignent
plus satisfaisante q ...ue
assonance fort di
nias [2]. ...idéens [1], sortie de la

Enfin, no ...ment un même langage, au-
des provinc ...unités plus ou moins étroites, toute
connu de ...ectes parlés chez les descendants de Sem
à cause ...s chananéennes. Cette langue primitive reçut
étant *enfants* d'Israël isolés en la terre d'Égypte une forme
de *spéciale* que leur législateur inspiré éleva à une perfection
telle que, entre les langues connues, elle semble la plus
digne de parer de son vêtement le Verbe de Dieu se révé-
lant à l'homme : car quiconque peut, avec le regard clair-
voyant de la foi, pénétrer au delà du portique de la lettre,
saisir et admirer l'harmonie intérieure et les justes pro-
portions de ce merveilleux édifice, celui-là vénère le corps
des Écritures, comme un sanctuaire divin, et comprend
pourquoi les mahométans, qui nous ont emprunté religieu-
sement jusqu'au respect des Livres Saints, érigent en article
de foi que rien de semblable ne peut être le produit d'une

[1] I, Moïse, XXII, 22.

'umaine. Lorsque le peuple choisi eut conquis
' de ruisseaux de lait et de miel, sa langue
ore assez conforme à celle de Chanaan
nnantes ; puisque la loi intervient sou-
des relations qu'il voulait renouer
intime continua de l'assimiler à
nservée plus intégralement, par
'tique qui unissait les peuples
ive et tous les sujets rele-

ue des Chaldéens s'est conservée
qui porte actuellement ce nom.

culture des arts et de l'industrie dans une société suppose celle des lettres. Or, les ruines, dont les masses imposantes perpétuent le souvenir de la cité de Nemrod, prouvent une connaissance consommée des lois de l'architecture et de la mécanique. La science devait avoir reçu de ce peuple des développements proportionnés. Les récits d'Hérodote, confondu d'admiration par la magnificence des jardins de Sémiramis et par l'élévation gigantesque des murs, dont l'enceinte enveloppait un circuit de douze lieues, ne sont plus rangés parmi les fables. La classe des pontifes ne pouvait expliquer les révolutions célestes sans une connaissance profonde du calcul; et les sages de la Grèce n'auraient point été attirés à ses écoles, si un savoir réel n'eût justifié leur célébrité. Des bibliothèques, riches du dépôt des archives nationales et d'autres trésors littéraires, que fouillaient encore des écrivains postérieurs à l'ère chrétienne, constatent suffisamment une activité féconde de

breuse famille dressa ses tentes ou bâtit des cités, le chaldéen était parlé, avec une unité qu'altérèrent progressivement le temps et la distance. Il subit le sort du langage des peuples de la presqu'île indienne, du plateau de l'Asie supérieure, de la Perse, de la Grèce et de ses îles, en un mot, de toutes les régions du monde. Chaque idiome primitif, en effet, s'est partagé et subdivisé en autant de parties qu'il y a eu d'individualités nationales créées au sein d'une même nation, par une sympathie ou un intérêt commun, ou par quelque autre cause sociale. Tels sont certains fleuves, qui, après avoir promené en de vastes contrées leur cours un et inaltéré, se versent à la mer par une infinité de bouches qui les épuisent.

La famille des Hébreux et des Chaldéens[1], sortie de la même souche, avait originairement un même langage, auquel se liait, par des affinités plus ou moins étroites, toute la variété des dialectes parlés chez les descendants de Sem et les tribus chananéennes. Cette langue primitive reçut des enfants d'Israël isolés en la terre d'Égypte une forme spéciale que leur législateur inspiré éleva à une perfection telle que, entre les langues connues, elle semble la plus digne de parer de son vêtement le Verbe de Dieu se révélant à l'homme : car quiconque peut, avec le regard clairvoyant de la foi, pénétrer au delà du portique de la lettre, saisir et admirer l'harmonie intérieure et les justes proportions de ce merveilleux édifice, celui-là vénère le corps des Écritures, comme un sanctuaire divin, et comprend pourquoi les mahométans, qui nous ont emprunté religieusement jusqu'au respect des Livres Saints, érigent en article de foi que rien de semblable ne peut être le produit d'une

[1] I, Moïse, XXII, 22.

conception humaine. Lorsque le peuple choisi eut conquis la terre arrosée de ruisseaux de lait et de miel, sa langue vulgaire était encore assez conforme à celle de Chanaan et des tribus environnantes ; puisque la loi intervient souvent pour proscrire des relations qu'il voulait renouer sans cesse. Une analogie intime continua de l'assimiler à la langue chaldéenne, conservée plus intégralement, par l'effet de la constitution politique qui unissait les peuples civilisés de Babylone et de Ninive et tous les sujets relevant de leur double empire.

§. XII. — Que l'ancienne langue des Chaldéens s'est conservée chez le peuple qui porte actuellement ce nom.

La culture des arts et de l'industrie dans une société suppose celle des lettres. Or, les ruines, dont les masses imposantes perpétuent le souvenir de la cité de Nemrod, prouvent une connaissance consommée des lois de l'architecture et de la mécanique. La science devait avoir reçu de ce peuple des développements proportionnés. Les récits d'Hérodote, confondu d'admiration par la magnificence des jardins de Sémiramis et par l'élévation gigantesque des murs, dont l'enceinte enveloppait un circuit de douze lieues, ne sont plus rangés parmi les fables. La classe des pontifes ne pouvait expliquer les révolutions célestes sans une connaissance profonde du calcul ; et les sages de la Grèce n'auraient point été attirés à ses écoles, si un savoir réel n'eût justifié leur célébrité. Des bibliothèques, riches du dépôt des archives nationales et d'autres trésors littéraires, que fouillaient encore des écrivains postérieurs à l'ère chrétienne, constatent suffisamment une activité féconde de

l'intelligence. Il en résulte que la langue, réglée et assouplie par de nombreux écrivains, devait exprimer élégamment les nuances les plus délicates de la pensée.

Nous ne comprenons donc pas pourquoi cet idiome, le même que l'idiome improprement appelé araméen par des savants qui en excluent la langue chaldéenne, comme étant médo-persane [1], serait abaissé, entre les langues sémitiques, au rang du plat allemand des dialectes germains. Les monuments de l'ère littéraire chaldéenne ont universellement péri; et, nous le répétons, l'on ne peut regarder comme tel le dialecte auquel l'on donne communément le nom de chaldéen, et qui n'est qu'un mélange d'hébreu et de la langue parlée à Babylone pendant la captivité [2].

Dès une haute antiquité, la barrière de l'Euphrate, interposée entre les tribus chaldéennes de la Syrie et celles des contrées plus voisines de la Perse, établit la différence du dialecte occidental et oriental, laquelle s'est perpétuée dans les temps modernes sous la double dénomination de langue *Syriaque* et *Nestorienne*. Toutefois, cette distinction devait provenir, comme aujourd'hui, plutôt du son vocal des mots que de leur nature radicale; puisque, aux siècles les plus florissants de la littérature syriaque, un de ses meilleurs écrivains, Grégoire Bar-Hebræus, rédi-

[1] Hoffm., *Gramm. syria. Proleg.*, p. 3.

[2] Plusieurs écrivains distingués par leur savoir philologique semblent protester contre cette fausse acception du nom de langue chaldéenne. Tel est George Amira, qui, en 1596, publiait sa grammaire, justement estimée sous le titre de Grammaire syrienne ou *chaldéenne*. Jo. Buxtorf a écrit trois livres d'une grammaire araméenne, c'est-à-dire *chaldéenne* et *syrienne*. Brem., 1616.—Hottinger donne à sa grammaire le nom de *Chaldéo-syrienne*. Turic., 1652. — Jo. Wilh Hillinger prouve, dans sa grammaire publiée à Wit, 1679, que la langue chaldéenne et samaritaine est la même que la langue dite *Syriaque*.

geait son histoire à l'extrémité de la Chaldée orientale, dans un style commun aux doctes religieux des cloîtres du Liban. L'un et l'autre dialecte seraient désignés avec plus de justesse par l'unité nominale de *Langue chaldéenne;* puisque tous ceux qui la parlent ou l'écrivent sont des descendants des Chaldéens, et qu'elle est la langue de leurs pères modifiée par le temps, et ses révolutions. Le nom de *Syriaque* a prévalu; parce que la Syrie a été plus universellement le centre du mouvement intellectuel de l'esprit chaldéen, réveillé par l'apparition de la foi chrétienne.

Mais précisément, l'action extérieure des civilisations grecque, romaine et arabe, dont le triple reflet rejaillit de la même contrée sur les Chaldéens, contribua pernicieusement à altérer la pureté primitive de leur langage, qui fut envahi par des termes et des locutions étrangères, sans qu'une indigence réelle nécessitât cet emprunt. Soumis surtout à l'influence diamétralement opposée du grec et de l'arabe, le chaldéen chercha à combiner et à réunir en soi le double génie de ces deux langues, alliance contre nature, qui le priva de son caractère original[1]. Il ne prit point néanmoins le parti désespéré du persan, qui, ne pouvant soutenir la concurrence de l'arabe, importé dans l'Iran avec son symbole et sa loi victorieuse, passa avec lui l'humiliant traité de vivre à ses gages et de son fonds, en s'affublant des lambeaux de sa riche parure. Il tint pied en Syrie contre son frère rival, durant plusieurs siècles; et, s'il en fut chassé, il a la gloire de ne lui avoir point cédé le poste inabordable de ses montagnes natales, où il vit rude, pauvre et inculte, il est vrai, mais libre et indépendant.

[1] La vanité des écrivains, aimant à étaler aux yeux du lecteur la connaissance des idiomes les plus étrangers, fit passer dans la langue

Nous l'avons surpris dans la vallée occidentale de l'ancienne Médie, près du pays des Curdes, et notre joie de le retrouver a été grande ; car des voyageurs l'avaient déclaré défunt [1] ; et les savants avaient cru à leur témoignage [2]. Vivant en société avec le turc semi-oriental de la tribu des Afchars et le curde-bulbassi, et ayant des rapports fréquents avec le persan, dominateur officiel du pays, il a sans doute un air de famille moins frappant et moins caractérisé que dans ses montagnes, où il subsiste en maître, loin du contact d'hôtes importuns. Mais comme l'ombrageux amour des montagnards pour leur liberté rend actuellement périlleuse la tentative d'une visite, nous avons dû nous contenter, en attendant, d'un chaldéen plus facile et plus complaisant à se laisser connaître. L'altération de ses traits doit être peu sensible ; puisque les habitants de la plaine et de la montagne communiquent entre eux sans difficulté, et croient parler une langue commune. D'ailleurs, nous ne sommes point sans espoir d'étudier plus tard cette dissemblance, si Dieu bénit et ratifie notre dessein de pénétrer dans ces lieux inaccessibles, sous la bannière de la foi catholique, qui doit aujourd'hui les reconquérir.

syriaque jusqu'à des mots de la langue *franque* parlée par les croisés, bien qu'elle fût fournie de termes abondants pour les exprimer.

[1] Volney, *Voy. en Syrie*, t. I, p. 321. — Niebuhr avait observé avec plus de justesse que, dans le voisinage de Damas et aux environs de Merdin et de Mossoul, les chrétiens parlaient un langage qui devait être le syriaque et le chaldéen. — *Voy. en Arabie*, t. II, p. 352. — Descrip. de l'Arabie, p. 81.

[2] Hoffm. Proleg., p. 36. Antiquam Syrorum vernaculam inter linguas mortuas esse referendam, non temere statuisse nobis videbamur.

§. XIII. — De la prononciation, de l'écriture et de l'alphabet des Chaldéens.

L'examen d'une langue aussi vieille et la comparaison de son état ancien et actuel sont un fait non moins curieux pour le philosophe, étudiant les procédés de l'esprit humain et les lois qui le régissent dans le cours des âges, que pour le philologue, avide de vérifier les vicissitudes et les mutations de la forme si changeante que revêt la pensée traduite par la parole. Nous chercherons à satisfaire l'un et l'autre dans l'esquisse qui leur offrira la représentation du chaldéen vulgaire.

La cause première de sa conservation est le christianisme, qui, renouant les fils épars et rompus de la société chaldéenne, défendit sa nationalité, attaquée successivement par l'Empire Romain, idolâtre, par la Perse, imbue du magisme et par les peuplades arabes et turques, converties à l'Alcoran. Les traditions, le dogme et le rit chrétien interprétés élégamment dans le corps des Écritures, des canons et de la liturgie ont été le signal et le commencement de la nouvelle ère littéraire ouverte à cette langue par la foi. Le culte l'a perpétuée, fixe et inviolable comme lui; et elle est demeurée la langue littérale, à côté de la langue du peuple, qui s'en écarta bientôt, pour passer par les phases d'une métamorphose sans fin. Combien donc est sage la pratique de l'Église, adoptant une langue à elle, qui, sanctifiée et fixée par sa liturgie, se conserve ensuite, sainte et inaltérable, au lieu de subir les profanes changements de celle que parle le vulgaire. Si l'innovation des églises réformées avait été adoptée dans ces contrées, il n'y aurait jamais eu pour nous, dans cette partie de l'Asie, de langue et de

littérature chaldéenne, arménienne et géorgienne. Ce qui les a créées et perpétuées, c'est précisément cette loi ecclésiastique.

D'abord, la prononciation des Chaldéens orientaux doit être beaucoup plus conforme à l'ancienne [1] que celle des Maronites et des Jacobites[2] qui ont recomposé leur système

[1] Les motions sont au nombre de six, ainsi classées :

Ptaka	a
Zkapa	â.
Zlama	è, i, é.
Rvaka	ô = il égale le dhamma arabe.
Rvatsa	ou.
Khevatsa	i.

[2] Seulement, fidèles à observer les lois d'adoucissement ou d'aspiration, qui règlent ici, comme dans l'hébreu, la prononciation des six consonnes *b, d, g, k, ph, th,* ils disent *Ava, Père* et *Tliça, Fille,* le *th* ayant dans ce cas, le même son que dans la langue anglaise. Schultens (Instit. aram., p. 114) dit : ܦܩܕ « Non abrupte effertur *Pkad*, sed interveniente quadam aeris impulsione, sonatur vel *Păkad,* vel *Pĕkad.* » Cette observation est contraire à la prononciation des Chaldéens, qui disent *Pkad,* sans indiquer même, par un son analogue à notre *e* muet, l'absence de la motion qu'ils nomment *Mapoulta,* ou *Motion tombée.* *Voy.* Hoffm., *Gramm. syr.*, p. 104.—Nous ajouterons quelques remarques, propres à éclairer certains points, que M. Hoffmann, privé de tout rapport avec les Chaldéens, n'a pas exactement expliqués dans sa grammaire. Nous voulons parler du chapitre 17, p. 105, qui traite du *Dagesch forte.* Le savant auteur sait parfaitement que les Syriens n'ont point, comme les Hébreux et les Arabes, un signe particulier pour exprimer le son redoublé de la consonne; mais il pense que le dialecte syrien seul n'admet pas sa réduplication, et qu'elle existe ailleurs. Il veut probablement parler des Chaldéens orientaux, puisqu'il cite le passage suivant d'Assémani : « Orientales (*Syri*) litteras geminant quibus *Zekapha,* seu (aut dicere voluit) *Petacha* adposita est, si præcedant litteræ motæ vocali A seu I quas *Petacham* et Rvassam nuncupant, ita proferunt *Allaha*, *kaddischa.* »—Bibl. orient., t. III, p. 11, p. 379.—M. Hoffmann observe avec raison que les paroles d'Assémani sont obscures. En effet, elles ne rendent point compte d'un fait, qui est le résul-

de voyelles sur le système vocal des Grecs. Le son de l'*O* dominant est un trait étranger à la physionomie des autres dialectes sémitiques. Ici, il est atténué par un accent plus sourd, comme chez les Arabes; et l'intonation finale de l'*A* qui le remplace est légitimée par le témoignage de la tradition; puisque les mots chaldéens de l'Évangile, *Talitha, Fille, Dama, Sang*, sont écrits conformément à cette prononciation. Ce son fréquent n'est point monotone comme on le pourrait imaginer, le ptakha, ou A simple, vibrant tout autrement à l'oreille que dans les langues européennes.

En second lieu, l'écriture est exactement la même que celle du système graphique adopté primitivement pour la

tat non d'une règle grammaticale, comme on le supposerait, mais d'un simple accent vocal, tenant à la nature indéfinissable du *Ptakha.* Dans *Kaddischa*, il n'y a point de réduplication de lettre. Elle est rejetée par les Chaldéens de l'orient, comme par ceux de l'occident; mais le son de *Kad* surmonté du ptakah est vivement accentué, pour le distinguer du son long et traînant du zkapha. L'exemple d'*Allaha*, cité par Assémani, est donc faux, puisque l'alep est accompagné de zkapha, ce qui l'allonge et le sépare des deux autres syllabes suivantes, en sorte qu'on dit *Alaha*. Quant au mot *Abbas*, il ne peut servir de preuve d'un usage ancien de redoubler la consonne. Les Chaldéens le regardent comme un mot pris, il est vrai, de leur langue, mais changé par les Arabes et les Grecs; car ils continuent de dire *Ava, Père*. Si, dans les formes verbales, il se trouve deux consonnes que les Hébreux unissent par un dagesch, comme à la voix *Éthapal*, le son du premier *th*, qui devrait se prononcer *Ça*, à cause du point euphonique qui le distingue de l'autre, étant supprimé, on sait dès lors que ce n'est pas la voix *Eçpeel;* voilà le seul moyen d'indiquer la coexistence des deux consonnes. Si la présence d'une lettre épeuthétique se rencontre dans un mot, où les Hébreux insèrent un dagesch fort comme *Gibbor, Héros*, elle sert, bien qu'elle ne se prononce pas, à compenser la réduplication; car *Gabara, Héros*, est tout différent du mot *Homme*, prononcé *Gaura*. *A'mé*, synonyme *d'Ammin*, mot hébreu qui signifie nation, est prononcé, comme s'il s'écrivait avec un seul *Mim*; et les deux points caractéristiques du pluriel le font reconnaître à l'œil.

transcription des saintes Écritures et de la liturgie, d'où elle a reçu le nom d'*Estrangelo* [1]. La représentation des voyelles, qui consiste dans la figure de deux points (:) différemment combinés, est passée sous une forme peu modifiée, dans le système graphique des Arabes, qui a été incontestablement emprunté des Chaldéens, soit que le *Coufique* ait été calqué sur un alphabet déjà connu des Himyarites, soit que le *Neski* existât sous la forme actuelle, avant que les Arabes du Hedjaz reçussent d'Anbar ou de Hira l'écriture qui a donné naissance au coufique même. La configuration antique des lettres chaldéennes prouve qu'elles ont retenu, outre l'ordre et le nombre alphabétique, beaucoup des traits qu'elles avaient dans le système des premiers Chaldéens. C'est chez eux et parmi les Hébreux, leurs frères, plutôt que dans la Phénicie, qu'il faut chercher l'alphabet primitif, type du nôtre. La colonie de Sidon n'a point l'antiquité des monarchies de Babylone et de Ninive; et un peuple de marchands ne peut être l'inventeur d'une découverte, la plus belle qui honore le génie humain, si elle ne dérive point, suivant la croyance des anciens, d'une source surhumaine. Les Phéniciens, qui lièrent, dès le principe, des relations commerciales avec la Chaldée, en rapportèrent, comme un produit utile, cette connaissance, dont ils furent les courtiers, pour les peuples de l'Occident.

L'alphabet primitif des Chaldéens, que l'on a appelés Ba-

[1] Assémani s'est trompé dans l'étymologie de ce mot, qu'il fait dériver du grec Στρογγύλος, *Rond, Circulaire*, t. III, p. 2, p. 378. Il est beaucoup plus juste de supposer, avec Michaëlis, Adler et Hoffmann, qu'il est l'abréviation des deux mots arabes سطر الانجيل, *setralindjil*, c'est-à-dire, *Écriture de l'Évangile*. (Proleg., p. 67.)

byloniens, est la source d'où sont sortis les alphabets dits phénicien, samaritain, araméen, de Carpentras, de Palmyre et probablement celui des Sabéens, peuple que nous croyons avoir une origine chaldéenne[1]. Nous pensons aussi qu'il est la clef de l'écriture cunéiforme, occupant le côté droit dans les inscriptions de Van et de l'Alvande[2]. Lors-

[1] On sait que le mot *Alphabet* est composé des deux premières lettres *Alpha, Bêta,* commençant celui de tous les dialectes sémitiques. Lucain a dit :

« Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
« Mansuram rudibus vocem signare figuris. » (Phars., III, 220.)

Mais un poëte ne fait point autorité dans la science. Diodore de Sicile (lib. V, 74, ed. Wessel) nous fait connaître une opinion assez répandue de son temps, d'après laquelle les Phéniciens auraient appris l'art d'écrire des Syriens, qui l'avaient inventé. Pline disait : « Litteras semper arbitror assyrias fuisse. » Plin., H. N., VII, 56. — Clément d'Alexandrie, dans sa première Stromate, accorde cet honneur collectivement aux Phéniciens et aux Syriens; mais Eusèbe, Prépar. évang., X, 5, se décide en faveur des derniers. Selon M. Hoffmann, les *Araméens* et les *Babyloniens* sont, avec plus de probabilité que les Phéniciens, les inventeurs de l'alphabet. Proleg., p. 61. Or, les uns et les autres rentrent dans la grande famille chaldéenne. — Assém., Bibli. orient., t. III, p. 2, p. 609, 714. — Le caractère dit *Nestorien* est plus élégant et plus régulier dans ses formes que celui des Maronites. Tous ceux qui savent écrire parmi les Chaldéens, n'emploient point d'autre alphabet dans leurs comptes et leurs correspondances. Ils n'y ajoutent que trois points (·.·) disposés sous le *Ghimel,* à la manière du *Djim* des Persans, lorsqu'ils veulent transcrire un mot de leur langue ou de celle des Curdes.

[2] Nous avons copié, à l'aide d'une lunette, cette inscription, dont la première partie, conforme à celle qu'avoisine Hamadan, a été expliquée par M. Eugène Burnouf, dans le mémoire si remarquable qu'il publia en 1836. L'infortuné docteur Schultz, qui, dix années auparavant, explorait les mêmes lieux, la releva aussi, ainsi que toutes celles qui se trouvent dans le voisinage, avant d'aller périr sous les coups des Curdes, au passage du Pisan, petit ruisseau, éloigné de Baschqualan, à deux journées de Salmas, vers l'ouest. L'inscription, divisée en trois

que la puissance chaldéenne eut été renversée, à Ninive et à Babylone, par les monarques des Mèdes et des Perses, ceux-ci, voulant éterniser les souvenirs de la conquête parmi les vaincus, adaptèrent à leur idiome l'alphabet national qui décorait la façade des palais de Persépolis. S'il est plus compliqué, plus serré dans ses signes que les deux autres systèmes, appliqués au zend et au pehlvi, c'est que la consonne porte sans doute avec elle la voyelle, qui en règle et en détermine le son. La voie la plus sûre pour parvenir à son interprétation est peut-être une étude profonde du chaldéen, compris dans l'acception étendue que nous lui attribuons, et une connaissance du dialecte conservé chez ceux qui le parlent, avec d'autres notions traditionnelles, précieuses, comme tout ce qui est antique, et dignes d'intérêt, comme pouvant préparer à l'intelligence d'un mystère encore impénétrable à la science. Cette langue nous paraît aussi devoir expliquer les difficultés du dialecte que Michaëlis et Adler ont appelé *Hiérosolymitain*, et qui est la langue des restes des Sabéens, ou Chrétiens de saint Jean, qui vivent près des frontières de l'ancienne Susiane. Enfin, le pehlvi même pourrait tirer de cette étude des éclaircissements utiles, en

colonnes, regarde le sud. Elle est gravée à la hauteur de 120 pieds environ, dans un roc taillé à pic. Elle est parfaitement conservée; et chaque trait de ses lettres, *en forme de clous*, et comme dessinées au burin, se détache à l'œil, avec une netteté digne d'exciter l'admiration de Moïse de Chorène, le plus ancien auteur qui la mentionne. Depuis cet historien, treize siècles environ sont passés sur elle, sans l'altérer. Elle brave le temps, comme elle brava le vandalisme de Timour-Leng, qui voulut vainement y atteindre pour l'effacer. La colonne de gauche, interprétée par M. Burnouf, et celle de droite sont les deux seules de leur système qui se soient conservées en ces lieux. Toutes les autres inscriptions, assez nombreuses, appartiennent au système de la colonne mitoyenne, qui doit être vraisemblablement expliqué par le pehlvi.

achevant de dissiper les ombres qui couvrent le point de transition des idiomes médo-persans et sémitiques.

§. XIV. — Résumé succinct des lois grammaticales du chaldéen moderne.

L'existence d'une langue peut être assimilée à celle de l'individu et de la nation qui la parle; comme l'un et l'autre, elle a ses époques d'enfance, de jeunesse, d'âge mûr et de caducité. Son caractère reproduit nos qualités et nos vices. Elle est simple ou prétentieuse, chaste ou sans pudeur, discrète ou bavarde, énergique ou faible; et surtout, elle a plus ou moins de clarté. Quant à sa richesse, elle est moins dans son propre fonds que dans le génie qui en use et y dépose le trésor de ses pensées. Le trait distinctif de la langue chaldéenne, celui qu'elle a mieux retenu que les autres dialectes de la même famille, c'est une simplicité de formes, nobles et calmes, comme les patriarches dont les lèvres l'ont consacrée. Du radical sortent les dérivés, dans un ordre sensé et logique, et avec des nuances délicates, qui rappellent l'état d'une société primitive[1]. La phrase est économe de mots; et elle resserre la pensée dans des limites précises, qui l'empêchent, comme en hébreu et en arabe, de s'écarter de la droite ligne, et de s'enfuir par des détours où l'esprit s'égare.

[1] L'idée d'*Évangile* s'associe à celle de *Foi*, d'*Espérance*, d'*Aliment* et de *Longanimité*. *Amia*, qui, dans la liturgie, s'unit fréquemment au nom de Dieu, avec le sens d'*Agneau*, dérive d'un radical signifiant *Verbe* et *Parole*. L'idée de *Pudicité* tient à celle d'un vin *âcre* ou *aigri*. Le texte de saint Paul, que nous traduisons : « La lettre tue et l'esprit vivifie, » a, dans la version chaldéenne, ce sens : « C'est le *Livre*, *Ktava*, qui tue, et l'esprit qui vivifie » : argument encore plus manifeste contre les protestants.

La langue vulgaire est douée du même avantage, quoiqu'elle ait toutefois beaucoup perdu de son originalité native. Tel devait être son sort, quand on considère la position géographique et sociale de la Chaldée. Centre de l'occident de l'Asie et environnée de nations qui ont eu assez de force pour surmonter la sienne, elle a retenu dans son langage les traces de ces rapports, dont l'empreinte plus ou moins profonde en fait connaître la nature et la durée. Les Persans, les Grecs, et surtout les Arabes, y ont introduit des éléments étrangers ; et, depuis cinq siècles que les Turcs cernent et pressent les Chaldéens sur plusieurs points, l'idiome tatare a altéré le leur, par son alliage hétérogène. Quant aux Arméniens, ils n'ont jamais eu une influence politique assez stable, pour avoir prise sur un peuple dont la nature, le caractère et la langue sont complétement différents; et, s'ils les dédaignaient comme incivilisés et parlant un jargon barbare, ceux-ci leur ont toujours prodigué libéralement le même mépris.

La langue d'un peuple est un édifice national, dont la structure représente le génie et l'état de la société. Si le style en est pur et sans mélange, une même conception a présidé au plan. Son architecture est-elle mélangée, ou des ornements accessoires ont-ils été ajoutés postérieurement, on connaît qu'il a été retouché par des mains étrangères. Quelquefois la façade et les dehors sont totalement changés, et il n'est resté de l'édifice que les fondements et les colonnes qui le supportent. Ce sont là des éléments indestructibles, qui attestent un passé vénérable et qui ne disparaissent qu'avec la nation elle-même.

Ils sont formés des radicaux, correspondant aux notions qui représentent l'ordre immuable et suprême de la pensée.

Tels sont les mots *Dieu*, *Religion*, *Bien et Mal*, *Ame*, *Esprit*, *Mort*, *Vie*, *Justice*, etc., qui ont échappé, dans le chaldéen, comme les idées qu'ils réveillent, à toutes les altérations du temps et de la barbarie. Le peuple n'a point perdu ni rejeté ce précieux legs; et il en use comme faisaient ses pères. Autour de cet ordre, se groupent des notions contingentes et variables de leur nature; mais qui, fondées sur les nécessités de la vie, en reçoivent comme un cachet de stabilité. Ainsi sont les termes exprimant l'action de *boire*, de *manger*, de *voir*, d'*entendre*, de *goûter*, de *dormir*, de *marcher*. Les noms des *membres* et des *organes* principaux du corps sont analogues à ceux de la langue littérale, ainsi que les radicaux désignant le *ciel*, la *terre*, le *feu*, l'*eau*, l'*année*, les *saisons*, le *jour*, la *nuit*, le *froment*, l'*orge*, le *cheval*, l'*âne*, et tous ces autres objets qui, variables de leur essence, participent par leur présence ou leur retour périodique à une sorte d'invariabilité relative.

Si nous pénétrons dans l'intérieur du système grammatical coordonnant les lois du langage actuel, la première observation qui nous frappe c'est que le chaldéen a suivi dans sa dégradation la même marche que toutes les autres langues illustrées par un règne littéraire, et réduites au rôle de langues dites *Vulgaires*. Elles ont été dépouillées du luxe des ornements, et affranchies de règles compliquées qui pouvaient paraître gênantes, mais qui étaient nécessaires à leur dignité extérieure. La simplicité progressive, vers laquelle elles tendent, ressemble beaucoup au négligé dans la parure, même à la nudité. Telle est, dans l'Asie occidentale, la condition de l'arménien, de l'arabe et du grec. L'homme ou la société qui les parlent ont aujourd'hui, comme autrefois, les mêmes moyens d'exprimer leurs pensées; mais l'esprit

ni l'oreille ne sont plus flattés par des sons harmonieusement combinés; et un sentiment pénible affecte le philologue qui, en parlant ces langues ou en les entendant parler, est toujours involontairement porté à comparer leur passé avec le présent.

Les pronoms, expression simple et directe du *Moi*, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus vivace et de plus immuable dans l'homme, sont aussi l'élément le moins variable des langues[1]. On les entend proférer par la bouche du peuple, dans la Chaldée et dans l'Arménie, tels qu'on les lit dans les livres. L'affixe, autre pronom, particulier aux langues sémitiques, et qui s'attache aux désinences des verbes, des substantifs et des prépositions, en caractérisant les nuances des personnes auxquelles il se rapporte, est parfaitement reconnaissable dans toutes ses formes[2].

L'esprit de simplification présidant à la composition, ou plutôt, à la décomposition des langues modernes, a retranché toutes ces voix qui enrichissent la conjugaison des dialectes sémitiques, et que l'arabe reproduit avec toute la variété et la subtilité de leurs distinctions[3]. Comme chez

[1] Les pronoms de la première et de la seconde personne du singulier sont, dans le chaldéen vulgaire, les mêmes que dans le chaldéen littéral. Les terminaisons pronominales, soit masculine, soit féminine de la troisième personne, se sont allongées; et, au lieu de *Hau, lui*, on dit *Auvaha;* au lieu de *Haï, elle*, on a *Aiaha*. Les pronoms du pluriel *Aki, Aktouk, Enni* sont les mêmes pour les deux genres.

[2] L'affixe des noms prend pour auxiliaire le *D*, ou *Daleth*, qui a le sens de notre article *De*. Ainsi l'on dit *Klava dii, diouk, d'auvaha*, masc., *Diak, Diiaha*, fémin.: le livre de moi, de toi, de lui, de toi, d'elle; et, au pluriel, nous avons *Diian, Dioukoun Denni*, pour les deux genres. Dans les verbes, l'affixe s'ajoute immédiatement aux personnes de la conjugaison, presque exactement comme dans le dialecte syriaque.

[3] Il n'y a ni *Eçpeel*, ni *Paël*, ni *Ecpaal*, voix exprimant l'action

nous, le verbe se partage entre les deux grandes catégories d'*Actif* et de *Passif*, mais sans recourir pour celle-ci à l'intervention d'un verbe substantif.

Le nom est fixe et invariable dans sa désinence, qu'il soit ou non dans la dépendance d'un autre; et il ne connaît point l'état que les grammairiens ont appelé *Emphatique*.

L'adjectif a conservé l'inflexion *Tha* pour le féminin; mais il confond les deux genres dans la terminaison plurielle.

L'esprit habitué aux études grammaticales saisira, à travers ces notions concises et nécessairement incomplètes, les traits principaux qui composent le signalement de la langue moderne des Chaldéens. Pour caractériser plus complétement sa physionomie particulière, nous rappellerons que les Hébreux, descendant de Nachor, comme les Chaldéens, nous offrent dans les débris de leur langue et de leur postérité proscrite et errante les preuves de cette étroite parenté. Tous les Juifs, qui, au nombre de plusieurs milliers, habitent les vallées de Salmas, d'Ourmi, les frontières orientales du Haut-Curdistan et les

énergique, passive intensitive, réciproque et réfléchie de l'agent. L'actif seul est usité, et ses temps sont le passé; une espèce de présent formé de la réunion du pronom au participe; le futur, précédé de *Bed*, radical emprunté à l'arabe vulgaire et dont le sens, tiré primitivement de l'arabe littéral, nous paraît correspondre au *Shall* des Anglais et au *Werde* des Allemands; l'impératif, qui n'a que les secondes personnes, identiques au masculin et au féminin, et l'infinitif, qui est un nom d'action, suivant ordinairement la préposition *Qua* ou *Ka*, qui a le sens de *Pour*. *Ka* est peut-être le *Ki* des Persans *chaldanisé*. Le passif est réformé, d'après le système moderne, au moyen d'un auxiliaire, *Piacha*, qui a le sens de *Rester*, et qui se conjugue comme les autres verbes unis au participe de la voix objective; ainsi *J'ai été aimé* se traduit par *Je suis resté aimé*.

villes d'Hamadan et de Kerman-Shah, et qui prétendent s'être fixés en ces lieux dès le commencement de la grande dispersion, parlent une langue très-voisine de l'hébreu des *Targums* et des deux *Talmuds*, qui ne diffère du chaldéen vulgaire que par quelques terminaisons et termes spéciaux; au point que les gens de ces deux nations conversent entre eux avec facilité. Ils sont convaincus que la différence de leurs dialectes ne réside que dans la prononciation.

La physiologie vient ici confirmer les témoignages de la philologie; et le type chaldéen est le type juif, noble et beau, fortement caractérisé par ses grands yeux noirs, son nez aquilin et sa barbe épaisse et d'un brun luisant; en un mot, il est ce que devait être celui-ci, avant que l'anathème qui pèse sur lui ne l'eût dégradé.

§. XV.—État de la Chaldée devenue chrétienne, jusqu'à l'apparition de Mahomet.

La tradition nous apprend que la vocation des Gentils commença par le peuple chaldéen; puisque trois de ses princes, initiés au culte et à la science des mages, furent miraculeusement appelés au berceau du Rédempteur. L'annonce de la *Bonne Nouvelle* se fit dans la nation à l'arrivée de ces rois ambassadeurs; de sorte qu'elle était déjà préparée à recevoir la doctrine de l'*Espérance* [1], lorsque les apôtres, assistés de l'Esprit-Saint, se partagèrent l'empire spirituel du monde. Saint Thomas, qui, deux ans après l'assemblée du Cénacle, avait déjà parcouru la Perse, la Bactriane, les vallées de Caboul, de Candahar et de

[1] La note de la page 205 nous a montré que cette idée était contenue dans l'étymologie du mot *Évangile*.

Cachemire, et pénétré dans l'Inde plus avant que le conquérant Alexandre, et saint Barthélemi, qui déposa les premières semences de la foi en Arménie, dans le pays des Ibères et chez les peuplades du Caucase, avaient d'abord l'un et l'autre traversé la Chaldée, et leur parole avait enfanté des disciples à la vie spirituelle.

Marès et Adée, le Thadée des Arméniens, développant leur œuvre, fondèrent l'église de Mésopotamie, où fut rédigée la première liturgie chaldéenne. La parole de Jésus-Christ, annonçant qu'il est venu diviser le frère contre le frère et susciter parmi les hommes la guerre sans armistice de la vérité contre le mensonge, se vérifie surtout dans la lutte ensanglantée que livra, durant plus de six siècles, le magisme à la religion chrétienne. Le culte réformé de la Médie et de la Perse avait beaucoup perdu de sa pureté primitive; et la corruption philosophique des écoles de la Grèce et de Rome l'avait abaissé généralement jusqu'au sensualisme le plus voluptueux. Voici la cause de l'insurmontable résistance qu'éprouva le vrai culte, qui prêche à tous la pauvreté, la pénitence et la mortification des sens.

Les peuples de Ctésiphon et de Séleucie fermèrent leur cœur à la prédication de Marès; parce que, la tête couronnée de fleurs et les oreilles réjouies par la musique des concerts, ils restaient ensevelis dans l'ivresse des festins. Néanmoins la parole divine prit racine dans quelques consciences, qui furent comme la pierre angulaire sur laquelle se bâtit insensiblement l'église patriarcale de la Chaldée. De là, comme d'un centre lumineux, la foi rayonna dans la Presqu'île Arabique, la Susianne et le pays d'Hormuz; et sa lumière éclaira les contrées conquises par saint Thomas, au delà de l'Indus et du Gange. Le peuple de Ninive,

qui avait écouté les avertissements de Jonas, fut aussi docile aux enseignements des apôtres; et, si les Hébreux avaient renié le Messie, salué par Abraham, les Chaldéens, sortis de la même tige que ce patriarche, furent moins aveugles et moins ingrats.

La doctrine de Jésus s'ouvrit un passage à travers les monts Cardou, fermés aux légions des Grecs et des Romains et aux invasions des Parthes, et envahit bientôt la Médie, boulevard et foyer du magisme. Si les empereurs de Rome, persécuteurs du christianisme, n'avaient eu pour défenseurs, du côté de la Perse, les chrétiens, ennemis irréconciliables du culte de Zoroastre, qui aurait mis un frein à la puissance féodale des Arsacides? L'humiliation de Crassus avait appris à ces bandes [1], redoutables surtout dans la fuite, que le peuple invincible pouvait enfin être vaincu. La politique païenne des maîtres de l'empire, qui ne comprenaient point le secret de la domination universelle, octroyée parl aP rovidence pour l'accomplissement de ses fins, contribua, par des guerres injustes et orgueilleuses, à indisposer les Perses contre la religion qu'elle leur semblait quelquefois faussement protéger. A peine le patriarche Abraham avait-il fait cesser la première persécution, suscitée en Perse l'an 152 de notre ère, en rendant miraculeusement la santé à son prince héréditaire, qu'elle recommença brutalement, provoquée par Trajan, qui livrait aux flammes Nisibe et Édesse, emportées d'assaut. Ces deux cités et celles de Ctésiphon et de Séleucie furent, durant plusieurs siècles, prises et reprises par les empereurs et les rois leurs ennemis, comme une redoute que

[1] Le nom de *Bandes* convient aux armées des rois de cette dynastie, nommée par les auteurs arabes et persans, *Malouk-Tavaïf*.

des combattants se disputent au jour du combat ; et, chaque fois qu'elles changeaient de maître, les chrétiens étaient tourmentés, comme formant une opposition religieuse et politique, qui, par ses fluctuations, tenait en échec les deux empires.

L'an 165, l'animosité causée par la guerre qui désolait toute le Chaldée rompit les liens religieux qui unissaient à l'église d'Antioche le siége patriarcal de Séleucie ; et comme le *Catholique* [1] des Chaldéens cessa d'aller recevoir du patriarche de Syrie son investiture, ses successeurs s'habituèrent aisément à l'esprit d'isolement et d'indépendance, qui les entraîna plus tard dans une rupture ouverte avec le chef suprême des fidèles. Bien que cet état violent contrariât la propagation de la doctrine chrétienne, sa force interne triomphait, à la longue, des obstacles ; et, au moment où elle était proscrite de l'empire, on la voyait se relever puissante, et s'asseoir près de celui qui le gouvernait. C'est ainsi que les historiens persans nous assurent qu'Ardechir Babégan professait secrètement le christianisme. Toutefois les autres Sassanides ne marchèrent point dans la même voie que le fondateur de leur dynastie ; et le fils même d'Ardechir, après avoir ravagé la Mésopotamie et poussé ses armes victorieuses jusqu'à Antioche, attaqua les chrétiens avec une férocité que Décius, qui les persécutait dans l'Occident, eut de la peine à égaler.

Les noms des innombrables martyrs qui succombèrent en ces jours enrichissent les pages du *Martyrologe chal-*

[1] *Catholicos*, ou *Chef universel*, tel est le nom impropre et contradictoire que donnent à leur patriarche les Nestoriens, les Jacobites et les Arméniens, qui n'ont retenu du catholicisme que ce mot, exprimant l'erreur qui le leur a fait perdre.

déen. Le feu de la persécution fut activement attisé par Manès, dont l'hérésie tendait à concilier les doctrines incompatibles de la religion chrétienne et du magisme. On doit, sans doute, attribuer à sa persuasive éloquence les merveilles magiques que les musulmans disent être la création de son pinceau, lui à qui ils ne pardonnent pas du reste la présomption de s'être attribué le titre de *Paraclet* qui ne convient qu'à Mahomet leur prophète. Bahram, fils d'Hormuz, fut séduit par ce réformateur, dont le symbole était si criminel qu'il fut repoussé comme immoral par le corps entier des mages.

D'autres souverains, comme Jezdegerd-Alathim, conseillé par un ministre chrétien, ou comme Kosrou-Perviz, allié à une princesse chrétienne, laissaient quelques heures de calme à l'Église. Alors des évêchés se constituaient dans les principales cités du royaume; des chapelles s'élevaient; et le nombre des fidèles croissait au centuple; mais bientôt un orage plus violent éclatait sur leurs têtes, le sang ruisselait à flots, les temples du vrai Dieu étaient démolis; et, avec les livres condamnés aux flammes, périssaient les souvenirs de la vertu et du savoir de ces premiers chrétiens [1]. Que d'hommes sacrifiés comme martyrs dont les actes héroïques ne sont connus que du Dieu pour qui ils mouraient! Que de dévouements admirables! Tel est celui de deux mille vierges chaldéennes, emmenées en esclavage par Kosrou, vainqueur d'Apamée et de Nisibe. Leurs gardes, intéressés à conserver la fraîcheur de leur beauté, les ayant laissées se baigner dans une rivière, voisine du Turkistan, elles se noyèrent toutes, en

[1] Chron. syria. de Bar-Hebræus, p. 63.

chantant les louanges du Très-Haut, de peur d'être exposées à l'offenser [1].

Saint Eugène, disciple de saint Antoine, que la liturgie chaldéenne ose appeler *Un autre Christ*, à cause du prodige de sa sainteté, bâtit sur le mont Izlensis le premier cloître; et la Chaldée, ainsi que la Perse, se peupla de cellules. Comment les âmes blessées du trait de l'amour divin et nourries d'une méditation contemplative auraient-elles hésité à oublier dans la solitude un monde devenu plus haïssable par ses discordes civiles et ses proscriptions sacriléges? L'holocauste de Dodas et de sa femme Cordoa, parents du roi Chapour, n'assouvit point les royales fureurs; et, en 366, les massacres avaient tellement décimé la population chrétienne, que le saint patriarche Thamuza défendit aux jeunes gens d'embrasser la vie monastique. L'an 421, le zèle imprudent de l'évêque de Suze, qui renversa un autel du Feu, souleva contre les chrétiens les mages et leurs sectateurs. Et, comme ils cherchèrent un appui dans la puissance des empereurs de Constantinople, on en fit un nouveau prétexte pour les poursuivre et les exterminer. La vengeance évangélique que tirait de ces excès Acace, évêque d'Amid, qui vendait ses vases et les ornements de son église pour le rachat des captifs persans tombés au pouvoir des Romains, désarma Bahram, et rétablit la paix jusqu'à ce qu'elle fût rompue de nouveau, vers 488, par Isdegerd, vainqueur dans le Chorasan.

Dieu n'aurait point montré aux Chaldéens une sévérité aussi implacable, s'ils étaient demeurés, avec une sincérité

[1] Ce fait et quelques autres du même genre, cités dans l'histoire des persécutions, sont justifiés par la bonne foi des martyrs et par l'ignorance où ils étaient des vrais principes de la religion, qui réprouva toujours le suicide. (*N. de l'éd.*)

unanime, dans la communion orthodoxe. Leur unité religieuse eût même engendré parmi eux un esprit public, dont la force eût résisté aux attaques des Romains et des Persans, ennemis du christianisme. L'empire d'Orient était possible avant qu'il se constituât à Byzance. Ses éléments existaient dans la multitude de chrétiens qui couvraient l'Asie, depuis le Pont-Euxin jusqu'au Golfe Persique. Mais le goût des investigations spéculatives et une curiosité téméraire d'expliquer des choses insaisissables à la pure raison ont constamment sollicité l'esprit oriental; jusqu'à ce que le rationalisme des Grecs, l'aidant de ses procédés scolastiques, changea ce penchant en habitude, et légitima ses présomptions, en les décorant du nom de liberté intellectuelle. La parole de Jésus-Christ, à peine tombée des lèvres des apôtres, fut traduite en des systèmes dont la conception monstrueuse effraya l'Église naissante, et déconcerte encore la déraison timide des modernes novateurs. Telles furent les théories de Simon le magicien et de tous ces penseurs, qui ne prirent à l'école platonicienne qu'un nom, encore qu'ils profanèrent.

La pierre d'achoppement contre laquelle se brisera toujours toute raison que ne retient pas la grâce de la foi est l'inexplicable et incompréhensible relation de l'infini avec le fini, premier mystère, qui enveloppe de son ombre l'origine des choses visibles, et qui a conduit à nier la création de l'univers quiconque a voulu la concevoir en dehors de la révélation. Les philosophes de l'antiquité et des temps modernes, qui n'ont pas pris pour point d'appui la tradition et la parole divine qu'elle conserve, se sont perdus dans leurs propres pensées, en transformant tout en Dieu, ou en excluant Dieu de tout : double erreur, qui, par des voies

opposées, aboutit au même doute universel. La religion chrétienne a pour fondement ce mystère unique, qui reparaît sous des faces multiples dans tous ceux qu'elle propose à notre foi. La rédemption, l'incarnation et l'eucharistie ne sont que des modes différents d'une même union de l'être sans limites à la nature limitée. Celui qui veut l'expliquer et non le croire finit par le nier; et celui qui le nie a perdu à jamais l'intelligence du christianisme.

Les hérésies d'Arius, d'Eutychès et de Nestorius ont été engendrées par la tentation de raisonner sur ce point, sans l'intention préalable de se conformer à l'enseignement de l'Église. Qu'en est-il résulté? Le premier n'a vu en N. S. J.-C. qu'un homme; le second qu'un Dieu; et l'autre flotte dans le vague de ces deux erreurs. Nestorius, en effet, ne nie pas l'incarnation; mais il soutient que l'homme formé dans le sein de la Vierge est autre que le Verbe, fils unique de Dieu. L'union de la divinité à l'humanité dans le Sauveur n'est pas substantielle ou hypostatique, mais seulement formelle et morale. La divinité réside en lui comme dans son sanctuaire; elle le pénètre comme le rayon le miroir qui le réfléchit; d'où la distinction de deux natures, de deux substances et de deux personnes, *Parzoupa*, mot que les Chaldéens prirent des Grecs, en faussant sa signification équivoque.

L'arianisme, après avoir sapé le christianisme dans ses bases, par la négation nette de la divinité du Christ, s'est placé dans l'ordre des systèmes philosophiques; et il en a eu l'éphémère existence. Il n'en est pas ainsi de deux autres hérésies, qui, renfermant plus ou moins des éléments de la vraie foi, participent à sa vitalité. Elles se perpétuent au sein de l'Orient, à l'état d'un christianisme dégénéré, igno-

rant, mais encore attaché à l'Église, comme les plantes parasites à l'arbre dont elles s'approprient une partie de la substance. Le nestorianisme rallia la majorité des Chaldéens à son symbole, qui ne fut proprement, ni formulé, ni propagé par celui dont il porte le nom, mais bien par ses disciples, qui provoquèrent la ruine de la savante école d'Édesse, en la rendant le foyer de leur doctrine. C'est d'elle, un siècle après que leur maître eut expiré tristement dans les sables de la Haute-Égypte, que Barsumas, Acace et Michée sortirent, pour corrompre la nation par le venin de leur hérésie. L'ancienne liturgie et la discipline primitive de l'église chaldéenne n'éprouvèrent pas d'altération extérieurement sensible. Le clergé eut la même consistance. Seulement le patriarcat de Séleucie, degré suprême de l'échelle hiérarchique, s'arrogea les droits infaillibles du pontife souverain. Cette intégrité du corps ecclésiastique nous rend raison de la force de résistance présentée par le nestorianisme, à un plus haut degré que dans les autres sectes chrétiennes; et nous concevons pourquoi, vivifié par un certain esprit de prosélytisme, il fonda des colonies religieuses au centre de la Tatarie, dans l'Inde, le Thibet et la Chine. Avec plus d'avantage encore que l'euthychianisme, il échappait, par les plis et replis de ses flexibles erreurs, à l'argumentation saisissante de l'orthodoxie. Il niait la divinité de Jésus-Christ; et, en même temps il soutenait que le Verbe incarné est réellement le fils de Dieu; il rejetait l'autorité de l'Église, en gardant toute la constitution qu'il avait reçue d'elle; il reprochait aux catholiques d'unir la divinité et l'humanité; et il continuait à croire, comme eux, que le pain mystique offert sur l'autel est changé en une substance divine.

Les mêmes inconséquences sont répétées journellement par les Nestoriens avec une ignorance plus naïve.

§. XVI. — Condition de la société chaldéenne, depuis le mahométisme.

Quand on examine les éléments internes et les fondements de la religion de Mahomet, qui suivit de près la consolidation du nestorianisme, et qu'on se rappelle qu'il eut pour maître un Nestorien, il devient en quelque sorte logiquement prouvé qu'il tira de cette secte l'idée première de la sienne. Il voulut être seulement plus conséquent que Nestorius; et, partant du dogme de l'Unité, connu du peuple hébreu et expliqué par le christianisme, il nia celui de la Trinité, auquel on porte involontairement atteinte, dès qu'on dévie de l'enseignement de l'Église. En disant, comme les Nestoriens, que Jésus-Christ n'est pas Dieu, il s'explique sur sa nature avec un vague incompréhensible; puisqu'il déclare ailleurs qu'il est la Parole, le Verbe de la divinité, que sa génération est l'œuvre de l'Esprit-Saint, et que les Juifs ont cru, par une folle illusion, torturer et suspendre à la croix sa personne, tandis que c'était son apparence.

Il range les livres révélés antérieurement en trois classes: la *Torah*, les Psaumes de David et l'Évangile. On ne comprendrait guère cette singulière classification, si on ne savait que la base de l'enseignement dans les écoles chaldéennes a toujours été la lecture de ces trois principales parties des livres saints. Les Chaldéens ont surtout une prédilection si marquée pour les cantiques du Roi-Prophète qu'un historien arménien, en parlant du peuple barbare des montagnes de l'Arzen, dit que, malgré leur

irréligion, ils ont toujours à la bouche des versets des psaumes ; et nous-même, nous avons vu des gens qui, ne sachant pas lire, récitaient néanmoins de mémoire le Psautier. Le verset de l'Alcoran est coupé comme celui des psaumes ; il y règne le même ton prophétique et inspiré ; et la pensée y marche avec pompe, dans le même cortége d'images. Les noms de *Loi* et de *Livre* des chrétiens sont des mots primitivement étrangers à l'arabe et tirés de la langue chaldéenne. Des explications de certains points, relatifs aux croyances et aux faits exposés dans l'Ancien Testament, sont prises du commentaire mystique de saint Ephrem, l'auteur le plus populaire de la nation chaldéenne. Les noms des anges glorieux et des anges déchus, des prophètes et de l'antéchrist sont écrits suivant l'orthographe et l'étymologie chaldéenne ; et la transcription chaldéenne du nom divin d'*Ichou*, Jésus [1], (*Isa*) n'a probablement été re-

[1] Nous nous contentons d'indiquer ici cette filiation du mahométisme, dont on a cherché trop exclusivement les origines dans le judaïsme. Des preuves plus étendues exigeraient un travail spécial et une discussion philologique des termes dogmatiques que l'arabe a dérobés au chaldéen. Nous pourrons traiter une autre fois ce sujet, sur lequel nous appelons d'avance l'attention des personnes que charme l'étude de la religion et de l'Orient. En attendant, nous dirons que le mot *Torah, Loi,* prononcé *Toral,* par les musulmans, bien qu'il s'écrive *Torial,* a son radical dans la langue chaldéenne. Avant Mahomet, le mot *Kitab, Livre,* et le verbe *Kataba, Écrire,* n'étaient point employés par les anciens auteurs arabes, qui se servent du mot *Zébour* dans ce sens, comme on le voit chez le poëte Amrélkaës. Le mot *Ktava, Livre,* dans le sens d'évangile, est particulier à la langue chaldéenne où il a aussi la signification de *Lettre* et de *Texte*. Les passages de saint Éphrem auxquels nous faisons surtout allusion sont relatifs à l'expulsion d'Adam du Paradis terrestre (Assem. Biblioth. orient., t. I, p. 84, et Alcoran, Sur. 1) ; au chap. XXV, 17 des Nombres, où il est dit que Moïse fit sortir douze ruisseaux du rocher ; à l'histoire de Joseph, tirée en partie du sermon *In pulcherrimum Josephum*. Le nom de l'antéchrist, *Dadjal,* est tiré du chaldéen, où *Dagala*

tournée par le prophète que pour témoigner de l'opposition de sa croyance à celle des chrétiens, touchant sa divinité. Les reproches multipliés de mauvaise foi et de duplicité incorrigible qu'il déverse sur ces Nazaréens [1], tombant d'accord avec lui et retournant incontinent à leur erreur, ne peuvent convenir qu'à la secte qui, ayant un point de contact religieux avec l'islamisme, a toujours été spécialement protégée par lui. Mahomet, comme par un sentiment de reconnaissance, fit un traité avec le patriarche Jesuiabus, dans lequel il garantit la liberté religieuse de son église. Les califes, ses successeurs [2], nommèrent des nestoriens au gouvernement de l'Assyrie et de l'Adiabène. Leurs trésoriers, leurs secrétaires, et surtout leurs médecins étaient géné-

signifie encore le *Menteur* et l'*Imposteur* par excellence. Quant au nom musulman d'*Isa*, Jésus, pour saisir notre observation, il faut connaître les deux alphabets arabe et chaldéen, et comprendre qu'*Isa* est l'inverse d'*Ichou*. Nous avons eu occasion de remarquer que les Chaldéens renversent dans leurs manuscrits et écrivent à rebours les noms qu'ils réprouvent, tels que celui des hérésiarques et surtout de Satan. Mahomet, franc négateur de la divinité du Christ, a dû emprunter cet usage des Nestoriens; et l'écriture l'a perpétué ensuite dans le texte de l'Alcoran.

[1] Nazaréens est la traduction littérale du mot *Nasara*, donné dans l'Alcoran aux chrétiens. Les Chaldéens seuls sont encore appelés par les Turcs et les Persans du nom de *Nasrani*. A ce sujet, nous citerons un trait de l'ignorance fanatique du guide turc qui nous accompagnait de Van à Tauris, à travers le territoire des Curdes. Comme nous lui demandions quelle espèce de gens étaient les Nasrani dont il parlait: « Ma foi! répondit-il, je n'en sais rien; seulement, ont dit qu'ils sont au-dessous des *Giaour*, *Gioourler den Achaga der lez*. » L'épithète de *Giaour* ou d'*Incroyant* dans la bouche d'un Turc, signifie un *Chrétien!*

[2] Chose singulière! Tous les mahométans donnent aux évêques chaldéens le nom de *Kalifa*, ou vicaire. Est-ce un souvenir de leur puissance sous les califes de Bagdad, ou l'expression correcte du rang hiérarchique qu'ils occupent dans l'église?

ralement des disciples de Nestorius ; et plusieurs, tels que Bochtichou-le-Grand, célèbres par leur savoir en anatomie et en thérapeutique, avaient une influence politique qui décidait, dans l'ordre spirituel, de la nomination des patriarches.

La domination des Arabes fut indulgente pour les Chaldéens, à quelques exceptions près d'un calife fanatique, comme Aboudjafar, ou du fondateur d'un culte nouveau, tel qu'Hachem-Biamr-Allah, qui condamnait tous les chrétiens à n'avoir pour monture que des ânes et à suspendre à leur cou une croix de bois pesant 5 livres.

En communiquant aux mahométans les premiers articles de leur symbole, les Chaldéens léguaient encore à tout le peuple qui l'embrassa le don inappréciable de l'écriture. L'application de cet instrument aux connaissances qui leur étaient simultanément transmises produisit la science musulmane, dont l'aurore a éclairé l'immense étendue des régions comprises entre la terre d'Espagne et celle du Khovaresm. Son ère se prolongea plusieurs siècles; et Bar-Hebræus disait à sa nation [1] : « Les mahomé- « tans nous doivent tout ce qu'ils savent; mais, à notre « honte, il faut avouer que les disciples ont devancé au- « jourd'hui les maîtres. » Lorsque la lignée de Djenguis-Khan s'éleva sur les ruines de l'empire des Abassides, la condition sociale des Chaldéens ne fut point pire, sous des princes dont les aïeux, du fond des steppes de la Tatarie, conspiraient avec le saint roi de la France au renversement de la puissance sarrasine. D'ailleurs, plusieurs d'entre eux, alliés à des princesses chrétiennes, sont honorablement soupçonnés d'avoir été attachés à la vraie foi.

[1] Bar-Hebr., Chr. syr., p. 103.

Le pape Nicolas IV leur envoyait pour ambassadeurs des missionnaires, qui sillonnaient leurs vastes États, en prêchant à haute voix l'Évangile. Le quatorzième siècle commença favorablement pour le christianisme ; et, pendant qu'un simple frère prêcheur, du nom de Jean, ramenait à l'orthodoxie les nestoriens du Cathay, leur patriarche, Jaballaha, écrivait, l'an 1304, au premier et unique patriarche de l'Église qu'il rétractait son hérésie, pour croire à la croyance de tous. Ce triomphe était encore l'œuvre des frères prêcheurs, qui couvraient de leurs ardents émissaires les pays des Sarrasins, des Ibères Orientaux, des Alains, des Grecs, des Bulgares, des Goths, des Russes et des Tatares. Cette tentative de réunion avorta bientôt, par l'effet des causes qui ont paralysé les quatre autres [1], et qui se réduisent sommairement à l'orgueil fatal des Orientaux, qu'humilie une suprématie étrangère, à la conservation de la liturgie corrompue primitivement par les hérésiarques, à la cessation de rapports que l'église d'Occident ne peut jamais trop multiplier et étendre, et enfin à l'ignorance de la langue et des usages locaux chez les envoyés.

L'extinction progressive de la tradition ecclésiastique et de la discipline dégrada tellement la dignité patriarcale qu'elle fut assimilée aux dignités temporelles héréditairement transmissibles par le droit du sang. L'an 1450, le patriarche Siméon établit la loi, que son successeur serait perpétuellement choisi dans sa famille et parmi ses plus

[1] La première réconciliation s'effectua l'an 630, la seconde l'an 1226, sous le patriarche Savarichou, et la troisième en 1552, sous le pape Jules III. Sulakah en fut l'auteur ; puis après lui, Elie, l'an 1616, et Joseph I, l'an 1681, envoyèrent leur acte de soumission au Saint-Siége.

proches parents, principe qui constitua la légitimité du népotisme nestorien. Le célibat imposé au chef de cette église et à ses premiers dignitaires rendait l'exécution du règlement plus difficile. De nombroux prétendants se disputèrent le siége avec une rivalité qui agitait toute la nation par ses intrigues et ses désordres. Mais un siècle s'était à peine écoulé que la Providence faisait tourner ce mal à bien. Comme il ne restait plus alors qu'un descendant de la famille privilégiée, lequel, malgré son indignité, réclamait, en vertu de la loi, l'autorité spirituelle, une assemblée d'évêques se réunit à Mossoul; et Sulakah, ou Siud, moine du couvent d'Alkouch[1], ayant été élu patriarche, alla à Rome près de Jules III abjurer le nestorianisme. Le 20 février 1553, il recevait, avec le nom de Jean, la confirmation de sa dignité. L'an 1555, le patriarche nestorien le faisait sacrilégement massacrer par les Turcs. Ebedichou fut désigné à sa place; et le souverain pontife lui conféra pareillement l'investiture de son siége. Le successeur de Simon Barmana, meurtrier de Siud, envoya à Sixte-Quint sa profession de foi; mais elle fut rejetée comme hérétique; et Ebedichou fut remplacé par Jaballaha.

Après ce patriarche, la suprématie spirituelle des Chaldéens fut partagée entre trois chefs. Le premier, résidant à Kodjannès[2], monastère voisin de Djulamerk, était Simon Denha, qui, avec les deux autres Simon, ses suc-

[1] Ce couvent est le seul qui se soit conservé dans la nation chaldéenne. La raison en est que les religieux, au nombre de cinquante, sont catholiques.

[2] Assémani, dans sa bibliothèque, a défiguré ce nom qu'il écrit *Cananès*.

cesseurs, persista dans les sentiments orthodoxes, dont il soumit l'exposition au pape Grégoire XIII. Quand les autres Simon retombèrent dans le schisme et l'hérésie, un patriarcat fut érigé à Mossoul par Mar Elie, avec l'approbation de Paul V. Ses successeurs, qui portaient le même nom, n'ayant pas été fidèles à la foi, les catholiques du Diarbekre obtinrent, en 1681, d'Innocent XI la nomination d'un patriarche, dont le siége est occupé par Joseph VI, persévérant comme les autres Joseph, ses prédécesseurs, dans l'attachement à l'unité. A la fin du dernier siècle, le patriarche de Mossoul étant rentré dans le sein de l'Église, son siége fut considéré derechef comme le centre de la catholicité chaldéenne.

En examinant les révolutions et les déchirements que la jalousie fomenta dans cette société spirituelle, et en comparant ces misères à celles qui affligèrent encore à un plus haut degré l'église d'Arménie, on se demande si les souverains pontifes de Rome n'avaient point été trop indulgents à tolérer une dignité dont le nom seul met en émoi toutes les ambitions et dont l'exercice est une tentation trop forte pour une nature essentiellement vaine. Les Chaldéens disent des Arméniens, que, s'ils se sentent les deux pieds fermes en terre, ils se mettent incontinent une couronne à la tête. Nous croyons que les uns et les autres méritent le reproche d'un penchant effréné à commander. L'amour de la puissance n'est jamais plus fort que chez l'être faible; et celui qui, depuis des siècles, ne voit partout qu'esclavage, étant lui-même esclave, doit naturellement aspirer à devenir maître, au moins spirituellement. Qu'on ne juge point les peuples d'Orient d'après les sociétés européennes. La servitude a effacé dans la plupart des chrétiens

ce sentiment de dignité personnelle qui fait porter la tête haute, et cette loyauté qui agit en tout et partout à la face du soleil. L'éducation sociale, premier avantage de la civilisation, leur manque complétement; et la science leur a retiré sa lumière, parce qu'ils ont détourné leurs cœurs de l'unique centre d'amour et de vérité. Lorsqu'à ce foyer vivant se rallumera ce double flambeau de la foi et de la science qu'ils ont volontairement éteint, leur nature se régénérera, et ils redeviendront à la fois chrétiens et hommes.

§. XVII. — Chaldéens montagnards.

Xénophon, arrêté par le lit du grand Zab, que défendait, sur la rive opposée, Tissapherne, à la tête de l'armée persane, conçut, dans un beau désespoir, le dessein de franchir les monts Cardou, qui projetaient sur lui leurs cimes nébuleuses. Par cette résolution énergique, il échappait aux poursuites des cavaliers ennemis, qui le pouvaient accabler en plaine, et il surprenait les montagnards, nullement disposés à défendre le passage, persuadés qu'ils étaient que les Grecs ne se décideraient jamais à le tenter, au prix de leurs tentes brûlées et de leurs chevaux abandonnés. Le petit nombre des Carduchiens, dont les traits sûrement lancés et les pierres qu'ils faisaient rouler portaient la mort dans les rangs des dix mille, prouva au général historien quel péril l'eût menacé, si cette nation, hostile aux Grecs comme aux Persans, se fût réunie pour défendre l'entrée de son pays. Rennel les appelle les *Ancêtres des Curdes*, trompé qu'il est par l'autorité des critiques, ignorant l'existence de nos Chaldéens [1].

La vue de ces Carduchiens causa aux Grecs la même

[1] Schölzer a dit : « Nous savons *très-bien* quel dialecte on parlait à

terreur qu'elle avait inspirée jadis aux Juifs, traînés par eux captifs à Babylone. « Voici que je suscite les Chaldéens, peuple rude et violent, qui va par l'étendue de la terre prendre possession de pays qui ne sont pas à lui. Effrayant et terrible, il tire de soi ses jugements et sa puissance. Ses chevaux sont plus agiles que les léopards et plus rapides que les loups nocturnes. Ses cavaliers se dispersent; ils accourent de loin; ils volent comme l'aigle qui fond sur sa proie. Tous viennent pour piller; ils dévorent d'avance de leurs regards; et ils entassent les captifs comme le sable. Les rois, il les méprise, et les princes sont sa risée; il se rit de toutes les forteresses qu'il prend avec des retranchements de terre. Il passe avec la furie de l'orage, et profane tout; car sa force est son Dieu. Et toi, n'es-tu pas de toute éternité, Jéhova, ô mon Dieu!....[1] »

La nature des Chaldéens n'a pas plus changé que celle de leurs montagnes. Le progrès de leur société consiste dans les quelques notions de justice et d'ordre qu'un christianisme profondément altéré y entretient encore. Ils ont la même horreur de la domination étrangère et un amour aussi effréné de la liberté. L'or et la fortune ne les tentent aucunement; et, comme un luxe amollissant n'a pas multiplié leurs besoins, les arts et l'industrie leur sont toujours aussi inutiles qu'inconnus. Au sein de la pauvreté, ils sont donc réellement riches; puisque le peu de terre cultivable qu'ils possèdent suffit à leur subsistance, simple

Babylone; mais nous ignorons la nature du dialecte proprement chaldéen, lequel devait être parent du persan, du mède, de l'arménien et du curde. Certainement les Curdes sont les fils des Chaldéens. » Eichor., Repert., t. VIII, p. 118. — Il est difficile d'enfermer plus d'erreurs en moins de mots.

[1] Habac., ch. I, 6.

et frugale comme celle des patriarches. Le froment, assez rare, est remplacé par un riz au grain énorme et par le millet, dont les récoltes sont doubles dans les années favorables. S'ils n'expriment point du raisin une liqueur spiritueuse, ils en font, lorsqu'il est confit au soleil, un fruit sec, recherché dans les villes de Turquie et de la Perse. La vigne se marie aux arbres, comme dans l'Italie; et son cep prend souvent racine dans une terre artificielle, péniblement transportée sur les flancs d'un rocher. Une de ces espèces de vignes se couvre à la fin de l'été de grappes vermeilles, si monstrueuses qu'on les appelle *raisin-noix*. Le coing, l'abricot et la grenade croissent naturellement au fond des vallées, ainsi que l'arbuste produisant un fruit, d'une forme spirale, appelé *mergith*, dont ils sont très friands, lorsqu'il est desséché et macéré dans le sel. Avec le lait des troupeaux, ils préparent un fromage blanc, qui se conserve dans des outres; et, pour faire l'éloge de leur *yogourt* ou lait caillé, il suffit de dire qu'il est renommé par-dessus celui des Arméniens, des Turcs et des Curdes.

La laine des brebis, le poil des chèvres et le lin qu'ils cultivent, filés et tissés pendant les veillées, composent leurs vêtements. Les robes des femmes sont longues et décentes. Elles ne prennent pas la précaution de voiler leur visage, que défigure l'antique ornement de boucles d'or passées dans les narines. Les hommes sont d'une taille élevée et robuste; une longue barbe noire communique à leurs traits une fierté sauvage, qui impose. Ils n'ont point de villes; et les maisons sont rarement groupées en bourgs et en villages. Chaque habitation est d'ordinaire isolée, dans un ravin ou sur la pente bien exposée de la montagne. A ces hauteurs, ils aspirent, durant l'été, la fraîcheur des

brises ; et ils se garantissent pendant l'hiver des rigueurs du froid, en convertissant leur logis en étable. D'octobre jusqu'à mai, la neige s'amoncèle autour d'eux ; et, comme, aux premiers jours de printemps surtout, elle est sans consistance, ils ont inventé une espèce de patins, qui leur permet de courir, sans y enfoncer. Cette chaussure, appelée *Khirdi*, se compose d'une planchette de bouleau [1] ou de saule, liée solidement au pied par des cordes, dont le tissu l'enveloppe, comme un cothurne.

Thomas Ardzéroni, qui ignorait l'antique et pure origine de la race chaldéenne, dépeint la population de Khouth, montagne attenant à la chaîne de l'Arnos, comme des Arméniens dégénérés et tombés à l'état de barbarie. « La moitié des habitants, dit-il, ont corrompu leur langue « maternelle, à cause de l'éloignement et d'une antipathie « mutuelle. Ils ont formé un langage rapiécé de mots « qu'ils ont mendiés ; et il s'en trouve de si difficiles et de « tellement inconnus qu'ils ont besoin entre eux d'interprètes. Ils tirent leur subsistance de quelques graines, « surtout de celle qui est dite *goriag*, ou millet, et que « quelques-uns, dans les temps de disette, appellent du pain. « Elle est semée au fond des vallées entre les plantations « d'arbres. Ils l'arrosent et la cultivent avec des bêches « fourchues.

« Un vêtement de laine couvre leur nudité ; leur chaussure est une espèce de soulier fait de peau de chèvre. Un « seul mets et un seul vêtement leur suffisent, l'hiver et « l'été. Ils ont pour armes des dards, qu'ils portent conti-

[1] Le nom vulgaire chaldéen de ce bois est *loghra*, et le nom littéral *nourba*. Les Turcs l'appellent *souï-sengut*. Dans la langue ancienne, le radical *khrad* signifie *frotter en glissant*.

« nuellement avec eux, se tenant préparés aux attaques des « bêtes qui vivent dans ces montagnes. Au signal de l'in- « cursion d'un ennemi sur leur territoire, les montagnards « s'unissent pour la défense des princes; car ils sont atta- « chés à leurs chefs. »

« A cause de la hauteur et de l'inconsistance des neiges « versées par les nuages, ils s'adaptent autour du pied des « bois liés avec des cordes, comme nos jougs, à l'aide des- « quels ils courent aussi facilement que sur la terre ferme. « Ils ont des mœurs de bêtes féroces; ils sont sanguinaires, « et ne réputent pour rien le massacre de leurs frères ou « de leurs propres personnes. Ils ont la réputation de pil- « lards et de brigands. Ils habitent la montagne qui sépare « l'Arzen du pays de Daron. Leur langue, difficile et im- « pénétrable, les fait appeler Khouth, nom qui a été donné « aussi à la montagne. Ils savent les psaumes tels qu'ils « ont été traduits par les anciens docteurs ou vartabeds « arméniens; et ils les ont sans cesse à la bouche. »

M. Rich, ancien consul anglais à Bagdad, durant son séjour à Suléimania, prit quelques informations sur les Chaldéens; et, en y joignant les rapports d'un courrier turc, qui avait traversé leur pays, il nous apprend que la race vivant entre Amadia et Djulamerk est distincte des Curdes; qu'elle est chrétienne, et parle une langue spéciale; que les hommes, remarquables par leur saine constitution, vivent sous un gouvernement libre; qu'ils portent des chapeaux de paille; qu'ils cultivent le riz; qu'ils se vantent d'être maîtres de leurs montagnes, bien avant Mahomet, et qu'il n'y a parmi eux aucune distinction de race aborigène et asservie, semblable à celle appelée Tat ou Tadjik, dans le bas Curdistan et même par toute la Perse.

§. XVIII. — Récit des voyageurs qui ont traversé ces montagnes.

Il y a quinze ans, six catholiques du bourg de Chosrova, appelés à Mossoul par des affaires, voulurent abréger leur route, en prenant la voie directe du pays des Chaldéens. Ils ne se dissimulaient pas les dangers auxquels les exposait la défiance farouche des montagnards; mais leur qualité de Chaldéens les rassurant, ils se mirent en voyage. Arrivés au couvent de Marsava, renommé dans toute la nation, la veille de la fête annuelle qui s'y célèbre, on les pria d'assister à la cérémonie. Un évêque officia, selon le rite nestorien; et, au moment de la communion, on leur présenta des gâteaux consacrés et un grand vase rempli de vin. Nos catholiques participèrent à ces mystères, à l'exception d'un seul, que sa conscience arrêta. On s'en aperçut; et l'un des sectaires les plus fervents lui dit: « Serais-« tu, par hasard, du nombre de ces Chaldéens qui se sont « faits Francs (c'est-à-dire catholiques)? Parle-nous donc « de leur patriarche, qui réside au delà des sept mers, dans « Quizil-Elmasi [1]. On nous a dit qu'il avait dix mille prê-« tres autour de sa personne, lesquels disent par jour mille « messes pour notre conversion. Cependant, nous autres, « nous croyons être dans la voie droite. Pourquoi les « Francs nous regardent-ils comme des giaours? S'ils nous « méprisent, qu'ils sachent que nous sommes le plus an-« cien peuple du monde, et que ces montagnes sont notre

[1] Rome porte chez les Orientaux ce nom, qui signifie *pomme d'or*; car *quizil*, en turc oriental, désigne le *métal rouge* par excellence. Ce nom fait allusion à l'énorme boule dorée qui surmonte la coupole de Saint-Pierre, et qui passe ici pour être une des merveilles de l'univers.

« bien, depuis le jour où Noé posa le pied sur leurs « cimes. »

Ces paroles prononcées avec un accent de reproche effrayèrent les voyageurs, qui, en déguisant leur conviction religieuse, avaient excité des soupçons. Ils craignirent même qu'on ne s'en vengeât en les retenant prisonniers. Ils partirent donc précipitamment, guidés par des sentiers, qui sont les grandes routes du pays, et où le pied trouve à peine un appui sur la marche artificielle d'un escalier creusé dans le roc, et suspendu sur des abîmes. Plusieurs fois ils furent mis à la question par d'autres Chaldéens, qui les auraient spoliés, s'ils n'avaient eu leur pauvreté pour sauvegarde. Le mauvais exemple des Curdes a perverti la probité nationale.

La clef de leur pays est dans les mains du patriarche qui habite le couvent de Kodjannès. S'il revenait à l'Église, tout le peuple des montagnes, son troupeau spirituel, imiterait cette soumission. Un siècle et demi plus tôt, ses prédécesseurs vivaient dans l'unité du saint-siége; et nous ne nuirons pas à la cause du catholicisme en racontant l'origine de leur défection.

§. XIX. — A quel incroyable abaissement est tombé le patriarcat nestorien.

Le pacha de Van avait pour trésorier un Chaldéen, qui, du vivant de sa première femme, en prit une seconde; parce que celle-là était stérile. Il sollicita vainement du patriarche catholique l'acte de légitimation de son nouveau contrat. Ni les présents, ni les menaces ne purent décider le pasteur à enfreindre une loi formelle de l'Église. Dans

son dépit, notre trésorier du pacha, renouvelant, sans le savoir, l'acte criminel d'Henri VIII, entraîna de nouveau la nation dans le schisme. La nouvelle église chaldéenne, comme l'église anglicane, fut donc régénérée par un adultère! Il trouva facilement dans la famille patriarcale du premier Simon un de ses arrière-neveux disposé à usurper le pouvoir spirituel; et il l'établit à Somaï, dans le Curdistan. Il passa ensuite à Kodjannès.

Ce n'est pas ici le lieu d'esquisser l'histoire de cette réforme; néanmoins, pour l'enseignement des lecteurs qui ne comprennent point encore le bienfait de l'unité religieuse, nous leur montrerons, dans la personne du patriarche actuel et dans celle de son prédécesseur immédiat, ce que devient une église qui a divorcé avec l'Église, unique épouse du Christ.

Mar-Simon, le dixième du nom, oncle du patriarche actuel, avait été, suivant la coutume, désigné à la succession patriarcale de son oncle, avant sa naissance. La mère, sur l'espoir souvent trompé que l'enfant à qui elle donnerait le jour serait un garçôn, s'était astreinte, après sa conception, au régime abstinentiel qui proscrit à tout jamais l'usage de la viande au chef de l'église chaldéenne. Si le nouveau-né eût été une fille, d'après les autres dispositions du règlement, elle aurait été condamnée à la vie religieuse; à moins que l'amour du monde, triomphant de sa vocation forcée, ne l'eût portée au mariage; dans ce cas, elle aurait obtenu une dispense, en faisant abandon de sa dot à l'église. Ce cas se présenta dans la personne de la sœur de Mar-Simon X, laquelle, avant de naître, avait été faussement saluée comme le patriarche futur.

La pauvre enfant, qui se nommait Schemlé, était fort

disgraciée de la nature. Une taille difforme et un pied boiteux la préservèrent forcément de la tentation de rompre le vœu que ses parents avaient fait pour elle. Elle resta donc près de son frère; et, comme sa capacité intellectuelle lui donnait sur son esprit le plus grand ascendant, elle exerça de fait la suprématie spirituelle dont son sexe l'avait privée. En effet, étant son secrétaire et son unique conseiller, elle tenait dans les plis de sa robe la nomination et la suspension des évêques. Les mandements ou ordonnances, qui étaient son œuvre, s'ouvraient par des exordes surchargés du luxe des images orientales. Le siége patriarcal devenait sous sa plume le *soleil sans couchant du monde et la lumière éblouissante des nations*. Lorsqu'elle allait au chœur réciter le bréviaire, elle s'emparait de la place d'honneur, située à gauche; elle chantait les antiennes, bénissait l'assemblée; et un prêtre ne l'abordait jamais sans lui baiser la main, salut réservé aux supérieurs ecclésiastiques.

Son frère était heureux d'être secondé aussi activement dans le ministère patriarcal; car il avait d'autres graves occupations. C'était lui qui, pendant l'absence du bey de Djulamerk, son suzerain politique, avait le privilége de faire sentinelle à la porte du harem de ses femmes, droit qui a été retiré au patriarche actuel. On l'accuse d'avoir été distrait encore par un penchant assez funeste, celui d'aller, avec les Curdes, détrousser les voyageurs; mais nous aimons à croire ce rapport calomnieux.

Son neveu, Abraham, Mar-Simon, lui a succédé. Il peut avoir quarante-deux ans; il est bègue, et l'on vante beaucoup son habileté à tirer le fusil et à manier l'épée. Il est venu visiter une fois l'évêque de Chosrova; et, comme on lui demandait s'il avait d'anciens manuscrits dans son

couvent, « beaucoup, dit-il ; mais je ne connais que mon *cheschkhana* [1]. » C'est le nom de la carabine des Chaldéens et des Curdes. Son goût martial est si décidé, que la nuit il la faisait placer près de sa couche. Il n'a pour ses lettres pastorales qu'un seul modèle, lequel sert à tous les sujets et pour toutes les occasions. Il vit en fort mauvaise intelligence avec le petit souverain de Djulamerk ; et, si celui-ci ne craignait la vengeance des montagnards, il l'aurait expulsé depuis longtemps du monastère, situé à quatre lieues de sa ville. La nécessité de passer sur les terres du chef curde rend impossible en ce moment le pèlerinage du couvent de Kodjannès, tenu dans un état de siége continuel.

La source principale des revenus du patriarche est la vallée d'Ourmi, les Chaldéens de la montagne étant trop pauvres pour l'assister. Donc, s'il perd cette meilleure portion de son troupeau, qui le menace, comme nous le dirons ensuite, de revenir à la foi catholique, c'en est fait de l'église nestorienne et de son patriarche.

§. XX. — Ce que deviennent le culte et les cérémonies d'une église dissidente.

Les évêques, souvent consacrés avant d'avoir atteint l'âge de raison, officiant par l'entremise d'un coadjuteur, qui leur tient les mains à l'heure solennelle de la consécration et qui balbutie pour eux les paroles sacramentelles, n'ont ni les premiers éléments de la science pastorale, ni la conduite régulière, ni même aucun signe extérieur de cette haute dignité qui attire chez nous un saint respect. L'évêque nestorien est un homme qui, pour la valeur de

[1] Ce nom désigne les *six cannelures* de cette arme, que l'on charge à balle forcée.

quelques tomans, et après le vœu d'une abstinence perpétuelle, reçoit du patriarche la crosse et l'anneau. Du reste, il est confondu dans sa vie privée avec les autres hommes. Il mange, boit, dort, chasse ou se promène comme tout le monde; et, dans une année, il prend seulement deux ou trois fois la peine d'immoler sur l'autel l'*Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde.*

La vue de tous ces prélats, plus nombreux que nos curés de canton, sans en avoir les revenus, nous a expliqué un fait de l'histoire ecclésiastique qui scandalise la foi de certains chrétiens d'Occident : c'est que les conciliabules convoqués par les hérésiarques et les empereurs de Constantinople n'étaient ni aussi imposants, ni aussi difficiles à improviser que le nombre de leurs membres pourrait le faire croire. L'épiscopat n'a jamais été environné en Orient d'autant de considération sociale que dans l'Occident ; et, après la consommation des schismes et des hérésies, il perdit même la science et les vertus qui pouvaient lui assurer encore une influence spirituelle.

D'un autre côté, le clergé inférieur, que les évêques, afin de concentrer dans leurs mains le monopole temporel du diocèse, ont réduit à quelques desservants, est descendu à un état de dégradation comparable seulement à celui du clergé grec schismatique de l'Anatolie. L'ignorance est poussée au point que plusieurs prêtres ne peuvent lire les prières ordonnées par leur liturgie. Non-seulement le célibat ne leur est pas imposé; mais, depuis Simon Barmana, ils ont la permission de prendre successivement sept femmes et demie; ce qui veut dire que, si les sept épouses légitimes meurent avant eux, la discipline leur accorde, comme dernière grâce, de s'unir à la veuve, qui, depuis la mort

de son mari, n'est plus considérée socialement que comme une moitié de femme. A Ourmi, vit actuellement un prêtre qui a mis à profit cette permission, dans toute son étendue.

La simonie souille les fonctions les plus sacrées; et les règlements du mariage, autrefois si stricts, sont ouvertement violés, dès que l'or brille à leurs regards. Les cérémonies du culte ne sont plus qu'une parodie de la pompe nestorienne, qui attirait autrefois à cette église les populations du Thibet et de la Chine. Le prêtre ne rougit pas de se présenter à l'autel les jambes nues, la tête coiffée d'un bonnet, et un drap blanc jeté sur les épaules, en guise de chasuble. La messe se célèbre secrètement dans le sanctuaire, isolé du corps de l'église, comme une chapelle particulière, et fermée par un rideau. Le diacre le tire pour lire au peuple l'Évangile, qui s'interprète et se chante ordinairement dans la langue vulgaire. Aux grands jours de solennité, comme Pâques et Noël, le célébrant appelle les fidèles à l'offrande; et sa voix excite parmi eux une ardente rivalité. C'est à qui se précipitera le premier dans le sanctuaire, pour y déposer sur l'autel les dons de la charité; parce qu'alors l'intention votive du sacrifice lui est appliquée exclusivement. Mais le diacre les arrête à sa porte, à cause de la superstition nestorienne qui oblige l'évêque à consacrer de nouveau toute l'église, lorsqu'un simple laïque, un chien ou un chat ont pénétré dans le lieu saint. Il charge donc sur son dos celui qui devance les autres, et le porte vers l'autel, où il remet au célébrant son offrande.

Une autre scène plus risible trouble les lugubres cérémonies de la semaine sainte. Les hommes y viennent armés de bâtons; et, lorsqu'ils entendent prononcer le nom de Judas, ils se frappent violemment les uns les autres, en se

chargeant de malédictions. La confession est abolie de fait parmi eux; néanmoins ils ne craignent point de se présenter pêle mêle, hommes, femmes et enfants, à la communion, qui leur est administrée sous la forme d'un pain solide et fermenté. Tous boivent abondamment à la même coupe le vin qui leur est offert, comme le sang précieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dans quelques cantons s'est introduit le singulier usage de ne conférer le sacrement de baptême qu'à une fête patronale de l'année, dans quelque chapelle miraculeuse, ou à leur église métropolitaine de Mar-Sava. Tous les enfants y sont portés; et, pendant que le prêtre verse sur eux l'eau purificatrice, les mères et tous les parents se pressent autour de lui, avec un désordre tel que quelques-uns de ces tendres néophytes se perdent ou sont changés, ce qui suscite des querelles lamentables.

§. XXI. — Que le catholicisme conserve seul l'esprit et les pratiques du culte.

La liturgie chaldéenne proprement dite, telle que les catholiques la conservent, est pleine d'onction et de gravité. Les aspirations de la charité y sont ardentes, et le sentiment d'une foi profonde se manifeste dans ses prières. Saint Ephrem lui a fourni une grande partie de ses oraisons, où le dogme est expliqué avec une netteté convaincante, et dont les effusions amoureuses sont tempérées par l'idée toujours présente de la crainte divine. Le soir et le matin, à l'heure du crépuscule, les prêtres, les diacres et les âmes ferventes se réunissent à l'église, au bruit d'une planche frappée du marteau [1], qui doit remplacer dans

[1] L'abolition de l'usage des cloches chez les Chaldéens remonte au

les pays musulmans nos cloches sonores ; et là, ils récitent les heures du bréviaire, animées par un récit dialogué et par des chants, dont le rhythme, cadencé avec justesse, se rapproche quelquefois du chant de l'église latine. Ce chant liturgique a quatorze clefs principales, dont les noms sont les premiers mots des prières les plus anciennes et les plus connues, comme chez nous les premières paroles de nos vieux airs nationaux désignent l'air d'une romance. Les plus connus sont *Biou Lak ouba*, *Bourkha de Rhoumé*, *Pousch beschlama* ; et, selon la nature et l'esprit des solennités ou des cérémonies auxquelles ils s'appliquent, ils sont graves, joyeux ou tristes. Les Chaldéens ont un goût naturel et vrai pour la musique. Leur voix flexible, pleine et harmonieuse, n'éclate point par des sons nasillards et déplaisants, comme celle des Grecs et surtout des Arméniens.

L'habitude séculaire de ce dernier peuple de vivre sous le joug musulman pourrait bien avoir, à son insu, modifié la partie extérieure de son culte. Souvent, en voyant, dans l'intérieur de l'Arménie, les chrétiens faire la prière, au lever de l'aurore, sur le toit de leur maison, où ils avaient passé la nuit, nous les avons pris pour des Turcs s'acquittant du *Namaz*. Même posture, même façon de fléchir les genoux et de se prosterner le front dans la poussière. Quelquefois un signe de croix, et surtout le point de l'horizon autre que le côté méridional de La Mecque vers lequel il se tournaient, nous aidaient à dissiper nos doutes. A mesure qu'on s'enfonce dans l'Asie orientale, toutes les tribus turques que l'on rencontre chantent sur un même

calife Omar, fils de Soléïman. *Voyez* la Chron. syr. de Bar-hebr., p. 123.

mode la chanson qui a été appelée de leur nom *Turqui*. Son accent original, chez les derniers venus de la Tatarie, nous rappelait aussi davantage le ton du chant ecclésiastique des Arméniens. La flûte surtout, qui l'accompagne aux jours solennels, a le son tremblotant et aigu du même instrument tatare.

La division de l'année ecclésiastique est la même chez les Chaldéens catholiques que dans l'église nestorienne. Trois classes, dites *Khaudra*[1], *Geza* et *Cachecoul*, distinguent les jours fériés et les jours simples, appelés aussi *jours noirs*; ce qui nous explique l'expression du *caillou blanc*, avec lequel les anciens marquaient leurs jours prospères. Dans la célébration de la messe, nous avons admiré un usage touchant et traditionnel de la primitive Église. Vers le moment de l'offertoire, l'acolyte, après avoir baisé la main du prêtre, vient présenter la sienne aux assistants, qui se tournent vers leurs voisins en répétant cet acte symbolique de charité, selon la parole qui dit : « Si, au moment où tu présentes ton offrande à l'autel, il te vient à l'esprit que ton frère a quelque chose contre toi, laisse ton offrande devant l'autel, va te réconcilier avec ton frère, et viens ensuite l'offrir au Seigneur[2]. »

Les Chaldéens, comme le peuple d'Arménie et tous les Orientaux, ont sur les chrétiens d'Occident le louable avantage d'être plus mortifiés et plus sobres dans leur nourriture, habitude qui, nous devons l'avouer, est favo-

[1] *Khaudra*, qui a le sens de *tour*, de *cercle*, désigne la révolution continuelle des grandes fêtes mobiles de l'année. *Geza* est le *trésor* des saints et des fêtes secondaires. *Cachecoul* est à la lettre le *commun* des jours non fériés.

[2] Matth., V, 23.

risée par le climat et prescrite par un état social beaucoup plus simple. Les œufs, le poisson, le beurre et le lait sont interdits les jours de jeûnes; ils vivent de pain, de fèves, de quelques autres légumes et de fruits. A la vérité, ils n'attendent pas, comme nous, jusqu'à l'heure de midi. Ils mangent dès qu'ils se lèvent; et, durant le jour, ils n'ont pas scrupule de répéter leurs repas chaque fois qu'ils ont faim; de sorte que le jeûne se réduit au fond pour eux à une sévère abstinence. Les jours abstinentiels sont beaucoup plus nombreux dans l'Église nestorienne que chez les catholiques. 1°. Les vingt-cinq jours qui, précédant Noël, correspondent à notre Avent sont le premier jeûne de leur année ecclésiastique. 2°. Vient ensuite le jeûne dit des *Filles*, qui dure trois jours. Il a été institué à l'honneur des filles chaldéennes de Xira, qui, par leurs prières, échappèrent à la convoitise d'un roi de Perse[1]. 3°. Les trois jours de jeûne de *Ma-rési*, ou de l'église *Au cent rangées de pierre*, lieu saint et connu dans toute la nation par les miracles qui s'y opèrent. Souvent on entend les Chaldéens jurer par le nom de cette église. 4°. Un jeûne de trois jours à l'honneur du prophète Jonas, par l'intercession duquel ils ont été délivrés d'une peste. 5°. Le jeûne des apôtres, qui suit la Pentecôte et dure sept jours. 6°. Le jeûne de quinze jours qui précède l'Assomption; mais ces deux derniers jeûnes ne sont pas précisément obligatoires; ils ne sont observés que par les nestoriens rigides. 7°. Enfin tous les mercredis et vendredis de l'année, jours auxquels l'abstinence est aussi stricte que dans les jours dits de jeûne.

Que ceux qui reprochent à l'Église catholique son ri-

[1] Assem. Bibli. Orient., t. 2, p. 426.

gorisme comparent sa discipline à celle des Églises orientales qui l'ont reniée, et qu'ils nous disent si leurs plaintes sont fondées!

Un autre signe noble et beau auquel on reconnaît la communion catholique, entre toutes les autres communions qui l'ont trahie, c'est la liberté de son culte. Les dissidents n'ont pas voulu dépendre du chef de l'Église, soumission sainte et honorable, puisqu'elle n'est pas prêtée à l'homme, mais au vicaire de Dieu, sur la terre, au successeur des apôtres; et ils se sont faits les esclaves des hommes. Voici comment : dans chaque diocèse arménien et chaldéen, le clergé est soumis au contrôle d'un laïque, le plus considéré de la nation, ce qui veut dire le plus riche ou le plus diffamé par ses exactions ou ses usures. On l'appelle, en langue chaldéenne, *Saura* ou *Inspecteur*, et en langue arménienne, *Eretsphokhan* ou *Destituteur de prêtres*. Tout ce qui regarde le maintien de la discipline est départi à ces laïques. Ce sont eux qui gourmandent, fustigent, incarcèrent les délinquants, et font la collecte des fonds que la *Millet* ou nation concède, à titre d'aumône, à ses ministres. Comme la charité publique devient chaque jour moins généreuse, ils ont inventé un droit que nous ne pouvons décemment appeler ici par son nom [1]. Les disciples de Nestorius ne sont pas doués par la nature du même génie financier.

[1] Le terme correspondant est *vectigal cubile*. Deux fois l'année, les prêtres vont dans chaque maison recevoir ce tribut des chefs de la famille. L'un d'eux me disait spirituellement à ce sujet : « Nous avons une singulière religion, qui nous fait payer le loyer de nos femmes. »

§. XXII. — De la constitution sociale des montagnards.

Le prophète a parfaitement caractérisé le génie social des montagnards, quand il nous dit qu'ils n'ont pour les rois que *mépris et risée*. Jamais soumis à des étrangers, ils ont laissé se briser au pied de leurs rocs la force des conquérants, comme les vagues d'une mer impuissamment irritée. Immobiles à leur poste, ils ont vu croître, prospérer et mourir les plus florissants empires. L'amour de l'égalité politique est l'élément conservateur de leur constitution fédérale. Chaque homme s'estime socialement autant que ceux qui portent le nom de *Meliks* ou chefs, et qui n'ont qu'une autorité déléguée par eux, pour veiller à l'intérêt général, et prendre le commandement des troupes, si le pays est menacé. Ces meliks, au nombre de sept, perçoivent un léger impôt réglé, par la volonté de tous, et dont la plus grande partie est appliquée à l'entretien du corps ecclésiastique.

Ils sont divisés en seize tribus, ainsi nommées : Tiari, Thekhoumi, Baz, Diz, Djélou, Barvar, Artousch, Gavar, Noudjia, Margavar, Thargavar, Das, Valtou, Beith-nouré, Léon, Noudis. La langue chaldéenne explique d'une manière satisfaisante quelques-uns de ces noms anciens. Par exemple Tiari, dans lequel on peut voir la signification de *montagnards*, est expliqué par les Chaldéens eux-mêmes dans le sens de *troupeaux* ou de *pâtres*. Thekhoumi[1] veut dire *limite, frontière,* dénomination convenant au lieu qu'habite la tribu. Baz est le mot *piller*. Djelou, qui sort

[1] Dans la Chron. syr. de Bar-Hæbr., p. 167, où on trouve la mention d'un lieu dit Beith-Thekhaumi.

peut-être du radical *Gla, émigrer,* prononcé avec un accent moderne, signifie *errer, se promener,* ce qui exprime avec justesse l'état social de cette tribu, réduite à chercher ses moyens de subsistance dans les pays voisins. Barvar désigne l'*inclinaison d'un roc pendant*; et Beith-nouré, la *maison de feu,* offre un vieux souvenir du culte du magisme. Nous n'osons encore proposer une étymologie des autres noms, qui ne peuvent sans doute être expliqués que sur les lieux, et dont l'un d'eux, Léon, présente l'anomalie singulière d'être d'origine grecque [1].

La tribu de Tiari, qui compte sept mille âmes, a une charte commune avec les cantons de Thekhoumi et d'Artousch, où vivent des Curdes, amis de leur confédération. Diz, Baz, Bervez, Djélou et des Curdes Pinochi forment un parti opposé. Des dissensions, entretenues par un intérêt contraire, divisent leurs forces, et font celle des princes curdes qui les entourent. S'ils étaient unis, toutes les tribus

[1] A cette occasion, nous rectifierons certains noms chaldéens de pays, transcrits par Assémani avec peu d'exactitude. Bibliot. orient., t. III, p. 1, p. 622. Gulmar doit être Djulamerk; Baruz—Bervez; Gur-Gavar; Gelu—Djélou; Bas—Baz; Dasen-Das; Tachuma—Thékhoumi; Iatira—Tiari; Valtu—Valtou; Luun—Léon. Taü est peut-être le lieu qui se présente sous ce nom de l'autre côté d'Amadiah; Batnura doit être Beith-Nouré; Nudis—Noudis; Vasgan—Vastan, à quatre lieues environ de Van, sur la rive méridionale du lac. Il ne s'est conservé de la ville ancienne qu'un château demi-ruiné et le tombeau d'un saint musulman, devant lequel on forçait autrefois les passants chrétiens de descendre de cheval. Arné est près la ville de d'Ourmi. Saldus doit être Souldouz; Marga—Maraga; Gulnéa est peut-être le bourg de Gunaï, qui se trouve à huit lieues de Tauris, vers le lac d'Ourmi. Saphtan est peut-être Somaï; Anzel—Enzel; Asnoch—Artosch, ou Ouchenot, village sur le chemin de Soouk Boulak, où se trouve, nous a-t-on dit, sur un rocher, une inscription cunéiforme, qu'aucun voyageur n'a relevée, à cause de la crainte des Curdes.

des Curdes, que des rivalités et des querelles interminables affaiblissent et épuisent, ne pourraient leur résister. Cette race, séparée de la race chaldéenne par son origine, sa religion, sa langue, ses mœurs et son caractère, tremble, malgré sa valeur, au premier mouvement de guerre qui agite les montagnards.

En plusieurs rencontres, les Chaldéens leur ont donné de sanglantes preuves de leur supériorité. C'est la terreur que leur inspirent ces hommes libres qui les empêche d'opprimer les autres Chaldéens, et qui force le bey de Djulamerk à souffrir sur son territoire leur patriarche, dont il est l'ennemi. Les Chaldéens des montagnes se vengent, à l'égard des Curdes vivant au milieu d'eux, des humiliations que ceux-ci, comme musulmans, prodiguent ailleurs aux chrétiens; et ils les appellent, à titre de représailles, leurs raïas. Cependant Thekoumi, d'après un ancien traité, paie au bey une espèce de tribut annuel. Djélou lui envoie aussi, à une époque déterminée, une sorte de régal. Cette tribu est la plus pauvre de toutes; et, comme ses montagnes stériles ne pourvoient pas toujours à l'entretien de sa population, qui est nombreuse, ils mettent chez les étrangers leurs services à gage et exercent quelque industrie. Ils sont considérés comme les plus braves, et peuvent envoyer deux mille guerriers pour leur contingent fédéral. Dans des temps de discordes, ils ont tenu tête à toutes les autres tribus réunies. Au milieu d'eux se trouve un prêtre catholique, le desservant d'une vingtaine de familles, qu'il entretient dans la foi. Ce lieu est sans doute le poste avancé d'où l'orthodoxie rentrera triomphante dans la république chaldéenne.

Mais parlons maintenant des Chaldéens catholiques.

SECONDE PARTIE.

---

§. I. — Comment le christianisme se perpétua chez les Chaldéens et en général chez les Orientaux. — Impôts et taxes. — Usure chez les musulmans [1].

L'Orient est le berceau de notre foi. C'est de son atmosphère pure et lumineuse que le Dieu enfant, exposé sur la paille de la crèche, tira les premiers souffles qui vivifièrent son humanité. Cette terre a été foulée par ses pieds bénis, qui laissèrent toujours un bienfait sur leur trace. Un de ses fleuves a été choisi pour verser sur sa tête sans souillure l'eau de la purification. Les vallées de Juda ont retenti du premier son de la parole qui a changé le monde, et qui achèvera d'en renouveler la face. Une des

[1] Les paragraphes suivants forment comme la partie religieuse du Mémoire. D'après des observations locales, éclairées et confirmées par les Saintes Écritures et par les témoignages des auteurs grecs, romains, persans, syriens et arméniens, l'auteur espère avoir éclairci quelques points assez importants d'histoire et de philologie, savoir : 1°. que toutes les tribus désignées sous le nom de Chaldéens sont un seul et même peuple, occupant, dès la plus haute antiquité, la Babylonie, la Mésopotamie, l'Assyrie, l'orient et le nord de la Syrie et tout le pays actuel du Curdistan, où ses descendants subsistent encore, avec des mœurs modifiées par le christianisme, avec un langage altéré par le temps et l'ignorance, et dans une indépendance nationale qu'ils n'ont jamais perdue ; 2°. que les Chaldéens sont distincts des Curdes, par l'origine et le langage ; que leur souche est la race *sémitique*, ou des enfants de Sem ; et qu'ils ne sont pas *Médo-Persans*, comme l'ont affirmé surtout les orientalistes d'Allemagne. (*Note de l'auteur.*)

étoiles de ce beau ciel bleu fut le guide chargé de conduire en la ville de Bethléem trois chefs de tribus de ces mêmes Chaldéens, accoutumés depuis longtemps à consulter et à interpréter l'écriture mystérieuse des astres. En un mot, toute la nature de ces contrées, sanctifiées déjà par les miracles les plus frappants de la Providence, a été de nouveau régénérée par la mission, par la vie et par la mort du Sauveur des hommes. Cette vertu, inhérente pour ainsi dire au sol, n'a pas été effacée par le torrent destructeur de l'islamisme, exerçant une mission de vengeance sur ces peuples, qui furent nos aînés dans la foi, et qui, désunis par les disputes orgueilleuses des novateurs, ont cessé de puiser au sein de l'Église mère la force de l'unité. Leur puissance temporelle devait finir, en vertu de cet arrêt : « que tout peuple divisé contre lui-même « périra : » parole qui doit s'entendre des *divisions spirituelles*, qui provoquent et consomment surtout la ruine sociale des nations.

Mais leur foi, défigurée par les vaines conceptions des hommes, n'a jamais été détruite complétement. L'histoire n'offre pas d'exemples d'une société rétrogradant de l'Évangile à la loi de Mahomet. Le livre du prophète n'a été accepté des autres nations de l'Asie et de l'Afrique que parce qu'elles étaient réduites à un état religieux comparativement inférieur à celui auquel les initiait le culte du Coran, formé de l'assemblage incohérent de dogmes juifs et de traditions chrétiennes. Cette considération fait même comprendre la cause des progrès immenses et si rapides de l'islamisme. Il attira et absorba dans son sein tous ces peuples errants, qui, du Yémen jusqu'au delà des monts Altaï, vivaient sous la tente de chasse ou de rapines,

sans symbole nettement arrêté, et sans lois capables d'organiser chez eux un commencement de société. On peut donc dire, sous ce rapport, qu'en devenant musulmans, ils étaient véritablement poussés dans la voie d'un progrès religieux et social, et que ces croyances, auxquelles ils se sont attachés avec une foi si tenace, ne devaient être pour eux que comme une halte de transition, avant d'être élevés à l'unité parfaite et complémentaire du christianisme. Ils avaient été jugés dignes de sortir des ténèbres de l'idolâtrie, sans pouvoir passer encore à la pure lumière de la révélation.

Les chrétiens, surpris par des ennemis, qui à la force du nombre réunissaient l'avantage d'une conviction exaltée, plièrent sous le joug, et consentirent à gémir, sans espoir de délivrance, sous le poids de toutes les misères et de toutes les humiliations, plutôt que de renoncer à la foi qu'ils savaient être la vérité. Ils regardèrent avec dédain ces oppresseurs, qui les accablaient brutalement, sans descendre jamais à eux; bien que la richesse, les honneurs et les jouissances fussent la récompense de l'apostasie. Depuis treize siècles bientôt, ces victimes souffrent. Une persévérance aussi infatigable, en même temps qu'elle est un monument de la force vitale et indestructible de la vérité, doit avoir désarmé la colère céleste et avancé pour eux l'heure du salut. Et nous, privilégiés du don de la paix et de la vérité, nous devons sentir nos entrailles remuées par un sentiment profond de commisération, à la vue de l'erreur dans laquelle ils sont retenus, plutôt par ignorance que par une volonté dépravée. Concevons donc la nécessité d'apporter un remède à leurs maux, et de les reconduire à la voie qu'ils ont perdue,

avec les prospérités de cette terre. Les secours qu'ils réclament sont de deux sortes : premièrement, l'assistance de l'enseignement, à laquelle la science doit prendre part, aussi bien que la religion ; secondement, l'assistance de la charité, qui dispose favorablement le malheureux à recevoir la vérité. En donnant à l'âme son aliment, nous devons, en même temps, apaiser la faim du corps et jeter quelques lambeaux sur la nudité de ces membres de Jésus-Christ.

La misère ici est extrême, et ne ressemble point à celle qui afflige nos indigents. Ceux-ci, surveillés par l'œil vigilant des âmes pieuses, sont aussitôt soulagés, et trouvent des oreilles compatissantes à leurs plaintes. De plus, la loi civile, intéressée à combler l'abîme du paupérisme avec le superflu du luxe et de la richesse, dispense à ces douleurs un adoucissement salutaire. Mais, dans ces contrées, la pauvreté est l'apanage de la classe chrétienne. Le pouvoir étant tout entier dans les mains des musulmans, ils traitent en race conquise cette portion de leurs sujets qu'ils désignent, par le nom humiliant de *raïas* [1]. L'excédant des impôts d'une province est réparti sur la population fidèle au Christ, comme si, en ce monde, son droit unique était de souffrir.

Il y a trois ans environ, les taxes étaient encore plus élevées d'un tiers [2]; mais, grâce à l'intermédiaire de l'am-

[1] Ce mot, consacré par l'Alcoran, signifie à la lettre *le troupeau* des hommes, que paît la nation croyante.

[2] Nous citerons, par exemple, le principal bourg des catholiques, qui est le siége de leur évêque. Il porte le nom de *Chosrova* ou *Chosrovabad*, c'est à-dire *fondation royale*, d'après le sens de l'ancien persan. Ainsi la foi vit et se relève à l'ombre du nom de ces *Chosrou*, ou *Chosroës*, qui furent, durant les premiers siècles du christianisme,

bassadeur russe, qui était catholique, les chrétiens orthodoxes ont éprouvé un allégement. Si l'État du moins percevait les deniers publics d'après une règle fixe et uniforme, si les gouverneurs avaient un traitement convenable et annuel, les sujets chrétiens pourraient estimer leur condition supportable; mais ce qui l'aggrave, c'est la cupidité des exécuteurs de la loi, qui ne cessent, eux et leurs subalternes, de tondre la toison de la brebis qui leur est livrée. Ainsi le chef du district, qui est ordinairement un *Khan*, ou chef militaire de tribu, est chargé de transmettre le revenu des impôts au préfet de la province, lequel les verse ensuite dans le Trésor royal. Les uns et les autres exigent communément, sous quelque prétexte, plus qu'il ne leur est dû; parce que, dans un gouvernement arbitraire, les faveurs du crédit n'étant pas constantes, et les charges pouvant à chaque instant passer aux mains d'un

ses plus ardents persécuteurs. Ce bourg est situé à une heure de la petite ville de Salmas, au sud-ouest. Le gouvernement l'a donné comme fief à Vali-Khan, fils du célèbre et infortuné Héraclius, dernier roi de Géorgie. La population monte à 250 familles, toutes chaldéennes, dont 100 sont réduites à un état voisin de la mendicité. Cependant la communauté doit payer annuellement au tenancier 8,500 fr. de notre monnaie, lui fournir en froment 160 charges de mulet, nourrir ses chevaux et ceux de ses nombreux domestiques et faire la provision de bois, qui est rare et cher dans cette province. De plus, il réclame, comme redevances annuelles, 1,250 poules ou coqs, 3,000 œufs; 1,200 fr. s'en vont en faux frais pour payer les écrivains, les inspecteurs et les collecteurs, et héberger les grands qui les honorent de leur visite. L'impôt personnel, ou le *karadj*, est de 12 fr. 50 c. par tête. Chaque porte de maison est taxée à 1 fr. 25 c.; la jument à 3 fr. 25 c., ainsi que le bœuf; la vache à 1 fr. 50 c.; le mouton à 60 c. En outre, celui qui exerce le métier de tisserand paie 6 fr. 50 c. pour droit de patente; le maréchal et le serrurier, 65 fr. En comparant les mesures de terre avec les nôtres, l'impôt moyen d'un arpent est de 9 fr.

compétiteur, il faut bien profiter de la fortune et se précautionner contre les revers. De plus, les agents secondaires de ces hauts fonctionnaires, étant mal ou nullement rétribués, veulent à leur tour quelques bénéfices ; et malheur à celui qui ne se prêterait pas complaisamment à leurs exigences ; loin d'obtenir justice du maître, qui est parfaitement instruit de ces abus, il s'attirerait son animadversion, avec une forte amende. Supposé que la réclamation fût portée au tribunal, c'est-à-dire devant l'unique juge qui, l'Alcoran à la main, doit décider tous les cas, même ceux qui ne sont pas prévus par cette loi divine, la position du chrétien devient pire encore ; puisqu'il ne saurait obtenir une sentence favorable qu'en gagnant le juge, au moyen d'une somme plus forte que celle pour laquelle il réclame ; et, si son adversaire est plus riche ou jouit de quelque influence, il est assuré de perdre sa cause. En outre, le juge a coutume d'accomplir une formalité légale, source des iniquités les plus révoltantes : nous voulons parler de la présentation des témoins, qui doivent être au nombre de deux, et de profession musulmane. L'adversaire ne manque jamais d'en produire qui déposent à son avantage, avec les serments les plus solennels. Le plaignant, contraint d'acheter fort cher la voix de deux autres croyants, n'est pas assuré pour cela du triomphe de son bon droit ; car la balance du juge, en présence de deux dépositions de même force morale à ses yeux, incline d'ordinaire du côté de la fortune et du crédit. Donc le parti le plus raisonnable pour le contribuable chrétien est de payer l'impôt à ceux qui le prélèvent, sans hasarder une plainte. C'est aussi ce que font les raïas. Si l'année a été propice, la fertilité prodigieuse du sol permet d'acquitter les enga-

gements ; mais, si des froids tardifs ou une sécheresse prolongée nuisent au développement des semences, si une épidémie décime les troupeaux, ou que le possesseur du sol, affligé d'une maladie, ne puisse le féconder de ses sueurs, combien son sort devient digne de compassion ! Son unique ressource, s'il n'a celle de quelque économie antérieure, est de contracter un emprunt, mais de quelle nature ! C'est ici que l'usure règne éhontée, avec sa sordide avarice et ses implacables rigueurs. Néanmoins elle est expressément prohibée par l'Alcoran, qui condamne même, suivant certains casuistes, les lettres de change, la vente d'un métal contre des espèces monnayées du même métal et plusieurs contrats qui sortent réellement de la catégorie des contrats usuraires. Le prophète a annoncé à ces pécheurs impénitents, *qu'ils sortiront de leurs tombeaux, au jour de la résurrection, comme des malheureux possédés de Satan.*

L'usurier n'est point ici sous le coup d'une justice qui le couvre d'infamie, lorsqu'elle l'atteint, et qui réprime ses excès par la sévérité de ses peines. L'opinion publique le flétrit-elle, la nécessité de recourir à lui étouffe toute plainte; et ce criminel heureux est d'ordinaire le personnage le plus riche et le plus considéré ; car, en Orient, la richesse est proclamée, avec moins de pudeur encore que dans notre société égoïste, l'unique et première cause du mérite personnel. Aucun taux légal ne détermine l'intérêt, uniquement fixé par le caprice cupide et corrompu du prêteur. Dans le commerce, il est de douze à vingt-quatre pour cent; conditions jugées partout raisonnables et honnêtes. L'usure proprement dite ne commence qu'au delà de cette limite ; et elle s'élève jusqu'à quarante et soixante pour cent, sans y comprendre les intérêts des

intérêts, scrupuleusement comptés, dès le premier jour qui suit le terme de l'échéance, lequel est tout au plus de quelques mois.

§. II.—Pourquoi la Perse et les États orientaux musulmans sont menacés d'une dissolution.

L'on doit comprendre maintenant qu'en Perse la misère est la compagne inséparable du chrétien attaché à la glèbe, et n'exerçant pas, comme les Arméniens de la Turquie, le monopole avantageux du commerce. Aussi la gène oppresse-t-elle plus ou moins toutes les familles. Pour eux, l'homme aisé est celui que n'a pas atteint la triste nécessité de recourir à un emprunt. L'état actuel des finances du gouvernement ne permet pas d'assigner un terme prochain à ces maux. Pour tout homme qui réfléchit, la cause de cette détresse des gouvernements orientaux est précisément leur religion, que le peuple pratique encore avec une foi extérieure, et surtout une absence de respect humain qui fait honte à notre lâcheté [1]. L'islamisme, avec ses préceptes locaux, bornés au temps où il fut prêché parmi les enfants pauvres du désert, s'oppose, comme nous pourrons le prouver plus longuement ailleurs, à tout développement des arts et de l'industrie [2]. L'in-

[1] Voir le *Journal de voyage*, 1er vol., p. 180.

[2] Les Turcs, par exemple, regardent la peinture et la sculpture comme des restes de l'idolâtrie. Ils se bornent à la représentation du soleil, des étoiles et des fleurs. Les Persans, plus larges sous ce rapport, prodiguent, dans leurs maisons et dans leurs livres, la figure de l'homme, mais en ayant soin de lui crever un œil, si elle est trop parfaite, afin de ne pas violer la loi, qui condamne seulement, disent ils, la copie de la nature. Il y a quelques semaines, les *mollahs*, ou *docteurs de la loi*, ont failli ruiner les négociants qui font le commerce du

dustrie et les arts, en prenant au contraire un essor prodigieux dans les États chrétiens, ont frappé de nullité le commerce oriental et rendu la concurrence impossible. L'exportation est aujourd'hui presque nulle; tandis que les objets d'importation sont chaque jour multipliés par les besoins croissants du luxe. C'est ainsi que les tissus de nos fabriques, étant d'une qualité supérieure à ceux du pays, servent déjà à l'habillement de la classe riche. Toutefois, le peuple continue à filer et à tisser ses étoffes grossières; mais les inventions appliquées au bien-être matériel, dont le goût se développe avec l'instinct des usages européens, sont recherchées avidement et payées à un prix déraisonnable. L'industrie locale ne peut fournir en échange que ses tapis et ses soies, ses châles si renommés étant tirés du Cachemire. Il résulte de là que la Perse est devenue, comme la Turquie, tributaire de l'Europe, sous le rapport commercial, et que son numéraire diminue dans une proportion effrayante, aucune rentrée ne balançant la sortie. Le palais du schah ne renferme pas les trésors entassés dans le palais des sultans, et formés des dépouilles opimes de la chrétienté d'Asie et d'Europe. C'est à cette source, comme l'on sait, que le souverain des Turcs, Mahmoud, puise les lingots d'or et d'argent qu'il convertit ensuite en une monnaie dont le taux, élevé au-dessus de sa valeur effective, assure à l'État des profits momentanés, et ajourne l'heure redoutable de la crise financière. L'or même de la Perse, malgré la surveillance active qui en prohibe la sor-

sucre, parce que, ayant appris que dans sa purification il entre du noir animal, ils ont déclaré que c'était un cas de souillure légale pour quiconque en usait. Beaucoup de dévots se contentent maintenant du sucre brut et grossier fabriqué dans le Mazanderan.

tie, est furtivement exporté à Constantinople, et versé à l'Hôtel des Monnaies, où il forme, à raison de sa pureté intrinsèque, qu'aucun alliage n'altère, une branche lucrative de spéculation pour l'Auguste faux monnayeur qui gouverne l'empire. On assure qu'en ce moment le roi Mehmed, pour remédier à l'embarras de ses finances, pense à imiter le pernicieux exemple du monarque des Osmanlis, et à tenter une refonte générale des monnaies. Cette nouvelle, dont le bruit seul, en jetant l'émoi dans toute la classe commerçante, a arrêté la circulation des capitaux, prouve plutôt la perplexité des chefs de l'État que leur intelligence des affaires; car toutes les mesures de ce genre aboutissent à la banqueroute ou à la révolution.

Ces considérations, qu'on croirait étrangères à notre sujet, rentrent néanmoins dans la question de l'état social des Chaldéens catholiques et des chrétiens de la Perse. Effectivement, ils sont plus intéressés que tous les autres à la prospérité financière du royaume. L'augmentation des charges et toutes les difficultés intérieures de l'administration étant en définitive supportées par eux, leur tête est véritablement celle de la victime émissaire de l'ancienne loi, qu'on chargeait annuellement des iniquités du peuple. Triste aveu! qui, dans notre bouche, est la recommandation la plus pressante à la charité de nos frères.

§. III. — Comment la foi catholique fut apportée au pays de Salmas, l'ancienne Médie.

Puisse l'Esprit d'amour communiquer quelques étincelles de son feu vivifiant au récit du retour des chrétiens à la vérité! Et vous, chrétiens, qui lirez ces pages, admi-

rez comment les germes de la foi catholique furent déposés dans les deux vallées de Salmas et d'Ourmi, limite orientale de l'antique Chaldée.

Il y a un siècle, vivait un jeune Chaldéen du Diarbekre, converti par le zèle des Dominicains, qui évangélisaient cette partie de l'Asie occidentale. Après avoir franchi les hautes montagnes du Curdistan, il vint au village de Kosrova exercer sa profession de teinturier. Il était très-ignorant, selon le monde; mais la grâce lui avait départi une science préférable à celle qui, malgré ses ténèbres et son insuffisance, nous pousse à l'orgueil. Il savait aimer Dieu et son prochain, pratiquant ainsi toute la loi, qui se résume dans ce double précepte! La nature de la vérité, rayon de la lumière incréée, est de se répandre et de briller au dehors, en communiquant à tout ce qui l'entoure ses ardeurs secrètes. Aussi le jeune artisan devint-il bientôt l'apôtre des jeunes apprentis qui l'avaient choisi pour maître. Ses instructions, et plus encore ses bons exemples, opérèrent leur conversion. A ces prosélytes se joignit un homme veuf, doué de quelque instruction, et qui fut jugé capable d'être le père spirituel de la société naissante. Il l'envoya près du patriarche de Mossoul pour être ordonné. Lorsqu'il revint, sa maison servit de chapelle aux catholiques. L'intolérance des nestoriens, au milieu desquels ils vivaient, les obligeait au secret; et ils le gardèrent si religieusement que, durant vingt années consécutives, leur Église put se consolider et s'étendre, à l'insu de tous les profanes. Enfin l'évêque nestorien, Mar-Isaïe [1], découvre le mystère; et, l'heureux changement opéré dans son village lui ouvrant les yeux, il va

[1] *Mar* est un mot chaldéen correspondant au titre de *seigneur*, que

dans la Géorgie, à Akaltsiké, faire son abjuration entre les mains des missionnaires catholiques, puis retourne à Khosrova convertir le reste de ses ouailles. Le patriarche de Mossoul, apprenant cette joyeuse nouvelle, lui envoya quelques Dominicains, dont les instructions éclairèrent et affermirent ces nouveaux frères. Le successeur de Mar-Isaïe, Jean Guriel, élevé au collège de la Propagande, rapporta de ce centre glorieux du catholicisme la science de la foi qu'il avait recouvrée, et vint à son tour la propager dans les villages environnants. Pataura, peu distant de Khosrova, fut reconquis par son zèle; et cette église s'agrandit encore journellement, grâce à l'activité pastorale de monseigneur Mar-Michaël, disciple, comme lui, de la Propagande, qui vient d'être promu tout récemment à l'importante dignité de patriarche des Chaldéens.

Quelques gens qui, après avoir fait un *tour*[1] dans l'Orient, se croient obligés envers le public à lui rendre compte de leurs observations, bien qu'ils ignorent la langue du pays, et s'en soient rapportés aux renseignements mal compris d'un *surudji*[2], qu'ils commentent ensuite, sous l'inspiration de leur charité protestante, ont diffamé le nom de ces catholiques, qu'ils dépeignent comme des hommes sans honneur et sans probité. S'ils avaient pris des renseignements plus exacts, ils auraient reconnu que les gens qui battent

prennent chez les catholiques et les nestoriens tous ceux qui sont élevés à la dignité épiscopale.

[1] Ce mot est surtout pris ici dans son acception anglaise, et nous faisons principalement allusion au dernier chapitre de la relation du voyage de James B. Fraser, Esq. dans les provinces méridionales de la Mer Caspienne, en 1821

[2] *Surudji* est le mot turc qui signifie *guide* ou *conducteur* qui accompagne les chevaux de poste.

fausse monnaie et qui vont dans les pays les plus lointains de la chrétienté recueillir, sous le nom de Chaldéens, des aumônes dont ils sont indignes, sont des Arméniens schismatiques du bourg de Saura, situé plus au sud, dans la même plaine de Salmas. Cette imposture, faite pour déconsidérer la nation, l'aigrit beaucoup contre les Arméniens, auxquels elle voue une vieille antipathie nationale et religieuse, qui ne peut s'effacer que dans l'unité harmonique du catholicisme. A ce sujet, je citerai un proverbe des Chaldéens que j'ai recueilli : « Le jour où Dieu, disent-ils, « créa le premier homme, comme il lui restait un peu de « boue à la main, il la jeta loin de lui, en la souffletant, « et dit : *Eh bien! que celui-ci soit Arménien!* Voici « pourquoi ils ont une langue et un caractère à part. »

§ IV. — La foi de la plaine de Salmas passe au pays d'Ourmi, malgré l'opposition des musulmans et des nestoriens

De Khosrova le catholicisme s'étendit dans le pays adjacent d'Ourmi. Cette vallée, bordée à l'est par le grand lac bleu et salé du même nom, et resserrée au sud et au couchant par les montagnes des Curdes, est la terre promise de la Perse. Le pur froment, le riz, la vigne, le tabac, le coton et toutes les variétés d'arbres fruitiers y croissent avec une heureuse abondance; et leurs fruits tirent du terroir une qualité qui les rend supérieurs à ceux des pays circonvoisins. Les souvenirs les plus vénérables consacrent ces lieux, où l'on a placé le berceau de Zoroastre, réformateur du culte des constellations célestes et de la lumière. En face, sur la rive opposée du lac, est Maraga, où le conquérant Houlagou bâtit l'observatoire qu'a illustré l'auteur

des *Tables astronomiques*[1]. La même ville a donné naissance à Aboulfaradje, surnommé Bar-Hebræus, qui rédigea sa chronique savante dans la riche bibliothèque qu'y avait rassemblée le petit-fils de Djengis-Khan[2]. Plus tard, l'association des *Frères-Unis*, qui propagea le catholicisme dans ces contrées, sortit d'un humble monastère, dont on montre les vestiges dans la montagne.

Mais les Chaldéens ont repassé le lac et se sont arrêtés dans la plaine d'Ourmi, qu'habitent avec eux des Arméniens, dont le nombre a été considérablement diminué par la colonie d'émigrés que les Russes, dans la guerre de 1827, ont transportée au delà de l'Araxe. Cette population chrétienne a des hôtes, ou plutôt des maîtres redoutables, qui sont venus lui disputer la jouissance de cette terre, à l'époque où les hordes tatares débordèrent de la Transoxiane sur l'Empire Persan. Ce sont les Afschars, aux mœurs turbulentes, renommés par leur humeur belliqueuse. Nadir-Schah, qui brisa, dans le siècle dernier, le sceptre du Grand Mogol, qui conquit Bokhara et faillit abattre la puissance des sultans, était le fils d'un pâtre de cette tribu. La ferveur de la foi musulmane leur inspire une âpre intolérance, qui les a souvent poussés à la persécution du culte chrétien. C'est après des difficultés inouïes que le catholicisme s'est implanté dans ces lieux. La secte nestorienne, effrayée de son apparition, en appela lâchement au fanatisme turc, pour le faire bannir.

[1] Cet ouvrage remarquable, composé vers le milieu du XIIIe siècle, prouve, à lui seul, combien la science, chez les musulmans de la Perse et de l'Arabie, a suivi, depuis cette époque, une marche rétrograde. Le nom de l'auteur est *Kodja-Nazirud-Din*, dit *Thoussi*.

[2] Bar-Hebræi chron. syria., édit. à Paul. Jacq. Bruns et Guill. Kirtch. Leips. 1788, pref., p. 2.

Il y a vingt ans encore, un catholique aurait exposé sa vie en donnant des marques extérieures de sa foi. Les nestoriens leur imputaient les plus grossières erreurs, entre autres, d'être idolâtres, mot tout puissant pour effaroucher une conscience musulmane. Ils voulaient dire par là qu'ils reconnaissaient la divinité [1] de N.-S. J.-C.

On rapporte à ce sujet que les mollahs, obsédés par les faux témoignages des nestoriens, et voulant s'assurer de la justesse de leurs dépositions, citèrent un jour devant eux les ministres des deux communions. Cet étrange concile s'ouvrit par le Mémoire d'un évêque, qui concluait en engageant les juges à proscrire les catholiques, ces *idolâtres* réprouvés par chaque verset de l'Alcoran. Quand il eut ainsi charitablement parlé, l'un des trois pauvres prêtres catholiques qui composaient tout le parti des orthodoxes, parla en ces termes, avec son simple bon sens : « Respectables mollahs, puisque l'on a invoqué l'autorité du livre de votre prophète, je vais vous prouver que nous sommes plus observateurs de sa lettre que nos adversaires. En effet, n'est-il pas dit, que la *torah* (ou les livres de Moïse), *les Psaumes et l'Évangile sont les trois autres livres* [2]

[1] C'est peut-être pour la même raison que les réformés nous appellent idolâtres.

[2] Cette déclaration est contenue dans la deuxième surate de l'Alcoran, chapitre le plus remarquable du livre, et qui servira de fondement pour élever l'édifice de la future conversion des musulmans, impossible maintenant, jusqu'à ce que la science ait préparé les voies. Que de gens qui se disent chrétiens seraient couverts de confusion, en lisant ces versets où Mahomet reconnaît les miracles et la mission de J.-C., qu'il n'ose pas appeler *formellement Dieu*. Il dit que *Mariam*, c'est-à-dire *Marie*, est son *refuge*; et il la déclare *la plus excellente entre toutes les femmes*. On dirait que le prophète savait la salutation angélique. Un docteur shiite ou persan, embarrassé par une objection

révélés? — Assurément, répondirent les mollahs. — Eh bien! s'il en est ainsi, il faut croire aux vérités qu'ils enseignent. Or, l'Évangile affirme dans cent endroits que N.-S. J.-C. est le fils incarné de Dieu. » En disant ces mots, il lut et interpréta quelques-uns des passages les plus frappants. Les mollahs, qui ne s'attendaient aucunement à un raisonnement aussi adroit, demandèrent aux nestoriens si les textes avient été fidèlement expliqués; et, sur leur affirmative, ils ajoutèrent : « Ces gens ont raison : c'est vous qui êtes coupables den'être pas déjà convertis à l'islamisme, puisque vous prétendez penser comme nous; et, pour votre punition, vous recevrez tous la bastonnade : » sentence qui fut exécutée sur-le-champ.

§. V. — Des trois prêtres catholiques assistant à ce singulier concile.

Le chef des théologiens catholiques était un bon prêtre, converti par l'évêque du Diarbekre. Il s'appelait Ichou, transcription chaldéenne du mot Jésus, que l'on donne au baptême, sans crainte de le profaner, comme chez nous le nom d'Emmanuel. Il avait gagné, depuis quelques années, le prêtre Nebbia [1], qui, en renonçant au nestorianisme, était devenu un pasteur zélé. Nebbia était marié, suivant l'usage des nestoriens, lorsqu'il fut revêtu de la dignité sacerdotale; et il était devenu le père d'une nombreuse famille. Comme ses vertus et sa bonté lui conciliaient

que nous lui faisions à ce sujet, répondit que *Mariam* était la figure de Fatimah, fille de Mahomet et femme d'Ali. Voilà une interprétation du sens privé digne des shiites, les protestants de l'islamisme!

[1] Ce mot, dont le radical se retrouve dans les autres dialectes de la famille des langues dites sémitiques, signifie *prophète*.

l'estime de ceux mêmes dont il avait quitté les erreurs, un prêtre d'entre eux vint lui demander sa fille en mariage. Nebbia la lui accorda; et ce fut seulement après la conclusion du contrat qu'il reconnut sa précipitation à autoriser une alliance semblable, sans le consentement de son évêque. Effrayé par sa conscience, il partit aussitôt pour Khosrova, où résidait alors monseigneur Jean Guriel. Le prélat, déjà instruit de cet acte, le reçoit comme un coupable. Nebbia essuie ses reproches avec le silence et l'attitude d'un repentant. Il demande seulement à son évêque qu'il lui soit permis, comme grâce et pénitence, d'aller remplir les devoirs de son ministère près des chrétiens du village de Nuilli, que la peste désolait. Il y court; et, après avoir opéré de touchantes conversions, il succombe, au bout de quelques semaines, martyr de la charité. Ce sacrifice expiatoire attira les bénédictions du ciel sur sa fille, qui en avait été l'occasion. En effet, persistant avec une fermeté admirable dans l'orthodoxie, elle empêchait son mari de célébrer selon le rit nestorien, en lui disant: « A « quoi bon dire la messe? La messe est-elle possible, sans « la foi à la divinité de notre Sauveur? » Comme les habitants de son village voulaient la contraindre à venir prier dans leur église, elle répondit: « Je n'y mettrai le pied que « lorsque mon mari célèbrera véritablement le divin sacri- « fice; d'ailleurs, c'est une règle établie parmi nous que, « si l'un des membres de la famille est catholique, tous les « autres doivent l'imiter. » Elle justifie la vérité de cette maxime; car ses onze enfants sont devenus successivement les chefs d'onze familles catholiques; et elle a eu la consolation de voir son époux partager ses convictions.

Ce prêtre, connu sous le nom de *Youssoup*, ou Joseph,

était le troisième membre du concile. Sa foi fut plusieurs fois mise à de rudes épreuves par les nestoriens, qui voulaient se venger de sa défection. Ils recouraient à l'intervention des musulmans pour ces lâches satisfactions; et les deux *Quachas* [1], Youssoup et Nebbia, furent souvent condamnés à d'injustes amendes. Ils subirent aussi en commun la peine de la bastonnade, qui leur fut infligée avec tant de barbarie, qu'ils perdirent les ongles des pieds. Ces dignes confesseurs s'estimaient heureux de souffrir persécution pour la justice, et le nombre croissant de leurs ouailles les en dédommageait amplement.

Un jour que Quacha Youssoup cheminait vers Ourmi, pour visiter un malade, il rencontre un prêtre nestorien, accompagné de deux musulmans, sur le grand pont de briques rouges qui avoisine les jardins de la ville. Celui-ci l'arrête et dit aux Turcs : « Voilà un de ces hommes qui « croit et qui fait croire que J.-C. est Dieu. Punissons-le « de son idolâtrie. » Alors ils le saisissent et le poussent sur le parapet, en le menaçant de le jeter à la rivière, s'il confesse la divinité du Sauveur. On était au printemps, et le lit du Nazlou, grossi par les neiges des montagnes, roulait ses flots avec impétuosité. Youssoup affirme courageusement la vérité, et il est précipité dans la rivière. Bien qu'il ne sache pas nager, il se débat si heureusement que le courant l'entraîne vers la rive. Chaque fois qu'il reparaissait sur l'eau, il élevait la voix et la main, comme dans une déposition juridique, et répétait : « Oui ! il est Dieu. « Oui ! il est Dieu. » Paroles qu'il prononçait encore, pendant que le flot le portait sur le rivage. Les deux Turcs,

[1] Ce mot chaldéen signifie prêtre. Les Turcs le prononcent *Kéchiche*. ainsi que les Persans; et les Arabes disent *Quacis*.

arrêtés sur le pont, le considéraient, curieux de savoir ce qu'il allait devenir. Tout surpris de son salut, ils frappèrent rudement le prêtre nestorien qui les avait engagés à cet acte inhumain, et lui dirent : « Chien de mécréant, le « SEIGNEUR JÉSUS [1] est vraiment Dieu, car c'est lui qui l'a « sauvé. »

§. VI. — De quelques autres exemples de foi et de vertu non moins admirables.

Parmi les simples fidèles, nous avons à raconter des traits d'une piété et d'un zèle aussi édifiant. Telle est l'histoire du père de Serkis [2], qui nous servait de surudji dans le voyage. Ce brave homme était venu au bourg de Babari, voisin du lac. La majorité des habitants était catholique. Frappé de leurs bons exemples, il s'unit à leur communion. Peu de temps après, il retourne à Mavana, son village, situé dans la montagne, à l'ouest d'Ourmi. Enflammé de l'esprit de prosélytisme, il expose les principes de sa foi épurée à l'un de ses parents, qui se décide à abjurer le nestorianisme. La prudence les obligeait à un strict secret ; ils trouvèrent le moyen d'exécuter si habilement leur pieux complot d'amener à eux leurs autres frères, que la moitié du village était gagnée, avant que le ministre nestorien et les néophytes mêmes connussent l'innocent conspirateur qui les avait séduits. Lorsque leur majorité fut en état de déconcerter tous les plans d'une op-

[1] Les musulmans, en prononçant le nom de N.-S. J.-C. le font toujours précéder du titre d'*Hazret*, signifiant *Grandeur*, *Excellence*, *Seigneur* : les protestants disent *Christ*.

[2] *Serkis* ou *Sarkis* est le mot arménien correspondant au nom de *Serge*.

position intolérante, ils levèrent le front, et réclamèrent hautement un pasteur catholique. Les prospérités temporelles ne récompensèrent pas le dévouement du père de Serkis. Il fut, comme Job, mis à des épreuves que Dieu réserve sur cette terre à ses favoris. Il avait quatre cents moutons, paissant sur la colline. Les Curdes tombèrent sur le troupeau [1], et en enlevèrent une partie; la maladie fit périr le reste. Comme ses proches cherchaient à le consoler : « Je m'en réjouis avec Dieu, leur répondait-il ; car il y avait dans ce nombre du bien injustement acquis, et la tribulation purifie la faute. » Atteint bientôt d'une maladie mortelle, il disait à ceux qui l'entouraient à son heure suprême : « Le ciel s'est servi de moi pour vous « rendre catholiques ; jurez ici, sur la croix du Dieu qui « va me juger, qu'il n'y aura jamais parmi vous un apostat. « Je ne demande pas d'autre consolation. Pourquoi ces « larmes ? La mort est le commencement de la vie dont « nous vivrons tous, je l'espère, réunis dans le sein de celui « qui vous a fait connaître sa divinité. »

En la ville d'Ourmi, est une famille catholique, qu'on peut appeler le soutien et l'exemple des fidèles de tout le canton. Le chef de la maison, Polonais anciennement émigré, après avoir épousé Rachel, fille chaldéenne, entra au service du roi de Perse, parvint au grade de major et mourut bravement au champ de bataille. Il laissait trois garçons, dont les deux aînés remplacent déjà honorablement leur père dans l'armée. L'un d'eux, nommé Sukan [2],

[1] « Tandis qu'il parlait encore, un autre vint et dit : *Les Casdim*, ou *Chaldéens*, se sont jetés sur les chameaux ; ils ont saisi les brebis, et les ont frappées du tranchant de leur épée. » (Job., chap. I, vers. 17.)

[2] Prononciation chaldéenne du nom de Jean, très-différente dans les

fit, à dix-sept ans, une noble réponse au feu roi Feth-Ali-Schah, qui le pressait de se faire musulman, en lui promettant toutes ses faveurs. « Roi, lui dit-il avec une assurance digne des premiers martyrs chrétiens, mon père est mort pour vous; moi, je suis prêt au même sacrifice; mais, si vous me parlez de quitter ma religion, reprenez cette épée et tournez-la contre votre serviteur; » et il portait la main à son ceinturon, pour la détacher. Le Schah, émerveillé de tant de magnanimité, le récompensa, en l'élevant à un plus haut grade. Le courage de sa bouillante jeunesse le portait, à cet âge, à se servir de la même épée pour redresser tous les torts faits aux catholiques. Ayant appris que les évêques nestoriens tenaient une sorte de conciliabule contre les prêtres orthodoxes, et qu'ils avaient insulté l'un d'eux, il entre armé dans l'assemblée, et les menace de sa colère, s'ils ne cessent leurs intrigues. Sa famille étant la seule d'entre les Chaldéens-Persans qui se soit élevée du rang de raïa à la dignité de *Khan*, les évêques, par crainte de son influence, usèrent ensuite de modération.

A Ardischer [1], nous avons trouvé la veuve des Saintes Écritures, la femme forte, active, vigilante, résignée dans la misère et élevant sa jeune famille dans la crainte de Dieu. Longtemps seule au milieu des nestoriens, avant que le catholicisme se fût propagé dans le village, elle résista courageusement aux persécutions et aux attaques de ceux qui voulaient l'entraîner dans le schisme. Elle leur di-

dialectes et les langues de l'Orient. Les Arabes le prononcent *Iahïa*, et les Arméniens *Channès*.

[1] Nom persan de l'ancien roi que les Grecs appellent Artaxerce. Ce n'est pas ici le lieu de dire comment un souvenir aussi mémorable est attaché à ce village.

sait : « Je suis pauvre ; mais j'ai la foi, trésor préférable à toute richesse. Je suis faible, mais ma volonté est forte ; et jamais elle ne cédera. » Avec quel contentement de cœur elle nous offrait son pain blanc et ses raisins ! Comme ses enfants étaient propres, modestes et respectueux, en baisant la main du missionnaire ! Les bénédictions du Seigneur sont véritablement sur cette maison.

§. VII. — De ce qui manque aux prêtres et aux églises catholiques de la Perse.

En publiant les vertus et les mérites que nous avons découverts, en passant, au sein de ce petit troupeau catholique, l'amour de la vérité nous oblige à dire en même temps ses imperfections ; parce que, provenant non de sa nature, mais de sa misère et de son abandon du reste de la catholicité, ce sera une preuve nouvelle de la nécessité où nous sommes de venir immédiatement à son aide. Excepté le patriarche, qui a reçu, à Rome, de la Propagande, le bienfait d'une éducation ecclésiastique complète, les autres prêtres n'ont et ne peuvent avoir la science propre à leur assurer une supériorité avantageuse sur le clergé nestorien. Lorsque les ressources manquent pour l'entretien d'un seul maître d'école, comment pouvoir former un collége et un séminaire ? Le lévite destiné à la prêtrise est l'enfant qui a eu le privilége d'apprendre à lire les Psaumes ou l'Évangile et à tracer les caractères de l'alphabet dit nestorien. A cette instruction primaire, il ne peut ajouter que la connaissance de la liturgie nécessaire pour le ministère, et quelques notions pratiques relativement à la direction spirituelle. Du reste, nulle étude

de l'histoire de l'Église, du dogme, des canons et de la morale. Le prêtre n'est pas théologien ; il a seulement le zèle des fonctions actives du sacerdoce. Les traités les plus élémentaires manquent complétement dans la nation, qui possède à peine quelques exemplaires des Livres Saints; et, comme le plus lettré est celui qui, outre le chaldéen, sa langue maternelle, peut comprendre et parler celle des Turcs, il n'est guère probable que ceux-ci lui fournissent jamais les moyens de se former dans la science chrétienne. Heureux encore, lorsqu'il a la faculté d'étudier grammaticalement la langue de la liturgie, que parlaient ses pères, et qui n'est plus comprise des gens du peuple.

Mais cette éducation si désirable suppose les loisirs et la paix d'une existence indépendante et assurée, état impossible au milieu de la détresse qui afflige la nation. Et cette détresse est telle qu'un vertueux prêtre me disait : « Longtemps j'ai refusé l'honneur du sacerdoce, dans la « crainte de ne pouvoir subsister, si je renonçais au mé- « tier qui fait ma ressource. J'ai cédé enfin aux sollicita- « tions de l'évêque, comme à l'expression de la volonté « divine ; et je vous avouerai que la visite des malades, la « confession des fidèles, l'enseignement du catéchisme « diminuent lentement mes heures de travail manuel, et « que la toile que je tisse ne peut plus me faire vivre. Il « faut que la Providence y supplée; c'est à elle que je « m'abandonne. » L'histoire de ce prêtre est celle de tous les autres. En descendant de l'autel, ils vont remuer la terre des champs, pourvù qu'ils n'en soient pas empêchés par l'accomplissement d'un devoir. L'un d'entre eux, dont les mains et le visage noircis par le soleil attestaient le travail violent qui remplissait ses loisirs, me disait encore :

« L'homme doit gagner son pain à la sueur de son front ; « je ne me plains pas de mon labeur. Mon seul regret est « de ne pouvoir faire l'école aux petits enfants, si dési- « reux d'apprendre à lire. » Comment leur resterait-il du temps pour préparer les instructions nécessaires au peuple et évangéliser leurs frères égarés, lors même que la nature de leurs occupations ne s'opposerait pas au libre exercice de l'intelligence ?

La parole de Dieu est donc rarement distribuée aux fidèles ; et certes, leur attachement à la foi catholique, malgré ce dénûment spirituel, fait heureusement augurer pour l'avenir, lorsqu'ils recevront de nous les secours et les lumières que nous sommes tenus consciencieusement à leur fournir. Que dire de la partie extérieure du culte, dont la décence et la dignité sont aussi nécessaires à la pratique de la religion catholique que la parfaite connaissance et l'intégrité des dogmes et des mystères, dont chaque cérémonie est comme le corps et le vêtement ? Si la foi de ces âmes est assez vive pour reconnaître les miracles de l'amour divin à travers ces ombres d'un rite exécuté sans pompe et sans joyeuse magnificence ; si la nudité de l'autel et du sanctuaire leur retrace plus fidèlement l'étable du Dieu qui a voulu naître pauvre, que du moins, aux yeux charnels de leurs frères, encore retenus dans le schisme, les églises perdent cet air de tristesse et de délaissement qui les assimile à des chapelles nestoriennes ou protestantes ! Qu'au contraire elles les édifient tous, par un reflet de la splendeur solennelle que le catholicisme, seul entre toutes les religions, sait répandre sur son culte, dans de justes mesures. Sans la généreuse charité de M. Brisset, supérieur des Lazaristes français de Constan-

tinople, qui trouvait le moyen d'assister les catholiques dans les contrées les plus lointaines, les prêtres manqueraient même des habits indispensables à la célébration des Saints Mystères. Ceux qu'ils ont reçus ont été divisés entre les diverses paroisses; et chaque église possède, pour tout ornement, une étole, qui sert à chaque cérémonie et dans toutes les fêtes de l'année [1].

Combien de cathédrales et de simples chapelles en France pourraient, sans s'appauvrir, leur envoyer le superflu de leurs vêtements sacerdotaux! Ce qui vous paraît usé et hors de service acquerrait ici un prix inestimable. La société de la Propagation de la foi devrait élargir, sous ce rapport, le cercle de ses bonnes œuvres et transmettre des aumônes nouvelles aux maisons des Lazaristes, qui, des montagnes du Liban jusqu'à Constantinople, les répartiraient entre les églises de l'Asie occidentale.

Nous dirons encore que les autels manquent de tabernacles, et que le fidèle ne peut venir se prosterner devant le Dieu perpétuellement présent, l'indigence générale ne permettant pas de faire l'achat d'un ciboire ou d'un osten-

[1] L'église épiscopale de Khosrova, bâtie en briques de terre, desséchées au soleil, est éclairée par une simple ouverture, faite à son toit plat. Ses colonnes sont deux troncs de sapins vermoulus; et les enfants, ainsi que beaucoup de femmes, ne peuvent assister à la messe durant l'hiver, parce qu'ils seraient obligés de se prosterner sur une terre humide et nue. Les tuniques de l'évêque et des deux autres desservants sont d'une toile grossière. Quelques lumières éclairent l'autel. Les chantres sont de simples villageois, sans costume ecclésiastique. Cependant, aux jours de la semaine sainte, les nestoriens, les Arméniens-schismatiques, les Curdes, les Turcs, et même quelques Juifs, viennent regarder les cérémonies, surtout celle du lavement des pieds; et, satisfaits du spectacle, ils disent: « Ces chrétiens-là savent mieux prier que nous. »

soir. L'église épiscopale de la Perse, celle dont les ressources sont plus abondantes, ne reçoit annuellement qu'une douzaine de tomans, c'est-à-dire environ cent vingt francs de notre monnaie; et il faut qu'une somme aussi modique couvre les frais du culte, d'entretien et de réparation. On conçoit à présent que les prêtres doivent pourvoir à leur subsistance par le travail des mains et par l'industrie de quelque métier, puisqu'ils ne peuvent user du droit que leur reconnaît saint Paul, de vivre de l'autel. Les églises catholiques d'Arménie ne sont pas encore dans un besoin aussi pressant que celles de la Chaldée.

§. VIII. — Que les chrétiens d'Orient espèrent en nous.

Si, comme nous en avons la ferme conviction, les fidèles de l'église d'Occident, instruits de la détresse de leurs frères de Perse, s'empressent d'envoyer des secours, le catholicisme se relèvera glorieux dans ces contrées, et y prendra accroissement, comme aux beaux jours de l'église orientale. Les communions dissidentes, éveillées par quelques échos de la parole qui retentit par la presse aux cent bouches, pressentent comme l'approche d'un changement heureux. C'est vers nos contrées que les regards sont tournés; et tous les cœurs attendent l'heure du salut avec une sécurité d'espérance qu'on dirait appuyée sur des promesses prophétiques. A la vérité, un grand nombre, séduits par les illusions du temps et de la chair, comme jadis les Juifs, ne souhaitent que des prospérités terrestres, sans penser qu'elles viennent par surcroît avec le règne de la justice, dont elles sont le fruit et la récompense. Mais tous espèrent et vivent de la pensée de cet avenir. « Est-ce vous

qui êtes envoyé pour finir nos misères et commencer l'ère nouvelle, nous répétaient, dans toute l'Arménie, les chrétiens, joyeux de notre arrivée? — Oui, osions-nous leur répondre, le règne de la paix et de la vérité vous est apporté; préparez-vous à le recevoir, et rendez droits vos sentiers. » Puis nous leur expliquions comment, en demeurant soumis au maître que la Providence leur a temporellement imposé, ils pouvaient s'affranchir du joug de l'ignorance et de l'erreur, avec plus de facilité que s'ils passaient sous telle autre puissance chrétienne. Nous devons, en effet, rendre ce témoignage aux Turcs, qu'ils laissent aux chrétiens le libre exercice de leur foi, et que, si l'injustice ou la cupidité opprime le corps, la conscience est toujours respectée, comme un sanctuaire inviolable. Or, il est écrit: « Craignez surtout ceux qui peuvent tuer l'âme. »

§. IX. — De la complète liberté religieuse, existant actuellement pour les chrétiens de la Perse.

Sous le règne des Sassanides, la Perse, corrompue par les doctrines sensuelles du magisme[1] dégénéré, repoussa et combattit le christianisme, trop sévère dans sa morale, avec un acharnement qui ne céda qu'à l'épée et au symbole indulgent de l'islamisme. Les chrétiens, séparés par le schisme du centre vital qui distribue dans tous les membres du corps catholique le mouvement et la charité, disparurent du royaume, ou demeurèrent clair-semés dans quelques villes, comme des rejetons d'une plante devenue inféconde. Un petit nombre s'arrêta dans la vallée, fron-

[1] *Voyez* la première partie de cet écrit, adressé à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

tière de l'Arménie chrétienne, qui les pouvait parfois protéger ; et ils suivirent les phases mobiles de sa destinée. Parmi eux sont compris les catholiques dont nous parlons.

Plus encore qu'en Turquie, où les patriarches grecs et arméniens de Constantinople, effrayés des progrès du catholicisme, ont acheté un firman qui commande, de par l'autorité musulmane, de rester dans le schisme, quand même la conscience solliciterait d'en sortir, les chrétiens, dans le royaume de Perse, jouissent d'une liberté spirituelle inconnue même dans nos États chrétiens. Elle est le résultat de la liberté individuelle, bien inestimable, qui compense, pour ainsi dire, tous les autres vices sociaux.

Il y a dans les mœurs de ce peuple, dont la moitié vit en tribus nomades [1], quelque chose du temps des patriarches. Chacun se transporte à l'ouest ou au levant, au sud ou vers le septentrion, sans avoir à rendre compte à qui que ce soit de sa vie vagabonde. Là où coule une source limpide, au pied d'un coteau verdoyant, on s'arrête, on dresse sa tente, pour savourer les jouissances de la nature et du soleil, sans avoir la peine de dire à qui que ce soit : « Ote-toi de mon ombre. »

Si le pouvoir était moins insatiable et plus riche, si l'industrie augmentait les produits d'un sol fertile, les chrétiens jouiraient, nous le répétons, d'une sécurité que pourraient envier beaucoup de nos frères d'Occident. En

[1] Nous préparons en ce moment un travail sur cette population flottante, connue sous le nom d'*Ilats*, et nous essayons de classer ses tribus d'après leurs dialectes, attenant au turc ou à l'ancienne langue persane, d'après leurs mœurs, les sectes auxquelles ils appartiennent, et leurs traditions historiques.

effet, l'autorité musulmane n'intervient dans aucun des actes religieux. Elle leur abandonne, comme affaire de famille, tout ce qui rentre dans le domaine de l'Église. L'homme peut quitter la voie qui lui est démontrée fausse, sans être responsable à un autre qu'à Dieu de cette démarche, la plus importante en ce monde.

Nous en citerons deux exemples. Les nestoriens, voulant empêcher l'accroissement des catholiques, députèrent quelques-uns de leurs prêtres au gouverneur de Khoi, petite ville de la province. C'était alors Akmed-Khan; les envoyés exposèrent au musulman que l'intérêt de la patrie les obligeait à déclarer que, dans tel canton, tels chrétiens avaient osé se faire *Francs*, c'est-à-dire catholiques : synonyme remarquable, puisqu'il identifie, dans l'opinion des schismatiques d'Orient, la qualité spirituelle et nationale de ceux dont ils reconnaissent et envient la supériorité. Le gouverneur écouta la requête, et leur dit : « Mais, ces nouveaux Francs, dont vous me parlez, continueront-ils à me payer l'impôt, s'acquitteront-ils des corvées, me rendront-ils les mêmes honneurs, lorsque je les visiterai? — Oh! pour cela, répondirent les prêtres, ils resteront ce qu'ils étaient auparavant. — Allez-vous-en donc avec vos plaintes, leur dit Akmed-Khan. Il m'est bien égal qu'ils ne soient plus *Kafirs*[1], comme vous. Ils peuvent encore, s'ils le veulent, devenir Juifs. »

Une autre fois, un catholique de Khosrova, réduit à la dernière détresse, conçut la malheureuse pensée d'amé-

[1] Le *Kafir*, d'après la définition des théologiens musulmans, *est un homme sans religion, ou qui fait profession ouverte d'incrédulité*. C'est le nom qu'ils donnent à tous ceux qui ne partagent pas leurs croyances. Les Turcs l'ont changé en celui de *Giaour*.

liorer son sort en embrassant l'islamisme. Dans ce dessein, il alla à Salmas trouver le mollah Baquir, revêtu de la dignité de *Scheik-ul Islam*, ou de chef spirituel des musulmans de la ville. Celui-ci, qui n'avait jamais vu une apostasie pareille, en devina le motif et eut pitié du prosélyte. « As-tu averti ton *Khalifa*[1]? lui dit-il. — Non, répondit l'autre. — Eh bien, suis-moi; » et il le conduisit à ses serviteurs, qui le bastonnèrent rudement. « Voilà pour la peine d'être mauvais chrétien, ajouta-t-il. Va maintenant chez toi recevoir la même récompense. »

§. X. — De la mission protestante américaine établie dans la ville d'Ourmi.

Le moment nous semble aussi favorable que les lieux propices pour annoncer à ces peuples la parole de vie. La meilleure preuve que nous en puissions donner, c'est la formation d'une mission protestante dans la ville d'Ourmi. En 1829, MM. Schmith et Dwight, envoyés par la Société américaine instituée pour la propagation de la foi *dite chrétienne*, explorèrent le nord de l'Arménie et la province persane de la Chaldée. Convaincus de la bonne disposition où sont les chrétiens d'accepter un nouvel enseignement religieux, ils conseillèrent au comité de la Société, résidant à Boston, d'organiser ici une maison de missionnaires. En 1833, au mois de mars, M. Justin Perkins fut désigné et envoyé pour diriger l'œuvre, qui ne commença réellement qu'en 1835.

Nous soumettrons à ce sujet quelques observations au

[1] *Khalifa* est le mot *Khalife*, signifiant *Successeur*, *Substitué*, que les musulmans de ces contrées donnent aux évêques, comme s'ils savaient qu'ils sont les vicaires du vicaire de J.-C.

lecteur, en nous gardant de laisser couler sous notre plume aucune de ces paroles acerbes et de ces accusations passionnées que la publication[1] mensuelle de l'honorable compagnie prodigue contre notre communion et notre culte. De plus, ayant l'avantage d'être près des membres de la mission, d'apprécier les qualités de leur caractère et de connaître tous les sacrifices qu'ils font pour la propagation de *leur foi*, nous ne pouvons improuver en soi un acte que nous venons conseiller présentement à nos frères, en leur reprochant d'avoir été devancés par des protestants. Mais, d'un autre côté, en témoignant de notre respect pour les personnes, nous avouons la plus franche opposition aux doctrines qu'elles professent. Pèlerin de la foi, plus encore que de la science, nous avons fixé la tente du voyage en ces lieux, pour leur disputer les âmes qu'ils convoitent; et nous resterons ferme à ce poste, jusqu'à ce que les catholiques d'Occident envoient des auxiliaires. La Perse et le centre de l'Asie occidentale deviendront, s'il plaît à Dieu, une lice ouverte aux chevaliers de la religion catholique; et le monde entier connaîtra comment et pourquoi ils ont triomphé.

Si telle est la déclaration de guerre d'un profane enfant du siècle, que la grâce n'a exhaussé à aucun des degrés de la hiérarchie, que nos adversaires doivent-ils donc attendre des ministres du Dieu vivant, brûlés du zèle de l'apostolat et façonnés à sa dure école. Pour eux, les privations sont une habitude; les obstacles, les fatigues,

[1] The Missionnary Herald, n° 47. Washington-Street. Boston, prix 1 dollar 50 cent. par an. Nous exhortons les catholiques à lire ce journal, qui, en les instruisant de l'esprit et des œuvres de la Société américaine, les convaincra de l'opportunité de les combattre avec leurs propres armes : conflit utile à la religion et à l'humanité.

un sujet de joie, et la pauvreté fait leur orgueil; parce qu'elle les rend plus semblables à leur maître. Ils n'ont d'autre famille que le troupeau tout entier de J.-C; et sa sainte Église est la fidèle épouse qui attire tout leur chaste amour. A ces avantages sur les ministres protestants ils joindront la force irrésistible de la doctrine.

En effet, quel est le symbole des membres de la Société américaine? Celui des protestants avancés et conséquents, c'est-à-dire affranchis de tous les préjugés des *idolâtres* ou catholiques. Déjà arrivés au déisme, le fond de leur cœur nie la divinité du Christ; quoique l'aveu de ce mystère expire sur leurs lèvres. C'est à cause de cette communauté de foi avec les nestoriens qu'ils sont venus établir au milieu d'eux une mission. Mais ceux-ci n'ont point encore réduit leur culte à la très-simple expression de l'Évangile commenté par le jugement individuel. Ils n'ont pas cité au tribunal d'une critique faillible le corps des sacrées Écritures. Ils ont accepté toute la parole de Dieu, et tiennent à leur liturgie, vieille de quatorze siècles. Le canon de la messe est le même que celui des catholiques, à part les noms des hérésiarques qui le profanent. Ils prononcent intégralement les paroles sacramentelles, et croient, en communiant, participer au sang et à la chair de N.-S. J.-C., c'est-à-dire se nourrir de la substance divine et humaine. Ils administrent les sacrements du baptême, de l'ordre et du mariage, selon le rit catholique. Le docteur Ébedichou Sobensis et Joseph II, patriarche nestorien, nous assurent que cette église a retenu longtemps l'usage de la confession, de l'extrême-onction et de la confirmation. Ils prient pour leurs frères trépassés. Ils observent des jeûnes plus rigoureux que les

plus rigoureux catholiques. Aussi nous accusent-ils de relâchement, parce que nous mangeons du poisson, les jours de simple abstinence. Ils ont une hiérarchie ecclésiastique si sévère dans sa discipline que l'évêque ne peut manger de viande un seul jour de l'année. Ils ont conservé le culte des saints; la croix orne leurs temples; et son signe commence et termine toutes leurs prières. Le célibat est la condition de la dignité épiscopale; et le prêtre marié n'en est jamais reconnu digne. Ils n'ont point pour église une salle, ni pour autel le tapis vert d'une table, paré de l'Évangile. En un mot, ils croient à tout ce qu'ont renié les ministres américains; ils pratiquent tout ce que ces messieurs rejettent. Cependant ces messieurs se flattent de les convertir; mais à quoi? La négation du symbole n'en est pas un.

§. XI. — Premier moyen qu'emploieront les missionnaires catholiques pour ramener les schismatiques.

Les missionnaires catholiques n'ont qu'une chose à dire aux nestoriens : « Croyez à l'Église, une comme la « vérité; et, si vous ne pouvez prétendre la composer « tout entière, où est-elle, ainsi que son chef? Recon- « naissez cette tête du corps spirituel; et vous serez trans- « formés en un de ses membres, vous vivrez de sa vie, « vous croirez par sa foi; et alors vous vous dégagerez de « tout l'attirail de ces arguments aristotéliques contre la « dualité des natures, distinctes dans l'unité de la per- « sonne du fils de Dieu, objections vieillies, que vous ré- « pétez, sans les comprendre, et qu'il faut laisser à l'or- « gueilleux, aveuglé par la lumière de son évidence. »

Voici l'unique point où il faut placer toute controverse avec les dissidents de l'Orient ou de tout autre pays : nécessité d'une société religieuse, une, universelle et perpétuelle, comme la vérité ; nécessité d'un chef visible, comme elle, et investi des mêmes caractères ; réunion de ces caractères exclusivement dans le catholicisme. Cette société est celle que rêvent, en dehors d'elle, les philosophes, comme la vocation dernière de l'humanité ; et quiconque ne se croit pas plus ou moins que les autres hommes doit s'enorgueillir avec raison d'être une goutte d'eau perdue dans cette mer sans fond et sans rivages.

Une grenouille, dit un poète mystique des Persans [1], chantait, sur le bord de la mer, les louanges de l'Océan. Des poissons, l'ayant entendue, conçurent un ardent désir de connaître cette mer, et se mirent en route pour la trouver. En nageant, ils tombèrent, par hasard, dans les filets d'un pêcheur, qui les entraîna hors de l'eau ; mais, à force de se débattre, ils y retombèrent ; et c'est alors qu'ils connurent pour la première fois l'Océan qu'ils cherchaient.

Le chant de la grenouille, suivant nous, est la voix de la vérité : les poissons sont tous ceux que prend dans ses filets une raison captieuse ; et le catholicisme est la seule mer possible, qu'ils connaissent en se laissant choir dans son sein.

Oui ! l'union dernière du genre humain, que salue le génie, plongeant son œil inquiet dans l'avenir, et qu'espère, à ses côtés, le dernier des fidèles, pour la glorification nécessaire du règne de Dieu, ne peut s'accomplir que par le catholicisme, dont le nom exprime déjà ce fait, et qui possède seul les éléments d'une société une, sainte,

[1] Djami.

vraie, possible dans tous les lieux, compatible avec tous les temps et immuable, comme la parole qui l'a fondée. Pourquoi donc chercher ailleurs ce qui est introuvable, et vouloir organiser solitairement l'œuvre qu'il a commencée et qu'il poursuit sans cesse, dans sa marche lente, mais progressive?

§. XII. — Chances de succès pour une mission catholique.

Les ministres protestants ont établi à Ourmi et dans les villages voisins quelques écoles, fréquentées par quelques enfants nestoriens. Comme la compagnie a la générosité de donner une rétribution mensuelle à ses disciples, il serait difficile de décider si c'est l'amour de l'instruction ou un autre intérêt qui les attire. Les Arméniens et les Juifs se sont contentés des Bibles qu'on leur a distribuées, sans vouloir de ce libéral enseignement. Trois évêques et quelques ministres nestoriens leur prêtent, moyennant une pension, le concours de leurs services; mais, de conversions, il ne s'en est pas opéré une seule, ainsi que nous l'avons vérifié, nous-même, sur les lieux. Nous le comprenons facilement. Quel culte pourraient leur donner ces messieurs, qui ont aboli même celui de leurs pères? Quelles croyances substitueraient-ils à leur symbole, eux dont la foi est de ne pas croire à tout ce qui la constitue?

L'été dernier, un prêtre de nos vieux *Chaldéens*[1], attiré par la renommée que des Francs étaient venus se dévouer à l'enseignement de la nation, descend de sés montagnes et vient à la ville d'Ourmi. Mais, quand on lui explique que, pour embrasser la nouvelle doctrine, il

[1] *Voyez* la première partie de cet écrit.

faut abjurer tout ce qu'il croit et pratique, il secoue la tête, et remonte vers ses montagnes, en disant à un de nos frères : « J'étais venu chercher des apôtres, et je n'ai pas trouvé des chrétiens. »

« Ah ! Monsieur, me disait, dans sa naïveté, une vieille femme chaldéenne, dites-nous, je vous prie, ce qu'est le *Nouveau monde;* puisque les gens qui en viennent, prêchent une religion si nouvelle. [1] »

Les missionnaires catholiques ont déjà, à eux, outre les villages orthodoxes, plus de trente autres villages, formant le diocèse d'un évêque, dont nous tenons entre les mains un acte, écrit de son *qualem* [2] et revêtu de son sceau pastoral, par lequel nous sommes autorisés, soit à former des écoles, soit à instruire ses ouailles. De plus, il a juré de devenir le premier catholique de son troupeau. Si l'argent, *que ronge la rouille*, lui avait paru préférable au trésor de la vérité, il aurait été enchaîné, depuis longtemps, par la reconnaissance à la cause de ces MM. Américains, qui l'ont comblé de largesses, et qui ont pris la peine de faire construire, à grands frais, dans sa maison, une salle d'école, encore vide, qu'il nous a livrée, à nous ses hôtes, comme chambre de réception. Nous avons su que le chef de la mission protestante, alarmé de cette bienveillante hospitalité, est revenu depuis solliciter le prélat, avec des arguments autres que ceux de la théologie et de la logique, mais sans résultat satisfaisant. Tous les hommes n'ont pas la force de vendre leur conscience. Il veut, lui et ses fidèles, rentrer dans l'unité. Que son

[1] Le peuple les appelle les *Anglais* de *Yeni-Dunia* ou du Nouveau monde.

[2] Roseau qui sert généralement de plume aux Orientaux.

église a-t-elle de commun avec l'honorable compagnie de Boston? Il veut imiter l'exemple de ces catholiques, qui remplissent déjà la moitié de son village, et dont il envoie nos prêtres confesser les moribonds, en disant : « Allez donc prendre à l'article de la mort ceux qui vous ont échappé de leur vivant. » Nous en appelons pour témoins ces hommes, ces femmes et leurs petits enfants, qui, encore nestoriens, venaient saisir la bride de notre cheval et nous arrêtaient, en disant : « Restez : nos maisons sont à vous; et vous aurez aussi nos âmes, car c'est le Seigneur qui vous a envoyés pour notre salut. »

Nous avons promis de revenir; ils nous attendent, l'automne prochain : c'est à vous, lecteurs catholiques, de décider si nous les aurons trompés [1].

§. XIII. — Que le catholicisme seul peut améliorer l'état de la femme en Orient.

S'il y a un point qui montre principalement le côté faible du protestantisme et son impuissance à effectuer dans les sociétés chrétiennes de l'Asie aucun changement radical, c'est celui qui concerne l'affranchissement de la femme et sa réintégration dans sa dignité, dont elle est redevable au catholicisme. Tous, n'oublions jamais que, sans la religion, qui seule sait honorer la très-sainte Vierge, mère du Christ, la femme n'aurait point acquis

[1] Les catholiques d'Angleterre sauront que déjà, dans la Chaldée catholique, les fidèles prient, le jour désigné par l'association de lord Spencer, pour le triomphe de leur cause, qui est la nôtre. Nous espérons que cette nouvelle excitera leur sympathie. Qu'ils se rappellent aussi la généreuse assistance que reçut de la France, en 1831, la population affamée de l'Irlande!

chez nous l'influence dont elle jouit, influence si louable et si légitime, quand elle est appliquée au bien. Les hommes et surtout les femmes de l'Occident s'imaginent volontiers que, dans tous les lieux du monde, un esprit chevaleresque a créé ce culte, que notre langue appelle galanterie. Les uns et les autres sont dans une erreur profonde; et le voyageur qui pose le pied sur une terre musulmane est frappé tout d'abord de cet air de veuvage qui attriste toute la société. S'il y cherche la femme, il ne la voit nulle part; car, comment donner ce nom à un être enseveli tout vivant dans le suaire de son voile, astreint en public à un silence absolu, et fuyant, comme indigne ou impur, la présence de l'homme, qui ne l'élève même pas, dans sa loi, à l'état de personne.

Cette anomalie, preuve suffisante de la fausseté du symbole qui la consacre, est passée de la société musulmane dans les mœurs des chrétiens qu'elle a assujettis. Leur femme, il est vrai, ne croit pas aussi crédulement que celle des fils de Mahomet rompre le lien du mariage en montrant la moitié de son visage à l'étranger; mais elle est toujours une esclave, occupée des soins les plus rebutants du ménage, et qui, du jour où elle a été vendue à son mari par un contrat, n'a aucun repos à espérer dans son labeur [1].

[1] Non-seulement la femme n'apporte aucune dot au mari; mais celui-ci doit, pour l'obtenir, donner au père une somme d'argent, qui s'appelle *Pernitha* chez les Chaldéens. Le marché est débattu entre les parents et amis des deux fiancés, comme s'il s'agissait de la vente d'un animal domestique ou d'un meuble. La naissance d'une fille n'est jamais un sujet d'allégresse dans une maison. Que de fois des musulmans ne se sont-ils pas plaints à nous de n'avoir point d'enfants : ce qui voulait dire, dans leur bouche, qu'ils n'avaient que des filles!

Il n'y a que chez les catholiques arméniens de Constantinople et de quelques autres localités de l'Asie, comme Tokat et Angora, qu'on trouve, dans la compagne de l'homme, la juste conscience de sa dignité et cette pudique liberté qu'a autorisée le Sauveur des hommes, dans son entretien avec la Samaritaine.

Les ministres américains resteraient des siècles dans ce pays, ils gagneraient tous les hommes à leur doctrine, qu'ils n'auraient encore accompli que la moitié de leur tâche; parce que jamais ils ne pourront étendre leur influence sur la femme, ni pénétrer dans le sanctuaire de la famille. Le père se garderait de laisser entrer sa fille dans une chambre, que la présence d'une Bible ne transforme point à ses yeux en un temple. L'unique expédient serait peut-être que la partie féminine du troupeau fût confiée à l'administration spirituelle des épouses de ces Messieurs!

Il y a plus de chances de succès pour nos missionnaires catholiques, qui commenceront par organiser des écoles pour les petites filles [1], aussi bien que pour les garçons. Quant aux femmes, elles apprendront dans les prônes et les sermons des dimanches et des fêtes, et surtout au tribunal de la confession, à connaître les droits et les devoirs qui leur fixent dans la société le rang qu'elles méritent.

[1] La première maison d'éducation pour les jeunes filles organisée sur une terre musulmane a été fondée à Constantinople par nos missionnaires lazaristes, au mois d'avril 1838.

§. XIV. - Avantages que nous retirons des missions protestantes.

Nous n'avons pas toutefois l'intention de rebuter les membres de l'honorable compagnie américaine. Loin de craindre, comme eux, la concurrence de nouveaux ouvriers venant glaner dans le champ de l'Église, nous nous réjouissons en Notre-Seigneur J.-C., de l'œuvre qu'ils ont entreprise dans plusieurs contrées, depuis le commencement de ce siècle. Ils ont traduit les Saintes Écritures dans les idiomes les moins connus; ils ont colporté et semé des milliers de Bibles et d'Évangiles, de l'orient au couchant; ils ont ouvert des écoles qui habituent le peuple à apprécier l'instruction; ils ont, d'après leurs rapports, converti un certain nombre d'*Idolâtres*, c'est-à-dire de païens, dans l'Inde, le royaume de Siam, la Polynésie, l'Austrasie, le sud de l'Afrique et le nord de l'Amérique.

Certes, nous glorifions Dieu qu'ils aient poussé tant d'âmes à moitié chemin de la vérité, parce que nous les conduirons plus tôt au terme. Nous les remercions de nous laisser seulement la peine de revoir et de corriger leurs traductions. Nous serons reconnaissants, en entrant par toutes les portes qu'ils ont ouvertes avec tant de difficultés; et surtout nous leur savons gré d'aiguillonner aujourd'hui le zèle et la charité des catholiques par l'exemple de la vaste propagande dont ils leur ont emprunté l'idée.

§. XV. — Plan proposé pour la conversion des chrétiens schismatiques de l'Asie.

La propagande que nous allons exercer ne sera pas efficace, si elle ne s'établit simultanément sur plusieurs points, de manière à couvrir de son réseau toute l'Asie occidentale. Déjà les Lazaristes occupent Damas, Alep, le Liban, plusieurs îles de la Grèce, Smyrne et Constantinople; et nous espérons qu'ils accepteront la nouvelle mission de la Perse. Il reste encore toute l'Arménie, le Pont, la Cappadoce, la Galatie, dont les habitants se glorifient, comme nous, d'être fils des Gaulois, la Cilicie, le Diarbekre et les pays formant, sous les noms d'Assyrie, de Mésopotamie et de Babylonie, la terre des Chaldéens.

Le champ est large; et plusieurs millions d'âmes peuvent être sauvées. Nous appelons donc tous les ouvriers sollicités intérieurement du désir de travailler à la vigne du Seigneur. Le bien n'admet pas de monopole, et il ne s'effectue jamais plus merveilleusement que par le concours unanime de forces en apparence différentes. L'émulation est excitée; et ce que l'un n'avait pas prévu, l'autre le devine et l'exécute. Nous voudrions que les Dominicains revinssent prendre les missions de la Chaldée occidentale. Pourquoi la société zélée et puissante des Jésuites ne reverse-t-elle pas sur ces régions l'excédant des forces qu'elle ne peut employer dans les contrées chrétiennes? Que les simples prêtres, qui ont la curiosité et les moyens de venir examiner les chrétiens d'Orient, se mêlent à eux; et, en échangeant leur langue contre un idiome nouveau, ils leur inoculeront quelques germes d'orthodoxie.

Comment la congrégation vénitienne des Arméniens, au lieu d'imprimer dispendieusement certains ouvrages neutres ou conciliateurs, sur des questions et des vérités qui n'admettent ni milieu ni conciliation, ne se souvient-elle pas que sa patrie est encore opprimée sous le poids d'erreurs que son premier devoir est d'anéantir? Qu'elle sache que, en traversant le faubourg arménien de Sébaste (Sivas), nous avons salué la chétive maison où naquit Méchitar, son immortel fondateur; et il n'y avait pas un seul catholique dans le lieu, pour comprendre notre salut religieux! Pourquoi tant de prêtres arméniens catholiques dans Galata et Péra, lorsque, faute de prêtres, leurs frères meurent, en Arménie, schismatiques et quelquefois musulmans? Que la congrégation des Méchitaristes de Vienne détache vers la terre de S. Grégoire l'Illuminateur quelques-uns de ses jeunes membres, en qui nous avons cru entrevoir de futurs apôtres de la vérité!

En un mot, Francs et Arméniens, que tous se mettent à l'œuvre; et que ceux-ci perdent l'habitude de ces petites distinctions de race et d'école, comme si tous nous n'étions pas les mêmes membres du corps un et indivisible de J.-C. et de la sainte Église [1]. Les premières positions qu'il faut accaparer dans l'Arménie sont Trébizonde, Erzeroum, Tokat, Erzingam, et surtout Van, d'où il est facile de mettre la main sur le rocher d'Aghthamar. Quant à l'autre patriarcat de Sis, en Cilicie, nous espérons bientôt aller le reconnaître en éclaireur.

Une union tendre et indissoluble resserrerait tous les

[1] « Afin que tous, ils soient un; et, de même que vous, ô mon père, vous êtes en moi et moi dans vous, ils seront aussi un en nous; et le monde croira que vous m'avez envoyé. » Jean, XVII, 21.

anneaux de cette chaîne; une correspondance active et profitable pour la piété et la science la rattacherait au point central de l'Occident; alors nul doute que, sous une force aussi compacte, toutes les barrières ne se rompissent, comme un mince fétu. Et vous, tournant les yeux vers l'Orient, vous y verriez poindre le crépuscule de l'aurore qui doit resplendir sur la chrétienté d'Asie [1].

[1] A Caboul, ville principale de l'Afghanistan, il y a dans ce moment une dizaine de familles arméniennes, dont l'église est restée déserte, depuis plusieurs années, par la mort du prêtre qui en était chargé. Ils en demandent un avec instance; et ils ont chargé le voyageur, de qui nous tenons ce rapport, de s'adresser à Echemiazin. Les prêtres arméniens catholiques attendront-ils donc que les schismatiques les préviennent? Le point serait néanmoins aussi important que favorable pour une mission. Il forme la capitale d'un État séparé et indépendant; il est facile d'y aller par l'Indus; c'est la porte de l'Inde, du Cachemire, du Tibet et de la Tatarie méridionale. Des marchands de toutes ces contrées remplissent habituellement les caravansérails; on y voit même quelquefois des habitants de la Chine. Au nord, dans la chaîne de l'Hindou-Couch, sont des races dont la langue tient à celle de l'Afghanistan et de l'Inde. Les hommes dits *Siah-poust*, ou *Peaux noires*, ont une telle ressemblance physique avec les races européennes, qu'on les a crus des descendants des Grecs, possesseurs de la Bactriane. Un jeune Français, nommé Coron, cherche à pénétrer dans ce pays, jusqu'ici inabordable, mais qui ne le serait pas aux apôtres de la foi catholique. Nous savons aussi que toutes les tribus tatares, improprement appelées *Kirghis*, puisqu'elles se nomment elles-mêmes *Kazak*, c'est-à-dire *libres* et *sans souci*, sont dans un état religieux fort compatible avec la propagation de l'Évangile. Ces tribus sont hospitalières, tolérantes, et ne connaissant guère de l'islamisme que le nom d'*Allah* ou de *Dieu*. Le premier déserteur russe qui sait lire remplit chez elles le rôle lucratif de prêtre. Toutes ces peuplades vagabondes errent dans les mêmes steppes, où, sous les premiers successeurs de Djenghis-Khan, le christianisme était annoncé par les Frères-Prêcheurs, et où Saint-Louis envoyait des missionnaires-ambassadeurs, pour conspirer au renversement de la puissance sarrazine. Mais les temps fixés par la Providence pour l'extinction de l'islamisme n'étaient pas arrivés. Le poëte Camoëns

§. XV. — Que la propagande catholique doit s'exercer sous l'influence et la protection de la France.

La liberté de conscience dont jouissent les chrétiens de la Perse a plutôt son principe dans les mœurs et le bon sens de la nation que dans une loi formelle. La législation, faite pour régler les rapports des hommes entre eux, n'a point encore prétendu déterminer ceux de l'homme avec la divinité. Néanmoins, comme les sociétés européennes nous fournissent trop d'exemples de cette usurpation criminelle, et qu'en tout lieu la vérité a ses contradicteurs, il pourrait arriver que des passions malveillantes excitassent le pouvoir à retirer ce droit imprescriptible. Il suffirait pour cela qu'un dissident corrompît avec son or le gouverneur d'une province, ou calomniât, près du chef de l'État, les intentions les plus louables. Il faut donc préve-

a dit : « Infortunés chrétiens ! serait-il vrai que vous fussiez nés des dents « que Cadmus sema sur la terre, et qui ne devaient produire que des « hommes acharnés à leur destruction ? Ces nouvelles et terribles in- « ventions, ces instruments mortels d'artillerie, n'en ferez-vous pas de « glorieuses épreuves contre les murs de Byzance et les villes de la « Turquie ? N'entendez-vous pas les Grecs ? Ils appellent votre secours. « Les peuples de la Thrace, de la Géorgie, de l'Arménie vous dé- « noncent le Turc féroce, qui condamne les enfants aux pratiques de « l'Alcoran, esclavage le plus affreux de tous ! Vous vous vantez de « votre générosité et de votre bravoure ; consacrez-les donc à punir une « telle barbarie ; et que les chrétiens ne cherchent plus la gloire cou- « pable de détruire des chrétiens ! » (*As Lusiadas*, canto VII, st. 9, 12 et 13.) En recommandant aussi aux chrétiens de cesser leurs guerres et leurs divisions politiques, nous nous garderons de faire un appel à la force du sabre. Les peuples musulmans ne sont plus persécuteurs de notre foi ; ils céderont librement à la douce violence de la parole qui a dit aux pâtres de ces contrées : « Gloire à Dieu dans le plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

nir ce désordre ; et l'unique moyen de le faire, c'est que la puissance protectrice du catholicisme en Orient établisse un de ses délégués dans la Perse. Que la France ne néglige jamais ce privilége, anciennement acquis, et qui l'élève au-dessus de toutes les souverainetés chrétiennes, de couvrir de son drapeau national les églises, filles de l'Église orthodoxe. Si elle comprenait tous les avantages, même temporels, résultant de ce droit sacré, elle serait aussi empressée de l'étendre, que jalouse de le conserver.

L'esprit de foi, qui remonte du sein du peuple vers le pouvoir, qui l'en avait autrefois dépouillé, convaincra peut-être ceux qui nous gouvernent et tous leurs représentants à l'étranger qu'il est de leur intérêt d'être sincèrement catholiques, et de coopérer courageusement à la régénération religieuse, qui seule peut raviver notre société. Le temps et la mode de l'incrédulité ignorante sont passés, Dieu merci! Nous renvoyons le sourire de la pitié à tous ceux qui ont ri des seules choses dignes de l'amour et de l'admiration de l'homme sur la terre. Nous savons, et nos neveux auront plus manifestement cette intelligence, que, si nos pères, aveuglés par une folle sagesse, ont secoué sur eux, comme Samson, les colonnes du temple, ils devaient être, comme lui, écrasés sous ses ruines. Qui oserait présentement ne pas applaudir aux efforts de ceux qui tentent de reconstruire l'édifice *avec le Seigneur!*

Le jour où la France serait unanimement catholique, elle aurait l'empire du monde. Ce n'est point dans l'espoir d'une suprématie politique, passagère et méprisable, comme tout honneur humain, que nous émettons cette

pensée; mais bien, parce que notre nation, seule entre toutes les nations du globe, présente le caractère distinctif d'une unité intime, homogène et invincible, qu'elle doit à la conservation de son unité catholique. Qu'elle dirige maintenant vers le bien cette énergie toute-puissante ; et, nous le demandons, quel autre peuple est doué à un assez haut degré des mêmes avantages de la religion, de la langue et des institutions sociales, pour oser lui disputer cette supériorité profitable à tous?

Depuis la mission du général Gardanne, aux jours de Napoléon, la Perse n'a plus entendu parler de nous; mais l'influence usurpée temporairement par le peuple européen qui redoutait la nôtre n'a point effacé le nom français de la mémoire des Persans. Une sympathie secrète les pousse aujourd'hui à renouer des relations, trop longtemps interrompues. Ils ont une telle avidité d'apprendre et de parler notre langue, que nous avons résolu de poser, pendant notre séjour au milieu d'eux, les bases d'une Université, pour l'enseignement public de la jeunesse. Si un regard favorable de notre gouvernement encourage cette œuvre naissante, elle peut porter des fruits heureux pour la nation persane, et confirmer, comme preuve nouvelle, la mission de dévouement et de propagande civilisatrice que la nation française doit s'arroger dans l'humanité. Nous désirons ardemment la réussite de ce projet, dans l'intérêt de la religion et de la science; et nous ajoutons qu'en étendant l'influence extérieure de notre chère patrie, nous pourrions servir encore utilement les intérêts de son commerce.

Mais, pour que l'institution des missionnaires, propagateurs du catholicisme parmi les chrétiens, et des lumières

chez les musulmans, ait un avenir assuré, il faut, de toute nécessité, qu'un consul français réside à Tauris. Les événements dont toute cette partie de l'Orient doit être le théâtre nous intéressent trop vivement pour ne point en surveiller la marche, et ne pas jeter aussi le poids de notre influence dans le plateau de la balance qui pèse ses destinées. Si notre aurore commençait sous des auspices aussi fortunés, nous dirions avec assurance : « En vérité, le doigt de Dieu est là. »

A EUGÈNE ***.

Tauris, ce 1er mai 1839.

CHER EUGÈNE,

Lorsque tu recevras cette lettre, tu auras entre les mains les deux fragments que je t'envoie sur les Chaldéens; et les considérations que j'ai cherché à développer sur la nécessité d'une mission catholique et scientifique dans ces pays t'auront sans doute fait partager mes convictions. Tu verras quel bien on pourrait opérer ici, avec des ressources médiocres. Depuis plus d'un siècle, le catholicisme a abandonné ces contrées; et toutes les sectes religieuses, qui sont conservées et améliorées, en quelque sorte, par son voisinage ou sa présence, lors même qu'elles ne reviennent pas à lui, y sont tombées à un état d'abaissement qui légitime vraiment le mépris que les musulmans ont pour les chrétiens. Il faut donc qu'on remette le flambeau sur le chandelier, afin que les peuples voient la lumière. En même temps qu'on travaillera pour les chrétiens, on peut être infiniment utile aux musulmans. La jeunesse de la Perse est avide d'instruction; elle recueillera avec avidité toutes les connaissances qui lui seront apportées d'Europe. Jusqu'à présent, elle n'a vu dans les Francs qui parcourent ces pays que des marchands, des aventuriers ou des observateurs curieux, qui ne tentaient rien pour elle. Prouvons-lui que les catholiques sont les frères de tous les hommes, même de leurs ennemis. Plus tard, ils seront reconnais-

sants ; et Dieu, dans son incompréhensible miséricorde, prépare peut-être de loin, au sein de leur société, quelque changement heureux.

L'ouverture de mon école, retardée par les fêtes d'un mois religieux, qui astreint les fidèles mahométans à de longues prières, a définitivement eu lieu, voici plus d'un mois. Le nombre des élèves inscrits pour venir à mes leçons est considérable ; j'ai été obligé d'en refuser beaucoup et de les prier d'attendre l'arrivée des missionnaires. D'ailleurs, comme je fais le cours dans ma chambre, qui est petite, je n'ai pu admettre qu'un nombre limité d'auditeurs. Tous sont musulmans, à l'exception des fils de quelques grands personnages arméniens, qui sont là comme otages de leur nation, et comme représentants de la fusion que je veux opérer entre les musulmans et les chrétiens : fusion sociale, j'entends, et basée sur le principe justement compris de la liberté religieuse. Ils ont une grande ardeur, que je cherche à entretenir, en leur montrant en perspective des leçons meilleures et plus savantes. Nous nous bornons tout simplement à l'étude de la grammaire française, que j'ai rédigée pour eux en persan, comme je te l'ai dit, en y admettant la méthode arabe, ce qui leur plaît beaucoup. Le souvenir ineffaçable des leçons du vénérable M. de Sacy m'a rendu ce travail facile, et m'a prouvé combien son enseignement était solide et juste. Je cherche donc à leur apprendre le français, comme lui m'apprenait le persan ; et je ne désespère pas d'établir à Tauris un petit *Collége de France*.

Quand ces Messieurs arriveront, je pourrai leur offrir quelques interprètes capables de comprendre leurs leçons sur les autres points de la science. Quelques-uns lisent cou-

ramment et expliquent assez bien. Il nous faudra rédiger un dictionnaire français-persan, ouvrage essentiel, analogue à celui que les Anglais ont déjà si excellemment exécuté dans l'Inde. Ensuite, que de traductions utiles à entreprendre, pour populariser chez ce peuple nos connaissances ! Voilà de beaux projets, cher ami, que je ne me sens pas assurément la force d'exécuter ; mais j'aime à les croire réalisables. Si ce sont de pures illusions, elles me seront du moins utiles à moi-même ; car, en apprenant le français, je suis forcé de faire des progrès dans la langue persane. C'est elle que je parle à mon cours, et je pérore déjà comme un professeur de Sorbonne.

Le dimanche soir, je mène mes élèves se promener avec moi. Nous faisons de longues courses, auxquelles la mollesse orientale ne les avait pas habitués. Je les fais courir et sauter, en leur donnant le bon exemple de mes tours de gymnastique. Puis nous nous asseyons au bord de quelque ruisseau. Ils me traduisent en français les odes de Hafiz, que quelques-uns ont la prétention d'expliquer mystiquement ; et, comme le sens ne s'accorde pas toujours avec les idées de tous, je suis témoin de controverses fort plaisantes, et en même temps instructives. Je les ai déjà initiés à quelques-uns de nos jeux de société. Le propos discordant va aussi bien à la langue persane qu'au français. La charade surtout s'y trouve à l'aise, vu la variété des acceptions dans lesquelles sont pris des mots qui, tout en s'écrivant de la même manière, se prononcent fort différemment.

Mais parlons d'autres choses plus importantes, et qui regardent le succès de l'œuvre. L'Orient ne ressemble point à l'Europe : il y a là certains usages qu'il faut suivre,

pour s'attirer la bienveillance des hommes puissants. Nous avons déjà fait passer au roi la *Vie de Napoléon*, avec les gravures d'Horace Vernet. Je suis certain que ce présent sera agréable à Sa Majesté ; j'espère qu'il en témoignera directement sa satisfaction, par exemple, en paraissant approuver mon école. On sait déjà à la cour qu'un Français est venu se faire volontairement maître d'école à Tauris ; et cette nouvelle a plu à tous les grands, qui me l'ont fait savoir. Si le roi vient ici dans deux mois, comme la nouvelle s'en répand, j'espère avoir une audience et lui exposer mes projets. Comme il en verra déjà les bons résultats, je ne doute pas qu'il ne nous encourage. M. Leleu m'écrit qu'un ambassadeur doit venir ici de la part de notre gouvernement. Je n'ose croire à cette bonne nouvelle, tant elle me paraît providentielle. Si nos hommes d'État étaient moins divisés entre eux par de misérables querelles de personnes ou de vanité, et s'ils songeaient davantage à l'influence civilisatrice que doit exercer extérieurement la France, ils comprendraient, certes, que le moment n'a jamais été plus favorable pour renouer des relations avec ces contrées. Mais on ne porte pas ses vues si loin ; et les ministres n'en ont guère le temps avec leurs règnes éphémères. Je dis donc qu'avec de petits cadeaux on peut se faire ici de grandes amitiés. C'est pourquoi je te chargerai de quelques petites emplettes. Sache d'abord qu'ici réside l'héritier présomptif du trône, jeune enfant de onze ans environ, qui est actuellement près de son père, mais qui doit revenir à Tauris dans quelques mois. Je sais que le roi désire lui donner une éducation européenne. La reine, sa mère, qui est ici, ayant eu connaissance de mon école, m'a fait dire qu'elle m'enver-

rait certainement son fils : ce qui veut dire que nous lui donnerons des leçons ; car il ne pourrait se mêler avec ses futurs sujets. Il faut encourager ces bonnes dispositions de mère, en flattant ses goûts de femme. Or, je sais qu'elle serait enchantée de recevoir une robe française à la mode. Le goût de nos vêtements gagne les femmes comme les hommes ; et il est bon de favoriser ce penchant, qui prépare toujours la régénération future. Ici on ne connaît rien de nos étoffes de France : tout paraît admirable. Une robe de soie moirée ou de velours ferait bon effet. Tu joindras quelques fleurs, des flacons de senteur de nos meilleurs parfumeurs, et de ces riens qui concernent la toilette. Je veux aussi offrir au jeune prince un petit costume militaire, semblable à celui de nos petits artilleurs, comme on en voyait beaucoup à l'époque de 1830. Ce cadeau sera pour lui le plus agréable qu'on puisse lui faire ; et je sais que son père en sera satisfait. D'ailleurs, il n'est pas mal que le premier uniforme européen porté par le fils du roi de Perse soit un costume français. Sous ce rapport, nous ne perdrons rien à gagner l'amitié des maîtres de ce royaume, peu portés vers les Russes, qu'ils craignent, et vers les Anglais, qui achèvent de les ruiner, en leur portant leurs produits, qui se vendent fort cher.

J'ai reçu hier, 4 mai, ta lettre du 10 mars, ainsi que celle de Léon et de ma bonne sœur. Juge de ma joie et de mon bonheur d'avoir sous les yeux quelques paroles de mes amis. Avant de lire vos lettres, je restai un quart d'heure à considérer ce trésor, à le presser dans mes mains, à le baiser. Je n'ai point encore assez dompté ma nature

et surtout mon cœur; les doux souvenirs de la patrie y vivent encore dans toute leur force.

Je t'ai déjà écrit que j'avais reçu tes lettres du 10 octobre et du 25 décembre; mais elles ne me sont parvenues que le 26 mars. Enfin j'ai compris la cause du retard, et j'ai vu qu'elles n'étaient pas perdues. Douter de ton amitié, de ton attachement pour ton Eugène, c'est chose qui ne m'est jamais venue à l'esprit; j'étais bien plutôt porté à croire que des mains malveillantes interceptaient ma correspondance : complot dont je ne connais pas les auteurs, et qui a été déjoué, quand j'ai pris notre consul de Trébizonde pour intermédiaire.

Chaque fois que tu visites M. Dureau de Lamalle, dis-lui quel est mon attachement pour sa personne; il égale l'idée que j'ai de son mérite. Depuis que j'ai eu le bonheur de le connaître, il n'a cessé de m'encourager par ses conseils et sa protection. C'est un homme qui veut franchement le bien et le développement de la science. Dis-lui que mes rapports précédents doivent être bien indignes de l'Académie; car je n'ai eu le temps ni de les revoir, ni même d'en prendre copie. J'espère que le Mémoire sur la Chaldée, qui te parviendra avec cette lettre, méritera mieux, du moins, quant à la première partie, l'attention de ces messieurs. Je ne sais si je me fais illusion ; mais je crois avoir soulevé des questions toutes neuves. J'ai l'intention de faire le même travail sur les Curdes et sur d'autres tribus peu connues. Mais pour cela il faut voyager; et j'ai les pieds liés par mon école, jusqu'à l'arrivée de M. Scafi. En tout cas, que des missionnaires viennent ou non, je prendrai deux mois de vacances, après les grandes chaleurs, vers la fin d'août.

Je m'avancerai alors dans les endroits sûrs de la frontière du Curdistan et de la Chaldée. Là, j'espère moissonner des renseignements qui m'intéressent davantage à mesure que je pénètre dans la vie sociale et la langue de ces peuples.

Visite les chefs du conseil de l'Association de la Propagation de la foi. Dis-leur comme il serait utile, pour la gloire de la religion et l'extension du catholicisme, de pouvoir disposer de quelques fonds en faveur des églises arméniennes que j'ai signalées à leur attention. Ce souvenir de leurs frères d'Occident réveillera leur foi; leur charité fera réfléchir ceux qui sont encore séparés de nous, jettera de la considération sur notre communion, aux yeux des musulmans, et préparera la réunion à laquelle nous devons travailler. Le moment n'a jamais été plus favorable. Que les chrétiens d'Occident qui ferment les yeux à la lumière sachent qu'elle sera portée à d'autres enfants moins ingrats. Je suis heureux de retrouver là ton bon ami Certes. C'est ainsi que, sans nous en douter, la Providence nous rapproche. Réveillons-nous donc de notre apathie, et mettons en pratique les bonnes inspirations qui nous viennent. Prouvons que nous n'avons point oublié les excellentes leçons que nous avons reçues à notre collége commun[1]. Salue-le de ma part, et dis-lui que je l'aimerai davantage encore s'il peut être utile à la cause de nos chrétiens. Dieu, je l'espère, nous réserve quelques jours d'avenir, que nous passerons à conspirer ensemble pour le triomphe de la religion. Peut-être ferai-je encore plus d'un voyage en Orient, que nos bateaux à vapeur semblent avoir rap-

[1] Le collége Stanislas.

proché, comme aux frontières de la France. Je n'ai point de vues d'ambition; je ne veux ni richesses, ni places: l'amour de Dieu, de mes frères et de la science me suffit.

Rappelle-moi au souvenir de nos amis communs qui travaillent à la cause du catholicisme, de MM. Gerbet, Comballot, de Coux, de Montalembert, Bonetti, Godin, des jeunes rédacteurs de l'Univers et de l'Université catholique, de ton bon ami Le Prévost, et d'autres, vers lesquels j'étais porté de cœur, mais dont m'éloignaient quelques préoccupations, qu'on appelle politiques. A la distance où je suis, elles me paraissent, plus que jamais, bien petites et bien futiles, près de la grande et unique question de chercher à régénérer les autres, en nous régénérant nous-mêmes. Adieu,

Ton Eugène.

A Mme LOUISE ROGERON.

Royaume de Perse, ce 12 mai 1839.

Ma bien chère Louise, tu as prévenu mon intention; depuis longtemps j'avais le désir de t'envoyer une lettre. La distance seule à laquelle nous sommes m'avait empêché de le faire. Figure-toi que je suis resté huit mois sans aucune communication, même avec les amis que j'ai laissés à Constantinople. Que de fois ma pensée a traversé les déserts et les mers qui nous séparent, pour te suivre dans notre paisible habitation de la cité ou dans celle de l'*Arceau*, qui me rappelle tant et de si doux souvenirs! Je te vois avec le cher Frédéric, aussi bon chrétien que son épouse,

et le petit Gustave au milieu, lisant et écoutant les conseils salutaires qu'il reçoit. Rien ne trouble la vie calme et retirée que vous menez. Les jours se lèvent et se couchent sur vous sans trouble. Pendant six mois, l'année dernière, précisément à cette époque, il n'en était pas ainsi de ton Eugène. Chaque matin il changeait de gîte; il gravissait les montagnes, aux ardeurs d'un soleil qui ne ressemble point à celui de l'Anjou; il passait les torrents et les rivières; il errait dans des plaines désolées; et bien heureux était-il, quand il trouvait le soir un abri et un morceau de pain noir. Joins à cela l'attente continuelle d'avoir à défendre, avec nos armes, notre vie et nos bagages contre les tribus des brigands qui infestent ces contrées. Cependant je n'ai jamais eu un sentiment de crainte. J'avais avec moi M. Scafi, ce vertueux missionnaire, et j'étais convaincu que sa présence, sanctifiant le voyage, attirait sur nous la protection céleste. Non-seulement nous n'avons point été maltraités par les Turcs et les autres infidèles, mais même ils nous ont reçu avec une hospitalité inconnue dans nos contrées chrétiennes. Le voyageur, quand il a obtenu l'amitié d'un chef militaire, est regardé comme un frère. Tous me faisaient l'honneur de me prendre pour un ambassadeur franc. On me prodiguait des honneurs qui m'embarrassaient beaucoup. Cependant je faisais bonne contenance et je prenais un air solennel. Mon sabre, mes pistolets, mon fusil ne me quittaient point, et toute ma suite était aussi respectablement armée. Les leçons d'équitation, prises fort à propos à Paris, et mises en pratique ici par un exercice continuel, ont fait de moi un véritable officier de cavalerie. Bref, je jouais extérieurement un rôle qui déguisait bien le fond de ma pensée. C'est encore ainsi

que je continue à me faire respecter chez les Persans. Le but que je me propose est de chercher à rallumer dans ces contrées le flambeau de la foi, éteint depuis des siècles, tout en servant la cause de la science; et je ne désespère point d'obtenir, en ce dernier point, quelque succès. Les missionnaires du Levant, qui me regardent avec raison comme un autre frère et leur ami le plus dévoué, reviendront évangéliser ces pays, et nous pourrons y faire de belles choses. Dieu seul a permis que j'accomplisse aussi heureusement ce voyage, auquel me portaient instinctivement mes études et mes goûts. Désormais je n'ai qu'un seul désir, c'est d'user ma faiblesse pour le triomphe du catholicisme. Le monde et sa gloire, je les compte pour rien; et, si je continue à me livrer à l'étude avec une ardeur croissante et plus éclairée, ce n'est que dans l'unique vue de me servir de cette arme pour la défense de la vérité. Tous mes projets d'avenir aboutissent là. Je ne songe point à amasser ou à me ménager quelque poste brillant. Le nécessaire me suffit, et je sais que je le trouverai. Toute mon ambition est de me ranger à la dernière place, entre ceux qui ont la prétention d'être utiles à l'Église, qui, au fond, n'a pas besoin de nous pour triompher. Je serais bien en peine de dire de quel côté se dirigeront désormais mes pas. Je suis prêt à aller au couchant et à l'orient, si j'y vois quelque bien religieux ou social à entreprendre.

L'influence de la religion est vraiment admirable; pour s'en convaincre, il suffit de venir chez les peuples qui ont le malheur de l'ignorer encore. Chez eux la fraude, la supercherie, la fausseté sont des qualités louées, parce que, dit-on, elles montrent toutes les ressources de l'esprit qui ne rougit pas d'y recourir. Voilà le triste côté des hommes

et des pays au milieu desquels j'erre maintenant. Le sens moral manque complétement à cette société; et l'intérêt est le motif de tous les actes privés et publics. Pour ne point être affligé par de tristes preuves de cette nature dégradée, je prends le parti de n'avoir jamais avec qui que ce soit de rapports d'argent ou de finances. De la sorte, tout m'apparaît sous des dehors riants. Dis à M. Letourneau, au bon souvenir duquel je te prie de me rappeler, que je ne manque de rien, que je vis avec toute l'économie possible, et que, pour moi, je dépense fort peu. Les frais, très-minimes en ce qui concerne le boire et le manger, (surtout lorsqu'on a pris, comme moi, la bonne habitude de ne boire que de l'eau claire, régime agréable aux musulmans, pour qui l'usage du vin est un *péché mortel*), sont fort augmentés par le nombre des domestiques qu'il faut nécessairement avoir pour être considéré, par les cadeaux qu'il faut faire sans jamais en recevoir, par l'hospitalité qu'il faut accorder aux quelques catholiques de ces contrées, tous réduits à la dernière misère, par les livres qu'il faut faire copier, enfin par mille autres causes. Toutefois, grâce aux 3,000 fr. que l'Académie a bien voulu m'allouer, mes dépenses n'excèdent pas mon revenu.

Adieu, bien chère Louise; remercie ton mari et ton petit Gustave de leurs aimables lettres; je les aime autant que toi, ce qui veut dire beaucoup.

Ton filleul et ton frère.

A M. SCAFI.

Tauris, le 6 juin 1839.

CHER MONSIEUR SCAFI,

Les nouvelles que j'ai reçues hier, 8 juin, ont été pour moi une rude épreuve, que la grâce toutefois m'a fait supporter, en me laissant l'espoir que tout se réparera. Vous savez combien j'avais pris l'œuvre à cœur, et comme tout devait me faire croire qu'elle se réaliserait. Je m'y étais livré corps et âme, me considérant comme un indigne membre de votre sainte congrégation; et j'avais mis hardiment la main à l'œuvre. Depuis cinq mois, je vous suivais par la pensée, j'assistais à toutes vos délibérations; et, des yeux de l'espérance, je vous voyais revenir avec les maîtres non-seulement annoncés, mais promis. Aujourd'hui tout est changé; votre société diffère à se charger de cette œuvre [1]. Je prouverai tout à l'heure qu'elle ne le peut; et cette preuve ressortira de tout ce que je vais vous dire.

Vous savez, cher et vertueux ami, qu'en me quittant, c'était bien avec l'intention formelle de revenir. Vous me disiez même que, dans le cas où vos supérieurs ne croiraient pas pouvoir se charger de l'entreprise, vous trouveriez toujours quelqu'un à envoyer, à la place des Lazaristes. Cependant M. Leleu me laisse entrevoir la chose

[1] Nous sommes heureux d'annoncer que l'honorable congrégation des Lazaristes a bien voulu récemment se charger de la mission de Perse. Le 30 novembre dernier, M. Scafi a quitté Constantinople, pour se rendre à Tauris, à la suite de notre ambassadeur M. le comte de Sercey. (*Note de l'Éd.*, 1er juillet 1840.)

comme fort incertaine, ou reculée dans un avenir assez vague. Les Carmes, me dit-il, ont été choisis par la sacrée congrégation de la Propagande. Je ne doute point que ces religieux n'aient toutes les qualités, le zèle, la piété et la foi, qui constituent des apôtres; mais ces titres, qui suffisent dans toutes les autres contrées du globe, seraient peut-être inutiles ici, s'ils ne s'unissaient à la qualité de *Français*. Je vous semblerai, sans doute, au premier abord, bien ridiculement orgueilleux, en paraissant croire qu'il n'y a que des hommes de ma nation qui soient propres à remplir actuellement la mission; cependant je crois qu'il en est ainsi. La raison en est que les missionnaires qui viendront seulement dans le but d'évangéliser les chrétiens auront les plus grands obstacles à surmonter, et ne trouveront peut-être pas protection de la part du gouvernement persan, s'ils ne s'imposent à lui, comme ayant à exécuter une œuvre directement utile, et j'oserais même dire, nécessaire. Il faut qu'ils entrent ici, comme les missionnaires du dernier siècle à la Chine, avec la science et les lumières des arts et de l'industrie. La nation persane, tombée au dernier degré d'apathie et d'ignorance, veut se relever, elle en sent du moins le besoin; mais elle comprend qu'elle ne peut le faire qu'à l'aide d'une nation qui ait en ses mains une force suffisante pour opérer cette œuvre. Les musulmans de ce royaume savent qu'aujourd'hui toutes les connaissances sont le monopole des nations civilisées et chrétiennes de l'Occident; ils savent que, si la France ne marche pas en tête, c'est elle du moins qui a l'habitude d'offrir ses services avec désintéressement. L'Angleterre ayant rompu avec eux, ils désirent extrêmement se rattacher à une autre nation, qui puisse

les protéger, au besoin, contre le voisin puissant qui les menace. Ils sont persuadés en outre que les Français n'ont point le même intérêt que les Anglais à empêcher chez eux le développement de l'industrie. Enfin ils voient dans notre caractère, et surtout dans notre langue, un lien possible et désirable. Vous avez été témoin de l'enthousiasme avec lequel on a accueilli le projet d'un établissement français. Ce désir est toujours aussi vif, quoique des influences étrangères aient cherché à le comprimer, et que les Persans, timides, parce qu'ils sont divisés et démoralisés, n'osent publiquement le manifester. Depuis votre départ, il n'a point faibli; j'en ai des témoignages certains. La mission, qui sera édifiée sur la base solide de la reconnaissance, qui lui liera le Gouvernement, à cause des services rendus à la jeunesse, sera toute-puissante. Il ne lui faut qu'un peu de temps pour révolutionner heureusement tous les hérétiques et tous les schismatiques. Personne n'osera résister à ses tentatives spirituelles d'apostalat; elle trouvera même sympathie et encouragement dans les autorités mahométanes. En outre, il est à croire, comme j'en prouvais la nécessité dans ma première lettre sur la Chaldée, que la France enverra ici un représentant [1]; et, avec cet appui extérieur, il n'y aurait aucune vexation à redouter. Des religieux étrangers, au contraire, qu'ils soient Italiens ou d'une autre nation, sembleront venir ici dans le but exclusif qui a jeté dans la Perse, depuis quelques années, des missionnaires calvinistes et luthériens, et qui y retient les Américains. Ils auront à combattre les intrigues jalouses de ceux-ci; et, comme

[1] Il faut se rappeler que cette lettre était écrite avant le départ de l'ambassade. (*Note de l'éd.*)

probablement ils n'auront pas autant d'argent qu'eux, ils rencontreront mille déboires et mille difficultés. Les Carmes iront probablement s'établir à Ispahan, où résidait l'ancienne mission de la Propagande. Or, ce théâtre est borné, et n'a point la même importance de position que Tauris, située sur les confins de l'Arménie, de la Chaldée et de la Perse. Tout autre lieu serait défavorable, et ne pourrait même occuper les ouvriers du Seigneur. Qu'y a-t-il à Ispahan? Quelques centaines de familles schismatiques, abaissées à la dernière ignorance, et qui se plairont à résister aux religieux, ne fût-ce que par l'effet de la vanité arménienne, qui se croirait quelque valeur nouvelle, puisqu'on viendrait de si loin, tout exprès pour la *séduire*. Mais que l'*Université* ou le *Collége* réussissent, avec la protection royale, et vous verrez tous les Arméniens briguer l'honneur d'y envoyer leurs enfants, avec les fils de leurs maîtres; et ceux-ci, une fois instruits, ne resteront pas dans l'erreur. Je reviens maintenant à la question du collége, que j'ai ouvert, sous le titre modeste d'*École*, tant j'étais loin de croire que je serais abandonné. J'étais même intimement persuadé que, dans le cas où vous ne pourriez décider votre honorable congrégation à se charger de ce fardeau, vous amèneriez du moins à votre suite un médecin et deux prêtres de bonne volonté, sujets que je me figurais faciles à trouver. Mon but, en commençant seul, était de pouvoir diminuer les difficultés que rencontreraient les missionnaires qui viendraient me relever, en leur formant quelques interprètes, dans le cas où ils ne connaîtraient ni le turc ni le persan, et en groupant autour d'eux quelques disciples intelligents et fidèles. Grand Dieu! loin de moi la pensée de faire valoir quelque peu ce que

j'ai fait; néanmoins, je vous avoue que, si j'avais pu prévoir qu'on me laissât seul, je n'aurais point commencé une œuvre, par laquelle je devais susciter contre moi la défiance russe, la jalousie anglaise, la concurrence des Américains, les intrigues arméniennes et les froideurs de quelques autorités persanes, gagnées par la bourse de ces messieurs. Je n'ai fait aucune attention à toutes ces misères. J'ai mis ma confiance en Dieu, et aussi en vous; et j'ai marché droit, sans paraître voir ce qui était visible; et je puis dire que j'ai réussi. Ce qui fortifiait mon courage, ma persévérance et mes poumons, c'était l'espoir d'être prochainement secondé. Ma conviction à cet égard était si intime que, mes élèves et moi, nous avions déjà fait le projet d'aller vous recevoir en grande pompe, à votre arrivée. Encore une fois, vous aviez dit en partant que des maîtres viendraient. C'est pour cela que le firman et le local d'une maison nous ont été accordés; c'est cette nouvelle, répandue jusqu'à Ispahan et Schiraz, de l'établissement d'un collége français, qui a relevé le courage de tous les catholiques arméniens et chaldéens, entretenu dans sa bonne volonté l'archevêque d'Ardicher, éloigné des Anglais ceux que leur or avait attirés, excité une velléité de retour parmi les Arméniens, au point que leur unique vartabed est venu, l'autre jour, me faire des propositions à cet égard; c'est elle qui a fait dire à la mère du prince héréditaire qu'elle nous donnerait son fils; c'est elle qui donne le droit à tous les représentants européens d'attendre de nous quelque chose, et qui leur a fait écrire à ce sujet des notes diplomatiques. Qu'ajouterais-je? Rien pour moi, qui ne dois et ne veux me compter pour rien dans cette affaire.

Si on ne continue pas ce qui a été commencé, les plus tristes effets en résulteront, soit dans l'esprit des Persans, qui auront droit de nous accuser de légèreté et d'infidélité à notre parole, soit surtout parmi les populations chrétiennes, qui attendent avec impatience ces nouveaux apôtres. De Kosrova, d'Ourmi, de Babari, il m'arrive des lettres et des messagers, pour me dire : « Viennent-ils? Ils se font bien attendre. Quand commencera-t-on enfin à nous instruire et à réunir nos frères égarés? » L'archevêque d'Ardicher est surtout le plus impatient, parce que les Anglais le tentent continuellement. Il leur répond : « J'ai donné ma parole aux Français, qui vont venir; je ne veux pas de vous. » Si les Français ne viennent pas, de dépit, ou par la nécessité de sa position critique, il peut s'unir aux Américains. Vous ne me parlez pas de lui dans votre lettre; néanmoins vous savez qu'il avait été résolu que, par tous les moyens possibles, nous chercherions à lui trouver une pension. Cet argent sera bien placé, puisqu'il paiera le salut de plusieurs milliers d'âmes; et il est nécessaire, pour quelques années du moins, parce que d'abord il ne pourrait peut-être pas prélever sur son troupeau ses revenus annuels. Monseigneur Michel de Kosrova est venu dernièrement à Tauris, exprès pour savoir si quelque bonne nouvelle était arrivée. Il paraît comprendre actuellement tout ce qu'aurait d'opportun la présence des religieux français; il les désire impatiemment, et il ne cessait de me dire : « Ah! pourvu que, après nous avoir donné de l'espoir, ils ne nous délaissent point! » Il est parti, en me recommandant bien de lui envoyer un exprès, pour l'avertir du contenu de votre réponse. Elle est venue, et les bras me sont

tombés. Je lisais et relisais votre lettre, sans pouvoir croire que vous aviez pu vous décider à rester à Constantinople, sans être allé à Rome vous expliquer avec l'ordre des Carmes, et sans avoir, je le répète, décidé quelques-uns de nos ecclésiastiques à venir ici vous précéder ou vous remplacer. Je me suis bien gardé de dire que tout était perdu, car je conserve encore quelque espérance; d'ailleurs, en portant le découragement parmi les nôtres, j'aurais fait la joie et le triomphe de nos nombreux opposants. J'ai concentré et dissimulé ma douleur, et j'ai dit : « Attendons : il n'est point encore venu de réponse définitive. » On paraît croire à ma parole; mais, comme je ne puis plus parler de votre prochaine arrivée, des belles choses que vous ferez, on devine peut-être mes doutes, mon embarras et ma fausse position. Le prêtre qui est près de moi, et qui serait actuellement un bon et utile auxiliaire, me disait : « Il « faut que notre nation soit bien coupable, puisque tous « les projets relatifs à son amélioration ne peuvent réus« sir. » Le pauvre homme est si triste qu'il passe les jours et les nuits à soupirer.

Des députations d'Arméniens sont venues me trouver et m'ont dit : « Dès qu'il sera certain qu'un collége doit être établi ici, nous vous enverrons nos enfants, si vous daignez les recevoir. » J'ai paru faire le difficile, afin qu'ils apprécient davantage l'importance et le bienfait de l'institution. Ils attendent ma décision. Un de leurs *ichkans* a voulu s'associer à moi. Comme c'est un homme gagné aux Anglais, sans convictions religieuses, et qui voulait me prêter son appui pour tout démolir ensuite, je l'ai traité de haut en bas, en lui disant que la protection du souverain me suffisait ; que mon école était pour les Persans et les musul-

mans ; qu'il n'y était pas question de religion ; (ce qui est vrai, puisque j'évite tout ce qui s'y rattache directement) que nous nous souciions peu que les Arméniens nous envoyassent maintenant leurs enfants, assurés qu'ils seraient obligés de le faire plus tard ; que leur secte périrait d'elle-même, lorsque l'instruction éclairerait leurs enfants ; que, du reste, nous ne voulions pas les arracher de force à leur *millet;* et que, pour être reçus catholiques, ils doivent s'en rendre dignes par leur conduite, leur savoir et leur ferme intention de persévérance. Voyez la puissance attractive de la vérité ! ils n'ont jamais envoyé un seul enfant à l'école des protestants ; ils ont même la plus profonde antipathie pour eux ; et, quand nous leur parlions de notre école, ils nous disaient : « Tant mieux ! elle empêchera au moins que des hommes sans foi en forment une autre. »

Ma petite école va à merveille. J'ai quatorze élèves ; c'est bien assez pour le moment et pour l'étendue du local. Tous, à l'exception de trois Arméniens, dont deux fils de khans, sont musulmans. Ils prennent admirablement ensemble ; il y a fusion complète. Toutes mes règles de grammaire sont une propagande invisible, qui leur entre par tous les pores, sans qu'ils s'en doutent. Ils ont pour moi tout le respect et tout l'attachement que je désire. Ils travaillent actuellement sur une grammaire persane. J'espère que dans un mois ils l'auront fini d'écrire et d'étudier. Je leur donne trois fois la semaine mon cours public, écrivant chaque mot sur un tableau noir, qu'ils entourent, accroupis sur leurs talons, et qu'ils regardent avec de grands yeux. Le dimanche, je mène dîner dans les jardins ceux dont je suis le plus content durant la semaine. J'en ai un qui me sert déjà de sous-maître et de

répétiteur. Il est intelligent, prononce parfaitement et parle un peu. Nous avons commencé à rédiger un dictionnaire français-persan. Dans quelques jours, je leur donnerai des leçons sur la géographie : j'attends pour cela l'arrivée des livres que je vous demandai au mois d'avril, et qui ne me sont pas encore parvenus, tant les caravanes sont mal servies et cheminent avec lenteur ! Les gravures de Napoléon m'ont été remises. Je les ai expédiées sur-le-champ au roi, qui les a reçues avec beaucoup de plaisir.

Vous avez tort, mon cher et aimable compagnon de voyage, de me dire adieu, pour deux raisons : premièrement, parce que j'espère vous voir dans peu à Tauris; secondement, parce que je ne puis partir dans ce moment, quand même je le voudrais. Comment, en effet, quitter cette école, sans la remettre entre des mains qui puissent l'administrer et la continuer? Que penseraient de nous les catholiques et les Persans? Comme les ministres protestants se réjouiraient de notre imprudence, eux qui paraissent disposés à nous disputer pied à pied le terrain ! Dans ce moment ils organisent une imprimerie, afin d'inonder la nation chaldéenne de leurs brochures. Si leur propagande n'est pas annulée par une mission plus dévouée, et qui s'appuie sur la vérité, il faudra renoncer à faire plus tard quelque bien dans ce pays. Ensuite, nul doute que, si je laissais l'école, ils ne s'emparassent de ces éléments. Je sais qu'ils attendent un maître de français; c'est, je crois, un Arménien gagné à leur croyance, ou plutôt, ne croyant rien, comme eux. D'ailleurs, je viens de prendre pour six mois une autre maison, plus grande et plus commode, en face du consulat anglais. J'ai été obligé de me meu-

bler, c'est-à-dire d'acheter les tapis et les autres choses nécessaires pour recevoir convenablement ceux qui me visitent, toujours en vue de préparer l'établissement français.

Maintenant je crois qu'il faudra prendre le parti de faire venir de France deux ou trois prêtres séculiers, avec un médecin, personnage indispensable, si votre congrégation ne peut définitivement venir ici. J'attendrai ce secours, dussé-je encore retarder d'une année mon voyage, pour faire l'école à mes bambins. Dans ce cas, je renoncerai, du moins pour le moment, à la mission scientifique, et je tâcherai d'en remplir une autre plus méritoire et plus importante. Il n'y a qu'un sacrifice qui me coûtera : je vous le dirai. Monseigneur de Kosrova, comme vous le savez, est nommé patriarche général de la Chaldée. Il doit aller, au mois de septembre (dès le commencement), prendre possession de son siége et faire la tournée de son vaste diocèse. Il convoquera tous les évêques et tous les prêtres ; il leur donnera ses instructions et leur fera connaître quelle doit être sa nouvelle administration. Le pauvre patriarche est dans la plus grande gêne; et, ce qui l'a fait attendre jusqu'à cette époque, c'est l'espoir de recevoir de Rome quelques secours et l'offre que je lui ai faite de bon cœur de me charger des frais de route, en l'accompagnant. Il était ravi de m'avoir à ses côtés, pour paraître devant les pachas; et il espérait que je pourrais, par ma présence, stimuler et encourager un peu les Chaldéens.

Ce voyage rentrait tout-à-fait dans mes vues. J'aurais étudié et scruté les institutions et l'état de l'Église dans ces contrées ; et nous nous serions concertés sur les moyens de porter un dernier coup aux nestoriens, du côté d'Amadiah, où se réunira une espèce de synode. J'aurais pu instruire

Rome et tous les catholiques du bien qu'il y a à faire chez nos frères les orthodoxes et chez les dissidents, soit jacobites, soit nestoriens. Nous devions aller à Bagdad, de là revenir à Mossoul et Merdin ; en un mot, c'était l'itinéraire que j'avais projeté, exécuté avec les moyens les plus favorables pour reconnaître les chrétiens de ces pays. Mais j'avais arrêté ce projet dans la supposition où vous seriez déjà venu me remplacer et continuer l'école. Si je suis seul, je le répète, je ne pourrai quitter le poste, pour les raisons ci-dessus mentionnées. Si par hasard vous pouviez venir ici et rester jusqu'au mois d'avril, vous prendriez possession de ma maison, vous auriez mon prêtre chaldéen, que vous pourriez envoyer à droite et à gauche chez les Chaldéens d'Ourmiah ; et vous continueriez l'école, selon le plan que j'ai tracé. Deux de mes écoliers seraient dans le cas d'enseigner aux autres : vous n'auriez qu'à les diriger. Toutefois il serait mieux de vous adjoindre un jeune Français, si un de vos confrères ne peut vous suivre ; et, si ce jeune homme était médecin, tout irait à merveille. Au mois d'avril, je reviendrais avec Monseigneur. Cependant des professeurs définitifs auraient été choisis ; et l'occasion n'aurait point été perdue, non plus que l'influence que nous pouvons nous flatter d'avoir déjà. Sans faire de grandes dépenses, il faudrait venir néanmoins avec quelques ressources, afin de pouvoir, par exemple, donner une pension à l'archevêque d'Ardicher, ce qui peut s'élever, je pense, à 30 tomans ; entretenir trois maîtres d'école dans la vallée d'Ourmiah et de Salmas, à 20 tomans chacun ; continuer les appointements de mon sous-maître, à qui je donne 3 tomans par mois. Il faudrait en outre pouvoir décorer un autel et organiser une apparence de chapelle.

Si vous veniez à la fin de juillet, jusqu'au 15 août, je vous expliquerais toutes mes observations, et nous continuerions ensemble notre école. A cette époque, nous partirions pour Khosrova, et nous ferions la tournée d'Ourmiah. Là, monseigneur et moi, nous vous quitterions pour cinq ou six mois. Que pensez-vous de mon plan? Pesez-le, examinez-le, avec M. Leleu et vos autres confrères. Croyez que c'est dans le plus grand amour du bien que je me permets de vous donner ces conseils; et, quelque parti que vous preniez, soyez convaincu que je ne cesserai jusqu'à la mort d'être pour vous dévoué comme un frère. Après vous avoir connu si intimement, avoir été si puissamment édifié par vos exemples et encouragé dans le bien par vos conseils, comment ne serais-je pas reconnaissant?

Si vous ne venez pas, je compte aller passer septembre et octobre dans une tournée chez les Chaldéens d'Ourmiah et de Salmas. Mais comment, profane que je suis, pourrai-je vous remplacer? J'en rougis : c'est seulement pour combattre la propagande des ministres. Ma pensée est toujours avec vous, lorsque je ne suis pas à mon travail, ou à mes écoliers. Je vis le plus retiré possible. Ne trouvant aucune sympathie chez tous les Francs, je ne les vois que par étiquette.

Adieu, embrassez tous vos frères, et daignez me regarder comme le vôtre.

A LÉON BORÉ.

Tauris, ce 11 juin 1839.

Cher Léon,

La visite du toit natal et de tous ces lieux auxquels sont attachés les souvenirs si vifs de la première jeunesse a dû produire sur ton cœur une impression que je comprends d'autant mieux que je suis exilé de la patrie. L'Arceau, le jardin, la vigne, tout a dû te rappeler ces jours heureux que nous passions là, près de notre bonne mère. Aujourd'hui, nous ne sommes plus des enfants, nous touchons à l'âge mûr; et la vie s'est dépouillée de ses illusions, pour nous apparaître sous son véritable point de vue, celui du devoir et de la mission qu'elle impose à chaque homme. Heureux celui qui peut se rendre le témoignage de les remplir!

D'après l'extrait de l'*Introduction sur le Panthéisme,* que tu as eu la bonté de m'envoyer, je vois que tes études sont toujours dirigées sur des matières aussi dignes de notre examen qu'elles sont sérieuses. Je me réjouis de lire le travail en son entier, lorsque les numéros de l'Université Catholique me parviendront.

Comme toi, mon Léon, je professe, mais avec cette différence que tu parles sur de belles matières, et que ton frère essaie de disserter, en mauvais persan, sur le sujet fort aride et très-commun de la grammaire française. Il fallait bien commencer par là, pour conduire ensuite à d'autres études plus intéressantes des élèves qui témoignent

autant de zèle que de bonne volonté. On a dit avec justesse que le Persan nous ressemble. Il conçoit vivement les choses, il se livre avec ardeur à leur investigation; mais il a le tort d'être léger et inconstant.

Je m'efforce de former ainsi quelques disciples, capables de servir d'interprètes aux missionnaires français que j'attends, et de maîtres de langue aux autres disciples que ces messieurs réuniront sans doute dans notre future *Université*. Ce projet, qui me sourit, à cause du bien social et religieux qui peut en résulter, soit pour les musulmans, soit pour les chrétiens, et surtout pour les catholiques, me retiendra en Perse plus longtemps que je ne l'avais pensé. Je m'abandonne à la conduite de la Providence; et, quoique, jusqu'à présent, je n'aie fait dans mon voyage aucune des choses que je m'attendais à y faire avant de l'entreprendre, bien que je le commence par où je croyais devoir le finir, et que je n'aie suivi aucune des routes que j'avais d'abord tracées sur la carte, je n'ai pas lieu de me repentir de ce qui a été, et j'espère quelque peu de ce qui sera.

Depuis le départ de M. Scafi, j'ai fait venir près de moi un prêtre chaldéen, instruit dans sa langue, avec lequel je vis comme avec un frère. Ce que j'ai est à lui; et je reçois en retour ce qu'il sait. Il m'a déjà appris beaucoup de choses, et m'a mis sur la voie de plusieurs découvertes. Tous les matins, je suis son acolyte dans la célébration des Saints Mystères, et je lis l'épître, selon le rite. Je commence à m'acquitter passablement de ces fonctions. Je comprends maintenant mieux que jamais combien la religion est utile ici-bas, même dans les détails qui lui semblent le plus étrangers. Ainsi je ne parviendrais ni

aussi vite, ni aussi facilement à l'intelligence du chaldéen, si je m'étais fermé la porte sainte de l'Église, de sa liturgie, de sa langue et de ses pratiques; je me réjouis en N.-S.-J.-C. du retour espéré des nestoriens. Pour mon compte, si je suis assez heureux pour pouvoir contribuer au salut d'une seule âme, je ne regretterai jamais d'être venu jusqu'à l'ancienne Médie.

Le printemps est ici fort tempéré. La végétation est entretenue dans toute sa fraîcheur par des pluies qui tombent à torrent, mais qui durent peu; en sorte que je n'ai été empêché que deux ou trois fois, dans six mois, de faire ma promenade habituelle, à l'heure désignée. L'air est d'une pureté extrême; il n'y a ni miasmes, ni brouillards, ni toutes ces maladies qui affligent la population de nos cités. Néanmoins le pays est pauvre et misérable à cause de l'insouciance des habitants, de la mauvaise administration de l'État et des vexations des satrapes, qui subsistent toujours. Ces contrées, entre les mains d'un peuple civilisé ou chrétien, seraient un paradis terrestre. Travaillons à amener cet heureux événement. Je suis toujours convaincu que, avec une propagande éclairée, bienfaisante et opportune, on peut changer l'état des chrétiens, et les ramener au sein de l'unité : projet qu'il est toujours bien doux de concevoir, lors même que, contre mon opinion, le temps de l'exécuter ne serait pas encore venu.

L'étoffe persane que tu as reçue pour Caroline lui a-t-elle plu? Assure-la bien de mon affectueux attachement, et embrasse tes deux gros garçons, qui doivent à présent prononcer franchement le nom de leur oncle; et toi, mon cher Léon, reçois le témoignage de mon amour entier et fraternel.

A M. ANGE ***.

Perse, Tauris, ce 26 juin 1839.

Mon cher ami, un témoignage d'une affection aussi pure et aussi fidèle que la vôtre, à la distance qui nous sépare, est pour moi une bien douce consolation. J'ai été profondément touché de ces sentiments, que le temps n'a pu effacer; et, lorsque la Providence nous réunira, je tâcherai de m'en rendre et plus reconnaissant et plus digne. J'ai applaudi à cette force de caractère qui ne se dément point en vous et qui conduit à un but désigné, à travers tous les obstacles, quelque rebutants et multipliés qu'ils soient. C'est le seul moyen de faire quelque chose en ce monde; car, si la volonté flotte indécise à tous les caprices, la vie s'écoule inutile et insupportable à elle-même.

Mais qui peut soutenir notre faiblesse, sinon la conscience de travailler pour le bien des hommes et pour la gloire de Dieu? Combien à plaindre serait celui qui se rechercherait en quelque chose et qui espérerait trouver sa récompense, soit dans la richesse, soit dans les honneurs, ou dans ce qu'on appelle la gloire! Il prouverait d'abord qu'il ne conçoit pas la grandeur et le prix de la vérité qu'il veut propager, puisqu'il lui trouverait ici-bas quelque chose d'égal en valeur; puis il ne tarderait pas à reconnaître son illusion, en sentant le vide et l'insuffisance de son bonheur imaginaire. Que si, au contraire, dans notre sphère étroite et suivant nos efforts, nous cherchons à étendre et à hâter la venue du règne universel de la foi et de l'amour sur la

terre, quoi qu'il arrive, notre conscience restera satisfaite. Si nous ne voyons pas le succès, n'importe, d'autres le verront après nous et en goûteront les joies célestes.

Mon cher ami, je trouve qu'il est infiniment utile et instructif de quitter un peu notre Europe civilisée et de venir dans ces pays, jadis si florissants, que toutes les passions, honorées et encouragées par une religion fausse, ont ravalés au dernier degré de misère et de barbarie. C'est un sujet de méditation continuelle que l'étude des causes qui ont préparé ces malheurs; et c'est une tentation douce au cœur d'espérer et de vouloir remédier à ces maux. Là, nous trouvons dispersés des chrétiens qui sont nos frères, et dont toutes les disgrâces ont pour unique cause l'abandon de l'unité de l'Église. Ils sont fatigués de leurs erreurs et de leur isolement, et ils entrevoient que leur délivrance est dans le retour à la société sainte et universelle, dont nous sommes les très-humbles enfants. En effet, c'est par cette voie que leur viendra l'instruction, éteinte chez eux depuis des siècles, aussi bien que le désir de l'ordre et le sentiment de leur propre dignité, si profondément dégradé par l'esclavage. J'emploie donc tous mes moyens et tout mon temps à pénétrer maintenant dans la vie, les usages, l'histoire et l'état religieux de ces populations diverses, afin de travailler ensuite plus efficacement à leur réhabilitation; et j'ose croire qu'il résultera de mes efforts quelque chose, non pas seulement de scientifique, ce qui ne vaudrait pas la peine d'être acheté par tant de sacrifices, mais encore de social et de religieux.

On porte un jugement d'autant plus juste sur la France et l'Europe, qu'on se trouve mieux placé à distance, et qu'on les voit mieux, comme un tableau, dans leur véri-

table jour. C'est ainsi que, du point de vue où je me trouve, on peut apprécier tous les avantages de ces pays sur ceux de l'Orient. Là, quelle vie, quelle énergie, quelle conscience de sa force et de la gloire de ses destinées! Ici, quelle mort, quel silence, quel découragement, quel pressentiment de la fin de l'ordre actuel des choses! Là, la foi chrétienne ouvrant l'infini du bien et du vrai à ses enfants; ici, l'islamisme étouffant, dans les liens étroits de sa loi et de son dogme, l'intelligence, l'activité et la vie même de ces peuples.

Cher ami, depuis un certain nombre d'années, mes études me portaient vers l'Orient. Aujourd'hui que je m'y suis enfoncé, j'éprouve un charme indicible à observer ce qui m'entoure et à étudier ce que la tolérance musulmane rend le plus abordable. Sans doute, il me vient souvent des regrets de la France et de toutes les personnes chères que j'y ai laissées; mais je triomphe de la nature, en pensant que je travaillerai ici avec plus de fruit au but qui occupait autrefois nos communs efforts. Pour moi, il est toujours le même, et je ne trouve point ici ces passions politiques qui aigrissent, enveniment et arrêtent tout dans notre malheureuse société. La situation des affaires, autant que je puis juger de loin, me montre qu'on est toujours fort préoccupé de soi et de sa personne, et fort peu des choses, et qu'on néglige, dans d'interminables disputes parlementaires, le bien général, au lieu de songer aux améliorations réelles. Pour moi, je veux mieux sanctifier mes efforts. Chaque jour je reste plus convaincu qu'il n'y a de régénération possible que par la religion, surtout ici, où elle se lie à tous les actes de la vie. Chaque jour il est aussi plus évident pour moi que la foi catholique est la

seule qui puisse réunir toutes les communions dissidentes, pour en faire un seul troupeau, avec ces autres peuples encore assis dans l'ombre de la mort. Comme elle paraît belle, puissante et sainte, quand on la compare avec la foi de toutes les autres nations! Aussi les catholiques sont-ils partout à la tête de la civilisation et les seuls préparés à cette grande union que nous désirons si ardemment. Enfin, cher ami, je crois qu'en cherchant à faire progresser les autres il faut progresser soi-même, et donner l'exemple de la pratique morale et intellectuelle. Sous ce double rapport, j'ai encore beaucoup à faire. Adieu! L'espace me manque; je ne vous donne point de détails locaux. Les lettres que j'ai écrites à ce sujet pourront vous les apprendre, si vous avez la patience de les lire. Croyez-moi à jamais étroitement uni à vous. J'ai écrit dernièrement au cher M. F.; assurez-le bien de mon filial attachement, et ne m'oubliez pas auprès de votre respectable famille, d'Élie, de vos frères et de nos amis communs. Adieu! nous nous retrouverons un jour, je l'espère.

Votre ami et frère.

A EUGÈNE ***.

Tauris, le 2 juillet 1839.

Cher Eugène,

Je suis toujours à Tauris, où la chaleur commence à se faire vivement sentir; mais, comme il règne constamment une brise fraîche de l'est, elle n'est point énervante, comme à Paris.

Ma santé est toujours très-bonne; et, comme je vis partagé entre l'étude et mes élèves, je travaille même plus qu'à Paris. Chaque jour, j'amasse des documents précieux. Dans mes heures de loisir, je me distrais, en écrivant mon voyage, que je commence *ab ovo*. Je t'envoie aujourd'hui le premier extrait; bientôt tu en recevras d'autres, s'il se trouve des occasions.

Assure ces messieurs du conseil de la Propagation de la foi, qu'ils peuvent désormais me considérer comme leur humble et indigne membre, dévoué jusqu'à la mort.

J'espère ouvrir un vaste champ à leurs bonnes œuvres. Tous ces pauvres chrétiens, à qui je parle de cette institution, pleurent de joie, en songeant qu'ils ont chez nous des frères qui veulent les consoler. Si je retourne en France, mon premier soin sera de travailler, selon mes faibles moyens, à étendre l'œuvre et à en faire comprendre toute la nécessité. Ce que je sais et ce que je vois de la Société biblique et américaine me démontre toute l'opportunité de cette sainte association, qui combat le protestantisme avec ses propres armes. Le zèle et la charité des catholiques seront-ils donc vaincus par la demi-foi des réformés? L'Institution de la Propagation de la foi est d'autant plus utile en ce moment à la cause du catholicisme qu'il paraît que Rome est dans la gêne, sous le rapport financier. Du moins, elle ne fait plus parvenir les quelques pensions qu'elle envoyait de ces côtés : abandon qui produit le plus mauvais effet sur les fidèles, et surtout sur les dissidents. Ceux-ci en rient, en triomphant; ceux-là attendent, tout découragés. J'ai encore appris hier, à ce sujet, qu'à Ispahan, où nous avions, sous Louis XIV, deux couvents florissants, le seul prêtre catholique qui y réside, ne recevant rien, est

dans la plus grande détresse. L'église tombe en ruines ; il ne peut nourrir ses pauvres ; il lui faut toute sa vertu apostolique pour tenir dans une pareille position. Pendant ce temps, les ministres américains touchent leurs gros appointements ; ils organisent ici une imprimerie, et font bâtir des maisons. Si je fais ma tournée *patriarcale*, j'aurai encore probablement bien d'autres misères à révéler, nouvelle preuve de la nécessité de tourner un peu les regards sur ces contrées.

Comme je pense souvent à toi, cher Eugène, à Léon, à ma famille et à toutes les personnes qui me sont chères ! Dans mes instants de solitude, je suis avec vous, je vous vois, je vous entends, je m'unis à vos prières. Écris-moi, et dis si tu as reçu toutes mes lettres depuis mars, avril, mai et juin.

Adieu ! Tout à toi.

A EUGÈNE ***.

Tauris, ce 30 juillet 1839.

Cher Eugène,

Juge de mon désappointement. Le courrier vient d'arriver, et point encore de réponse de MM. les Lazaristes. Ma position est vraiment désolante. De jeunes Persans, persuadés du prochain établissement d'une école (ce que j'étais en droit de leur promettre), se sont décidés à se livrer à l'étude, qui peut leur ouvrir une nouvelle carrière. Ils ont abandonné, les uns un métier, les autres une position, afin de se consacrer exclusivement à l'œuvre. Aujourd'hui,

si elle n'est pas continuée, que penseront-ils de nous? Que penseront-ils de notre religion? Je me trouve donc enchaîné indéfiniment à cette entreprise, à laquelle je ne comptais me donner que jusqu'au retour de M. Scafi et des professeurs. Je pensais pouvoir alors continuer le cours de mon voyage, et surtout accompagner le patriarche chez les Chaldéens. Aujourd'hui je ne sais ce que je ferai: c'est la Providence qui en décidera, d'après le contenu des lettres que j'attends.

Cher ami, quant à ce qui regarde l'état de mes finances, j'ai reçu, comme je te l'ai dit, la nouvelle que je pouvais tirer jusqu'à 8,000 fr. sur ces messieurs. Ce supplément m'était très-nécessaire; car la manière économique de vivre dont je te parlais dans le commencement ne peut être continuée, quand on veut faire quelque bien. Depuis cet instant, mes dépenses ont toujours été croissant, bien que je ne jette pas, comme on dit, l'argent par les fenêtres. Devant rester neuf mois et réunir toutes sortes de personnes dans ma maison, j'ai dû m'acheter une espèce d'ameublement et une infinité de petites choses indispensables, ce qui a vite monté à la somme de 1,200 francs. Ensuite, en Orient, à mesure que les relations s'étendent, la dépense augmente aussi, parce que, suivant les anciens préceptes de l'hospitalité, vous devez avoir une espèce de table ouverte pour ceux qui vous font l'honneur de vous visiter. En outre, tous les pauvres catholiques chaldéens qui passent par Tauris viennent sans façon s'installer chez moi, comme chez un patron; et il est trop juste de les recevoir. Si je suis laissé seul, il me faudra faire encore quelques autres dépenses que tu approuveras, lorsque tu

en connaîtras l'effet et la destination. En tout cas, j'espère avoir de quoi marcher encore un an ; et ce serait bien mal à moi de m'inquiéter pour un avenir plus reculé.

Nous voici déjà à la fin de juillet. Je compte prendre mes vacances, en allant dans les villages catholiques du pays d'Ourmi, que tu dois connaître, si tu as reçu mes différents articles. Là, j'achèverai de me perfectionner dans la connaissance du chaldéen, et je commencerai l'étude du curde. J'ai toujours abondamment de quoi m'occuper : ce n'est pas là ce qui m'inquiète.

Continue toujours à m'écrire. Les lettres que ces messieurs enverront à Tauris me parviendront là où je serai, d'après les instructions que je laisserai ici.

Je lis les *Débats*, à deux mois et demi de date ; mais n'importe, cette lecture a toujours du charme pour celui qui vit loin de la patrie. Je viens d'apprendre par cette voie la nouvelle de l'émeute du mois de mai, tout aussi folle et tout aussi sanglante que les autres. Quand est-ce qu'ils se corrigeront?

Tu m'annonçais par ta lettre, remise à M. Scafi, que tu m'écrirais longuement, quinze jours après ; as-tu rempli ta promesse? Je l'espère. Puisse cette lettre m'arriver bientôt ! Elle me consolera. Les effets que tu as eu la bonté de lui confier ne me sont pas encore parvenus. Il me faut encore attendre près de deux semaines. Vois comme les correspondances sont peu suivies.

Adieu, cher et fidèle ami ; fais-toi l'interprète de tous mes sentiments d'amour, d'attachement et d'amitié, pour mon frère, ma sœur et nos communs amis, qui travaillent pour le succès de notre cause commune. Continue-moi

toujours le secours de tes prières; moi, de mon côté, je ne t'oublie pas. Mes instants de récréation consistent surtout à vous aller trouver par la pensée.

Adieu! Tout à toi.

A EUGÈNE ***.

Khosrova[1], ce 19 août 1839.

CHER EUGÈNE,

J'ai quitté Tauris, pour aller passer mes deux mois de vacances au village catholique chaldéen de Khosrova, que tu dois connaître, si tu as reçu mes lettres sur la Chaldée. C'est un lieu délicieux, sur la frontière du Curdistan. Il est planté de jardins fleuris et abonde en fruits délicats; des sources nombreuses y tempèrent les ardeurs des solstices. Je suis retiré là, avec mes domestiques, au milieu de cette population qui m'aime déjà comme un véritable frère, et qui espère quelque chose de mes efforts. Son espoir ne sera pas trompé, si Dieu ne me juge point indigne de travailler à l'extension de sa sainte Église en Orient. Mon école va toujours à Tauris; j'y ai laissé un substitut persan, assez habile pour être le moniteur des autres. Ici, je veux en établir une autre, ainsi qu'au pays d'Ourmi, parmi les nestoriens, où elle serait on ne peut plus nécessaire. Ces entreprises affaiblissent beaucoup mes ressources; mais j'espère dans la Providence; et bien qu'on m'ait laissé seul, je veux poursuivre une œuvre qu'il serait trop tard d'entreprendre ensuite, à cause du redoublement d'intrigues

[1] Village catholique chaldéen, à trois journées de Tauris.

chez les ministres protestants, mes rivaux, que j'éprouve un doux plaisir à combattre.

Je parle chaldéen, je lis des manuscrits chaldéens et je m'inquiète de tout ce qui concerne ce pays. J'écris, je me promène et je monte mes deux chevaux, que j'ai achetés 500 fr. environ, et dont l'un, curdo-arabe, est si joli que, dans le temps de mes vanités, j'aurais aimé à traverser au grand trot sur lui l'avenue des Champs-Élysées; l'autre, turcoman-persan, peut faire douze lieues de suite; il est haut comme un éléphant.

Il est très-probable que j'accompagnerai Monseigneur de Khosrova, devenu patriarche, dans sa tournée diocésaine de Bagdad et du Diarbekre. Nous nous mettrons en route, au milieu d'octobre, à travers les Curdes, les Arabes, etc. Dieu doit nous protéger. Quel bonheur pour moi de voir les éléments épars de cette Église orthodoxe, qui réunira, j'espère, tous les dissidents de l'Asie Mineure et de l'ancienne Assyrie! Alors commenceront mes courses. Ma santé est toujours excellente; et, lorsque je suis sur mes chevaux, avec mes armes et mes longues moustaches, j'ai l'air au moins d'un lieutenant de lanciers ou de dragons, etc. Adieu! Prie pour moi; embrasse mon frère; donne de mes nouvelles à ma sœur et à mes amis, et crois-moi pour la vie ton tout fidèle

A EUGÈNE ***.

Tauris, 17 novembre 1839.

CHER EUGÈNE,

Voici bien longtemps que je n'ai pu t'écrire à tête reposée; et il y a beaucoup plus de temps encore que je n'ai reçu de tes lettres, si vivement attendues et reçues toujours avec tant de joie. A la distance qui nous sépare, nous dépendons de mille moyens intermédiaires, par lesquels notre correspondance est retardée et peut-être empêchée. Je n'ai rien reçu de toi et de la France, depuis le mois d'avril, si ce n'est la caisse confiée à M. Scafi. Elle est arrivée fort à propos. Je te remercie d'abord des chauds et excellents habits que ta prévoyance fraternelle y a adjoints; ici, mieux qu'ailleurs, on en sent le prix, puisqu'on ne pourrait se les procurer. Les pistolets sont élégants et travaillés avec soin; merci encore pour ce cadeau. Je viens aux livres, auxquels ces objets étaient mêlés. Privé depuis si longtemps de tout ouvrage écrit en notre langue, avec quelle avidité je suis tombé sur ces volumes! Je les ai feuilletés, dévorés, médités. Ceux qui m'ont fait le plus de plaisir sont ceux composés par les personnes que je connais, pour la défense de la cause sainte qui seule mérite nos efforts sur cette terre. J'ai pleuré de joie, en lisant les belles pages de M. Lacordaire sur l'ordre admirable qu'il ressuscite et qui nous

enverra plus tard des apôtres en ces contrées. Dans sa lettre sur le saint-siége, le dogme de l'unité de l'Église est exposé avec une profondeur et une netteté dignes d'un grand écrivain. Le Livre des peuples et des rois est une production destinée à opérer beaucoup de bien ; et, si la forme en certains endroits n'est pas entièrement méthodique, il révèle un haut talent, donc nous avons droit d'attendre de belles choses. Les vues de mon frère sur l'enseignement de la jeunesse sont justes, exposées avec mérite et dignes d'être méditées par les jeunes gens. J'aime et j'admire le travail d'Ozanam sur Dante; et les préfaces de M. St.-Chéron sont un résumé consolant du retour qui s'opère dans les jugements de la science sur la mission du chef de l'Église. J'oublie mes livres chaldéens et persans, pour me frotter à ces idées, que je retrouve toutes en moi ; et, me rencontrant ainsi avec ces écrivains divers, à mille lieues de distance, je savoure intérieurement toute la douceur de l'esprit d'unité. En effet, cher ami, unis dans la foi et l'espérance par la charité, nous sommes assurés que nos cœurs battent du même mouvement, et que nos intelligences s'éveillent pour saisir les mêmes vérités. Voilà le bonheur d'appartenir à une société réellement une; nos âmes se réunissent, l'espace sépare seulement leur enveloppe.

Les trois mois que j'ai passés dans le pays de Salmas et d'Ourmi, éloigné de quelques journées de Tauris, ont été mes vacances. Je t'ai adressé de là deux lettres concises, dans lesquelles je t'annonçais mon intention de partir avec l'évêque, aujourd'hui patriarche, afin de visiter avec lui son grand diocèse, qui s'étend jusqu'à Bagdad. Tout était disposé pour ce nouveau voyage, lorsque j'ai

appris que Sa Majesté le Roi des Rois m'envoyait un acte nouveau d'approbation de mon école, et qu'elle désirait de ma part une prolongation de séjour. Je me trouvai alors en proie à une lutte intérieure, combattu que j'étais par le désir de voir le reste de la Chaldée et par la crainte de ruine de mon école, si je partais. Dans ma décision, j'ai suivi le parti, prescrit par la sagesse, de sacrifier mon plaisir et mon intérêt au bien général. Je passerai donc encore une année à Tauris, pour y continuer l'œuvre, espérant enfin, durant cet intervalle, être rejoint par les missionnaires. Tu me diras ce que tu penses de *ma campagne* d'Ourmi, expression qui ne te paraîtra peut-être pas impropre, lorsque tu auras lu la lettre ci-jointe, que j'envoie à l'Association de la propagation de la foi. Les catholiques que j'ai visités et encouragés m'ont paru avoir besoin d'écoles, pour combattre l'influence de celles fondées par les Américains. J'en ai établi trois chez eux. De retour à Tauris, j'ai été consolé par la visite de trois voyageurs français, M. Texier et ses compagnons, avec lesquels je suis resté une huitaine, et surtout par la nouvelle importante de l'arrivée prochaine de notre ambassade. C'est évidemment la Providence qui l'envoie en Perse; il en résultera un bien incalculable pour l'extension de l'unité en ces contrées. J'attends avec impatience ces illustres compatriotes, auxquels mon expérience locale d'une année sera peut-être de quelque utilité. Sans doute, mon ancien maître, M. Alexis Desgranges, qu'on dit être attaché à la mission, m'apportera de tes nouvelles; et désormais nos communications seront agréablement facilitées.

Très-cher ami, ma foi dans la bonté de la Providence ne saurait faillir; néanmoins, vivants parmi les hommes,

nous ne devons jamais mépriser les conseils de l'humaine sagesse. Voici deux ans et demi environ que j'ai quitté la France; et, lorsque je conçus le projet de mon voyage, j'en avais fixé l'étendue à trois années. Je ne me serais point trompé dans mon calcul, si j'avais poursuivi droit ma route; sans doute, je serais actuellement près du terme. Mais tu sais quelle direction une main supérieure a donnée à mes pas, et comment elle m'a retenu ici. Comme je ne doute point d'avoir obéi à son action toute-puissante, je ne puis regretter ce que j'ai fait; et, bien que l'impatience naturelle à l'homme le pousse toujours en avant, je ne m'afflige point d'avoir été arrêté par les projets que tu connais. A la vérité, l'heure de notre réunion sera retardée; mais ce n'est pas nous que nous devons rechercher: après le bien général, vienne le nôtre. Toutefois, il est une considération qui parfois me traverse l'esprit, et me causerait des inquiétudes si je ne la repoussais comme une défiance de la bonté qui n'a cessé de m'assister : je veux parler de mes moyens de voyage, question fort prosaïque, et qu'il faut cependant débattre avec toi, juge plus compétent en ces matières. Le bien coûte beaucoup en ces pays pauvres et désolés, où tout pas et toute démarche s'évalue définitivement en espèces. Le séjour des Anglais et le système propagandiste des missionnaires américains ont rendu très-difficile la position d'un Européen qui veut se tenir convenablement et attaquer leur fâcheux prosélytisme. Joins à cela les incertitudes où je me suis trouvé, arrêtant plusieurs fois mon départ et revenant toujours. J'ai été entraîné ainsi à une infinité de faux frais, qui m'eussent aigri, si j'avais tenu à l'argent. D'un autre côté, l'école m'a occasionné beaucoup de dépenses, obligé que

j'ai été d'assister quelques élèves, remarquables par leurs dispositions et leur bonne volonté, et de disposer le local d'une manière convenable. Ensuite, lorsque j'ai été à Salmas, je me suis vu nécessité à faire des aumônes urgentes. Les usages de ces pays ne sont point à comparer aux nôtres. Ici, par exemple, on s'invite sans façon à venir manger à votre table. C'est ainsi que, pendant mon séjour en Chaldée, j'ai eu l'honneur de nourrir le clergé chaldéen, et les notables de l'endroit, sans compter les parasites, plus nombreux qu'ailleurs. Quand mon duel avec les protestants a commencé, ç'a été bien autre chose. En Perse, on ne fait rien sans disposer les grands par quelques petits cadeaux. Pour combattre des adversaires fort libéraux sous ce rapport, j'ai dû nécessairement me montrer généreux ; en outre, tous sont pauvres ; et, en établissant trois ou quatre écoles, j'ai été obligé de payer les maîtres pour une année environ. Ce n'est point pour eux une affaire d'argent, comme pour les nestoriens, vendus aux Américains ; toutefois, il leur faut le nécessaire ; car, lorsqu'ils enseignent, ils renoncent au travail qui les soutient. Il y a peut-être eu témérité de ma part à me lancer ainsi en avant, sans être assuré d'être soutenu? Mais il s'agissait de l'honneur et de l'extension de notre foi : je n'ai pas balancé une minute. Que si je suis abandonné, du moins j'aurai fait tout ce qui était en mon pouvoir. J'espère toujours que les missionnaires viendront, dans le courant de la prochaine année, continuer l'œuvre, et que l'Association de la propagation de la foi prendra sous son patronage une entreprise qui n'est au fond que la sienne.

J'ai reçu, ces jours derniers, la lettre que M. le prési-

dent m'a fait l'honneur de m'écrire. Je lui réponds, en envoyant la lettre ci-jointe, destinée au journal de l'Association. Je lui recommande vivement nos catholiques. Unis ta voix à la mienne, et tâche d'intéresser à notre œuvre le bon M. Ozanam, dont tu m'as envoyé le beau travail sur Dante. La nouvelle d'un don de 6,000 fr. fait au patriarche a produit le meilleur effet, même sur les nestoriens, qui voient que les chefs catholiques sont encore mieux traités par l'Église d'Occident que les leurs par les missionnaires de Boston.

Tout laïque que je suis, je crois pouvoir rendre ici quelques services à l'Église. Il est des choses plus simples et plus faciles pour ceux qui n'ont pas le caractère sacerdotal. Ainsi je te dirai que mon combat de trois semaines, livré, dans la plaine d'Ourmi, en présence des musulmans, aux nestoriens, ligués avec les Anglais, ne se serait peut-être pas terminé aussi heureusement, s'il avait été soutenu par un missionnaire, tenu à une certaine réserve. Moi, au contraire, avec mon espèce de costume militaire, je chevauchais, comme un dragon, l'épée au côté, me disant l'homme du gouvernement persan, ce à quoi m'autorisait la fondation de mon école à Tauris. Toutes les portes s'ouvraient devant moi ; les plus hauts personnages avaient même peur de me déplaire ; les généraux et les chefs de l'armée me recherchaient ; et les pauvres nestoriens, qui se voyaient attaqués dans le cœur de leur église, ne pouvaient, pour se défendre, avoir recours à l'autorité musulmane. Je paraissais homme du monde aux musulmans, et en-dessous je faisais, je te l'assure, force théologie ; je poussais des arguments qui circulent à présent dans le pays, et

qui exigeront des protestants de nouveaux labeurs apostoliques. Ils ont perdu tout le terrain qu'ils croyaient avoir gagné en cinq ans dans la Turquie. Près des Arméniens et des Grecs plus défiants, ce caractère séculier est aussi avantageux. J'userai des mêmes moyens, pour effectuer mon voyage de Chaldée, si Dieu le permet, et pour pénétrer dans le centre des montagnes, où sont ces tribus dont j'ai parlé dans un Mémoire précédent.

Me voilà de nouveau, et pour une année sans doute, à Tauris. Mon retour a été une fête véritable pour mes élèves, qui me témoignent autant d'attachement que de considération. J'ai recommencé incontinent mon cours; et ils travaillent avec une ardeur qui sera constante, si le gouvernement de Perse s'intéresse à cette entreprise toute nationale.

J'ai appris, à mon arrivée seulement, comme je te l'ai dit, qu'un ambassadeur était envoyé ici. C'est la nouvelle la plus importante du royaume; tout le monde s'en réjouit et en espère les plus grands avantages; en effet, si les maîtres et les instructeurs amenés par Hussein-khan sont des gens droits et capables; si, d'un autre côté, les engagements contractés envers eux sont scrupuleusement observés, d'heureuses innovations auront lieu. Je vais me trouver naturellement chargé du rôle de cicérone près de ces messieurs, attendu que je suis l'unique Français établi depuis quelque temps dans le royaume. Je suis très-impatient de connaître M. l'ambassadeur et sa brillante escorte. Fasse le ciel qu'il se trouve parmi eux des âmes comprenant les choses spirituelles et la sainte et honorable mission réservée ici à l'influence française, si elle se déclare

franchement protectrice des catholiques et de tous les chrétiens. J'oserai parler de ces choses à M. l'ambassadeur, et j'aurai des preuves de leur justesse à citer. J'espère que la congrégation des Lazaristes se décidera enfin à fonder son établissement sous des auspices aussi favorables; en sorte que les choses s'arrangeront au moment où elles me semblaient le plus désespérées.

Adieu, prie pour moi chaque jour, et que la présence de Dieu dans la prière soit notre rendez-vous.

A M. LE PRÉSIDENT

DU CONSEIL DE L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Tauris, Perse, ce 17 novembre 1839.

MONSIEUR,

Le rapport que j'ai l'honneur de vous adresser était écrit, lorsque j'ai reçu votre lettre, datée du 14 août. Vous voyez que, sans attendre la permission que vous m'accordez avec tant de bienveillance, de correspondre avec l'Association, j'avais osé la prendre, comme un droit que confère à tout catholique le désir de participer, selon ses faibles moyens, aux mérites de votre œuvre. Aujourd'hui, je vois la nécessité de son existence, la sainteté de son but et l'efficacité de ses moyens d'action, avec une évidence singulièrement accrue par la position où je me trouve. Elle est destinée à devenir, après la grâce, la cause pre-

mière du retour des communions dissidentes de l'Orient, si le zèle pousse les fidèles à la soutenir et à l'étendre.

Le don de chacun est bien peu de chose; mais les catholiques sont nombreux. S'ils voulaient entrer en foule dans cette belle propagande, ils seraient en état de faire partout la loi. Toutes ces gouttes, versées par la charité, formeraient comme un immmense Océan, qui couvrirait le monde.

Depuis mon départ de France, la plus douce consolation, au milieu de mes courses et de mes voyages, a été de visiter les catholiques dispersés sur mon passage. J'ai trouvé chez eux une joie et un amour de frères, en apprenant que l'Occident a les yeux ouverts sur leurs misères.

Ils sont en effet tous plus ou moins indigents, surtout dans la Chaldée persane, si bien qu'un nestorien me disait, dans son orgueilleuse ignorance : « Votre religion est donc la religion des pauvres. — Oui, lui répondîmes-nous, et ceux mêmes qui sont riches doivent se faire pauvres d'esprit. »

Il serait impossible d'accorder à tous ceux qui ont besoin : l'Association ne le pourrait. Ce qu'il est urgent de faire en ce moment, suivant nous, c'est d'assurer l'existence des sept ou huit prêtres chargés de veiller sur le troupeau chaldéen, d'envoyer des ornements et des vases sacrés pour les cinq églises de Salmas et d'Ourmi, de consolider les écoles fondées récemment, comme vous le verrez dans notre rapport, et d'aider les missionnaires que le ciel enverra. Tout réussira ensuite; et la conquête d'âmes innombrables récompensera votre sainte charité.

Veuillez agréer, monsieur le Président, l'hommage de mon profond respect et de la haute estime que m'inspire

votre noble ministère. N'oubliez pas dans vos prières un de vos membres, dont toute l'ambition, ici-bas, sera toujours de vous prêter le concours de ses faibles efforts.

Votre très-humble et très-dévoué serviteur.

P. S. J'oserai vous prier de faire parvenir à M. Ozanam un souvenir, en échange de celui qu'il m'envoie. Je vous félicite de l'avoir pour collaborateur. Son dernier travail sur Dante, que je viens de recevoir, promet à la cause catholique un écrivain distingué.

DEUXIÈME MÉMOIRE

A

MM. LES MEMBRES DU CONSEIL CENTRAL

DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

De la propagande catholique comparée avec la propagande protestante. — Moyens d'action de celle-ci en Perse, chez les nestoriens. — Victoire et émancipation religieuse des catholiques de la Chaldée persane. — Fondation d'écoles chrétiennes. — Attente d'une mission catholique.

La propagande religieuse est le plus saint et le plus noble des ministères, puisqu'elle élève celui qui l'exerce dignement à la hauteur de l'apostolat. Elle exige donc de ceux qui se vouent à cette œuvre une ferveur de foi, une abnégation de soi-même et une pureté d'action en tout semblables à celles des apôtres.

Ouvrez nos saintes annales; suivez dans les régions extrêmes du monde ceux qu'y a conduits le désir de propager la religion, et vous verrez briller dans tous ces saintes vertus. L'ambition d'accroître cette admirable société qui amène tous les hommes à elle par la force attractive de sa charité, l'espoir de rattacher à la chaire de saint Pierre des liens d'amour, rompus par l'orgueil disputeur des hérésiarques, et le besoin de verser au dehors les flots de vérité qui débordent de leur âme, voilà les motifs qui animent ces ouvriers, dispersés dans le champ du Seigneur. Leur but suprême est d'avancer la consommation de l'unité religieuse dans l'univers. Cette magni-

fique prétention ne pouvait être manifestée que par l'Église, qui seule peut se glorifier du nom de Catholique.

Toutes les religions ont aspiré plus ou moins ardemment à l'universalité; toutes, pour y atteindre, ont eu recours au prosélytisme. C'est ainsi que, dans les âges anciens, la force imposait la loi spirituelle et politique; le triomphe d'un dogme était acheté par des exterminations et des guerres sanglantes. L'Inde nous en offre un mémorable exemple dans les combats que les sectateurs de Bouddha livrèrent au culte brahmanique. Les nations conquises par les Perses, les Grecs et les Romains devaient aussi payer un tribut d'adoration aux divinités des vainqueurs. Le judaïsme, chargé de conserver le dépôt des traditions révélées, et non de les répandre chez les autres peuples, indignes d'elles, bornait sa propagande aux étrangers établis dans la Palestine. Sa doctrine exceptionnelle portait le caractère de la vérité, en s'insinuant dans les âmes par la persuasion, sans faire appel à la violence. Quant au christianisme, complément et perfection de la religion primitive, il proclama ouvertement, dès sa naissance, que les mérites de la rédemption devaient s'appliquer à tous les hommes; et il le démontra, en faisant le partage des nations entre les premiers disciples, assemblés au Cénacle.

Aussitôt ces fils de pêcheurs se dispersent par le monde; et, plus que le conquérant Alexandre, ils semblent être à l'étroit dans ses limites. A-t-on jamais vu prosélytisme aussi incompréhensible? Le glaive et le feu des persécutions doublent sa force et ses succès, au lieu de lui créer des entraves. Les adversaires de l'Évangile ont pour eux la puissance, les richesses et le nombre; l'Évangile l'em-

porte avec la faiblesse, le dénûment et la pauvreté de ses serviteurs! Quel contraste avec le mahométisme, enflammant l'imagination ardente des Arabes par l'appât des voluptés, et armant la main des croyants contre les nations indifférentes ou contraires à son symbole. La guerre religieuse, érigée en loi sous le nom de *Djihad*, les massacres et le pillage sont les arguments qu'il emploie sur les populations idolâtres et cupides de la Perse et de la Tatarie.

La religion procède toujours par une initiation libre et une charité pleine de douceur; et ce signe la distingue des communions qu'elle a frappées d'anathème et répudiées de son sein. L'étude de leur origine prouve qu'une vanité de suprématie et de faux savoir théologique ou une révolte de la raison contre l'autorité immuable de la foi furent leur cause première. Nées du mal et perverses dans leur nature, le mal a servi à leur dissémination. Observez en effet les progrès des premières hérésies, de l'arianisme, par exemple, vous verrez comme ils sont violents et tyranniques. D'autres erreurs moins turbulentes, comme celles de Nestorius et d'Eutychès, semblent se reposer, satisfaites de l'entraînement de la nation qui les a vues éclore. Le zèle de la haine seul leur reste; et il est dirigé contre l'Église mère, dont elles ont parjuré la foi. Franchissons d'un seul bond les siècles qui nous séparent de Luther et de Calvin; et notre observation devient plus évidente. L'acte de révolte religieuse qui a séparé le nord de l'Europe du midi, fidèlement catholique, met en effervescence les passions politiques, passions les plus aveugles de toutes; et la conclusion des sophismes formulés dans toutes les écoles des théologiens se tire à main armée, dans les camps et sur les

champs de bataille. En vain voudrait-on faire croire que les protestants usèrent du droit d'une légitime défense, l'histoire, écrite par leurs historiens mêmes, prouve que l'agression commença par les princes, fauteurs de la rébellion et impatients de s'affranchir de la juridiction spirituelle de l'Église. Les intérêts de la terre et la concupiscence de la chair, gênée par la discipline catholique, furent les mobiles secrets qui attirèrent les néophytes dans les rangs du protestantisme. Les arguments de ses propagandistes étaient des déclamations contre l'Église romaine, si pitoyables qu'on rougirait aujourd'hui de les reproduire; mais, au fond, le véritable motif était l'orgueil de la désobéissance, premier péché du premier homme. Par son apparition, l'unité religieuse et sociale fut momentanément troublée dans son œuvre progressive. Les générations impartiales du présent, instruites par les calamités du passé, savent fort bien tout ce qui en est résulté de triste et de mauvais pour le genre humain. Néanmoins le vent de la tourmente paraît avoir poussé plus rapidement le vaisseau de l'Église sur la haute mer, où il vogue triomphant vers le port de ses éternelles destinées. D'un autre côté, le rationalisme, père de la réforme, a usé et tué son enfant, qui se meurt aujourd'hui dans le doute ou dans les vagues aberrations du panthéisme.

Mais toutes les doctrines ont des partisans entêtés, qui réputent comme une gloire de s'ensevelir sous leurs débris, les armes à la main, en les défendant avec l'impuissance de l'acharnement. La réforme compte un certain nombre de ces hommes. Ce n'est plus en Allemagne, où l'excès de la spéculation a paralysé la vie sociale et endormi les esprits dans un quiétisme nébuleux, mais en Angleterre

qu'il faut les chercher. Le mouvement et l'action sont inépuisables chez ce peuple, dont l'industrie surprend chaque jour quelque secret de la nature physique. Le protestantisme a pénétré d'ailleurs plus avant dans l'État et dans la famille de ce peuple. L'église nationale a été organisée avec une économie hiérarchique qui lui donne une apparence d'harmonie et d'unité. Cette religion ou *Persuasion*, pour employer un terme ridicule de sa langue, en identifiant sa cause avec celle de la constitution politique, avait du moins l'espoir de vivre autant qu'elle. Voilà pourquoi elle se débat, à l'heure qu'il est, si opiniâtrément sous les coups des réformistes, qui attaquent indirectement sa réforme. Au commencement de ce siècle, ne sachant comment conjurer l'orage, elle pensa à réveiller la tiédeur de ses enfants par l'organisation d'une propagande, modelée, autant que possible, sur celle du catholicisme. Des associations de personnes portant le nom de ministres se formèrent; et on leur ajouta le titre de missionnaires, comme si cette appellation pouvait improviser des apôtres. La société biblique les prit sous son patronage; et ils eurent la mission de porter chez tous les peuples des Évangiles et des Bibles, que ces peuples ne lisent ni ne comprennent, parce que la traduction en est généralement illisible, et que la lecture, sans un enseignement explicatif, ne peut élever l'esprit à leur intelligence. Ces hommes partirent donc avec leurs épouses et tout l'attirail du ménage; et la prévoyance administrative du comité promit une augmentation annuelle de 500 fr. pour chaque enfant qui augmenterait la famille. Il y aurait injustice à nier que l'amour du bien et un certain esprit de dévouement exaltassent le courage de plusieurs de ces envoyés, et que, près des tribus ido-

lâtres de l'Amérique, du Cap et de l'Inde, leur doctrine supérieure n'ait opéré des améliorations sociales. Mais, si cette doctrine se mesure avec avantage contre les symboles païens, elle met à nu son insuffisance, lorsqu'elle usurpe ce ministère de propagande près des autres sectes détachées, comme elle, du centre de l'orthodoxie, mais moins dégradées par l'erreur. Nous aurons occasion de le démontrer tout à l'heure, en parlant de l'action d'une de ces sociétés évangéliques sur les nestoriens de la Perse.

D'abord il faut savoir que ses membres sont tous Américains. Ces hommes, nés dans une civilisation d'hier et appartenant à une secte non moins jeune, se croient déjà la force et les titres pour régénérer la religion et la civilisation mourante de ces contrées, qui furent leur berceau. Ils ont institué à Boston une société de missionnaires, qui doit convertir tous les *Infidèles*. Or, sachez que, nous autres catholiques, nous sommes inscrits en tête de la liste, comme les plus obstinés et les plus dangereux. Dire quel est leur symbole serait chose assez difficile, même pour eux. Toutefois, d'après des fragments de leurs écrits, tombés entre nos mains, d'après certains actes et certaines paroles, qui scandalisent ceux qu'ils viennent évangéliser, nous les croyons honorablement gradués entre les mille et une sectes de leur pays, qui, parcourant avec plus ou moins de rigueur logique les phases de la réforme, finissent unanimement par aboutir au déisme. Il se peut toutefois que ce culte pur de l'intelligence, tel qu'ils le qualifient, soit coloré chez quelques-uns d'une teinte de piétisme. Les âmes naturellement droites et tendres sont portées à calmer leur trouble intérieur par cette sensiblerie religieuse.

Mais, pour laisser le lecteur apprécier convenablement

ces missionnaires, appliqués, depuis cinq ans, à convertir la Chaldée persane, nous suivrons la maxime posée par nous précédemment, et qui est celle de l'Évangile, c'est-à-dire qu'il faut juger l'arbre par ses fruits, et celui qui se dit délégué de Dieu, par ses actes. Or, nous commencerons par dire que la mission de ces messieurs a pris dans ce pays, principal théâtre de son zèle en Orient, une direction qu'il serait impossible d'imaginer, et que nous avons voulu examiner sur les lieux, avant d'y croire : tant elle s'écarte de toutes les traditions apostoliques. Le génie industriel et commercial des États-Unis est certes universellement connu : nul ne peut le contester. C'est un mérite dont ses premiers colons ont hérité de l'Angleterre; et, depuis que la France a consommé l'indépendance nationale de l'Amérique du Nord, ses progrès, sous ce rapport, sont dignes d'éloge. Mais on ignorait sans doute que ces propagandistes eussent mêlé aux choses de la religion l'élément profane de l'habileté financière, et que l'argent fût le nerf et l'instrument de toutes leurs opérations. N.-S. J.-C. recommandait à ses apôtres un renoncement complet à tout bien de la terre; il leur défendait de porter un manteau, un bâton ou une besace. Conformément à ce précepte, les missionnaires de l'Église catholique ont toujours été de pauvres prêtres ou de pauvres religieux, craignant d'embarrasser leur marche par une prévoyance superflue, et se confiant dans la force de la doctrine, qui était toute leur richesse. Aussi le ciel bénit leur foi; et leurs conquêtes ne sont jamais plus rapides que lorsqu'aux yeux de la chair ils paraissent plus faibles. Ces messieurs de l'honorable compagnie de Boston savent qu'ils prêchent une autre doctrine; et, comme elle est l'œuvre des concep-

tions humaines, et qu'elle n'a point derrière elle l'appui des promesses évangéliques, il est tout simple que leurs précautions et leurs ressources soient plus conformes aux procédés de notre folle sagesse. Cette observation explique d'avance la cause de sa stérilité. La prudence des fils du siècle n'est habile que dans le maniement des affaires terrestres; si elle porte ses prétentions jusqu'à l'ordre supérieur et surnaturel, son orgueil est confondu, comme celui du profanateur qui étendit la main sur l'arche.

Avant la venue de ces messieurs, d'autres envoyés protestants avaient cherché à prendre pied en Perse. Le crédit illimité de la puissance anglaise, qui s'était imposée comme protectrice du feu roi Feth-Ali-Schah, paraissait devoir favoriser leur influence; rien ne fut négligé pour aider leur prosélytisme, qui pouvait avoir des résultats politiques importants. On savait que la religion des Persans est séparée et ennemie des autres sectes musulmanes, et qu'elle a formé dans le royaume de l'Iran une église nationale : ce qui l'assimilait, sous ce rapport, à l'église anglicane; sa conquête était donc jugée possible. Mais tenter sur les Persans, comme sur tous les musulmans en général, une propagande directe, basée sur des controverses religieuses, c'est assurément perdre son temps et sa peine. La foi est tellement enracinée dans l'âme des sectaires de Mahomet, et, d'un autre côté, l'ignorance est si profonde, que les meilleurs arguments ne sont pas compris, ni même soumis à un examen sérieux. La science et l'éducation, en éclairant la jeunesse, peuvent seules préparer les voies à ce changement si désirable. Du reste, le spectacle du protestantisme mahométan aux prises avec le protestantisme chrétien n'en était pas moins un fait très-curieux. La lutte

fut engagée par Henry Martyn, jeune homme d'une capacité réelle, et digne par son zèle de défendre une cause meilleure. Il eut pour adversaire le docteur Akmed d'Hamadan. L'un et l'autre composèrent un traité sur l'authenticité et la sainteté des livres, bases de leur religion respective. Celui-ci opposa l'Alcoran aux saintes Écritures; et, qui plus est, étalant une connaissance biblique aussi subtile dans ses interprétations que celle du ministre protestant, il appliqua toutes les prophéties à la personne de Mahomet. Que pouvait lui répondre le ministre, dont le jugement privé, critérium unique de ses raisonnements, était aussi faillible que le jugement de son antagoniste? Rien de décisif, privé qu'il était de la ressource d'invoquer le témoignage infaillible de la tradition conservée dans le corps de l'Église. Aussi la dispute fut-elle interminable; et le musulman se crut autorisé à persister dans sa conviction première. Cette controverse n'eut d'autre effet que de rallumer la ferveur religieuse des théologiens persans; de toutes parts, des réfutations furent rédigées, avec plus ou moins de science. Le peuple, qui entendit répéter que des émissaires chrétiens attaquaient ses dogmes, perdit la bienveillance tolérante qu'il leur témoignait. Quelques-uns d'entre eux, qui avaient tenté d'enseigner à Ispahan, furent contraints d'en sortir pour sauver leur vie menacée. Les Bibles, distribuées avec profusion aux musulmans, furent brûlées sur les places publiques. Les Juifs, qu'on espérait aussi gagner, en mettant les textes sacrés entre leurs mains, les rejetèrent comme interpolés, et semèrent dans les rues les lambeaux de leurs feuilles.

L'insuffisance de cette tactique étant reconnue, on songea à fonder des écoles. Un pasteur allemand, nommé

Hase, vint à Tébriz (Tauris), ouvrir une espèce de gymnase pour la jeunesse persane. La présence des négociants européens, des consuls et des instructeurs anglais pour l'armée avaient habitué la population à la vue du costume et des mœurs des Francs ; et le succès des armes russes avait révélé la force prépondérante des puissances chrétiennes. La circonstance était donc favorable ; néanmoins, comme les musulmans se défiaient des intentions du pasteur, il ne parvint qu'avec une extrême difficulté à réunir un petit nombre de disciples, qui ne répandaient aucun lustre sur son œuvre, parce qu'ils appartenaient tous à la classe moyenne, et que d'ailleurs l'enseignement manquait d'un but déterminé. Après trois années, il se découragea et partit.

Sur ces entrefaites, arriva la mission américaine. Elle n'essaya point son prosélytisme auprès des musulmans ; elle s'adressa aux nestoriens, répandus, au nombre de plus de cinquante mille, dans la province de l'Aderbidjan. Deux de ses membres avaient été envoyés à la découverte du pays en 1830 ; et leurs rapports l'avaient présenté au comité de Boston sous les traits non flattés d'une terre promise. En effet, la nature y est belle et féconde ; et puis les Persans laissent jouir tous les chrétiens d'une liberté de culte si absolue, et ces chrétiens eux-mêmes sont tombés dans une ignorance si extrême, qu'il devait être aisé de les convertir, en les éclairant. Quel champ aurait donc été mieux choisi pour des ouvriers évangéliques ! Ils fixèrent leur établissement dans la petite cité d'Ourmi, située au centre de la plaine fertile qui a emprunté son nom. Ces messieurs ne posaient point seulement une tente de voyage ; ils prenaient formellement domicile dans la pro-

vince, en bâtissant une vaste maison, qui commençait par donner aux habitants le bon exemple du comfortable américain. Leurs épouses les avaient rejoints, tant ils semblaient décidés à rester fermes au poste, jusqu'à la conversion universelle de tous les Chaldéens. La tâche toutefois n'était pas aussi dépourvue de difficultés qu'ils l'avaient espéré.

Les deux sectes de Nestorius et d'Eutychès, enfantées à peu près dans les mêmes jours et sur les mêmes lieux, consistent dans la négation d'un seul dogme principal, qu'elles rejettent, en conservant, au risque d'être blâmées comme inconséquentes, les rites, les prières et la constitution hiérarchique de l'Église catholique. Elles offrent même le phénomène remarquable de participer à quelques éléments de sa vie et de sa stabilité. Ainsi, depuis douze siècles, elles se maintiennent au milieu du flux et reflux des révolutions sociales qui ont bouleversé l'Asie, tandis que la multitude des autres sectes n'a laissé tout au plus qu'un nom tristement célèbre dans l'histoire. Leur foi, altérée dans son essence, était encore assez forte pour résister aux menaces et aux promesses, par lesquelles l'islamisme n'a cessé longtemps de les effrayer et de les séduire. A trois reprises, le catholicisme a failli recouvrer dans ces contrées la totalité du terrain que l'hérésie lui avait enlevé. Les patriarches s'étaient réconciliés, et l'Orient serait rentré dans l'ordre de l'unité, s'il avait été aussi accessible et aussi maniable qu'à notre époque. Mais la rareté des communications empêcha que les liens se raffermissent; et la défection se renouvela parmi les néophytes ignorants. Toutefois l'orthodoxie avait déposé les germes de la régénération; et le ciel a fait fructifier len-

tement ses rejetons, qui couvrent déjà toute l'ancienne Assyrie, et s'étendent jusqu'à la Perse.

Quand les missionnaires américains ont appelé à eux les fils de Nestorius, ceux-ci leur ont demandé au nom de qui ils venaient, et les ont sommés d'exposer leur symbole. Alors, quelle n'a pas été leur surprise, en les entendant s'arrêter après ces premiers mots : « Je crois en Dieu ! » Leur foi est restreinte à ce premier article ; la vérité des autres s'est évanouie, sous le contrôle de la raison. « Quoi ! ajoutèrent, avec curiosité, les fils de Nestorius, vous ne dites rien de Jésus, le Messie, en qui nous admettons deux personnes et deux natures ! Sa mère doit-elle être appelée *Mère de Dieu,* ainsi que l'affirme une communion qui nous qualifie d'hérétiques, ou est-elle simplement la *Mère du Messie?* Admettez-vous la confession, longtemps usitée dans notre Église ? La communion s'administre-t-elle aux simples fidèles sous les deux espèces ? Oignez-vous de l'huile sainte les mourants ? Quelle est votre hiérarchie ecclésiastique ?... » Les missionnaires balbutièrent sur la première question une réponse, dont l'erreur semblait concorder avec celle de Nestorius, et ses enfants s'en réjouirent. Quant aux autres demandes, ils sourirent de pitié sur elles, et les traitèrent d'erreurs idolâtriques, dont s'était affranchie leur jeune Église ; puis, ils ajoutèrent que le but de leur mission était de les amener à leur propre culte simplifié. Cette explication moins satisfaisante effraya tellement les nestoriens qu'ils se tinrent à l'écart des missionnaires, comme de gens dangereux, et jugèrent impossible toute union spirituelle. Au bout de quelque temps, leur aversion augmenta, lorsqu'ils virent les étrangers ne bâtir aucune chapelle dans

leur maison, à laquelle rien autre chose ne manquait, et qu'ils surent qu'une chambre, avec une Bible, était leur temple.

De leur côté, les étrangers étaient en grand embarras : ils avaient préparé une école, et les enfants n'y venaient point ; que faire ? Sans doute le chapitre fut convoqué, et il délibéra gravement. Je me figure l'un des assistants, connaissant mieux le pays, exposer ainsi son opinion : « Les « hommes sont appauvris ici par l'usure des riches et par « les vexations arbitraires des gouvernants ; la classe chré- « tienne surtout est misérable, et par conséquent plus « facile à gagner, au moyen de quelques sacrifices provi- « soires. Nous lui offrons notre instruction ; mais l'amour « du savoir n'est point assez vif pour disposer en notre « faveur des esprits qu'effarouchent les préjugés religieux. « Adressons-nous au penchant plus faible du cœur, je « veux dire à l'amour du gain ou à l'intérêt, passion plus « forte chez ceux qui ont le plus besoin. En tout temps, « et dans toutes les contrées du globe, le maître a tou- « jours été rétribué par les disciples ; et, si, par excep- « tion, il leur donne gratuitement ses leçons, on s'extasie « sur sa générosité. De notre part, un enseignement gra- « tuit n'est point une gratification, puisque personne n'en « veut ; il faut prendre un parti extraordinaire, c'est de « payer les élèves. Pour une somme, prélevée, non sur « notre bourse, mais sur celle des associés, qui nous « traitent déjà convenablement, nous n'aurons point la « honte de rester à notre poste en non activité. Et qui « sait ? le sentiment de la reconnaissance peut passer du « cœur à la conscience, principalement chez de jeunes « enfants, qu'on pétrit et qu'on façonne comme une cire

« molle. De plus, la concurrence des missionnaires ca-
« tholiques est pour nous fort à redouter : or c'est un
« expédient pour la prévenir, attendu qu'ils n'ont pas
« l'habitude de fournir une éducation aussi libérale. »

Que le discours de l'orateur ait été plus éloquent et mieux tourné, c'est probable; ce qu'il y a de certain, c'est que son avis fut approuvé, et que l'on statua : 1°. qu'une pension serait octroyée annuellement aux évêques nestoriens, ou, autrement, qu'on achèterait leur adhésion à l'établissement de l'école; 2°. que chaque enfant recevrait par semaine une paie de 1 franc 25 centimes, laquelle augmenterait, avec son âge et sa capacité, jusqu'à 5 francs.

Il faut savoir que le schisme a effacé, dans l'église nestorienne, ce caractère sacré qui ennoblit à nos yeux l'épiscopat; il ne reste à l'homme appelé évêque que le nom seulement. Sa conduite et ses actes sont un scandale perpétuel pour le troupeau. Consacré souvent avant l'âge de raison, et n'ayant d'autre titre à l'élection que celui d'être de la famille de son prédécesseur, il passe pour savant dès qu'il peut lire l'Évangile et la liturgie. La prédication, la visite de ses fidèles, moins nombreux ordinairement que les fidèles de nos paroisses, sont un soin dont il s'inquiète peu ; on exige seulement qu'il célèbre une ou deux fois les saints mystères dans l'année, et que, selon l'ancienne pratique, il s'abstienne constamment de viande, et ne mange pas de poisson les jours d'abstinence. Du reste, il est usurier et ivrogne; il va à la chasse, et s'absente de son diocèse autant qu'il lui plaît. Personne ne lui fait de représentation; on considère ces licences comme des privilèges de sa dignité. Je le demande, auprès de tels hom-

mes, l'or des Américains ne devait-il pas être un argument irrésistible? Aussi, moyennant une pension viagère, ont-ils rallié extérieurement à leur cause les trois évêques de Guevilan, de Keui-Tépé et d'Ada, diocèses composés des villages du district d'Ourmi. Il en restait un quatrième, nommé *Marc-Gabriel*, résidant au bourg d'Ardicher. Longtemps il avait eu le courage de résister à leurs sollicitations; mais enfin, ces messieurs, connaissant notre prochaine arrivée dans ce lieu pour y établir une école, ont tenté un dernier coup, et ont réussi à enlever Marc-Gabriel au milieu de la nuit, et à le transporter dans leur demeure. Devinez quel argument ils ont employé? Une montre d'argent et 1,000 francs en espèces. Voilà à quelle valeur s'estime un prélat nestorien. Cinq ou six prêtres font lire les enfants, dans les écoles établies aux villages de Diguelé, Keui-Tépé, Ardicher, Supurgan et Oula. Ils reçoivent chacun un traitement d'environ 400 francs. Les familles pauvres de ces localités, trouvant un soutien dans l'aumône hebdomadaire que leur distribuent les missionnaires, y envoient leurs enfants, au nombre de cent cinquante environ. Les dépenses qui en résultent, jointes aux frais annuels de la mission, composée de cinq pères de famille, ont été évaluées, par des personnes compétentes, à plus de 100,000 francs. Certes, ce n'est pas une propagande à bon marché. Avec une somme équivalente, l'Église catholique pourrait couvrir de ses missionnaires tout l'Orient.

Maintenant, voulez-vous connaître le résultat de tant de sacrifices? Vous serez stupéfaits de trouver pour total un zéro désespérant. Les évêques continuent de vivre dans le célibat, et de prier à part dans leurs églises. Admis

à la table de ces messieurs, ils ne touchent point aux viandes qu'on y sert indistinctement tous les jours de l'année. Pas une seule famille n'a adopté la religion ou l'irréligion américaine ; ils se défendent tous du reproche d'être devenus protestants, comme d'un déshonneur. Les petits enfants continuent de faire, en cachette, le signe de la croix, qu'on leur a défendu. Ceux que nous avons interrogés sur l'état de leur croyance, répondaient : « Nous gardons la foi de nos pères, et nous ne prenons des missionnaires que leurs écus. » L'un d'eux ajouta même une fois méchamment : « Ils sont comme nos Juifs d'Ourmi, toujours feuilletant la Bible ; mais ce sont des Juifs sans synagogue. »

Le catholique, témoin de ces faits, se prendrait à rire, si des misères affligeantes et un mal incalculable ne résultaient d'un tel système de propagande, impuissant à produire le bien. La cupidité de la nation nestorienne a été excitée démesurément par ces milliers de dollars qui circulent dans ses veines, comme un poison corrupteur. L'enfance est habituée à venir, par l'attrait du gain, se former à un enseignement dont le but final est de capter sa foi. Elle se livre, pour de l'argent, entre les mains de maîtres dont la première leçon est de lui apprendre que la conscience peut se vendre. Quel mépris inouï, je ne dirai pas seulement de l'honneur, mais même de toutes les lois de la liberté humaine ! Le Persan, qui ne comprend pas le mot de l'énigme, reste ébahi, et en conclut que ces messieurs ont trouvé le secret alchimique, si longtemps cherché par eux, de la pierre philosophale. Un voyageur européen est regardé par eux comme une machine ambulante qui bat monnaie, et dont la fonction est d'en dis-

tribuer. C'est ainsi que, ayant ouvert une école gratuite pour la jeunesse de Tauris, plusieurs enfants, disciples des pasteurs protestants, ne rougissaient pas de dire : « Que me donnerez-vous, et je serai votre auditeur. » Si nous ne craignions de mêler à un sujet religieux les considérations de la politique, nous ferions remonter la cause de ces habitudes vénales à la diplomatie anglaise, achetant l'expulsion du général Gardanne et de tous les Français de la Perse, par un tribut annuel de deux millions de francs.

Aux plaintes attristantes faisons maintenant succéder les paroles d'un consolant espoir. La Providence miséricordieuse a préparé de longue main des éléments régénérateurs dans la Chaldée persane. Elle les a disséminés là, comme dans tous les autres lieux, pour la glorification de l'orthodoxie et le développement de l'unité finale. Cette société, renaissante au sein de la société nestorienne usée par ses propres erreurs, est petite, faible et pauvre ; mais elle augmente journellement. Elle a foi dans la force de la doctrine, et elle sera la pierre d'achoppement de l'opulence américaine. Dans une autre lettre, nous avons raconté l'histoire de son origine, sa propagation dans les deux vallées contignës de Salmas et d'Ourmi, ses combats contre les nestoriens ; en même temps que nous avons signalé l'urgence d'une mission catholique, pour l'assister de ses secours spirituels, former l'éducation de la jeunesse et compléter celle de son clergé. Si nos paroles n'ont pas été entendues ou comprises, nous vous prions de les examiner de nouveau devant Dieu ; et peut-être serez-vous persuadés, parce qu'elles ne sont

pas seulement l'expression d'une bouche indigne, mais bien le cri perçant de quatre mille catholiques.

Nous écrivons ces lignes au milieu d'eux, dans la vallée d'Ourmi; et nous dirons aux esprits forts, faisant à l'aise de l'incrédulité au sein de la prospérité oiseuse de nos sociétés chrétiennes, que tous leurs doutes sur la divinité de la religion catholique seraient dissipés, s'ils assistaient, comme nous, au travail de recomposition d'une de ses églises. Qu'ils se représentent une poignée d'hommes, semés parmi les Curdes déprédateurs et sous le joug des Turcs, ayant pour frères et voisins les plus ignorants et les plus disputeurs des hérétiques, c'est-à-dire les nestoriens. L'esprit de Dieu a soufflé sur leurs villages; ils en sont sortis, comme ces plantes qui naissent de germes invisibles apportés par les vents d'une région inconnue. Pendant cinquante années, la risée, le mépris et les vexations ont été leur partage; et la nudité de la misère aggravait chez eux les infortunes venant du dehors. Les deux ou trois prêtres, leurs maîtres et leur soutien, célébraient dans l'ombre de la nuit les divins mystères; et, lorsqu'on les découvrait, ils étaient traînés sur la place publique de la ville et soumis à la bastonnade, comme des malfaiteurs. Leurs bourreaux étaient encore les nestoriens, qui leur reprochaient le crime de confesser la divinité de N.-S. J.-C. Mais, quand mille ou cinq cents coups de fouets avaient mis en lambeaux le corps de ces prêtres, ils réunissaient dans leur poitrine le dernier souffle qui leur restait, pour crier aux oreilles de la foule étonnée : « Oui! Jésus-Christ est Dieu. » Peu à peu, ils se sont multipliés, s'alliant par des mariages aux hé-

rétiques, et gagnant toute la famille où ils mettaient le pied. Ils sont répandus, maintenant, dans plus de trente villages; et leurs maisons sont le centre tout prêt de la mission future. Leur salut est autre que celui des nestoriens, dont ils ont rejeté la formule [1], adoptée aussi par les musulmans. En s'abordant ils se disent ces paroles touchantes : « Que le nom de Dieu soit loué! » A quoi l'on doit répondre : « En vérité, dans tous les siècles! » Tel est le beau mot d'ordre que répètent aujourd'hui, hautement et sans crainte, les catholiques, qui ont enfin conquis leur existence publique. Les Turcs les appellent ***Messihi***, ou ***Enfants du Messie.*** Entre eux, ils s'honorent exclusivement du nom de ***Chrétien*** qu'ils refusent aux fils de Nestorius, témoignant ainsi, dans leur langage, que quiconque n'est point uni à l'Église une du Christ, n'est pas un chrétien complet. Leurs controverses, tout aussi ardentes qu'aux jours de l'école d'Édesse, où elles prirent naissance, roulent sur les points les plus ardus de la théologie; et perpétuellement vous les entendez prouver, à leur manière, la dualité des natures, divine et humaine, et l'unité de la personne chez le Fils de Dieu. Le nestorien répète encore les objections de son maître, mais avec moins d'habileté, bien entendu; et, quand il est à bout de son savoir, le catholique lui lance, en riant, ce dernier trait : « Nos pères, avant votre imposteur, étaient membres de l'Église dans laquelle nous sommes rentrés; elle remplit le monde, que ses enfants couvrent par millions; et vous, vous êtes à peine cent

[1] Les musulmans se saluent par ces paroles : *Selam aleikoum,* « que la paix soit sur vous ; » et les nestoriens, de qui ils les ont probablement empruntées, disent : *Schélama aléikoan.*

cinquante mille : dans ce nombre, il ne se trouve pas cent cinquante théologiens; comment croirions-nous à vôtre enseignement?» De bonne foi, quelle réponse plus sensée peut être dite à tous ceux qui protestent contre nous?

Les missionnaires américains ont usé de tous les artifices pour attirer à eux quelques-uns des prêtres catholiques, espérant sans doute que la pauvreté les rendrait plus faciles qu'ailleurs; mais avec quel noble dédain ceux-ci ont rejeté l'or sacrilége de ces messieurs! Quelle sainte haine ils ont vouée à leur doctrine! Comme ils rougissent de l'abaissement moral où leur trafic des consciences a précipité la nation chaldéenne! Pas un enfant de leurs ouailles n'a été aux écoles salariées. Ils ont espéré que leurs frères d'Occident viendraient à leur aide; et, lorsque, l'an passé, nous sommes tombés au hasard dans leur canton, avec quelle allégresse nous avons été accueillis! La promesse faite par nous de ne point les abandonner, jusqu'à l'arrivée des missionnaires français, a suspendu notre voyage scientifique, et nous a fourni l'occasion de les connaître mieux. La douce joie que celle goûtée dans la fusion de l'unité orthodoxe! Nous avons réellement trouvé des frères, chez ces nations, défiantes à l'égard de l'étranger, et où mille préjugés ferment les cœurs aux épanchements intimes. Entre eux et nous est tombée tout aussitôt la barrière qu'élève toujours la disparité de race et de nation. Ne sommes-nous pas tous membres du corps indivisible de Jésus-Christ? La différence de la langue n'a pas même été un long obstacle; parce qu'il s'agissait seulement de revêtir d'une autre forme des idées communes. Dans nos confidences, nul secret n'a été caché; parce que nous devinions

d'avance la pensée qui nous animait tous, d'employer le concert de nos forces au triomphe de la vérité. Quels projets, dignes d'un âge d'or, nous formions dans nos réunions ! Comme la question de l'union de l'Orient et de l'Occident est importante ! Combien elle devrait exciter, par la simplicité de sa solution, l'attention de tous les penseurs humanitaires !

Les adversaires de nos Chaldéens les appellent avec aigreur, des *Francs*, et ce mot, sur leurs lèvres, est un reproche de la sympathie qu'ils témoignent aux hommes de l'Occident. Chose assez singulière ! messieurs les Américains, fils de Francs, à ce que nous croyons, font répéter ce mot, comme pour exciter la défiance des Turcs. Mais les Chaldéens devenus catholiques savent fort bien qu'ils restent Chaldéens. Ils n'ont pas plus perdu ou abdiqué leur nationalité que les Arméniens, les Jacobites, les Syriens ou Maronites, les Géorgiens et toutes les autres races du monde incorporées à l'Église. La religion catholique a cela de juste et de beau, qu'elle n'est point le culte spécial d'une nation ; elle les convie toutes à son banquet, et n'est point, comme la religion prétendue réformée, affectée à une portion d'hommes, dans une localité fixe, qu'elle ne dépasse point, et où elle prend les noms de *Religion-Anglicane*, *Anglo-Américaine*, *Prussienne*, *Hollandaise*, etc., etc. Le catholicisme seul porte l'empreinte de la loi divine, régulatrice des mondes et de tous les êtres ; *La variété dans l'unité*. Les nations écloses sous ses ailes ne sont point dépouillées de leur caractère propre, non plus que les individus, membres de ces nations. Toutes se meuvent, selon leur mouvement particulier, autour du centre glorieux qui les éclaire de sa lumière ; et, à mesure

que les rayons de la vérité leur arrivent plus resplendissants, elles s'harmonisent davantage entre elles, et tendent davantage à éviter tout choc et tout désaccord. Que si vous rendez à cette dénomination le sens étymologique qui l'ennoblit chez la tribu germanique de nos pères, conquérants de la Gaule, les Chaldéens et autres Orientaux catholiques ont aussi droit à être appelés Francs, puisqu'ils sont affranchis des liens pesants de l'hérésie et rendus à la liberté sainte du Christ et de son Église.

Ces Francs, écueil de vos missions, à Constantinople, à Smyrne, à Beirout et partout ailleurs, vous font grand'peur, messieurs les missionnaires américains, ainsi que le prouve l'histoire récente que nous allons raconter. L'évêque d'*Ardicher*, Marc-Gabriel, jeune homme de vingt-neuf ans, nous avait reçu, l'année précédente, avec M. Scafi, dans sa propre maison; et, non content de nous rendre les honneurs de l'hospitalité, il avait écrit et signé une déclaration, par laquelle il s'engageait à revenir à l'Église catholique et à laisser enseigner par nos prêtres les enfants de son village, dont une partie est déjà orthodoxe. Comptant sur sa parole, et ne voulant point aussi manquer à la nôtre, nous vînmes à Ardicher au commencement de l'automne, époque fixée pour établir l'école. Mais ces messieurs Américains, peu observateurs des droits de la liberté religieuse, quoique citoyens d'un pays où elle fait loi, voulaient à tout prix s'opposer à cet établissement. En conséquence, ils vinrent, la nuit, veille de notre arrivée, décider le prélat à les suivre, en lui mettant à la main la montre d'argent et les mille francs dont nous avons parlé. Le mauvais ange l'avait mal inspiré; car aujourd'hui nous recevons la réponse de la sainte As-

sociation de la propagation de la foi, qui lui assurait une pension meilleure et durable. Quoi qu'il en soit, enchanté de voir cesser mes doutes sur la sincérité de Marc-Gabriel, et de n'être plus exposé, moi et tous les autres catholiques, à ses supercheries, je n'abandonnai point pour cela le projet de l'école. J'avais reçu de Sa Majesté, le schah de Perse, un firman pompeux, qui approuvait et confirmait notre école de Tauris, pour ses sujets persans et musulmans, et nous conférait en même temps la faculté d'en établir d'autres dans toutes les parties de son royaume. Muni de ces pouvoirs, j'arrive au village, avec le prêtre catholique qui devait être l'instituteur. Tous les nestoriens, impatients de sortir des voies égarées de l'hérésie, nous désiraient, à part quelques-uns, gagnés par les prédications des missionnaires, ce qui veut dire par leur monnaie. Ces hommes cherchèrent à nous effrayer; et, quelques jours après, tous les évêques nestoriens de la terre d'Ourmi, c'est-à-dire les quatre prélats mentionnés ci-dessus et pensionnés par ces messieurs, vinrent et nous firent intimer l'ordre de sortir. Nous nous contentâmes d'exhiber le firman, et nous restâmes au milieu de nos frères catholiques, sans ajouter d'autre réponse. Alors on vint nous annoncer qu'ils useraient de violence, et qu'il n'était pas sûr de passer la nuit dans le village. Souffrir persécution pour la doctrine qui fait notre foi est un honneur si insigne que jamais notre pensée n'avait osé y prétendre. Nous sourîmes à ce nouveau message, en nous rappelant ces paroles : « Vous n'avez pas encore résisté pour moi jusqu'au sang. » Là-dessus, nous nous couchâmes seul sur le toit de la maison, coutume que permet, jusqu'à la mi-automne, le ciel si pur de la Perse; et nous nous endormîmes pai-

siblement en la présence de Dieu, de sa lune et de ses étoiles innombrables. On nous dit, le matin, que le synode, déconcerté par notre résistance, s'était dispersé.

La victoire était donc restée aux catholiques, chose importante dans ces pays, où gagner une cause est avoir droit et raison. Mais nous avions d'autres assauts à soutenir. L'épiscopat et les *Méliks*, ou maires des villages nestoriens, s'étant réunis chez messieurs les Américains, avaient porté devant le gouverneur une accusation contre nous. En conséquence, nous retournâmes à la ville, distante de trois lieues; et nous nous adressâmes directement au tenancier du village, Melik-Mansour-Mirza, oncle du roi actuel, qui nous avait déjà donné des marques honorables de son estime. Aujourd'hui que le roi de Perse, détaché de l'alliance anglaise, recherche celle de notre roi, et qu'il lui fait demander, par son ambassadeur Hussein-Khan, non reconnu comme tel à Londres, des maîtres pour enseigner la jeunesse de son royaume dans les lettres et dans les arts de l'Europe, le titre de Français est une recommandation excellente, surtout si l'on y joint des preuves de dévouement à la cause nationale. Nous nous présentâmes donc, la tête haute, devant le prince. Autrefois, pour emprunter une comparaison convenable aux lieux et non aux personnes, une faible femme, Esther, avait obtenu du roi des Perses et des Mèdes des grâces pour ses frères opprimés. Or, la cause était la même, et la justice du ciel, depuis, n'a pas changé. Un ordre, que nous appellerons un édit, parce qu'il en a toute la portée, fut rédigé, à notre demande, en ces termes : « Sachez que, « dans l'Empire du roi des rois, le rival de Djemschid, « la lumière du monde et le favori des constellations, nous,

« prince Melik-Mansour-Mirza, 1°. nous autorisons M. Boré,
« Fleur du jardin de l'Église des enfants du Messie et Co-
« lonne de l'instruction publique[1] dans l'Iran, à établir,
« comme bon lui semble, une école à Ardicher, notre
« fief, et dans tous les autres lieux de la province qu'il
« choisira. 2°. Comme toutes les religions, sectes et
« croyances sont libres dans le royaume, nous annonçons
« que, surtout les enfants du Messie, jouiront aussi de la
« liberté commune. 3°. Tout *Nasrani* ou *Nestorien* qui
« voudra passer au culte du Messie, ou tout enfant du
« Messie qui voudra devenir Nestorien ne sera respon-
« sable qu'à Dieu de son choix; et nul homme n'a le
« pouvoir de contrôler sa conduite. 4° Tout délinquant à
« cet ordre sera passible de corrections et d'amendes. »

Des copies de cet arrêt ont été distribuées dans les villages; et les catholiques ont pu dire hautement, pour la première fois, qu'ils étaient émancipés. Le jour même où la nouvelle a été connue, plusieurs nestoriens d'Ardicher, que l'évêque Marc-Gabriel menaçait pastoralement de tuer de sa main s'ils se faisaient *Idolâtres*, mot que lui ont soufflé ces messieurs les Américains, sont venus faire leur abjuration publique dans notre église. Leur exemple sera imité d'un grand nombre d'autres, surtout lorsque les prêtres du pays seront secondés par nos missionnaires. Le 21 octobre nous avons fait l'ouverture solennelle de notre école, à Ardicher; et, avant d'épeler sous nos yeux l'alphabet chaldéen, tous les enfants ont commencé par faire le signe de la croix. C'est le signe distinctif de notre

[1] De semblables métaphores orientales peuvent être traduites sans inconvénient : le sourire du lecteur nous rassure contre la crainte de manquer à la modestie.

école ; et il a été dit : « Par ce signe tu triompheras. » Le 22, une autre école a été ouverte à Babari, village voisin, puis à Mahvana, bourg situé sur le premier plan des montagnes des Curdes. Un mois plus tôt, nous avions établi à Khosrova celle destinée aux catholiques de la plaine de Salmas. Tous ces fidèles sont pauvres ; et le désir de l'instruction seul attire les enfants ; car les maîtres ne peuvent ni ne veulent rien leur donner autre chose : exemple qui frappera les âmes droites.

Cependant que tout l'univers connaisse l'intolérance protestante, qui pousse ici, en Perse, à la persécution des catholiques, comme actuellement en Prusse, en Angleterre et en Irlande. MM. les missionnaires américains réunissent une seconde fois les évêques, mais avec tant de diligence que l'un d'eux, dans le voyage, tomba de cheval et se fracassa une côte. On offre au prince Melik-Mansour-Mirza des présents, qu'il m'a dit de sa propre bouche avoir refusés avec indignation ; de l'argent est distribué à plus de cinquante personnes, qui doivent affirmer qu'elles ne veulent pas d'école à Ardicher ; et nous sommes traduits de nouveau devant le divan de la province. Nous étions seul, n'ayant pour avocat tutélaire que le jeune Juchanna-Agar, major de l'armée persane, et fils de la Chaldéenne Rachel, veuve catholique, qui, comme nous l'avons dit ailleurs, édifie toute la cité par sa vie pieuse et ses aumônes abondantes. Notre banc des accusés était toutefois une chaise d'honneur, sur laquelle le prince nous avait placé, à ses côtés, tandis que, suivant l'étiquette, les autres assistants, khans et fonctionnaires, étaient humblement sur leurs pieds. Les trois évêques sont introduits. Marc-Gabriel fait sa plainte, qui

porte sur l'établissement de notre école à Ardicher. Nous objectons qu'il a toléré l'ouverture de l'école anglo-américaine, et nous invoquons le témoignage de sa lettre, écrite l'année précédente et signée de son sceau pastoral. Tout l'auditoire apprend que nous sommes venus sur son invitation expresse; sa propre sottise le confond. Un autre s'écrie, conformément à l'enseignement des missionnaires, « Prince, ces hommes, enfants du Messie, sont des Francs idolâtres. » L'auditoire musulman rit avec nous, et un docteur de la loi objecte judicieusement : « Mais nous avons des Guèbres, adorateurs du feu, des Arméniens, des Yezidis, des Juifs, des Sunnis, ou prétendus croyants, qui reconnaissent Aboubecre, Omar et Osman pour califes (que sur leurs têtes pèsent les malédictions des malédictions !); cependant tous sont également tolérés. »—« Mais ils mangent du porc », ajouta le prélat. A cette observation nous répondîmes que, s'il avait bonne mémoire, il se rappellerait en avoir vu à la table de ces messieurs les missionnaires, ses patrons, même durant le carême. Il se tut; et un jeune khan reprit : « Ma foi ! pendant que nous étions au Khorassan, durant la campagne d'Hérat, j'ai bien vu plusieurs de nos derviches, dits sophis, se faire un mérite de manger des scorpions, des vipères et d'autres choses plus immondes. Assurément il n'en résulterait de dommage que pour eux. — Enfin, le troisième prélat fut entendu. C'était le prélat de Keui-Tépé. Il dit : « Que ce Franc place à la tête de son école un maître nestorien, et nous n'aurons rien à dire. —Mais alors, objectâmes-nous hautement, nous ouvrons une école pour les enfants du Messie; et les Nestoriens ont une foi contraire à la leur. Vous, MM. les musulmans shiites, par exemple, confie-

riez-vous l'enseignement de vos écoles à un turc sunni? » La comparaison était frappante; et tout l'auditoire, à part les plaignants payés, fut de notre avis. Il a été écrit : « Si vous comparaissez devant le juge, ne pensez pas à ce que vous devez répondre; les paroles vous viendront de l'esprit saint. » Singulier spectacle, que celui de la vérité catholique gagnant sa cause contre le protestantisme conjuré avec les nestoriens! et cela, en vertu d'un jugement équitable des fils de Mahomet. La sentence du divan fut que nous avions bien le droit d'établir une ou deux écoles pour instruire les enfants de notre croyance, attendu que messieurs les Américains en établissaient dispendieusement une dizaine, sans avoir un seul disciple de leur *persuasion*. Là-dessus les accusateurs furent congédiés. Le prince nous rendit mille honneurs; et nous retournâmes, étonnés de ce triomphe, au logis de Rachel. Tous les catholiques, accourus dans sa maison pour attendre l'issue du procès, récitaient avec elle le chapelet, devant l'image de la madone; et nous croyons devoir rapporter à la mère de Dieu l'honneur de la confusion jetée sur ceux qui nient sa maternité divine.

L'émancipation des catholiques aura les résultats les plus heureux. Elle met en honneur notre communion, avilie jusqu'à présent, et dont on rouait de coups les confesseurs, à la porte du même tribunal qui nous a déclaré innocent. Les nestoriens, apprenant qu'il y a dans le monde une autre religion chrétienne et d'autres missionnaires que la religion et les missionnaires des Anglo-américains, conçoivent des doutes sur leur foi nestorienne. Les controverses renaissent; et elles auront leur retentissement jusqu'au centre des montagnes, où se sont perpétués libres

les Chaldéens, fils des maîtres opulents de Ninive et de Babylone. Les associés de la Propagation de la foi doivent donc témoigner leur reconnaissance publique au prince Melik-Mansour-Mirza, auteur d'un acte qui aura une grande influence sur l'avenir de ces contrées. Nous osons leur conseiller de lui envoyer une épée d'honneur française, avec ces mots gravés sur la lame : « A Melik-Mansour-Mirza, les catholiques reconnaissants. » Le lendemain, les accusateurs revinrent à la charge, pendant une audience que nous accorda le beylerbey, ou gouverneur de la ville d'Ourmi. Ces messieurs Américains y avaient envoyé deux docteurs de l'islamisme, pour nous mettre à la question sur notre foi, et faire renaître la dispute. C'est ainsi que le plus âgé et le plus érudit de ces docteurs nous demanda brusquement, en face de l'auditoire musulman, ce que nous pensions de Marie, mère de Jésus. Sans tergiverser nous répondîmes que notre foi est qu'elle est mère de Dieu. Le front des docteurs se crispa ; et ils concentrèrent au fond de leur âme la rancune de cette confession, qui exposait naguère les catholiques à la gloire du martyre. Le gouverneur, homme habile et poli, coupa la conversation, pour entonner un hymne d'éloges sur la France. L'accueil fait par nous à Hussein-Khan et l'espoir de voir une alliance solide cimentée entre notre patrie et la Perse occupent plus les esprits des hauts personnages que l'honneur de l'orthodoxie musulmane. Une sympathie secrète dispose les cœurs vers nous ; et, n'était la crainte de pécher par amour-propre national, nous répéterions quelques paroles flatteuses, qui sont sur toutes les lèvres. Tous, et les catholiques surtout, se réjouissent de l'arrivée d'un ambassadeur français ; et, si lui et sa suite représen-

tent dignement la nation qui les délègue, si les instituteurs demandés ont une capacité réelle, la face de la Perse sera renouvelée en peu d'années, et ses enfants avanceront à grands pas dans la voie des progrès. Le Persan, par son intelligence et sa vivacité, est apte à tout, dès qu'il se laisse diriger. Pendant vingt ans, on lui a fait payer chèrement des maîtres, pour le former; mais, ou ces maîtres n'avaient pas d'enseignement, ou ils craignaient de rendre leurs élèves habiles : l'œuvre est à recommencer.

Le 27 octobre, le prince Melik-Mansour-Mirza vint visiter son fief d'Ardicher. Les nestoriens et les catholiques confondus se portèrent en masse à sa rencontre; et, suivant une coutume, qui remonte au temps de Cyrus, des têtes de brebis et de génisses furent coupées sur son passage. Une réconciliation, momentanée du moins et apparente, s'effectua, malgré les intrigues de messieurs les Américains, qui n'omirent, dans cette circonstance, ni la corruption des présents, ni les accusations d'idolâtrie, pour indisposer l'esprit des musulmans. Monseigneur Nicolas, évêque de Khosrova, élevé récemment à la dignité de patriarche des Chaldéens catholiques, partant pour la visite de son diocèse, qui ne comprend rien moins que la Babylonie et l'ancienne Assyrie, arriva le même jour à Ardicher; comme si le ciel avait tout ménagé pour la confusion de nos ennemis. Il mangea avec nous à la table du prince, pendant que les évêques nestoriens, accourus une troisième fois pour présenter une requête, étaient éconduits et obligés de rester debout, à nos côtés, toute la durée du repas. Les deux églises, dont ils avaient dépossédé violemment les catholiques, étaient rendues à ces derniers, par un nouvel arrêt; et l'indépendance de notre école

était plus solennellement reconnue. En un mot, tout semble préparé pour le succès de la future mission catholique.

Après ce premier essai de fondation d'écoles chrétiennes, nous sommes retourné à Tauris continuer l'école persane, parce que les maîtres promis et attendus de la France ne sont pas encore venus. Le but de cette école est de devenir une université, où la jeunesse du royaume pourra s'instruire dans toutes les sciences européennes. Là, il n'est point question de prosélytisme religieux, c'est purement une œuvre humanitaire, qualité qui va nous réconcilier avec les lecteurs étonnés de nos préoccupations catholiques. Les disciples sont des Persans, fils d'Ali et de Mahomet, des Géorgiens, des Arméniens et des Chaldéens. Mêlés à nos leçons, qui se sont bornées jusqu'à présent à l'humble enseignement de la langue française, ils sont animés de l'ardeur la plus vive d'apprendre l'*Idiome des Francs,* comme ils disent; et cette expression est plus juste que celle de *Religion des Francs*, donnée au catholicisme par ses ennemis. Dans une lettre qui nous a été communiquée, et qu'avait écrite Sa Majesté *Schahin-Schah* de l'Iran, le roi des rois, nous avons vu avec plaisir, au lieu du redoutable *Toghra*, ou signature abrégée, qui résume tous ses titres et qu'il scellait autrefois avec le pommeau de son épée, son nom écrit simplement de sa main, en lettres françaises. Espérons que l'Orient, qui, d'après les desseins providentiels, attire maintenant les regards de la politique et de la science, et excite au fond des âmes un intérêt vague, recevra, en échange de la lumière qu'il nous donne à chaque aurore, des rayons de notre autre lumière indéfectible.

Quel plus glorieux démenti donné aux prédictions de la mort ou de la transformation de notre foi impérissable que le spectacle de peuples entiers reconquis à l'unité ! Or, c'est ce qui arrivera ici, dès qu'un essaim d'apôtres sortira de la grande ruche, l'Église d'Occident, pour venir butiner en ces contrées. Au lieu de consumer en vain leur zèle près de tous ces incroyants, enfants gâtés, qui boudent une mère trop indulgente, qu'ils s'attachent plus fructueusement à la conversion des sectes dissidentes de l'Orient ; et ils serviront à la fois et la cause de l'Église et celle de l'humanité.

Vallée d'Ourmi, village d'Ardicher, 29 octobre 1839.

A LÉON BORÉ.

Tauris, le 23 novembre 1839.

Mon bien cher Léon, quand tu m'écriras, dis moi franchement si les lettres et les Mémoires que je vous ai envoyés sont capables d'intéresser quelques lecteurs, je ne parle pas des orientalistes, en si petit nombre, mais de nos lecteurs unis par une foi commune. L'intention est droite; et, si je puis faire renaître dans leur cœur une seule bonne pensée, un désir de se dévouer à la cause de l'Église, je n'en demande pas davantage : mon but sera atteint. J'ai eu tort peut-être de me presser de vous instruire de mes observations; mais l'incertitude de l'avenir, que Dieu seul connaît, et la pensée d'attirer sur ces contrées les regards des catholiques, trop exclusivement concentrés sur l'Occident, m'y ont déterminé. Ma position, certes, n'est pas favorable, puisque je manque des livres nécessaires et que je n'ai pas un auteur français que je puisse consulter sur ces secrètes locutions du langage que tu connais si bien. Que de fois je regrette ta présence ou celle de quelques bons amis, laissés près de toi. Après mes heures de leçons, réglées comme celles d'un collége, et mes lectures avec les maîtres, qui m'instruisent à leur tour, je me sens quelquefois bien seul. Heureusement je m'efforce de vivre toujours en la présence et sous le regard de Dieu. Alors je me dis : « Pourquoi penser aux hommes ! Notre père commun ne me suffit-il pas ? » Je trouve que cette solitude m'élève et me purifie. Elle achève de me détacher du monde, pour lequel tu as

vu, pendant quelque temps, mes ridicules préoccupations. Elle me pousse plus directement dans la voie où je veux toujours marcher, avec le secours de la grâce. Je te dirai toutefois que cet isolement est bien volontaire; car notre ville offre encore quelques distractions; c'est moi qui les refuse. Je me partage entre mes élèves de toute croyance et l'intérieur de ma maison, composée d'un bon prêtre chaldéen et de deux domestiques, devenus bons catholiques. Le soir, je les fais lire dans leur langue syriaque et arménienne; nous prions selon cette double liturgie, et nous nous endormons tranquillement. Plus de ces folles pensées qui te scandalisaient à Paris, lorsque j'allais perdre mon temps et évaporer les bonnes inspirations que j'avais déjà dans l'âme au milieu de la société. Mais Dieu tire le bien du mal; cette expérience a porté ses fruits, en me mettant à même de porter sur le monde des jugements plus complets.

J'ai lu, au pied des montagnes des Curdes, tes conseils à la jeunesse, et j'ai été attendri de trouver en toi de si belles pensées, si bien exprimées. Quel bonheur d'être de concert dans la vérité! Il n'y a pas de côté par lequel on ne se touche; on semble respirer de la même haleine; et l'on goûte cette douceur de l'unité inconnue à ceux qui n'entrent point dans notre société une et universelle. Continuons, cher frère, tant que nous aurons un souffle de vie, à marcher dans la même voie, en y poussant les autres. Mais que la conscience d'être dans le vrai ne nous inspire pas une velléité de complaisance et de préférence de nous-mêmes! Que l'humilité nous pénètre toujours! Sachons bien que notre voix ne retentirait que comme une cymbale frémissante, si, chaque jour, nous ne cherchions à redres-

ser notre nature dégénérée, et à avancer d'un pas dans le chemin de la pratique.

Le charme de mes solitaires veillées, depuis quelques jours, est la lecture du livre de notre commun ami, Charles Sainte-Foi. Je le regarde comme la révélation d'un talent qui promet un noble défenseur de plus à l'Église. Ses idées sont exprimées avec force et clarté; et souvent la tournure neuve de l'expression les encadre heureusement. Dis-lui qu'il a rompu éloquemment le silence, et que j'applaudis à son œuvre avec l'émotion de l'amitié; qu'enfin je l'aime encore cent fois plus qu'auparavant. Vous tous, ralliés à la belle cause, qui doit tôt ou tard triompher, recevez ici l'expression de ma joie et de ma reconnaissance, pour tout ce que vous tentez et opérez. Élargissez un peu vos rangs, et recevez parmi vous le soldat obscur qui ne peut vous apporter que sa bonne volonté! Que le lien littéraire seul ne nous unisse pas; il est trop fragile et il n'a d'autre consistance que celle de la vanité. Qu'il prenne donc une force indissoluble dans la foi catholique; et qu'une mutuelle prière nous rapproche chaque jour! Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous? Dis-moi ce que tu fais. Toi, ta chère Caroline et tes petits enfants, je vous embrasse tous avec un amour fortifié par l'exil de l'absence, et devenu plus sensible par l'ignorance du jour où nous serons réunis. Adieu, envoie moi par l'occasion de l'ambassade, que nous attendons ici prochainement, ton travail sur le Panthéisme et les autres publications. Ton frère.

TROISIÈME MÉMOIRE

A

MM. LES MEMBRES DU CONSEIL CENTRAL

DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Nécessité de rétablir en Perse les missions catholiques. — Destruction de l'église de Djulfa, faubourg d'Ispahan, sous Nadir-Schah. — État actuel des catholiques. — Zèle du docteur Bertoni à soutenir leur cause. — Convenance et possibilité pour les ordres religieux missionnaires de rentrer dans leurs anciennes possessions.

Perse. — Ville de Tauris, 1er janvier 1840.

Au temps des croisades, la politique des rois, unie à la religion, se tourna vers l'Orient, et en convoita la conquête. Aussi longtemps que la pure charité et le zèle de recouvrer le tombeau du Christ émurent les armées des pèlerins, elles furent victorieuses, et le ciel seconda manifestement leurs efforts. Mais, quand l'ambition, les rivalités et les autres faiblesses de la nature eurent altéré le sentiment religieux, et que l'homme resta seul aux prises avec un ennemi égal en courage et supérieur en nombre, Dieu permit que le christianisme cédât temporairement le champ de bataille aux disciples de Mahomet, et accomplît son œuvre dans l'Occident, avant de repasser sur la terre qui avait été son berceau. Cette retraite a duré des siècles; et cependant les nations européennes se sont élevées, avec la lenteur qui caractérise tout progrès réel et durable, à ce haut degré de puissance, de bien-être et de lumière qu'on appelle civilisation. La doctrine qui les a formées

tend aujourd'hui à se répandre au dehors ; parce qu'elle est vérité, et que sa nature, comme celle de la lumière, est de se dilater, toujours inépuisable. Après avoir porté son flambeau par tout le nouveau monde, et jusque dans les îles de l'Australie, elle dirige maintenant ses rayons vers deux points, restés longtemps obscurs, et qu'elle éclairera, bien que les ombres de l'hérésie, des schismes, de l'infidélité et de la superstition flottent encore épaisses à leur surface. Ces deux terres sont celles d'Afrique et d'Asie.

La question politique, dite de l'Orient, redevient l'occasion et le moyen qui favoriseront le retour et les développements du christianisme. Que ceux qui sont préposés à la garde et à la propagation de l'orthodoxie le comprennent bien ; et ils reconnaîtront que les préoccupations des rois servent en cela, providentiellement et à leur insu, la cause et les intérêts de l'Église. Ils fraient le chemin à ses envoyés ; ils aplanissent pour eux les obstacles, et ôtent aux ennemis du nom chrétien les moyens de nuire ou de s'opposer à sa propagande. Ainsi l'Égypte et la Turquie sont, par l'effet de cette prépondérance, changées en des théâtres où le zèle apostolique peut s'exercer avec plus de liberté et de fruit, avouons-le à notre honte, que dans la plupart des États chrétiens de l'Europe. En ces pays musulmans, le pouvoir spirituel est considéré comme totalement affranchi de l'inquisition et du contrôle du pouvoir temporel. Le prêtre n'est point entravé dans son ministère par le caprice du gendarme ou du fonctionnaire irréligieux. La croyance de chacun est respectée, même par celui qui ne croit pas. Cette observation s'applique, avec plus de justesse encore, à la Perse, où le peuple, intolérant à l'excès s'il s'agit de sa propre religion, est d'une tolérance extrême pour celle

des autres. Ailleurs nous avons indiqué l'opportunité d'une propagande catholique, exercée avec un zèle circonspect dans l'Asie Mineure, l'Arménie et la Chaldée. Aujourd'hui nous parlerons de la mission qui doit être rétablie dans le centre de la Perse. Qu'on sache en effet que, deux siècles plus tôt, le catholicisme renaissant y aurait pris une extension indéfinie, s'il avait pu être protégé directement par la puissance reconnue en Orient, comme seule protectrice de tous les catholiques. Le bon vouloir du monarque était encore l'unique loi du royaume ; et un caprice pouvait réduire à néant toutes les entreprises des missionnaires européens, sans égard pour la puissance politique qu'ils représentaient. C'est ce que prouve l'acte du conquérant Nadir, ruinant la ville et la colonie de Djulfa : fait qu'il est bon de retracer avec détail, parce qu'il est peu connu et qu'il nous explique la cause de la disparition de l'orthodoxie en ces contrées.

Au sud-est de Nackhivan, sur la rive septentrionale de l'Araxe, subsistent les débris d'un ancien pont, renversé, l'an 1605, par Schah Abbas I, qui voulait fermer le passage aux incursions des Turcs et des Géorgiens. Là, était une ville, que les historiens disent avoir été fondée par le roi Tigrane. Sa population, riche et industrieuse, fut transférée, selon l'ordre du vainqueur, aux portes d'Ispahan, sa capitale, dans le lieu qui prit aussitôt le nom de Nouveau-Djulfa. Abbas connaissait toute l'habileté des Arméniens pour le négoce ; et il espérait avoir en eux des banquiers et des marchands dont la concurrence contrebalancerait utilement l'influence commerciale des Hollandais, des Portugais, des Anglais et des Français établis dans ses États. En outre, il songeait à remettre entre leurs

mains le trafic fort lucratif de la Perse avec l'Inde. A cet effet, il leur avança des sommes considérables, leur concéda des priviléges, et envoya plusieurs d'entre eux au delà de l'Indus, exigeant pour garantie que les femmes et les enfants resteraient à Djulfa comme otages, et lui appartiendraient dans le cas où le chef de famille abuserait de sa confiance, ou ne reviendrait point en sa patrie.

On rapporte, à ce sujet, que plusieurs fois les religieux catholiques fixés à Djulfa rachetèrent de leurs deniers les épouses et les jeunes filles condamnées, d'après ce contrat, au déshonneur et à l'apostasie.

Favorisée par de semblables avantages, la colonie arménienne s'accrut aussi rapidement que son commerce; et, en 1705, elle comptait soixante mille habitants. Plusieurs d'entre eux avaient amassé des fortunes immenses, comme on le reconnaît encore présentement aux vestiges de leurs splendides habitations.

Une douane avait été organisée; et les revenus qu'en percevait l'État n'étaient pas une de ses moindres ressources.

Les ordres les plus éminents de la catholicité y envoyèrent des missionnaires fonder des églises et des écoles, sous la protection des consuls et des agents chrétiens. Les Carmélites arrivèrent les premiers, l'an 1625. Après eux vinrent les Capucins déchaussés, puis les Jésuites, et enfin les Dominicains, dont le couvent en ruines, seul habitable aujourd'hui, sert de retraite à l'unique père arménien qui conserve les dernières et rares brebis de l'ancien troupeau orthodoxe. Travaillé par des ouvriers aussi habiles qu'infatigables, ce champ inculte et désert se couvrit d'une moisson consolante pour le père des fidèles; et, avec

la foi épurée, les germes de la civilisation fleurirent dans la colonie.

L'illustre voyageur Chardin, avec ses préjugés et ses rancunes calvinistes, ne pouvait apprécier les bienfaits d'une telle régénération religieuse, effectuée au sein de l'empire des Chosroës. Aussi lui pardonnons-nous le jugement faux et léger qu'il en porte dans son ouvrage. Il ne comprenait pas que l'unité de symbole, en élevant ces populations chrétiennes, opprimées et ignorantes, à la hauteur des croyances et des lumières de l'Europe, était le plus éminent service rendu à la civilisation et à l'humanité. Il n'avait point aperçu le réseau de propagande qui couvrait déjà ce royaume, après avoir fondé des couvents et des succursales à Ispahan, à Schiraz et à Bender-Aboucher, au sud; au nord et à l'ouest, à Hamadan, à Koum, à Kazbin, à Kachan, à Maraga et à Tauris, anneaux qui se rattachaient à la chaîne des missions fixées dans l'Arménie, à Nakchivan; à Érivan et à Erzeroum; enfin, du côté de la Chaldée, à Mossoul, à Bagdad, à Damas et dans le Liban. Ainsi le christianisme, débordant de tous les côtés sur cette portion de l'Asie, semblait devoir l'inonder des flots de sa vie et de sa lumière. Mais de même que, selon les lois inconnues du monde physique, l'Océan porte tantôt son flux sur de nouvelles rives, et tantôt laisse à nu celles qu'il occupait anciennement, ainsi, d'après des conseils supérieurs, la marée ascendante du christianisme se retire quelquefois soudainement pour envahir une autre plage. Nadir-Schah fut, disions-nous, l'instrument et la cause de cette révolution.

Lorsqu'il usurpa le trône, la monarchie persane avait été largement entamée par la perte d'Ispahan et des pro-

Les ouailles de cette église naissante, privées de leurs pasteurs, oublièrent peu à peu leur enseignement, et la génération suivante retomba dans l'ignorance de l'hérésie. De plus, presque tous les catholiques avaient émigré; les habitants qui sont rentrés ensuite à Djulfa sont venus des villages circonvoisins de la province. Au commencement du règne de Feth-Ali-Schah, il vint de l'Inde un prêtre, qui s'arrêta dans ce lieu. Il rappela aux Arméniens le nom catholique, presque oublié; mais l'amour de la vérité exige de notre bouche un aveu, qui demeurerait avec lui caché sous la tombe, s'il ne pouvait servir à réparer les maux qu'il a causés. Nous ne pouvons craindre de répéter que le père Joseph (c'était son nom) n'avait ni la science, ni les vertus universellement inhérentes à son saint ministère. Au lieu d'élever à sa foi les dissidents, il descendit à eux, par une inconcevable condescendance, et poussa l'oubli des lois et de la discipline ecclésiastique jusqu'à se mêler à leur communion et à prier dans leurs églises. Il ne se distinguait point, par une conduite régulière, du reste du clergé arménien; et, lorsqu'il mourut, il eut le triste honneur de recevoir d'eux les honneurs funèbres. Mais que la terre lui soit légère! Le père arménien, don Giovanni, que la propagande a envoyé depuis une douzaine d'années, a prouvé, par sa vie irréprochable, que son prédécesseur était une exception heureusement bien rare chez nous. Don Giovanni était assisté par deux autres prêtres de sa nation. Il a pu ouvrir une école, réparer l'église et faire espérer des jours heureux aux quelques fidèles qui l'entourent. Par malheur, la mort lui a enlevé ses deux auxiliaires, et aucun des religieux méchitaristes de Venise ou de Vienne n'a eu la bonne pensée de les

venir remplacer. En outre, on ne sait point ailleurs qu'un homme seul, réduit à des ressources à peine suffisantes pour vivre, ne peut tenir le rang qui lui convient, aux yeux des Persans qui jugent de la dignité d'un homme d'après l'éclat qui l'entoure. Il doit renoncer en même temps à la douce consolation de gagner les pauvres des autres communions chrétiennes par les bienfaits de la charité. Quelle humiliation pour lui et l'Église qu'il représente, d'être réduit à s'effacer devant le dernier prêtre schismatique, faute de moyens pour soutenir son existence, et de renoncer à toutes les bonnes œuvres que son zèle et sa position lui suggèrent. Dans l'intérêt de la gloire de l'Église, nous osons conseiller à la Propagande, dont il est l'envoyé, d'améliorer son sort et de lui adjoindre des compagnons. Don Giovanni, découragé par l'abandon de ses bienfaiteurs, songe à quitter sa place; néanmoins il serait de la plus haute importance de l'y maintenir. Ce missionnaire a du savoir; il connaît la langue persane et le dialecte arménien du pays; de plus, sa conduite si digne et celle de son troupeau, dont les vertus contrastent admirablement avec les défauts de la classe arménienne pure, ont concilié l'estime du clergé musulman à la petite communion des catholiques. Que s'il était aidé et soutenu efficacement, il en résulterait un bien incalculable pour la cause de l'orthodoxie. Les éclaircissements qui vont suivre en sont la preuve.

Djulfa, comme la ville d'Ispahan, qui l'avoisine, est le centre de la monarchie persane, qui s'épanouit tout à l'entour, ainsi qu'une large circonférence. Ce point peut communiquer avec promptitude et facilité à toutes ses extrémités et, tel qu'un foyer actif, y renvoyer la chaleur et la

lumière, entretenues par la propagande orthodoxe : car nous pensons que les missionnaires devraient y apporter, avec les trésors de la foi, les autres richesses de la science et de la civilisation, le catholicisme devant se présenter au dehors de l'Europe sous la bannière de cette double et sainte alliance, chaque jour plus complétement réalisée dans son sein par notre clergé : c'est-à-dire que la mission devrait s'affermir sur les bases d'une université où collége ouvert indistinctement à la classe musulmane et à la classe chrétienne. La première, en puisant à cette source les notions qui lui manquent et qu'elle désire avidement sur la philosophie, l'histoire, l'astronomie, les autres sciences mathématiques et les arts, apprendrait à estimer l'autre, et surtout à apprécier la nation et la patrie de ses maîtres. Qui sait alors si le ciel ne se servirait point miséricordieusement de ce moyen pour la faire passer plus tôt, à travers l'épreuve du doute et de l'incroyance, au repos et au bonheur de la foi !

Le peuple d'Ispahan a la réputation d'avoir l'intelligence plus vive, le goût plus éclairé pour l'étude et les manières plus civilisées, entre tous les Persans. Depuis des siècles, ses universités et ses écoles attirent l'élite des docteurs et des disciples, et ses bibliothèques, quoique fort appauvries et diminuées, sont encore celles qui renferment les dépôts littéraires les plus précieux. La pureté inaltérable du ciel semble l'avoir prédestiné à des observations astronomiques, et bientôt les découvertes de l'observatoire qu'on érigerait éclipseraient la réputation de celui que jadis Houlagou établit à Maraga. La fécondité du sol, susceptible de produire, plusieurs fois l'année, divers genres de récolte, et l'industrie prodigieuse des laboureurs, multipliant toutes les denrées,

rendent la vie abondante et facile. La salubrité du climat, sans cesse illuminé par un beau soleil, invite encore les hommes de Dieu et de dévouement à émigrer vers ces lieux, et à y tenter la fondation d'une œuvre qui se lierait à celle que nous avons humblement commencée en la ville de Tauris. Celle-ci serait son avant-poste, du côté de l'Arménie et de la Chaldée, en attendant que ces deux royaumes deviennent eux-mêmes centres d'une propagande locale.

Aujourd'hui qu'un ambassadeur français fait son entrée en Perse, escorté d'une jeunesse brillante, généreuse et amie du bien, et que le monarque, pour remettre sur pied son armée et transplanter nos arts dans ses États, appelle des officiers instructeurs et des maîtres de métiers, n'est-il pas permis de livrer son âme à l'espérance, et de croire à la possibilité de réaliser des projets si désirables? Ici, dès qu'une protection vous assiste, vous pouvez agir avec énergie et confiance. Or on trouverait tout appui dans la mission française, dont le noble attribut sera d'exercer un patronage civilisateur et religieux.

A ces raisons de convenance s'en joignent d'autres, tirées de l'ordre spirituel, et qui sont encore plus pressantes. Djulfa est un fief royal, ayant depuis longtemps pour feudataire l'archevêque arménien, délégué par le patriarche d'Echemiazin. Il réside dans un couvent, avec huit vartabeds, qui administrent la petite ville, sous sa direction. La rente qu'ils prélèvent pour l'État est de 9,000 francs environ; et, comme les revenus fonciers sont beaucoup plus considérables, cette gestion leur rapporte des bénéfices très-considérables. Néanmoins, ils ne s'en contentent pas; et le prélat, loin de posséder l'esprit

de sacrifice et de désintéressement, vertu inhérente à sa dignité, pressure son troupeau et en tire sans cesse des impôts additionnels, sous prétexte de cadeaux exigés par le roi ou par le gouverneur d'Ispahan. Les pauvres sont les plus exposés à ses exactions, parce qu'ils sont plus dénués de moyens de défense.

Il augmente indéfiniment le nombre de son clergé séculier, qu'il a porté environ à soixante prêtres ou *derders*. Aucun examen théologique n'est requis; et le nouveau ministre de Dieu n'est point soumis à la probation d'une vie ecclésiastique plus régulière. Il lui suffit de savoir lire et chanter les prières de la liturgie, et de remettre dix tomans, ou 125 francs, à la main qui le consacre; il est ensuite jugé apte à l'exercice du saint ministère.

Comme la totalité de ces prêtres ne pourrait subsister dans une église aussi modique en ressources, la plupart émigrent, pendant une dizaine d'années, dans l'Inde, pour y desservir les chapelles des localités où sont dispersés leurs frères, les marchands arméniens. Là, ils amassent un pécule de quelques milliers de francs, et rentrent ensuite dans leur patrie, où ils le font valoir sans scrupule à des intérêts qui s'élèvent à 48 ou 50 pour cent. Les Mahométans ou les Juifs ne sont pas de plus durs usuriers. Leur conscience est sans doute tranquillisée par l'autorité de la simonie épiscopale, qui les a faits ce qu'ils sont. Pour nous, nous alléguerons pour les justifier l'ignorance profonde où ils croupissent. Cependant ils avilissent le nom chrétien et le compromettent tellement dans l'esprit de la classe musulmane que le premier iman, investi du pouvoir spirituel à Ispahan, disait un jour au missionnaire catholique : « Ces hommes ne sont point de votre religion;

ils ne peuvent être que des Juifs déguisés. » Que les docteurs arméniens de Constantinople, de Venise et de Vienne se montrent enfin un peu plus jaloux de réparer les outrages faits ici et partout ailleurs à leur nom national, si le salut des âmes et leur régénération ne les sollicite point avec assez d'énergie au dévouement de la propagande.

Cette dégradation, universellement visible, de la race arménienne schismatique, malgré l'esprit de foi et l'attachement aux pratiques religieuses qui la recommandent, porte en elle-même son remède, par un effet de l'admirable sagesse de Dieu. Le clergé, en s'avilissant avec le culte auquel il préside, se donne lui-même le coup fatal, et hâte la dissolution de son église bâtarde. Avec le respect et l'estime des personnes, tombe et disparaît la conviction à la doctrine qu'ils prêchent. La vague inquiétude du doute est entrée dans l'âme du peuple, qui a, à Djulfa comme ici, l'exemple d'autres prêtres et d'autres fidèles, qui vivent droitement devant Dieu et devant les hommes. Cela est si vrai que le plus grand nombre de ces malheureux faisaient secrètement au père Giovanni l'aveu qu'ils s'uniraient à lui, s'il avait l'autorité de les protéger contre des vengeances intolérantes : car l'erreur a partout recours à la persécution, dans sa lutte avec l'irrésistible vérité ; et les annales d'Arménie démontrent que, après sa défection spirituelle, les chefs qui l'ont retenue dans cette voie en appelaient constamment à la force et aux violences de la persécution. Celle que le susdit archevêque, Khatchadour, ne cesse d'alimenter contre le missionnaire et ses catholiques est une confirmation de cette remarque.

L'autorité et la richesse étant du côté des Arméniens, ils usent de l'une et de l'autre pour abreuver d'humilia-

tions et de peines ceux dont le bon exemple est pour eux une cause quotidienne de reproches, et peut-être de remords. Il n'est point de calomnies inventées par la malice. ni de passions mises en jeu par la vengeance, qui ne cherchent à troubler leur sécurité et leur harmonie. L'usure et les charges sont plus aggravantes pour les familles qui ont préféré à tout autre intérêt celui de la saine foi; on cherche à les livrer aux caprices de la justice musulmane; ils sont publiquement insultés. La vie du vertueux missionnaire qui les assiste a été plusieurs fois menacée; et, pendant des années, il y a eu péril pour lui à sortir du couvent. Bien plus, l'inviolabilité du domicile, qui fait loi générale en Orient, a été méconnue à son égard; les murs de son couvent ont été, à plusieurs reprises, escaladés par une bande de furieux, qui s'abaissaient aux derniers excès. Un jour, c'était pour empêcher la célébration d'un enterrement ou d'un mariage; un autre, on venait arracher le nouveau-né des mains du père don Giovanni, qui allait lui conférer le sacrement de baptême. On voudrait dégoûter les catholiques du séjour de Djulfa, ou le leur rendre impossible. Ces ennemis de l'ordre et de la liberté de conscience représentent seulement la partie de la population la plus corrompue, et qui s'est enrichie par la possession de propriétés d'un titre équivoque. Ceux qui n'ont point un intérêt à détester les catholiques les recherchent en cachette, et réprouvent les attaques des persécuteurs; car il faut savoir qu'autrefois la majeure partie de Djulfa appartenait aux quatre couvents des Carmélites, des Capucins Déchaussés, des Jésuites et des Dominicains. Des papiers, heureusement conservés dans les archives de celui qui reste, certifient de leurs droits; et des quittances nom-

breuses font encore connaître les noms des locataires et des fermiers.

On sait traditionnellement, par exemple, que l'église actuelle des Arméniens était celle des orthodoxes, et que le quartier dit *Chériman* était habité par eux. Les jardins des quatre monastères sont toujours désignés sous le même nom; et celui des jésuites, cultivé avec plus d'habileté et de luxe, a la même réputation de posséder tous les plants de vignes connues, y compris un raisin *Rosa*, qui ne peut se reproduire ailleurs. On y trouve même l'artichaut, que les habitants cultivaient d'abord par simple curiosité, avant d'apprendre d'un voyageur franc quels en étaient le goût et l'emploi. Les propriétaires actuels craignent donc le retour et les réclamations des catholiques; ils voudraient, s'il était possible, détruire même le souvenir des couvents. Le seul aspect d'un religieux les alarme et les consterne.

Nous pensons en effet que, si les ordres premiers possesseurs du sol se décidaient à relever cette mission, on ferait droit à leur demande, appuyée surtout par une ambassade protectrice des catholiques, attendu que notre loi de prescription n'existe pas dans le Code persan. Que les chefs de ces illustres congrégations pèsent et apprécient ce nouveau motif de propagande.

Ici, hâtons-nous d'ajouter, pour la consolation du lecteur, que la persécution s'est ralentie et a été interrompue, les trois dernières années. La cause de ce changement fut l'arrivée et la présence à Djulfa d'un homme dont il nous est doux de faire connaître le nom et les services rendus à la cause orthodoxe. En même temps, nous regardons comme un devoir d'avertir que nous tenons de

sa bouche les renseignements relatifs à la question actuelle.

Le docteur Bertoni, pénétré de la foi vive qui caractérise les enfants de la catholique Italie, semble avoir été conservé par la Providence, à travers les vicissitudes de la fortune et les agitations du monde, pour coopérer à la régénération attendue. Sous les cheveux blancs d'une verte et noble vieillesse, il a encore la vivacité d'esprit et la force du jeune âge. Son élocution facile, son savoir réel en médecine, et la connaissance des mœurs, des manières et même des préjugés orientaux, tout lui donna près d'eux un prompt ascendant. C'est ainsi que, à son arrivée à Djulfa, il se concilia l'estime et la confiance des principaux personnages d'Ispahan. A l'aide de ce crédit et de son courage, il put résister à la conjuration des Arméniens, opposés à son établissement au milieu d'eux. D'abord il ne pouvait sortir qu'armé, comme pour un jour de combat; mais celui qui ne craint pas la mort se fait bientôt craindre à son tour; les lâches passions furent contenues. Alors il se déclara le défenseur du missionnaire, du couvent et de la famille catholique. Il déjoua les trames ourdies contre elle et son chef près des musulmans; si bien que, un Arménien étant venu accuser le père Giovanni, près d'un docteur de la loi, d'être Sofi, c'est-à-dire philosophe panthéiste, celui-ci se contenta de répondre : « Tant mieux, il pense au moins comme moi ! » Les baptêmes et les mariages purent être célébrés publiquement, grâce à l'intervention de M. Bertoni, qui, marchant à la tête des fidèles, conduisait à l'église le néophyte et les fiancés. Deux jeunes filles, attirées par la grâce vers la perfection de la vie monastique, furent également conservées par lui dans les dé-

pendances du monastère, comme les prémices d'une future communauté religieuse. La consolidation de cet ordre naissant serait d'autant plus nécessaire que, à ses côtés, s'élève une communauté arménienne, réunissant une vingtaine de femmes, institution exceptionnelle, dont nous n'avons trouvé aucun autre exemple dans la nation. Le monastère est ancien ; et ses dotations permettent à tous ses membres de vivre dans l'aisance. Ces pauvres filles auraient quelque velléité de se convertir à la foi des deux autres, si elles étaient assurées d'être libres de pouvoir échapper à la juridiction de l'archevêque. Elles ont beaucoup à se plaindre de leur clergé, qui voit d'un mauvais œil les premiers éléments d'instruction qu'elles possèdent. Effectivement, elles savent lire; et les prêtres empêchent les autres femmes d'acquérir cette connaissance, en répandant parmi elles ce proverbe superstitieux de l'ignorance : « Que celle qui ouvre un livre est assurée d'avoir un ménage malheureux et de courte durée. » Le bas intérêt leur dicte encore cette sottise, puisqu'ils se font entremetteurs et secrétaires entre elles et leurs maris, frères ou parents, qui font le commerce dans l'Inde. Ils répondent aux lettres, donnent les reçus des sommes envoyées ; et, outre la retenue des droits de courtage, ils sont accusés de transmettre peu fidèlement ces dépôts pécuniaires à leur destination. Mais tirons un voile sur ces misères désolantes ; et que la pensée seule d'y porter un remède prompt et efficace nous occupe. Nous le répétons, l'occasion est propice : les faveurs royales, qu'exige cette tentative, ne manqueront point à l'ambassadeur français ; et nul lieu ne peut être mieux choisi, puisque Ispahan n'a pas cessé d'être la cité scientifique du royaume. Là surtout, on aime les spécula-

tions de l'esprit; et la discussion des points les plus ardus de la théologie a un attrait particulier pour tous les membres de la hiérarchie ecclésiastique. Nos religieux et nos prêtres, familiarisés avec toutes les subtilités de la doctrine, seraient donc accueillis amicalement; et, dans les controverses nombreuses qu'on leur susciterait, la lumineuse vérité pourrait frapper des adversaires travaillés déjà par le doute philosophique. Toutefois, pour compléter le succès de la mission, il faudrait que le pasteur unique et universel des églises du Christ, profitant de la circonstance, déléguât un nonce près la cour d'Ispahan. Ses prédécesseurs lui ont déjà donné plusieurs fois cet exemple; et les firmans, écrits au temps d'Abbas, en concédant au Pape le titre glorieux et peu prodigué par les Persans de *Schah* ou de roi, prouvent l'incomparable estime qu'on a, même ici, du vrai *calife de Dieu en terre*. La présence d'un tel envoyé produirait l'impression la plus salutaire sur les esprits des populations chrétiennes et musulmanes, également sensibles à la pompe extérieure et au caractère saint des dignités ecclésiastiques. Ses yeux, plus clairvoyants, comprendraient mieux l'état du pays, ses besoins et l'avenir que le ciel lui réserve. Des liens d'une union pacifique se noueraient entre le *Roi des rois* et le *Pontife des pontifes :* alliance dont l'effet heureux serait immédiatement ressenti par la population catholique.

Les jours de l'homme, ici-bas, sont courts et mauvais; il doit donc les remplir et les racheter par la pratique active du bien. La réalisation de ce principe est l'œuvre exclusive de la charité; vertu, nous pouvons le dire, inventée par le christianisme, et seulement connue de ses enfants.

Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les regards sur la société musulmane, où tout se dissout et s'affaisse dans l'abîme sans fond de l'amour et de l'intérêt privé. La charité, en un sens, est cette loi de justice, dont parle Saint Paul [1], *qui procède de la foi.* Oui, elle est véritablement la pierre angulaire, support de tout ce qu'il y a entre Dieu et nous. Croyons, et l'amour de nos frères sera ravivé. Notre pensée franchira le cercle étroit des lieux, des personnes et des intérêts au milieu desquels nous nous mouvons, oppressés par le pesant ennui; et elle s'arrêtera sur les lointaines misères de millions de chrétiens égarés ou nécessiteux. Le sentiment du sacrifice naîtra en nous; et, si la grâce le bénit, que coûte alors le don de soi et de tout ce qu'on possède! La propagande est l'exercice de cette même charité, à l'extérieur. Son feu divin brûle toujours dans Rome; et le temps est venu où il remplira d'un nouvel éclat l'univers. Que tous les frères de l'innombrable famille catholique s'unissent donc dans des efforts communs, pour augmenter leur nombre et secourir les envoyés qui travaillent dans ce but. Que les limites du monde soient celles de la sainte ambition qui les excite; et qu'ils ne pensent au repos qu'après l'universalité de sa conquête. Le succès de cette sainte association sera d'autant plus rapide et d'autant plus complet qu'il n'est point arrêté par les mille obstacles de l'égoïsme national ou des intérêts politiques. Les enfants de l'Église sortent du temps, et s'élèvent sur la tranquille assiette où sont édifiés ses fondements éternels. Ils se tendent la main, à travers les frontières que la nature ou le désir de dominer a interposées entre eux; et ils se pressent,

[1] Rom. 9, 20.

dans la jubilation d'une indissoluble tendresse, autour de la chaire où leur père siége, puissant et glorieux. C'est à l'oracle de sa parole de donner le signal, et les ouvriers accourront en foule, pour se disperser ensuite à l'aurore ou au couchant.

A M. D'ABBADIE,

VOYAGEUR MISSIONNAIRE EN ABYSSINIE.

Perse. — Tauris, ce 15 janvier 1840.

MONSIEUR,

L'OFFICIER français qui accompagnait l'ambassadeur persan, et que vous avez rencontré par un heureux hasard sur le bateau à vapeur le *Sésostris,* m'a remis la lettre dont vous l'aviez chargé. Avant de nous connaître personnellement, vous avez pensé que nous étions déjà unis par des liens plus forts et plus intimes que ceux de l'amitié; vous avez eu grandement raison, Monsieur. Les rapports habituels des hommes, ordinairement basés sur l'intérêt privé, sont passagers et fragiles comme lui. Nous autres, nous avons la douce consolation de confondre nos sentiments et nos vœux dans l'unité d'une pensée sainte et immuable, celle de travailler à la gloire de Dieu et de son éternelle Église, dont nous sommes les humbles enfants. Vous allez au Midi, et je suis l'Orient; mais votre but est le même : dès lors disparaissent les espaces qui séparent l'Abyssinie de la Perse. Le matin et le soir, ou plutôt à chaque heure du jour, nous sommes assurés de nous rencontrer dans la prière, qui doit continuellement alimenter l'âme du chrétien. Nous nous agenouillons au pied de la même croix, qui, espérons-le, va se relever triomphante en ces deux lointaines contrées, et nous lui demandons les mêmes grâces.

Dieu, dit l'Apôtre, notre inimitable modèle, *choisit des serviteurs débiles, pour confondre les forts; et les insensés*

selon le monde, pour faire rougir les sages. Que cette parole nous rassure et serve en même temps d'excuse à une entreprise que quelques-uns jugeront présomptueuse. En effet, fils profanes du siècle, et nullement formés à la rude école qui éprouve et perfectionne le missionnaire, destitués des avantages spirituels attachés à cette haute fonction, nous osons usurper quelques-uns de ses attributs, pour rappeler dans le sentier de la justice et de la droiture ceux qui en sont sortis. Mais d'abord marchons-nous, nous-mêmes, dans cette voie, et, avant de prétendre convertir les autres, sommes-nous convertis et revenus de toutes les folles illusions qui préoccupent les hommes? Avons-nous, au fond de l'âme, une étincelle de l'amour divin à leur communiquer, et peuvent-ils, d'après notre exemple, deviner quelque peu la perfection de la loi que nous venons leur annoncer? Réflexion bien propre à nous tenir dans la plus modeste défiance, et à nous rappeler à la pratique quotidienne, fidèle et complète de tous les devoirs de notre divine religion. Si le désir de l'étendre chez les peuples infidèles était simplement une idée systématique, souriant à la raison, par sa justesse apparente, comme toutes celles que l'amour de la civilisation et de l'humanité met au jour chez nos penseurs; si nous ne commencions pas à réaliser, par nos actes, chacun des enseignements de l'Église, alors, séparés de son corps, et ne participant plus à la plénitude de sa vie, nous serions frappés d'impuissance; et Dieu ne féconderait point nos travaux. Ainsi, que la volonté de perfectionner les autres soit justifiée par notre propre perfectionnement. Alors ne désespérons plus : le même apôtre nous dit ailleurs que *nous sommes assistés en toutes choses pour le bien.*

Oui, Monsieur, voici une de ces sentences profondes, prodiguées par le grand serviteur de Dieu dans ses lettres et dans ses épîtres, qui soutient mon espoir et me fait croire à la réalisation prochaine des vœux que je forme pour une propagande nouvelle et plus fervente parmi les populations schismatiques et hérétiques de l'Orient. Je crois que, à l'exemple de vos Abyssiniens, les Arméniens, les Géorgiens, les Chaldéens et d'autres enfants perdus rentreront docilement dans le giron de l'Église. Ils sont fatigués et honteux de l'abaissement auquel les a réduits un clergé qui a perdu, avec la foi, la science et la charité. Ils ont soif d'entendre une autre parole; car ils ne reconnaissent plus celle de l'Évangile dans les rares instructions qu'on leur distribue. Il présupposent que la gloire et la puissance toujours croissante de l'Europe ne prévaudraient point avec tant d'éclat sur l'islamisme décrépit; si ces nations n'étaient dépositaires des promesses et des vérités divines. Ils attendent avec sollicitude les hommes, qui, avec la parole de vie, leur apporteront les lumières de la science et les bienfaits de la civilisation.

Escorté de ces hommes généreux, vous marchez triomphant vers la ville de Gondar; tandis que, moi, je suis encore à Tauris, appelant et attendant les missionnaires tant désirés. Ils viendront enfin, je l'espère, reprendre les postes qu'ils occupèrent jadis au centre de la Perse, de la Chaldée et de l'Arménie. Tous nos ordres divers, honorés par une élite de sujets pieux et dévoués, s'empresseront de répondre à un appel qui est le cri de peuples entiers; et leurs mérites grandiront avec le nouveau théâtre ouvert à leur zèle.

Qu'à eux s'adjoignent quelques-uns de ces éclaireurs et de

ces volontaires, qui, comme vous, Monsieur, peuvent servir la cause de l'Église aussi fructueusement aujourd'hui qu'autrefois les guerriers religieux de Rhodes et de Malte. Parmi notre jeunesse avide de dévouement et employant parfois à faux son instinct de propagande, ils pourraient aisément recruter des auxiliaires capables de les seconder. Combien de jeunes gens, que l'ambition a déçus ou égarés dans le chemin de la fortune et des honneurs, sont doués de riches facultés, qui, gênées par une concurrence jalouse, s'étiolent et dégénèrent. Si le désespoir de parvenir, l'oisiveté ou les mauvaises passions n'ont déjà flétri leur nature et dissipé ses trésors, que, ranimés par une pensée de foi, ils se transforment en chevaliers servants de ceux qui évangélisent les peuples; et certes leur vie, enrichie de bonnes œuvres, s'écoulerait avec gloire devant Dieu, et même devant les hommes. Leur connaissance positive des arts, de l'industrie, de la médecine et des autres sciences, que l'étude si vaste de la théologie empêche le prêtre d'acquérir, suppléera au savoir incomplet du missionnaire, qui sera leur frère et leur associé, et les paiera largement de retour, avec les bénédictions qu'il attirera sur leur tête. Près des infidèles et des dissidents, ils auraient à remplir d'autres rôles honorables, incompatibles avec le ministère du prêtre. Au besoin, ils seraient artistes, artisans, instructeurs, maîtres d'école, médecins, négociants, avocats, diplomates, ou hommes d'action, lorsqu'il s'agit d'effrayer avec du courage la lâcheté de leurs ennemis. Quelques-uns de ces nombreux emplois suffiraient pour assurer en cette vie et en l'autre d'inestimables profits. Le siècle admirerait alors une alliance nouvelle et plus étroite entre le clergé et les représentants des autres classes sociales. Le

prêtre ne semblerait plus isolé du reste de ses frères dans l'accomplissement de son auguste mandat; et chaque enfant de l'Église apprendrait qu'il n'a qu'une seule et même cause à défendre, celle de l'extension de sa foi. En même temps que le sacerdoce s'attirerait, au dedans des États chrétiens, un surcroît de vénération et d'estime, il se présenterait au dehors avec un air plus imposant, avec tous les moyens de régénérer l'humanité dans la vraie foi du Christ, en la rendant socialement heureuse. Puisse le ciel accélérer cette union pressentie de quelques âmes! Et que sa vertu toute-puissante fasse sortir de la génération actuelle, plus religieuse que ses pères, les instruments de sa glorification!

Nous autres, Monsieur, osons déjà nous considérer comme d'obscurs et dévoués acolytes des missionnaires, et enorgueillissons-nous de la tâche secondaire qu'ils nous laissent. Trop heureux si nous pouvons écarter quelques-uns des obstacles qui blessent *ces pieds glorieux* et *évangélisateurs*, dont parle l'Écriture. La sainte association établie à Lyon pour la propagation de la foi semble nous y autoriser, en nous conférant l'insigne honneur, non encore décerné à des hommes du monde, de coopérer à la rédaction de son journal, plus populaire et plus répandu que les journaux politiques ou littéraires les plus renommés. Acceptons avec reconnaissance cette collaboration, qu'envieront bientôt tous ceux qui écrivent pour le bien, et non pour une stérile vanité. En instruisant nos frères les associés des progrès de l'orthodoxie aux extrémités du monde civilisé, ne cessons jamais d'exciter leur zèle à accroître sans cesse cette charitable famille, dont chaque aumône, qui soulage une souffrance ou encourage une

église délaissée, a pour prix et pour résultat le salut de quelques âmes.

Soumis avec amour à la volonté divine, nous ne devons point porter sur l'avenir un regard indiscret. Néanmoins, si jamais, de retour sur la terre de France, il nous était donné de nous rencontrer, avec quelle tendre émotion je couvrirais de baisers et de larmes vos lèvres, sanctifiées par l'annonce du verbe rédempteur du monde!

Votre très-humble et dévoué frère en J.-C.

A EUGÈNE ***.

Arrivée et réception de l'ambassade française en Perse. — Arrivée des trois voyageurs chaldéens. — Cadeaux pour la reine et le prince héritier. — Désappointement des officiers français partis avec Hussein-Khan. — Réception de l'ambassade française en Perse. — Entrée solennelle de M. le comte de Sercey et de sa suite à Tauris. — Curieux détails d'étiquette. — Fermeté et dignité de notre ambassadeur.

Perse. — Tauris, ce 26 janvier 1840.

Cher ami, lorsque ta lettre du 17 octobre m'est parvenue, avec plusieurs autres, j'étais étendu sur mon lit par la maladie; et pendant huit jours, toutes ces dépêches sont restées au chevet, sans que je pusse en prendre connaissance. Le jour de Noël, je me suis remis tout à fait, et j'ai pu assister à la messe, dans notre petite chapelle, au milieu du concours de nos catholiques, qui n'avaient jamais été si nombreux. Ma joie a été grande, et j'ai remercié Dieu, avec une douce émotion, de m'avoir rendu la santé.

Ma maladie, suite d'un refroidissement, éprouvé dans mon voyage d'Ourmi à Tauris, était un engorgement de sang à la poitrine. Ce n'aurait rien été, si j'avais eu un médecin ; mais nous en manquons ; et, ce qu'il y a de pis, quelques-uns portent ce nom, et sont de vrais bourreaux. Dans le silence des nuits, passées sans sommeil, j'ai pu faire des réflexions plus sérieuses sur la vie, sur sa fragilité et sur l'importance de la remplir uniquement pour la gloire de Dieu. J'ai donc juré de travailler au même but avec plus de zèle et de dévouement encore. Tout le reste me sera désormais indifférent, et je ne veux plus que ma pensée se préoccupe d'un autre objet. Cher Eugène, je vois plus clairement que jamais le bien qui peut s'opérer dans ces contrées, si les catholiques d'Occident secondent notre entreprise, et secourent efficacement leurs frères. L'ambassade française remplira, j'espère, le glorieux rôle de relever la Croix en Perse, et de préparer les germes de la régénération future. Ce que je sais du caractère de M. de Sercey me convainc qu'il a été choisi par la Providence, et qu'il comprendra parfaitement ce but, le plus noble de sa mission. Je viens d'apprendre qu'il a atteint Erzeroum. Dans une douzaine de jours, j'aurai le bonheur de le voir, avec le bon M. Scafi, qui l'accompagne comme aumônier. Juge de ma joie. J'ai été bien inspiré, vraiment, de ne point partir aussitôt pour Bagdad. Si je suis écouté, je développerai toutes mes vues ; espérons qu'il se fera quelque chose. Toutefois, les difficultés sont immenses ; il ne s'agit de rien moins que de donner un commencement d'organisation et de vie à ce royaume, dont les ennemis sont puissants, et qui, chaque jour, se décompose. Il faut tâcher de créer un esprit public au sein de la nation, esprit totale-

ment étouffé par l'égoïsme, et qu'on ne comprend même pas. L'anarchie est à son comble parmi ceux qui gouvernent. Ils veulent uniquement s'enrichir; et, pour cela, ils pressurent impitoyablement les sujets. Le roi est bon, il veut la prospérité du pays; mais il faudrait qu'il fût bien conseillé, et aidé surtout par des hommes de dévouement. Lors même que le corps politique de l'empire ne recevrait pas une vie nouvelle, et que les résultats obtenus seraient purement religieux, ce serait déjà beaucoup. Sous ce rapport, j'ai une certitude complète que nous réussirons. En ce moment, je rédige un Mémoire sur la nécessité et l'opportunité du rétablissement de la mission d'Ispahan : j'espère vous l'envoyer par le premier courrier de l'ambassade. J'y joindrai des renseignements d'une haute importance pour l'Association de la propagation de la foi. Tu les lui transmettras, avec prière de me seconder; j'espère que la grâce communiquera à mes paroles quelque accent de persuasion. Tu dois avoir reçu le Mémoire, adressé au même comité, sur la mission d'Ourmi. Il est, selon moi, fort important. J'en ai la copie, et je pourrais réparer sa perte.

C'est une douce consolation, qui inspire presque de la fierté à un étranger, que l'éloge de sa mère-patrie dans la bouche d'étrangers qui en reviennent. Or, tel est le sentiment que nous avons éprouvé, en recueillant sur Paris et la France les détails que nous ont donnés trois pauvres Chaldéens voyageurs, qui, l'hiver passé, y ont reçu une hospitalité touchante. David, Gabriel et Ichou, catholiques de la Chaldée persane, étaient partis, il y a deux ans, pour ramasser, dans le pays de la chrétienté, les aumônes nécessaires à l'acquittement de dettes qui, sous une administration musulmane et arbitraire, pèsent inévita-

blement sur la plupart des paysans chrétiens. Ils parcoururent d'abord la Russie, jusqu'à Saint-Pétersbourg, puis la Pologne, la Prusse, l'Angleterre, et enfin la France. Deux peuples ont été prévenants, hospitaliers, charitables pour eux : ce sont ceux qui ont le bonheur de conserver la foi intacte, avec la charité qu'elle inspire. Mais c'est surtout à Paris qu'ils ont été reçus avec une bonté telle, que, selon leur expression, ils n'ont jamais été traités avec autant de soin et d'attention dans la maison paternelle. Les deux noms de leurs principaux bienfaiteurs ne sortiront jamais de leur mémoire. Le premier est M. le curé de Saint-Étienne-du-Mont, qui les a nourris et gardés durant six mois, et l'autre est M. Jouannin, premier secrétaire, interprète du roi pour les langues orientales. Il y a deux ans, en visitant les catholiques de l'île de Syra, dans l'Archipel, j'avais entendu l'éloge de ce dernier, de la bouche du vieil évêque, qui nous montra le plus beau calice de son église, offert par lui, pendant qu'il était drogman de l'ambassade française à Constantinople. Dans cette ville, on nous a raconté d'autres traits semblables de sa bienfaisance. Ces actes font bénir le nom français en Orient; et, racontés aux populations qui ne sont point unies à la grande Église, ils excitent leur envie et font concevoir qu'il y a quelque avantage, même temporel, à être orthodoxe. C'est donc une propagande indirecte, qui tourne d'abord à la gloire de Dieu, et ensuite à celle de la nation qui l'exerce. De même, les secours envoyés dernièrement par la sainte Association de la propagation de la foi à monseigneur Nicolas, patriarche de ces mêmes Chaldéens, ont ému toutes les âmes, et fait croire avec raison aux catholiques qu'ils avaient des frères en Occident.

. . . .

Ce qui m'a principalement étonné, c'est la manière dont tu t'es acquitté de mes commissions, relatives aux cadeaux de la reine, du prince héritier, et aux articles divers dont j'avais moi-même besoin. Avec quelle érudition de bon goût tu énumères les mille et un ornements de cette parure, qui devient royale! La mode parisienne fera tourner désormais les têtes de tous les harems; et tu auras ouvert une nouvelle branche de commerce pour notre capitale. Sois tranquille, après les précautions prises pour l'emballage, et avec le soin qu'a mis à surveiller le transport M. le vicomte d'Archiac, tout est arrivé dans le meilleur état, et sans aucune avarie. Je n'ouvre point la caisse plombée; les merveilles qu'elle renferme seront étalées toutes fraîches à Téhéran, aux yeux du *Monarque des monarques du monde*.

L'arrivée de ces objets t'en annonce une autre, celle de l'ambassade. Eh bien! oui, cette ambassade, si vivement attendue par moi et par tous les Persans, a fait son entrée solennelle en la ville de Tauris, le 22 janvier, à 1 heure 25 minutes, au bruit d'une salve de canons, les seuls qui restent sur leurs affûts dans le royaume, depuis la mort d'Abbas-Mirza. Mais, pour t'expliquer mieux les événements de cette journée, mémorable dans les annales de mon séjour en Perse, je dois entrer dans quelques détails; écoute-les :

Les officiers français attachés à la suite d'Hussein-Khan avaient gagné la capitale de l'Aderbidjan, le 12 décembre au milieu du froid, de la neige et de toutes les privations d'un voyage, qui, dans cette saison et dans ces climats, ressemble assez bien à une campagne en Russie. Nos jeunes imaginations de poètes, de romantiques et d'ar-

tistes, échauffées par tous les brillants récits des mille et une nuits et par d'autres qui, bien qu'écrits sous des impressions plus récentes, n'en sont pas moins des contes de fées aussi beaux que trompeurs, croyaient bonnement qu'ici régnait un éternel printemps, et que le rossignol (oiseau totalement inconnu en cette province) y soupirait sans cesse, dans des bosquets de roses. *Ah! le maudit Orient!* tel était le cri universel de tous ces jeunes militaires, débarquant à demi-gelés, et cherchant en vain ce resplendissant soleil qu'on envie tant chez nous, et que les pics neigeux et la brume froide des montagnes d'Arménie leur avaient caché durant vingt et un jours. « Où sont, disaient-ils, ces palais enchantés et ce luxe devenu proverbial? Après une marche pénible de sept à huit heures, sur des routes encore à faire, entrecoupées de rochers, de ravins et de torrents, nous ne trouvions pas même le soir un gîte comparable à la dernière de ces hôtelleries de grande route où le passant *loge à pied et à cheval.* Une masure de boue, percée à tous les vents, de la paille hachée pour matelas et quelques volatiles, avec des œufs, qu'il fallait enlever à la pointe du sabre aux derniers habitants que la peur de notre approche n'avait point encore dispersés, voilà le spectacle qui se renouvelait à chaque station; et nous n'osions pas même nous plaindre, à la vue d'une misère plus grande que la nôtre. » La raison en est qu'Hussein-Khan, usant d'un privilége concédé à tous les grands personnages, vivait partout sur son passage aux frais des misérables habitants: espèce de contribution qui peut leur être imposée chaque jour. Voilà comment l'arbitraire est la ruine des États, et change en déserts des contrées naturellement fertiles. Notre ambassade, en réparant par sa généreuse équité le mal de

ce scandaleux passage, s'assurait une réception amicale et vraiment hospitalière. Depuis longtemps, le gouverneur de la province avait envoyé à la frontière un guide, nommé *Mihmouder,* dont les fonctions consistaient à faire préparer d'avance sur la route les logements destinés à d'augustes hôtes. Cette mesure faisait disparaître les difficultés et les privations du voyage. Nos envoyés marchaient à petites journées. Ils avaient été quelque temps retenus à Erzeroum par l'aimable et généreux Hafiz-Pacha, qui a vidé pour eux son trésor, ses étables et ses écuries, tant sa munificence ressemble à de la prodigalité ! A Khoi, un prince du royaume a poussé l'honnêteté jusqu'à la violence pour prolonger leur séjour dans sa petite ville. Mais Son Excellence l'ambassadeur était pressée d'arriver à Tauris, et de se reposer quelques jours dans cette cité, la plus policée et la plus confortable de la Perse; ce qui n'empêche pas que le dernier de nos villages n'ait une plus belle apparence.

Le 20 janvier au soir, j'étais dans ma petite chambre, suivant toujours, dans ma pensée impatiente, ceux qui étaient par moi si vivement désirés. Tout à coup, deux jeunes gens, en élégant costume militaire, entrent, suivis d'une troisième personne. Les deux premiers étaient MM. le comte Daru et d'Archiac. Quant à la troisième personne, devine : tu as eu l'avantage de la voir à Paris. C'était le missionnaire lazariste, compagnon de mes courses à travers la Bithynie, la Cappadoce, le Pont et la terre des Arméniens, M. Scafi, ce prêtre dévoué, avec qui j'avais mis le pied en Perse, l'année précédente. C'est lui qui avait reçu mes premières confidences sur le projet d'un établissement religieux et scientifique dans ce royaume. C'était par ses encou-

ragements et ceux de ses frères résidant à Constantinople que j'avais trouvé le courage de rester au poste et d'attendre. Certes, jamais mon espérance, quelque ambitieuse qu'elle fût, n'aurait imaginé un rêve aussi beau que la venue d'une ambassade française ! Mes désirs se bornaient à l'arrivée de quelques ouvriers apostoliques, pouvant m'assister dans ma téméraire entreprise, et conquérir en même temps des âmes à Jésus-Christ; et je les vois actuellement précédés par un ministre investi de tout l'éclat de la dignité que notre gouvernement sait, avec un louable discernement, conférer à ses représentants.

Le 24, sur la même route où j'ai dirigé tant de fois les promenades solitaires de ma récréation, en pensant à toi et à tous ceux qui me sont chers, je m'acheminai, monté sur mon cheval arabe et entouré des officiers français, dans leur joli uniforme de toute arme. Les khans, ou grands seigneurs de la ville, les marchands arméniens et les agents consulaires de la Russie et de l'Angleterre se pressaient aussi à notre suite, pour cette réception solennelle. A mon bonnet persan, j'avais ajouté pour ornement la cocarde nationale; innovation sans exemple probablement, et qui a fait un merveilleux effet, la triple nuance de ses couleurs se détachant gracieusement sur la peau noire et moirée de Bokhara. A mes côtés, marchait M. Scafi, tout aussi joyeux et tout aussi pensif que moi. Vers le midi, au moment où un courrier accourait nous annoncer l'approche de l'ambassadeur, le ciel, terni par des nuages neigeux, se dégagea de son triste voile, et laissa tomber une vive clarté sur les montagnes et dans la plaine : alors ce rayon me parut comme un flambeau céleste destiné à éclairer notre triomphe; et ces

paroles vinrent d'elles-mêmes sur mes lèvres : « Voici le jour qu'a fait le Seigneur, réjouissons-nous, et que l'allégresse nous transporte ! »

Bientôt notre troupe fit halte devant celle de l'ambassadeur, autour duquel se pressaient tous ses jeunes secrétaires, et les autres attachés, qui doivent, par leur talent, compléter la partie scientifique de la mission ; car il faut rendre cette justice à ceux qui nous gouvernent, que les intérêts de la politique ne leur font jamais perdre de vue ceux de la science. Quelle fut ma confusion, lorsque Son Excellence le comte de Sercey et ceux qui l'accompagnaient m'accueillirent comme un ami connu, moi, pauvre exilé, inconnu de tous ; si ce n'est de toi et de quelques autres. A mille lieues de la patrie, sur une terre où tout est changé, les choses comme les hommes, le titre de Français est puissant : devant lui tombe toute distinction de rang et de fortune. Je me trouvais en ce jour, de droit et par ma position, leur introducteur en Perse, et le maître de la cérémonie. Mon cheval avait pris les sentiments d'orgueil qui auraient pu me venir, et il les traduisait en piaffant avec une coquetterie inaccoutumée. Après l'échange du salut le plus cordial, je me mêlai au bataillon sacré, composé de MM. de Lavalette, premier secrétaire, de Chazelle, Cyrus Gérard, Desgranges, mon premier maître de turc au Collége de France, Biberein, leur drogman, mon ancien condisciple à l'école des langues orientales, La Chaise le médecin, Flandin le peintre, et Coste l'architecte. Il me semblait en chacun trouver un frère. Tous étaient rayonnants de santé, malgré la rigueur du froid, qui n'a cessé de les tourmenter depuis le 3 décembre, et qui, pendant leur trajet de Trébizonde à Erze-

roum, s'est élevé jusqu'à dix-huit degrés. Leur union, resserrée par une affabilité et une politesse exquises, leur a fait supporter avec gaîté ces fatigues. Le sacrifice des douceurs de Paris leur deviendra une privation méritoire : le caractère y gagne, et la volonté croît en énergie. De plus, la vue de ce pays, imparfaitement décrit par les voyageurs, qui ne le représentaient que sous son côté favorable, est une leçon instructive, sous le rapport politique et religieux. Une société usée par la doctrine pernicieuse du mahométisme, et un gouvernement à la veille de se dissoudre si une main auxiliaire ne le secourt, peuvent suggérer à tout esprit sérieux de salutaires réflexions. Si la considération de ces misères et le désir de les soulager pouvaient décider quelques jeunes gens libres et dévoués à prêter un appui à ma faiblesse, quels services éminents seraient rendus à la Perse, et en même temps à notre cause ! L'honneur qui en reviendrait à la mère-patrie ne serait certes point à dédaigner, attendu qu'elle seule est habituée à donner de semblables exemples. Quoi qu'il en soit, cher ami, je répéterai toujours que ma confiance est en Dieu seul et que je ne compte point sur le bras de chair des hommes. S'il a des desseins de miséricorde sur ces contrées, il saura, malgré tout, les réaliser. Il faut donc bannir toute inquiétude et continuer à travailler pour le bien, sans aucune recherche de soi-même.

Mais je m'écarte du cortége triomphant que nous avons laissé entrant dans la ville, au milieu d'une haie de citoyens ébahis et silencieux. Ils considéraient ce spectacle avec un air de surprise auquel devait se mêler une inquiétude secrète. La religion des Persans confond dans leur esprit, et j'oserai ajouter dans leur antipathie, toutes les nations chré-

tiennes de l'Europe, qu'ils désignent sous le nom commun de *Francs*. Le peuple est cramponné à ses préjugés superstitieux; il s'effarouche surtout des honneurs que l'on prodigue à ceux qu'il nomme et croit infidèles. Il comprend d'ailleurs la pensée du gouvernement, qui les appelle comme ses sauveurs : voilà précisément ce qui tourmente sa fierté intraitable.

Pour te donner une idée de l'empire des scrupules du clergé, concernant la pureté légale et la fuite du contact des chrétiens, comme impurs, tu sauras que, il y a vingt ans, un Arménien, ni même un Franc, n'aurait osé sortir du logis pour rendre visite à un mahométan, par un temps de neige ou de pluie. Les gouttes ruisselant des habits, ou l'humidité de la chaussure, en souillant le tapis sur lequel le croyant s'acquitte de la prière prescrite aux différentes heures de la journée, empêchent, d'après l'opinion des docteurs de la loi, que cet acte de dévotion soit agréable à Dieu. Aujourd'hui, les gens du clergé ont bien la même opinion; mais ils n'osent afficher publiquement une semblable intolérance. Ils se contentent de reléguer la classe chrétienne dans un quartier séparé, et de lui interdire l'entrée des bains destinés aux sectaires d'Ali et de Mahomet. Les Turcs de l'Empire Ottoman sont bien plus raisonnables. Toujours en vertu du même règlement canonique, on doit éviter de se présenter chez le musulman avec la chaussure ordinaire; avant de marcher sur ses tapis, on laisse à la porte les bottes ou brodequins qui conservent dans leur netteté les bas, ou la seconde chaussure, réservée pour l'étiquette de ces visites. Cet usage est un de ceux qui répugnent d'abord le plus à l'Européen, bien qu'ensuite il l'approuve et l'observe même avec plaisir,

lorsqu'il y est habitué. Or, cette exigence cérémoniale devient quelquefois très-embarrassante, par exemple, lorsqu'il s'agit de la réception d'un haut personnage étranger, tel qu'un ambassadeur. Selon nos usages, il y a quelque humiliation à échanger le costume national, pour condescendre à un préjugé puéril : c'est pourquoi les deux puissances qui ont eu occasion d'envoyer des ambassadeurs à la cour de Téhéran ont toujours essayé d'abolir cet usage, ou du moins, d'en atténuer la rigueur. L'Angleterre a obtenu que ses représentants revêtissent leur chaussure d'une paire de bas rouges; et la Russie, devenue tout-puissante depuis sa conquête des provinces arméniennes au delà de l'Araxe, a exigé, entre autres choses, par les stipulations du traité, que ses ambassadeurs ou agents pourraient se présenter en bottes devant la majesté suprême de l'Iran, à condition toutefois que, jusqu'à la porte du palais, ils se garantiraient des souillures de la rue en couvrant leurs bottes d'une autre paire de chaussures ou sandales. Lorsque M. le comte de Sercey a été rendre ses hommages au prince Quarraman-Mirza, frère du roi et gouverneur de la province, on a voulu d'abord le soumettre aux mêmes formalités; mais Son Excellence a répondu avec dignité : « Que Sa Majesté le roi des Français ayant souffert en sa présence l'ambassadeur persan Hussein-Khan avec un bonnet sur la tête, usage contraire au nôtre, on devait lui permettre, en revanche, de conserver à ses pieds la chaussure ordinaire. » Cette réponse a levé toutes les objections, et nous sommes entrés chez le prince en éperons et en bottes : concession jusqu'alors inouïe, et qui a ce premier avantage d'abattre un des préjugés religieux les plus humiliants pour les chrétiens. A la cour du Schah, on nous fera sans doute

à ce sujet des difficultés nouvelles; mais je ne crois pas M. l'ambassadeur disposé à transiger sur ce point d'étiquette. Il est bon d'apprendre à ceux qui recherchent notre alliance et veulent s'élever à la hauteur de notre civilisation qu'il ne peut y avoir devant le bon sens des peuples civilisés de semblables distinctions de pureté extérieure et de race. Dieu seul connaît la pureté intérieure de l'âme, et s'est réservé le droit de porter sur elle ses jugements.

La présence de M. Scafi, en sanctifiant cette mission, lui donne, aux yeux des Orientaux profondément religieux, un caractère plus auguste. C'est un louable démenti donné aux calomnies, colportées jusqu'ici, de l'irréligion des Français. Notre gouvernement a offert, par cette nomination, un salutaire exemple, dont il sera récompensé, même temporellement. Chaque dimanche, M. le comte de Sercey et tous ces autres messieurs assistent avec une tenue recueillie à l'office divin. Dimanche dernier, j'avais l'honneur d'être acolyte. L'assemblée était considérablement augmentée par la présence de tous nos officiers et des autres fidèles, Chaldéens, Arméniens, Géorgiens, Arabes, qui sont de passage dans cette ville.

Admirable et exclusif privilége du catholicisme de convier ainsi à ses solennités les hommes de toute couleur, de toutes langues et de toutes races, et de les confondre dans la sainte unité de son culte!

Encore quelques jours, et l'ambassade s'acheminera vers Téhéran, où probablement elle ne trouvera pas le monarque; car on annonce que, depuis une semaine, il marche sur Ispahan, en proie, depuis des années, aux agitations et aux brigandages d'une bande de mutins. On

annonce aussi que cette ancienne capitale deviendra la résidence de l'héritier présomptif, qu'enfin l'on pense à réorganiser l'état administratif de cette province qui se trouve au centre du royaume.

Ainsi l'ambassade aura l'occasion de se promener à travers le cœur de la Perse et de considérer mieux sa situation actuelle. Moi aussi, cher ami, je serai de la partie. Ces messieurs m'emmènent; et je profite de leur bonté pour effectuer un voyage que j'avais sacrifié jusqu'alors aux intérêts de mon école. Un jeune Français, que la Providence m'a envoyé du fond de la Russie, M. Tournier, en me remplaçant pour quelques mois, me permet cette absence. D'ailleurs, je ne crois pas inutile au succès de mes projets d'aller à la cour, et de les exposer, s'il se peut, à d'augustes oreilles. L'honneur de voyager en si noble compagnie et la joie de revivre parmi des frères seront le meilleur et le plus efficace remède, pour enlever les restes de l'indisposition qui m'avait surpris au commencement de l'hiver.

Le soleil du printemps et sa douce chaleur vont désormais changer en une fête continuelle ce pèlerinage, que jusqu'ici la saison rendait fatigant. Je te tiendrai au courant de ce que nous verrons, entendrons et ferons, ce qui accroîtra encore le nombre de mes lettres.

P. S. Ce que tu m'annonces, relativement à l'allocation du ministère et à son augmentation, me remplit de reconnaissance pour la bonté de M. Villemain et de M. Saint-Marc Girardin. Pressé par les affaires qui surviennent toujours au moment d'un départ, je ne puis envoyer aujourd'hui ma lettre de remercîments; mais le premier courrier te l'apportera. En attendant, fais savoir à ces

généreux protecteurs qu'ils ne servent pas seulement en cela les intérêts de la science, mais encore, je l'espère, ceux de la religion. Je chercherai à me montrer digne de ce bienfait, fort opportun, après toutes les dépenses que j'ai été forcé de faire.

De Téhéran, je répondrai à M. Dureau de Lamalle, cet homme excellent, qui daigne non-seulement se souvenir de moi, mais même prendre la peine de corriger mes manuscrits et plaider ma cause si chaudement, devant l'Académie et près des personnages influents du ministère. Je suis d'autant plus touché de cette bonté, que je m'en considère comme totalement indigne. Je tâcherai de m'acquitter des petites commissions d'histoire naturelle qu'il me donne. Maintenant que je m'enfonce dans la Perse, l'occasion s'en présentera naturellement.

Mes recommandations de salut, de compliment, de protestations d'attachement pour nos amis et frères communs sont aussi tendres que sincères. Fais parvenir à M. Lacordaire une pensée de souvenir et d'admiration pour la sainte entreprise qu'il a conçue de rétablir l'ordre qui a donné à l'Église tant de zélés propagandistes. Sa lettre au saint-siége et son Mémoire pour les frères prêcheurs m'ont touché jusqu'aux larmes.

QUATRIÈME MÉMOIRE.

A

MM. LES MEMBRES DU CONSEIL CENTRAL

DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Lutte entre la doctrine catholique et le protestantisme, dans la Chaldée persane. — Motifs qui assurent la victoire au catholicisme. — Singulier libelle publié par les ministres anglo-américains, avec ce titre : *Raisons pour lesquelles je ne suis pas catholique*. — Retour prochain de plusieurs villages à la foi. — Nouvelles persécutions. — Le prince Melik-Quacem-Mirza, gouverneur d'Ourmi.

Les détails envoyés précédemment sur l'état de la Chaldée persane doivent être considérés comme l'avant-propos d'une relation que des aperçus et des renseignements plus complets, sur la vie religieuse et sociale de ce pays peuvent allonger indéfiniment. Que nous proposons-nous en effet? de remettre en lumière un peuple tenu trop longtemps dans la nuit de l'oubli, de faire connaître sa nature et les espérances qu'il inspire pour l'avenir, et d'attirer en même temps sur lui les regards de ceux qui peuvent et doivent coopérer à sa régénération. Enlacé dans les plis et replis du nestorianisme, qui tend à le précipiter vers la ruine et la dissolution, terme nécessaire de l'erreur, il se débat sous son étreinte et lutte contre la mort, comme si quelque voix mystérieuse lui disait qu'il doit la vaincre et revivre. Il se retourne successivement vers deux doctrines opposées, qui l'appellent et lui offrent chacune un remède.

L'une est la réforme, par l'entremise d'une secte récente de l'Amérique, imbue des principes radicaux du socinianisme; l'autre est le symbole pur et simple du catholicisme, universellement conservé, par la vigilante tradition de l'Église. Les ministres protestants sont nombreux, actifs, riches et fiers des connaissances de leur théologie et des avantages qu'ils doivent à l'éducation des peuples civilisés. Les prêtres orthodoxes sont en petit nombre, pauvres, timides sous le joug des musulmans leurs oppresseurs, et privés de la science qu'ils n'ont eu ni le temps ni les moyens d'acquérir. Si l'amour seul de la vérité décidait constamment le choix de notre libre arbitre, et si les hautes questions de l'ordre spirituel étaient toujours dégagées de l'intérêt ou des passions de l'ordre inférieur, il n'est aucun doute que la lumière de notre foi, quoique faible et vacillante, dans une église à peine née d'hier, n'eût frappé la conscience des hérétiques, au sein de leurs épaisses ténèbres. Mais, lorsque l'erreur parle à l'erreur, la cajole et fait briller devant sa cupidité un or séduisant, le combat est long et plus douteux; souvent même il est nécessaire que la conversion soit l'acte définitif du repentir ou d'une illusion évanouie. Bien que la foi, parmi les enfants de Nestorius, ne soit ni robuste ni profonde, comme chez les Arméniens fils d'Eutychès, néanmoins le sentiment de cette vertu, principe de tout ce qu'il y a de religieux dans la conscience humaine, est encore énergique et vivace. En Orient, la présence de Dieu remplit plus sensiblement toute la nature; le rationalisme n'y a point encore consommé un vide affreux et impie. Le Nom Suprême est sans cesse sur toutes les lèvres; et il n'en sort jamais maudit ou profané par un jurement brutal. Il résonne avec douceur et majesté dans le salut

du passant, dans les adieux de l'ami et dans les souhaits du pauvre ou de l'hôte qui vous accoste. Serait-ce parce que la terre est moins libérale de ses dons, et que l'homme, soumis aux caprices de son semblable, vit toujours dans l'anxiété? En ce sens, on comprendrait le blasphème du poète qui a dit : « *La crainte fit les Dieux.* » Il faut venir dans nos sociétés, où le développement des sciences, des arts et de l'industrie révèle chaque jour le secret de jouissances nouvelles, et où l'ordre et la liberté se protégent mutuellement, pour y trouver l'athée ou le sceptique. Ainsi, aux temps anciens, les doctrines irréligieuses des philosophes furent engendrées par la corruption d'Athènes et de Rome, comme si l'ingratitude était l'unique reconnaissance de la créature pour les bienfaits multipliés du créateur.

Quoi qu'il en soit, le nestorianisme, aussi bien que ses sœurs, les églises des Arméniens et des jacobites, édifié sur le fondement conservateur de la foi, a traversé les âges, plus durable que tant d'autres sectes orientales, retombées soudain dans le néant de la raison qui les avait conçues. Détachées du grand arbre qui abrite tous les oiseaux du ciel, ces sectes ont langui à ses pieds, inclinées et chétives; le souffle de l'esprit n'a plus frémi dans leur feuillage, et la rosée des inspirations divines n'a plus rafraîchi leur tige fanée : elles végètent seulement, en témoignage du malheur réservé à tous ceux qui ne puisent point la sève nourrissante dans les racines du *corps* de Jésus-Christ. Quelle assistance peuvent leur apporter les autres plantes, emportées par le vent du doute, et dépérissant, à peine écloses, dans son aride inanité. Il faut donc que l'arbre protecteur les absorbe de nouveau et se les assimile, à moins que leurs débris, grossissant ceux qui jonchent déjà

le sol, ne servent à alimenter la croissance du tronc vainqueur qui les étouffe et les domine.

Le mouvement vague, mais manifeste, de retour vers l'Occident qui agite les esprits, et l'espoir, jamais trompé, en l'inépuisable miséricorde de Dieu nous font croire qu'une transformation prochaine, et non l'anéantissement, est le sort réservé à ces populations chrétiennes. Or, ce changement n'est possible que par la force surnaturelle de la doctrine qui a déconcerté toutes les attaques, et se relève journellement plus magnifique et plus imposante, au-dessus des réformes et des conceptions qu'on a tenté de lui substituer. Cette doctrine, dont le signe caractéristique est l'unité dans le temps et l'espace, attribut exclusif de tout ce qui est divin, a seule encore la puissance de courber sous la loi inflexible de son symbole des têtes trop fières pour fléchir devant toute autorité. Car l'orgueil de race existe plus sensible que partout ailleurs chez ces tribus, dont les annales et les traditions incontestables remontent au berceau de l'humanité. Le souvenir de la munificence divine pour leur patrie, jadis si privilégiée, les préoccupe encore, et leur fait envisager comme inférieur tout autre peuple, même celui qui les foule avec mépris à ses pieds. La beauté native de leur type et la mâle vigueur de leur constitution, malgré toutes les pénuries de la misère, semblent encore autoriser ce jugement de l'amour-propre.

Jamais ils ne consentiraient à quitter leur secte, pour en embrasser une autre plus jeune, moins nombreuse et ressemblant assez à une compagnie d'hommes unis par l'intérêt ou par le lien plus fragile encore d'une idée philosophique. Ils craignent de renoncer à leur nationalité,

dont ils sont si jaloux. L'unique concession qu'on puisse exiger d'eux sera de marcher indistinctement et confondus à la lumière qui attire tous les peuples de la terre; parce qu'ils croiront imiter en cela le mouvement naturel de la goutte de vapeur retombant dans l'abîme des mers, du fleuve y rapportant le tribut de ses eaux, de la note musicale se perdant dans la symphonie et du membre participant à l'unité harmonique de l'organisme. En un mot, ils ne peuvent devenir ni Luthériens, ni Calvinistes, ni Anglicans ni Anglo-américains.

Le protestantisme est radicalement incompatible avec la nature de l'esprit des Orientaux; il doit périr sous les climats froids et nébuleux, où il engourdit encore, pour quelque temps, la foi et la charité des hommes.

Nous n'en voulons d'autres preuves que les faits relatés dans la lettre précédente touchant les débats du procès, ou plutôt de la persécution dirigée récemment contre les catholiques de la vallée d'Ourmi. Nous, poignée de pauvres gens, non reconnus par la loi, nous avions à résister à la masse de l'épiscopat et des Méliks, ou chefs nestoriens, soulevés inconsidérément par l'or de la mission américaine. Notre tribunal était un divan, où d'ordinaire la justice ne siége point les yeux bandés et tenant en sa main les plateaux de la balance dans un équilibre impartial. Le juge et l'arbitre étaient l'islamisme, enfant supposé avec raison du nestorianisme [1]. Néanmoins, telle est la force entraînante de la vérité, que la sentence a été non-seulement un acquittement; mais un acte formel d'éman-

[1] Nous croyons avoir indiqué cette preuve dans un Mémoire spécial sur la nation chaldéenne, envoyé à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

cipation des catholiques. En deux séances de justification, la vérité a confondu quatre-vingts témoins et dénoué le nœud gordien de mille intrigues; et soudain s'est écroulé l'édifice de la propagande protestante, dispendieusement construit durant six années. Ce triomphe a opéré un effet vraiment merveilleux. Il a posé un frein à la haine de nos ennemis, déconcerté leurs complots, jeté parmi la foule des nestoriens un doute salutaire sur la justice de leur cause, ébranlé la confiance des agitateurs dans le crédit des missionnaires, leurs patrons, et mis en relief le nom des catholiques, dont on affectait de nier même l'existence.

Ceux-ci, prenant courage, ont relevé la tête. Ils se sont comptés, et ont ouvert leurs rangs à de pieux transfuges, dont le nombre croîtra indéfiniment. Dans le même temps, la Providence leur envoie, d'au delà des mers, au milieu des neiges de l'Arménie, le gage définitif de salut et de délivrance. Il vient de la France, que les infidèles eux-mêmes reconnaissent comme la patronne naturelle de la fidélité orthodoxe [1].

Haute mission que celle-ci, plus haute que tous les intérêts rampants de la terre, puisqu'elle s'interpose entre elle et les cieux ! Effectivement, n'est-ce pas la France

[1] Parmi les grandes puissances, l'Autriche, qui partage avec nous l'avantage de l'orthodoxie, a souvent envié le droit de patronage qu'exerce la France sur les catholiques d'Orient. C'est ce qui faisait dire à l'empereur François, en présence du légat apostolique à Constantinople : « Prenez ma protection, et abandonnez celle des Français, gens sans religion, qui se font les chevaliers du catholicisme. » La génération actuelle prouvera à l'Autriche et au reste du monde que la foi s'est conservée vive et inaltérée dans notre patrie, et que nous sommes religieusement jaloux de nous maintenir dans le plus beau droit politique qui existe ici-bas.

qui a consacré en Orient la liberté religieuse des catholiques de la Syrie, de l'Archipel et de Constantinople? N'est-ce pas la France qui s'est plu un jour à affranchir, vers le couchant, la moitié du nouveau monde? Ces changements, effectués plutôt par la force des idées que par les efforts politiques, sont l'effet de cette action civilisatrice, qui renouvelle la face des peuples, et les perfectionne. Les lois écrites sous une dictée française, le 3 novembre 1839, dans l'imposante réunion de Gulhané, à Constantinople, sont des preuves nouvelles justificatives de notre observation [1].

[1] Ces institutions portent principalement sur trois points, qui sont : 1°. les garanties qui assurent à nos sujets une parfaite sécurité, quant à leur vie, leur honneur et leur fortune; 2°. un mode régulier d'asseoir et de prélever les impôts; 3°. un mode également régulier pour la levée des soldats et la durée de leur service.

Il ne sera permis à personne de porter atteinte à l'honneur de qui que ce soit.

Chacun possédera ses propriétés de toute nature, et en disposera avec la plus entière liberté, sans que personne puisse y porter obstacle. Ainsi, par exemple, les héritiers innocents d'un criminel ne seront point privés de leurs droits légaux; les biens du criminel ne seront point confisqués.

Ces concessions impériales s'étendant à tous nos sujets, de quelque religion ou secte qu'ils puissent être, ils en jouiront sans exceptions. Une sécurité parfaite est donc accordée par nous aux habitants, dans leur vie, leur honneur et leur fortune, ainsi que l'exige le texte sacré de notre loi. Comme ces présentes institutions n'ont pour but que de faire refleurir la religion, le gouvernement, la nation et l'empire, nous nous engageons à ne rien faire qui y soit contraire. En gage de notre promesse, nous voulons, après les avoir déposées dans la salle qui renferme le manteau glorieux du prophète, en présence de tous les ulémas et des grands de l'empire, faire serment par le nom de Dieu, et faire jurer ensuite les ulémas et les grands de l'empire.

Après cela, celui d'entre les ulémas ou les grands de l'empire, ou toute autre personne qui que ce soit qui violerait ces institutions, su-

Cette révolution législative, opérée pacifiquement dans la société turque, doit pousser aussi les autres peuples musulmans dans la voie du progrès; et l'on ne peut douter que la nation persane, si susceptible de perfectionnement, ne sorte bientôt de l'état stationnaire où la fait languir, depuis plus d'un siècle, sa religion, formulée en une espèce de protestantisme, qui la sépare de la grande famille des autres croyants. La gloire de réformateur, qui illustra le sultan Mahmoud, est-elle réservée au Schah actuel, Méhémet? L'ambassadeur extraordinaire de France, M. le comte de Sercey, dont toute la ville de Tauris saluait, il y a deux jours, l'entrée triomphale, n'assumera-t-il point, à la cour de Téhéran, le rôle glorieux que remplissait, dix années plus tôt, à Constantinople, le général Guilleminot, en procurant l'émancipation des catholiques? Les circonstances sont propices; et cette mesure est d'autant plus nécessaire que nous avons ici des ennemis obstinés.

La sentence équitable qu'a rendue en notre faveur le prince Melik-Mansour-Mirza, dans le procès intenté par les missionnaires américains, ligués avec les évêques et les chefs du nestorianisme, ne les a fait se désister, ni les uns ni les autres, de leurs coupables prétentions. La ruine de notre église naissante est toujours le but commun qui les unit; et, pour y parvenir, ils ont déguisé leurs moyens

bira, sans qu'on ait égard au rang, à la considération et au crédit de personne, la peine correspondante à sa faute, bien constatée. Un code pénal sera rédigé à cet effet.

Sur ce, que Dieu très-haut nous ait tous dans sa sainte et digne garde!

Que ceux qui feront un acte contraire aux présentes institutions soient l'objet de la malédiction divine et privés pour toujours de toute espèce de bonheur!

d'attaque. A la persécution ouverte, que l'édit du divan prohibait, a succédé la guerre, sourde de doctrine. Les missionnaires ont pris le parti d'engager une polémique; nous verrons qui sortira glorieux de ce combat plus innocent. Ils ont, dit-on, le projet d'établir une imprimerie dans leur maison, afin de prémunir plus sûrement les nestoriens contre une propagande contraire. En attendant, ils composent des libelles et en font circuler les copies dans les villages [1].

Nous osons déjà leur prédire que cette nouvelle tactique ne réussira pas mieux que la première. Depuis l'établissement de nos écoles et l'émancipation des catholiques, les nestoriens semblent être secrètement attirés vers la cause de l'unité. Plusieurs de ceux qui avaient embrassé par intérêt la cause des missionnaires protestants s'en détachent. Tel est le prêtre Simon, du bourg de Keui-Tépé, qu'ils avaient placé à la tête de leur école, organisée depuis deux ans. Nous tenons entre les mains une lettre, dans laquelle il déclare que, ne pouvant être uni plus longtemps à des hommes qui ne rendent aucun culte à la Sainte-Vierge, à la croix et aux saints, et qui ne pratiquent ni jeûnes, ni abstinences, il veut se faire catholique, ainsi que les quarante enfants qu'il est chargé d'instruire. *Je place, dit-il, mon école sous les auspices du pape et sous votre protection*, nous faisant ainsi l'honneur, sans doute bien peu mérité, d'associer le nom du chef suprême de l'Église à celui du dernier de ses enfants. Il demande instamment un prêtre, pour l'assister et le confirmer par son enseignement dans ses bonnes résolutions.

Le prêtre Joseph, de Dizza-Téké, autre village voisin,

[1] Voir, à la fin du volume, la note n° 1.

nous mande que les fidèles sont actuellement divisés en deux partis, dont l'un, voulant devenir catholique, est obligé de lutter contre les nestoriens. « J'ait fait le serment, dit-il, d'entrer dans le sein de l'Église; et j'ai dissous l'école établie par les Américains; mais l'évêque Gabriel, leur partisan, depuis qu'il a accepté une pension, a envoyé un homme de loi, qui s'est saisi de ma personne; et j'ai été jeté dans la prison de la ville. Néanmoins, avec la grâce de Dieu, je ne parjurerai point la vraie foi. »

Ce Marc-Gabriel, qui, l'année précédente, s'était engagé par écrit à renoncer à son hérésie, s'est déclaré l'ennemi et le persécuteur des catholiques, depuis que MM. les missionnaires l'ont salarié.

Ainsi, après notre départ d'Ardicher, il n'a cessé de molester le prêtre et les petits enfants qu'il instruit dans notre école. De plus, il s'est emparé, par violence et contre l'ordre du firman que nous avait accordé le prince, de la clef de l'église, en sorte que nos frères sont privés, depuis plusieurs semaines, de la célébration des saints mystères.

Mais le ciel se déclare en tout pour notre cause et se plaît à confondre la violence et la passion.

Le gouvernement de la province d'Ourmi, qui renferme tous ces villages chaldéens, vient d'être confié à Melik-Quacem-Mirza, frère de Melik-Mansour-Mirza, prince d'une tolérance extrême, ami des Français, dont il parle facilement la langue, et le patron de l'école que nous avons fondée à Tauris.

Il revient en ce moment de la cour du Schah, revêtu de la haute dignité de ministre de l'instruction publique; et il a mission d'encourager les arts et l'industrie, en permettant à tout étranger de s'établir dans l'Aderbidjan et

d'y créer des manufactures ou des usines, avec l'assurance d'être protégé et de ne payer aucune sorte de taxe, durant quinze années. En nous remettant le firman royal qui reconnaît et encourage l'œuvre de notre Université persane, il a écouté avec bienveillance nos plaintes, et a répondu qu'il ne serait jamais assez barbare pour bannir de la Perse la seule liberté dont elle jouisse encore, la liberté religieuse.

D'ailleurs, il a pour conseiller et intendant un homme dont nous avons eu occasion de louer les services rendus au catholicisme, pendant sa résidence à Djulfa, près d'Ispahan. C'est le docteur Bertoni, vieillard plein de dévouement pour les intérêts de la religion et du royaume [1]. Partageant toutes nos idées, toutes nos espérances de propagande, il s'est réjoui de devenir, sur ce nouveau théâtre, le défenseur et le protecteur de l'orthodoxie opprimée. Son énergie et son zèle pieux dissipent toutes nos craintes, au moment où nous nous éloignons momentanément de ces frères, si tendrement aimés. Car M. le comte de Sercey, ambassadeur de France, nous emmène à Téhéran, à la suite de sa brillante escorte de diplomates, de savants et d'artistes. Ce voyage inattendu sera peut-être une occasion d'attirer les regards favorables du souverain sur nos entreprises, et de travailler plus efficacement à la gloire de Dieu et de son Église, fin suprême et unique de toutes nos actions.

[1] Voir la note n° 2.

A EUGÈNE ***.

Perse, Téhéran, ce 8 mars 1840.

CHER ami, je m'éloigne toujours de toi et de la France; car me voici parvenu à Téhéran, capitale actuelle de la Perse, choisie par la dynastie régnante des Kadjards. Nous l'avons trouvée sans roi, ni ministres; car Sa Majesté l'a quittée, pour marcher sur Ispahan. Ce voyage était une véritable expédition militaire, dans le but de faire rentrer sous l'obéissance une cité qui, comme toute la partie méridionale du royaume, prétend s'administrer suivant des lois, ou plutôt des priviléges particuliers. Le cortége du monarque n'est rien moins qu'une armée de trente mille hommes, mal équipée et nullement disciplinée, il est vrai, mais résolue à suivre son chef, et encouragée peut-être par l'espoir de piller les trésors qu'on dit s'être conservés, jusqu'à ce jour, dans la ville des anciens rois, malgré l'appauvrissement général de la monarchie. Ce départ inaccoutumé du Schah, au commencement de l'hiver, et l'ordre de lever des troupes dans les provinces du nord et surtout dans l'Aderbidjan ouvrent un large champ aux conjectures et aux interprétations sur la politique secrète de la Perse, si tant est qu'elle en ait une. Les uns veulent y voir une entrée en campagne, dont le terme sera une déclaration de guerre à la Porte et la conquête tant désirée de Bagdad; d'autres pensent encore à Hérat, sans songer que la route directe est par le Khorassan. Quant à mon humble opinion, elle est que Méhémet-

Schah est justement désireux de recouvrer la ville centrale la plus importante de ses États, depuis surtout qu'on prête aux Afghans des projets ambitieux d'invasion, du côté de Schiraz.

Quoi qu'il en soit, les affaires ont tourné beaucoup mieux que ne l'espéraient le public et le roi lui-même. Au lieu d'être réduit à faire le siége d'une place rebelle, il a vu des sujets soumis lui ouvrir leurs portes avec empressement et le recevoir en triomphe. Les rues, dit-on, étaient ornées de tapis; et le chef spirituel de la ville, qui en est aussi de fait le chef temporel, Hadji-Seid-Méhémed-Baquir, est venu incliner sa tête devant le trône royal. La démarche de ce personnage influent, qu'on regarde comme le pontife suprême de l'église persane, et qui tient à sa disposition les volontés et les consciences, a entraîné le reste de la population dans la droite voie. La magnificence avec laquelle il fête son hôte auguste achève de dissiper toutes les craintes de révolte ou d'anarchie. Il aurait consacré une somme de quinze cent mille francs à héberger l'armée pendant le printemps.

Cette circonstance inattendue modifie heureusement l'itinéraire de l'ambassade française, et lui fournit l'occasion de voir plus tôt et dans des circonstances plus favorables la partie la plus intéressante de la monarchie. Nous ne ferons donc à Téhéran qu'une halte de deux semaines, puis nous irons rejoindre Sa Majesté.

L'ambassadeur russe, M. le général Duhamel, compte même nous précéder. Il part dans cinq jours pour Ispahan, avec son secrétaire et ses attachés. Tous ces messieurs ont été d'une honnêteté et d'une convenance parfaite à l'égard des nouveaux venus. Ils se sont présentés en grande tenue

à la rencontre de M. le comte de Sercey, aux portes de la ville, parmi les flots de la population, accourue sur notre passage; et depuis, ils n'ont cessé d'avoir pour nous les prévenances les plus délicates. Un des fruits les plus heureux de la civilisation en Europe, c'est que, si les intérêts politiques divisent les hommes et répandent parmi eux de fâcheuses préventions, la courtoisie et les bonnes manières effacent, extérieurement du moins, les aspérités de l'amour-propre national. Chez les Orientaux, au contraire, les préjugés de race et l'intolérance religieuse continuent de nourrir une antipathie barbare. Ainsi l'ambassadeur de la Porte, qui vient d'arriver ici, n'a point rencontré une réception aussi amicale de la part de ses voisins les Persans. Sarim-Effendi, qui a déjà visité les cours de France et d'Angleterre, se dispose à partir pour la Perse. Si, comme on l'assure, l'ambassade anglaise revient, nous allons avoir un véritable congrès diplomatique à Ispahan; et ce ne sera pas la moindre de ses curiosités.

Le voyage de Tauris s'est effectué sans encombre, ni accident. La multitude des bagages qui nous suivaient, portés à dos de cheval et de mulet, a contribué, autant que la rigueur de la saison, à ralentir notre marche. Le terme moyen de chaque journée était de six lieues à peu près. Partout, et principalement sur le plateau plus élevé de la Médie, qui se termine à la chaîne des montagnes dites *Quaplankou*, nous avons trouvé une épaisse couche de neige. Nous avions à braver un froid vif et piquant, inconnu dans notre climat tempéré de France. On s'imagine faussement ailleurs que l'Orient, sous une semblable latitude, a un ciel toujours clément. Il n'en est point ainsi : l'hiver, qui, dans les parties montagneuses, dure presque

cinq mois, est aussi rigoureux que l'été est incommode par ses chaleurs. Ainsi rien de mieux que de rester chez soi, pour quiconque recherche son bien-être personnel.

Tous nos jeunes diplomates, ainsi que leur chef, ont parfaitement supporté ces épreuves; et leur gaîté, non plus que leur santé, n'en ont pas été altérées. Les gîtes du soir étaient néanmoins peu propres à leur faire oublier les fatigues du jour. Ils se bornaient à la chambre enfumée du paysan, qui ne nous cédait encore sa demeure que contraint par le bâton de nos guides. Comme, d'après l'ordre du Roi, nous devions être défrayés de toute dépense, nous et nos bêtes, ces stations étaient un impôt véritable, levé sur la population; et, comme aucune loi n'empêche que cette corvée ne se renouvelle plusieurs fois l'année, nous étions accueillis avec un mécontentement mal déguisé. Souvent même les habitants s'enfuyaient à notre approche. La libéralité orientale des souverains coûte toujours fort cher aux sujets.

Trois points principaux ont fixé sur la route notre curiosité : Zingham, ville jadis spacieuse et remarquable par son palais, aujourd'hui ruiné et désert, comme plusieurs de ses quartiers; Sultanié, où le prédécesseur du souverain, son grand-père Feltz-Ali-Schah, venait passer les étés et discipliner ses troupes; la belle mosquée, que Chardin et les autres voyageurs ont admirée, offre toujours les restes d'une grandeur imposante; enfin Casbin, ville considérable, dont toute la population se porta au-devant de nous, avec un enthousiasme peu ordinaire au flegme musulman. Elle renferme plusieurs mosquées d'une belle structure et un collége renommé, où j'ai eu avec les maîtres une conversation que je n'oublierai ja-

mais. Il s'agissait du mystère fondamental de notre divine religion, la Trinité, et je tâchais de faire comprendre à ces braves gens comment nous adorions un Dieu unique en substance, comme celui qu'ils reconnaissent, mais triple dans ses personnes. Je fus écouté avec un intérêt plein de tolérance. A Ispahan, centre des études et des discussions théologiques, j'espère avoir l'occasion de faire connaître notre foi aux Persans, en apprenant en même temps d'eux ce qui distingue la leur de celle des autres musulmans. Il y a, sur ce sujet, des questions nouvelles à traiter, dont le développement pourra te plaire un autre jour.

J'ai toujours l'intention d'établir, sur une large base, une école dans cette capitale, pour les disciples d'Ali et pour ces pauvres Arméniens, qui ont à peine conservé l'ombre du christianisme [1]. Puisse le plan que je t'ai tracé dans une lettre précédente recevoir une prompte réalisation : Dieu et son Église en seraient glorifiés, c'est tout ce que je souhaite.

Le bon M. Scafi est près de moi; et nous parlons souvent de toi, de la France et de nos communs amis, qui travaillent pour le triomphe de la vérité. Salue-les affectueusement de ma part. Si mes deux volumes ont paru, envoie-les à l'auteur, qui déjà en rougit et rejette sur vous tous une semblable inconséquence.

Adieu ; fais-moi passer les objets demandés dans la lettre précédente.

[1] Voir la note n° 3.

A M. LE MINISTRE

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Téhéran, capitale de la Perse, ce 9 mars 1840.

MONSIEUR LE MINISTRE [1],

En apprenant par un bienfait votre élévation au ministère, j'ai reconnu l'homme d'État généreux, toujours prêt à favoriser les lettres, même en dehors de la France. Je regrette que la distance et la lenteur des communications rendent tardive et difficile l'expression de mes sentiments. Qui sait même si jamais elle vous parviendra? Exilé et inconnu, je dois à l'intervention d'amis respectables une faveur que vous avez bien voulu faire partager, il y a quelques jours, à mon frère.

Toutefois cette grâce ne s'adresse point seulement à un jeune homme désireux de servir la cause de la science, mais encore à l'œuvre sociale qu'il a entreprise : car il ne se propose rien moins que d'initier à la connaissance de notre langue et aux lumières de la civilisation la jeunesse, naturellement intelligente, de cet ancien royaume de Perse, dont les souvenirs historiques ont excité la première admiration de notre enfance. Cette tâche, qui paraîtra peut-être présomptueuse, a son excuse dans la pureté d'intention et le dévouement qui me l'ont fait embrasser. Les difficultés qui s'opposent à sa réussite sont grandes, et peuvent se réduire à deux principales. D'une part, l'opposition du clergé mahométan, craignant pour sa foi les heu-

[1] M. Villemain.

reuses conséquences de l'instruction; et de l'autre, l'appauvrissement graduel de ce royaume, privé aujourd'hui de toute loi et de toute administration. Le maître doit donc partager avec ses élèves ce qu'il sait et ce qu'il possède. C'est pourquoi, Monsieur le Ministre, votre munificence aura encore ici le mérite d'une aumône.

Depuis une année, je cherche à utiliser le loisir de mes études, en essayant d'organiser un commencement d'instruction publique pour la jeunesse persane. Mes faibles efforts ont été favorisés du ciel, au delà de mes espérances. C'est ainsi que, au moment où je quittais Tauris, pour accompagner à Ispahan l'ambassade française, j'ai eu la consolation de voir accourir à mon secours deux jeunes Français, qui ont pu continuer l'entreprise. La bonne volonté des élèves a été singulièrement encouragée par le firman que m'envoie Sa Majesté le roi de Perse, et dont je vous donne ici la traduction.

« Que le très-glorieux et très-puissant prince, Quahra-
« man Mirza, notre frère, gouverneur de la province de
« l'Aderbidjan, lumière de nos yeux et favori des étoiles,
« sache que, par l'effet des sollicitudes de l'esprit bien-
« veillant et sanctifié de notre Majesté Auguste, il a été
« décidé : que l'honorable M. Eugène Boré, d'un savoir et
« d'une capacité reconnue, et l'une des colonnes de l'Église
« du Messie, ayant fait connaître aux ministres du royaume
« victorieux qu'il était venu dans la terre d'Orient pour y
« propager l'instruction, et que, dans ce but, il s'était
« fixé à Tauris, sur sa demande d'enseigner à la jeunesse
« persane la langue française et de l'instruire dans les
« sciences de l'histoire, de la géographie, de la philoso-

« phie, de la physique, de la géométrie et de la médecine,
« sans exiger aucune rétribution du sublime empire,
« nous ordonnons à notre très-puissant frère que, attendu
« les avantages de toute sorte résultants de l'éducation de
« la jeunesse et de l'acquisition de ces sciences, on accorde
« respect, protection et encouragement à l'honorable sus-
« dit M. Eugène Boré; et que, tant qu'il s'occupera de
« cette noble tâche, personne ne s'oppose en rien à notre
« auguste volonté, devenue loi.

« Que notre frère mette tous ses soins et ses efforts à son
« accomplissement.

« Donné en notre palais, le 15 de Rébi,
« l'an de l'hégire 1455. »

Cet ordre royal nous remplit d'espoir, et si, de son côté, le ministre de France jette un regard favorable sur cette école naissante, il fera un acte glorieux pour notre nation, en secourant efficacement un peuple, trop faible pour se relever par ses seuls efforts

En suivant la mission française jusqu'à Ispahan, nous profiterons de notre séjour dans cette ancienne capitale du royaume, pour y fonder une seconde école. La position est d'autant plus favorable que cette cité a été constamment le centre des lumières et de l'instruction publique en Perse. Par la même occasion, nous voudrions rétablir à Djulfa, faubourg chrétien, qui avoisine Ispahan, l'une des maisons des missionnaires catholiques, qui, voici environ un siècle, en faisaient l'ornement principal. Le succès de ce projet serait aussi utile à la propagation de l'orthodoxie en ces contrées qu'à celle de la civilisation et de la science.

Pardon, monsieur le Ministre, si j'ose vous entretenir de ces détails, au milieu de vos graves occupations. Peut-être ne les jugerez-vous pas indignes de votre intérêt, et serez-vous convaincu que je cherche, autant qu'il est en moi, à mériter quelque peu la continuation de votre bienveillante faveur. Daignez agréer l'hommage de ma reconnaissance et du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Ministre,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

EUGÈNE BORÉ.

A M. DUREAU DE LA MALLE.

Perse, Téhéran, ce 16 mars 1840.

MONSIEUR,

Je suis véritablement tout confus de l'intérêt que vous ne cessez de me témoigner, et surtout de la peine que vous prenez de défendre ma cause devant l'Académie. Cette bonté si gratuite de votre part m'encourage et m'embarrasse à la fois, car elle m'engage à remplir des promesses que vous faites sans doute en mon nom, et dont la réalisation dépasse mon humble capacité. Je crains, sous ce rapport, d'attirer le repentir ou la confusion sur la tête de mes patrons, si généreux. Une seule pensée me rassure, c'est qu'ils approuveront du moins mes efforts pour établir dans ce royaume les bases d'une instruction publique, destinée à répandre dans son sein les premiers éléments de la

science. Cette tentative est d'autant plus difficile qu'on ne comprend point encore généralement les bienfaits de la civilisation, et que le gouvernement se contente d'accorder la tolérance de sa protection, sans y ajouter un encouragement direct et manifeste. Je me trouve donc seul, obligé de lutter contre une opposition sourde, qui vient du clergé musulman, et craignant toujours de porter ombrage à une autre puissance, peu disposée en faveur de tout ce qui peut diminuer sa propre autorité. Heureusement, quand on se place sur le terrain neutre et solide du dévouement religieux, et qu'on purifie sa cause de tous les éléments profanes de la politique, on est assuré, moyennant un peu de patience, d'arriver à un résultat. J'ai déjà réussi à consolider une première école à Tauris, et j'en ai fondé cinq autres dans la Chaldée persane, pour nos frères orthodoxes. Maintenant je vais à Ispahan, dans l'intention d'en établir une autre, dans le genre de la première, c'est-à-dire, uniquement pour la science et pour les Persans.

L'arrivée de l'ambassade française a été pour moi un puissant motif d'encouragement, puisqu'elle est un garant que désormais notre gouvernement ne perdra point de vue ces contrées. Tous ces Messieurs, qui ont poussé l'amabilité jusqu'à me conduire avec eux près du roi, ont approuvé mon entreprise, et m'engagent fort à la mener à fin, bien qu'ils ne partagent pas toutes mes belles espérances sur l'avenir de cette nation. D'abord la saison, si rigoureuse jusqu'à présent, devait les refroidir beaucoup à l'égard de la nature, qui ne s'embellit qu'au printemps ; et la vue des provinces désolées, par l'absence de tout ordre dans l'exercice de l'administration, est peu propre à leur faire considérer comme possible et même prochaine une régénération

quelconque. Ajoutez à cela le caractère moral du peuple, profondément altéré par le mensonge et l'hypocrisie, et vous concevrez que des hommes qui n'ont point d'attrait pour l'étude de la langue et de tout ce qui se rapporte à la vie particulière des enfants de l'Orient doivent trouver leur société fort misérable, et bien incapable de les dédommager des sacrifices de la vie si séduisante de votre Paris. Tous ces jeunes diplomates sont donc fort peu enchantés de la Perse. Elle est loin de remplir l'idée qu'ils s'en étaient formée dans leur imagination, d'après la lecture des publications fantastiques de nos romanciers et de nos poètes, qui placent ici la scène de tous leurs contes.

J'ignore tout à fait quelles sont les intentions du gouvernement, mais je pense qu'il est de la dernière importance de conserver ici un représentant. Il est impossible de nouer avec la Perse des relations commerciales, si nos marchands n'ont quelqu'un pour défendre leurs intérêts. D'ailleurs nos instructeurs ne pourraient réussir à obtenir régulièrement leur solde, tant l'administration est mauvaise, si un avocat quelconque ne plaidait leur cause près de la cour. Enfin le catholicisme, qui s'étend chaque jour en ces lieux et qui doit s'étendre encore davantage, a besoin de la protection de la France, reconnue comme sa protectrice légale. Toutefois ces considérations, sérieuses en elles-mêmes, ne m'inquiètent nullement, assuré que je suis du succès ménagé par la Providence à nos humbles entreprises.

Mon fidèle ami, M. ***, pour qui vous avez toutes les bontés possibles, vous tiendra au courant des détails relatifs à ma position et à mes affaires. Une fois établi pour

quelque temps à Ispahan, ce centre intellectuel de la Perse, j'espère pouvoir vous envoyer quelque essai sur les études qui m'occupent. En ce moment, j'ai un jeune prêtre chaldéen fort instruit, que j'ai envoyé en avant dans les montagnes du Curdistan, afin de faire le catalogue d'une bibliothèque chaldéenne, qu'il m'a dit être conservée dans un ancien couvent. Elle renfermerait beaucoup d'ouvrages historiques fort anciens, qu'Assemani n'a jamais connus, et dont on déplorait la perte. Je pense que nous y trouverons aussi des manuscrits arabes et arméniens. J'ai osé dire que notre bibliothèque royale en ferait certainement l'acquisition : peut-être me suis-je trop avancé.

Je n'oublie pas, Monsieur, les petites commissions que vous m'avez données en botanique; M. le vicomte d'Archiac m'a promis de vous porter ces objets. En attendant, je vous envoie aujourd'hui la graine d'un arbre, élevé comme l'acacia parasol, et que les Persans appellent *Dirachti ebrichim*, c'est-à-dire l'*arbre à soie*. Peut-être vous manque-t-il? Peut-être aussi me trompé-je, dans mon ignorance extrême de cette spécialité, en vous donnant comme une curiosité une chose commune en France. Cependant on m'a assuré que la Perse était son pays natal.

Croyez, Monsieur, que je ne puis avoir dans le cœur assez d'affection et de reconnaissance pour un homme dévoué comme vous aux intérêts de la science, et protecteur si généreux de ceux qui en sont les amis. Jamais je n'oublierai tout ce que je vous dois d'encouragement, dans mes études et dans le voyage qui me prive pour l'instant du bonheur de vous voir. Veuillez agréer, avec ma recon-

naissance, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble et très-dévoué serviteur,

P. S. M. de La Guiche, aimable compagnon de M. Texier, m'a envoyé d'Ispahan une lettre, que j'ai fait passer à M. ***; il partait pour Chiraz. Lui et ses deux amis étaient en bonne santé. Le bienfait, dont je vous suis redevable, de la prolongation de ma subvention m'a touché profondément et ne m'a point étonné de votre part. La défense de mes intérêts a, dans cette circonstance, le mérite d'une bonne œuvre, vu le but que je me propose; et cela vous sera certainement compté par celui qui n'oublie rien de ce qui doit tourner à sa gloire. J'ai écrit une lettre de remercîments à M. Villemain. Je profiterai de l'envoi de mon premier Mémoire pour remercier aussi M. Daunou. Toutefois, veuillez l'assurer d'avance de ma profonde gratitude. Je me crois d'autant plus redevable envers lui, que je lui suis totalement inconnu.

VOYAGE DE TÉHÉRAN A ISPAHAN.

Départ de l'ambassade. — Députation de M. le marquis de la Valette et de M. Eugène Boré. — Vallée fertile. — Tribus des *Ilats*. — Le mont *Guiden-Guelmez*. — Monticule couvert de pierres. — Superstition. — Qoum. — Monument de Fatmé. — Singulier entretien avec un jeune Turc. — Palais du gouverneur. — Autorité du *Mouchetehid*. — Kachan. — Habileté du gouverneur. — Kouroud. — Plateau d'Ispahan. — Rencontre d'un troupeau d'ânes sauvages. — Ispahan. — Entrée de la députation. — Visite au ministre des affaires étrangères et au premier ministre. — Réception chez le Schah. — Arrivée de l'ambassadeur.

Le 25 mars, l'ambassade française, partie de Téhéran depuis trois jours, avait atteint la petite ville de Sava, jadis florissante, et aujourd'hui cachée sous les décombres des palais, des bazars et des mosquées qui en faisaient l'ornement. Tel est l'état de toutes les cités anciennes de la Perse : image trop vraie de la ruine universelle qui menace ce royaume. La route nous ramenait, par un circuit, vers celle qui conduit de Casbin à Ispahan ; et la raison de ce détour était que l'ambassadeur turc, Sarim-Effendi, suivant l'autre voie, plus directe, nous ne pouvions cheminer ensemble, de peur que l'impôt prélevé sur les villages où nous nous arrêtions ne fût trop onéreux aux paysans, qui sont contraints par la loi d'héberger les ambassadeurs, les grands de l'État, le Roi, la cour et même l'armée. Aussi la venue d'un de ces hôtes redoutables, loin d'être une fête, est-elle un sujet de deuil pour ces malheureux, qui, ne pouvant supporter des taxes multipliées, émigrent et s'enfoncent dans l'intérieur des

terres. Ceci explique la dévastation et la nudité des grandes voies publiques, qui, dans notre Europe sagement administrée, sont l'avenue de la prospérité et de l'abondance.

L'ambassade avait hâte d'arriver près du Roi, campé alors aux portes d'Ispahan, et préoccupé, disait-on, d'une expédition lointaine. Une lettre, apportée à M. le comte de Sercey par un courrier du Schah, le détermina à dépêcher aussitôt près de Sa Majesté son premier secrétaire ; et il daigna nous choisir pour l'accompagner : circonstance qui nous a permis de connaître intimement M. le marquis de Lavalette, dont la capacité diplomatique peut être appréciée par le succès avec lequel il a rempli cette mission secondaire. Retiré brusquement de la vie séduisante qui flatte la jeunesse dorée de Paris, sacrifiant les joies vaniteuses où s'énervent trop de talent précoces, il s'est exposé avec cœur à la fortune d'un voyage que ses privations et la rigueur de l'hiver assimilent très-bien à une campagne. Dans son caractère brille le trait propre à la jeune génération, essentiellement ennemie de l'intolérance de l'ancienne. Il aime la religion, sans être encore pratiquement religieux, et il unit la cause de l'orthodoxie à celle du progrès et de la civilisation. Aussi nous a-t-il secondé de tout son zèle et de toute son habileté, pour améliorer la condition des catholiques de la Perse, faire reconnaître et respecter leur foi par l'autorité musulmane, et préparer les moyens de la propager un jour avec succès. En travaillant pour la France, il voulait aussi être utile à la cause de l'Église ; car ces deux intérêts se confondent, surtout en Orient : on ne devrait jamais l'oublier.

Le 26 au matin, nous chevauchions vers l'est, dans une vallée dont les hautes montagnes se dépouillent tardivement

de leur couronne de neiges. Le ciel était luisant et poli comme une glace ; et les rayons de lumière qui l'inondaient, en tombant sur la plaine, produisaient çà et là l'apparition trompeuse du mirage. Là, une chaleur pénétrante mûrit la grenade, et lui donne ce développement et cette douceur qui la font renommer dans toute la Perse. Cette observation n'avait pas échappé au vieux Tavernier. Cependant notre compagnon de voyage, réjoui par les beautés de la nature renaissante, cédait au besoin de poésie qui nous presse tous en ces instants, et récitait avec harmonie les passages de nos poètes qui meublent richement sa mémoire. Ayant parcouru ainsi deux parasanges, nous traversâmes, à gué, au-dessous du village de Hérissan, la rivière de Mazlagan, dont les bords marécageux sont fréquentés par des bandes d'oiseaux aquatiques. L'un des guides tua d'un coup de carabine trois plongeons, cachés dans des touffes de roseaux. Leur espèce, plus petite que la nôtre, a le cou, le dos et les ailes ornés d'un plumage dont la nuance est plus lustrée que la gorge chatoyante du pigeon. Sur les deux rives s'élevaient des campements d'*Ilats*, tribus qui tiennent le milieu entre le Curde vagabond et le paysan attaché au sol. Leur demeure a les fondements et les murs d'une maison ; mais le toit est un tissu de poil de chèvre ou de chameau, dont la couleur ressortait de loin, comme une tache noire, sur la verdure de la terre. Cette demi-tente les défend mal contre la chaleur et la froidure ; mais tel est l'empire de l'habitude, qu'ils ne veulent point renoncer entièrement à la vie nomade que menaient leurs ancêtres dans les steppes de la Tatarie. Ils élèvent et gardent simplement leurs troupeaux, sans songer à devenir agriculteurs. La langue qu'ils parlent

exclusivement est un turc assez primitif. Leurs femmes, occupées à filer la laine des tapis, ou à préparer ces feutres nommés *Nemedo*, jouissent d'une liberté extérieure totalement inconnue dans les villes et dans les rangs de la société persane. Elles sortent le visage découvert, et conversent publiquement avec les hommes.

A une lieue de là, nous rencontrâmes le village de Tereznai, dont toute la population virile sortit en armes, à notre vue, et monta sur les toits, comme pour repousser l'agression d'un ennemi. On nous prenait pour des émissaires du gouverneur de Sava, qui, réclamant un impôt additionnel, avait poussé les paysans à la révolte : car la force est partout la dernière raison opposée à la violence de l'injustice. Nous franchîmes, au galop, une distance de trois lieues, pressés d'arriver à Djafarabad pour y prendre notre repas. Plusieurs groupes de villages portent ce nom : les uns sont ruinés; une enceinte de murailles et de tours d'argile, genre économique de construction qui remplace ici celles de pierres, protége les autres contre les coups de main des tribus errantes. Sous le règne précédent, des voleurs infestaient la contrée, et dépouillaient les caravanes. Mais depuis, les chefs ayant été pris et pendus, la troupe s'est dispersée, et la sécurité a été rétablie.

Une halte assez courte nous ayant reposés, nous et nos chevaux, nous repartîmes, en suivant la route qui longe le mont *Guiden-Guelmez,* dont le nom signifie : « Mont où l'on va, et d'où l'on ne revient pas. » La superstition interprète ce nom extraordinaire en racontant que le prophète Abraham y ayant posé ses pieds bénis, le changea en sel, et que, depuis ce miracle, il s'en opère perpétuellement un autre, qui est qu'on ne peut parvenir sain

et sauf à son sommet [1]. Le temps nous manquait pour confondre par une exploration la crédulité musulmane; toutefois, ce qui peut y donner lieu, est la configuration bizarre de ce mont crevassé, et, pour ainsi dire, coagulé en petits mamelons rougeâtres et friables, mine inépuisable de sel gemme, où, de tous côtés, on s'approvisionne, sans être gêné par aucun règlement de gabelle. La plaine est alors rétrécie par une chaîne parallèle de montagnes, découpées fantastiquement. Elles sont un rameau de l'Alavend, qui s'enfuit vers le pays des Curdes.

Le sol, imprégné de nitre, est infécond, et produit à peine les mousses que broutent les gazelles. Nous surprîmes dans cette solitude un troupeau de ces animaux, que nos chevaux fatigués poursuivirent sans ardeur. Lorsque nous fûmes arrivés à un monticule qui barrait le chemin et bornait l'horizon, je remarquai une infinité de pierres, dispersées ou réunies dans un ordre apparent. J'en cherchais la cause, lorsque je vis Ressoul-Bey, notre guide, en disposer plusieurs en forme de pyramide, puis s'agenouiller et les baiser dévotement. « Voici, s'écria-t-il, le lieu consacré par le dernier soupir de la fille du pieux Mouça, fils de Djafar-Sâdiq, le septième de nos imans, qui mourut là, tandis qu'on le transportait en-

[1] Chardin, qui suivit la même route, appelle cette montagne *Kouthélisme*, ou la *Montagne du Talisman*. « Elle a une forme changeante à l'œil, comme ces tableaux ingénieux qui présentent divers objets à ceux qui les regardent, sous divers points de vue. C'est une prévention publique, que ceux qui veulent y monter s'y perdent, et enfoncent dans la terre, comme on fait dans l'eau. On conte qu'un jour Schah-Abbas y fit aller un valet de pied, avec un fallot allumé sur l'épaule, que le fallot s'éteignit bientôt, et que l'homme ne parut plus. » Édit. de Langlès, t. II, p. 414, 415.

chaîné, de Sava à la ville de Qoum. Le fidèle qui l'invoque en passant, et élève de ces petits monuments funéraires, se bâtit au ciel un palais de délices. » Les bords des routes, les cimetières et les mausolées visités des pèlerins offrent souvent ce signe naïf de la piété musulmane, qui rappelle les pierres entassées dans le lit du Jourdain par les enfants d'Israël, en mémoire du passage de l'arche miraculeuse [1].

En ce moment, les derniers rayons du soleil, descendant sous les pics nébuleux de l'Alavend, éclairaient la coupole dorée qui couvre, dans Qoum, le monument de Fatmé. Les Persans, frappés du reflet de sa lumière mourante, murmurèrent une oraison jaculatoire; et l'un d'eux, fils du maire de Djafarabad, qui, voulant continuer la bonne hospitalité de son père, nous accompagnait jusqu'à la ville, entonna un cantique, à l'honneur de cette femme, pour laquelle les Chiites contrefont quelques pratiques du culte que les catholiques rendent à la Vierge Marie. « Salut à toi, disait-il, qui fus ravie au ciel, sans passer par l'épreuve de la mort! » Bientôt la nuit nous enveloppa de son ombre; et le jeune homme, tout en guidant avec sa mule les pas des chevaux, occupait mon attention par un entretien qu'avait amené l'éloge de Fatmé. Desservant d'une mosquée et versé dans l'étude de sa religion, il avait excité ma sympathie par ses manières simples, son regard serein, et surtout par sa connaissance

[1] « Darius partit de là, pour gagner une autre rivière, qu'on appelle *Artiscus*, et qui traverse le pays des Odyses. Quand il fut arrivé sur ses bords, il désigna à ses troupes un certain endroit où il ordonna à chaque soldat de mettre une pierre en passant. L'ordre fut exécuté par toute l'armée; et Darius, ayant laissé en ce lieu de grands tas de pierres, continua sa marche. » (Hérodote, *Melpom.*, liv. IV.)

des voies intérieures de la piété. Comme je le consultais sur l'amour de Dieu, il me rappela la parole traditionnelle de Mahomet, qui range ceux qui l'aiment en trois classes : les premiers, attachés à lui par l'espoir d'une récompense éternelle, espèce de marchands, plaçant leurs actes à intérêt ; les seconds, que la terreur des châtiments écarte du mal, vrais esclaves, enchaînés à la personne de leur maître par le lien de la crainte ; et enfin les amants libres, qui aiment Dieu pour lui-même, sans considération des peines ou des félicités futures : amour parfait, dont lui, quoique infidèle, semblait avoir un avant-goût, tant les paroles pour le peindre arrivaient sur ses lèvres avec onction. J'en étais stupéfait d'abord ; mais bientôt un aveu m'expliqua le prodige. Il n'était pas marié, exception rare chez les musulmans, et, cas encore inouï pour moi, dans leur religion, il avait fait vœu de continence. Or, l'admirable livre de l'Imitation observe que *le cœur pur pénètre les cieux et le fond des enfers.*

La nuit était close depuis une heure environ, et nous avions couru dix-sept lieues, lorsque nous atteignîmes les portes de la ville. Elles s'ouvrirent par ordre du gouverneur, qui avait envoyé au-devant de nous plusieurs de ses gardes, portant des lanternes. Nous fûmes reçus avec assez de politesse dans sa résidence, ancien palais qui atteste la magnificence des règnes passés. Nous y admirâmes une salle incrustée de glaces, où des milliers d'oiseaux voltigent dans les guirlandes de jasmin et de roses que le pinceau persan a suspendues au plafond d'or, avec sa grâce inimitable. Ces chefs-d'œuvre du luxe et de l'art disparaissent chaque jour avec les frêles habitations qu'ils décorent. Dans quelques années, il ne restera plus une seule

des maisons royales que le feu roi Feth-Ali-Schah avait multipliées pour sa nombreuse postérité, et qui ont englouti les dernières épargnes du trésor. Partout elles sont dévastées, et attristent le voyageur par leur air d'abandon. L'appauvrissement extrême de l'État ne permet pas de les réparer; d'ailleurs les monarchies musulmanes de l'Orient sont tellement absorbées par les soins du présent et les soucis de l'avenir, qu'elles oublient de conserver les œuvres du passé. L'administration de Qoum était livrée à notre hôte, nommé Mahmoud-Khan, chef militaire, d'origine turque, comme tous les premiers dignitaires du royaume. On lui a confié la surveillance de Féridoun-Mirza, prince du sang royal, investi l'année précédente du gouvernement de Chiraz. Coupable de félonie, il avait été destitué de ses fonctions, et traîné à la cour pour y subir la peine qu'une intercession puissante a détournée de sa tête.

De fait, Mahmoud-Khan n'exerce point la juridiction suprême dans cette ville, dite La Sainte, qui attire, de toutes les extrémités de l'Iran, des troupes de pèlerins, et que remplissent des fondations pieuses. L'autorité appartient au *Mouchetehid*, docteur que la réputation incontestée de sa science autorise à rendre des décisions juridiques, et à résoudre les cas de conscience. Il tient, dans le clergé des Chiites, le rang de nos évêques, avec la différence qu'il ne relève point, comme eux, d'un pouvoir supérieur. Toutefois son influence est combattue d'ordinaire par la coexistence d'un ou de plusieurs autres Mouchetehids, que lui oppose, dans le même lieu, le choix de l'opinion populaire. Ces princes de la hiérarchie ecclésiastique sont les représentants et les dépositaires de la puissance spirituelle, qui continue à livrer en Perse à la puissance temporelle une

guerre plus opiniâtre qu'en tout autre pays mahométan. Nadir-Schah, que la résistance du clergé contrariait dans ses projets de réforme, essaya de l'abattre, en confisquant la majeure partie de ses domaines; mais l'anarchie des règnes suivants a relevé sa force; et aujourd'hui, il arrête déplorablement la nation dans la voie progressive où le mouvement politique de l'État chercherait à l'entraîner. Lorsque Mehmed-Schah quitta Tehéran, à la fin de janvier, avec l'intention d'aller à Ispahan, ce même Mouchetehid, qui craignait sans doute les embarras et les frais d'une visite royale, représenta à Sa Majesté que les conjonctions des astres n'étaient point favorables à son voyage, et qu'en tout cas elles s'opposaient à son passage par la ville et le le territoire que sanctifient les tombes des quatre cent quarante fils d'imans. Le roi, dit-on, ayant jugé convenable de suivre son avis, gagna Kachan par la voie la moins directe de Sava, de Nisara et de Dilidjan.

La promenade que nous fîmes dans Qoum, le matin suivant, en allant à la recherche de nouvelles mules, nous suffit pour nous révéler l'état de décadence où elle se trouve. Les échoppes des bazars n'étalent plus que les poteries blanches et poreuses qui, suspendues dans un courant d'air, pendant les chaleurs, ont le singulier avantage de rafraîchir l'eau, qu'elles distillent. A chaque pas, les brèches qui entr'ouvrent les murs bordant la rue laissent apercevoir le délabrement des maisons et l'indigence des familles. Néanmoins, la piété trouve encore des ressources, pour entretenir dans son ancienne magnificence la mosquée de Fatmé, que ses portes, ses grilles, ses lampes et son tombeau d'argent, ses tapis fins, ses brocarts et son dôme, resplendissant aux feux du soleil, ont fait appeler la

Maison d'Or. Les offrandes des pèlerins nourrissent toujours la foule des prêtres qui la desservent ; la désolation de la ville a même augmenté leurs profits, parce qu'ils ont pu multiplier les tombes des dévots qui ambitionnent la grâce de mêler leurs cendres à la terre sainte qui avoisine la mosquée.

Ce jour était celui du marché ; et, des villages voisins, les paysans apportaient, sur leurs énormes chameaux bactriens, des charges de bois sec et d'autres denrées. Nous remarquons ce fait, parce qu'il fut pour Ressoul-Bey, notre guide, l'occasion de citer un proverbe qui peint à la fois l'esprit superstitieux des Persans et l'abaissement social qui avilit la femme à leurs yeux. Ces animaux, agenouillés et ruminants, interceptaient la voie publique, et je cherchais le moyen de me frayer un passage à travers leur groupe, lorsque Ressoul-Bey, homme d'ailleurs de sens et de résolution, me tirant par le bras, m'entraîna dans une direction contraire, en disant : « Monsieur, nous allons continuer à l'instant le voyage ; il est bon d'éviter tout augure fâcheux. Or rappelez-vous qu'il est trois sortes d'êtres au milieu desquels il ne faut jamais se trouver en public, les chameaux, les ânes et les femmes. » Il ne riait point ; et tous les gens de la suite qui l'entendirent répétaient aussi sérieusement : « *Beli*, *Beli*, oui, oui, il a raison. »

Au delà des jardins et des champs ensemencés qui bordent le mur méridional de la ville, la plaine devient tout à coup sablonneuse et inculte. L'œil aperçoit seulement çà et là des troupeaux de moutons et de chèvres noires, paissant les herbes que le soleil du printemps n'a pas encore dévorées ; et il ne parvient d'autre bruit à l'oreille que

le sifflement aigu du berger qui excite la surveillance de ses chiens. C'est le désert nu et monotone, disputant à la population toujours plus rare le terrain qu'elle cultive, en engloutissant des cantons jadis fortunés. De la vallée, il s'élève dans la montagne, ferme les réservoirs des sources, comble les aqueducs souterrains qui amenaient avec l'eau la fertilité, chasse les tribus nomades de leurs pâturages, et menace d'étendre son aridité sur tout le royaume. Au bout de cinq heures, nous atteignîmes le caravansérail de Pasingam, régulièrement bâti et bien conservé, ainsi que sa citerne, large bassin, recouvert d'une voûte en maçonnerie, où se verse l'eau des pluies et des neiges de l'hiver. Le but de la station était à trois parasanges plus loin, au caravansérail *Abichirin*, que Chardin mentionne, et où, comme nous, il passa la nuit. Sans doute, à cette époque de la monarchie, il le trouva dans un état meilleur et mieux pourvu de provisions. Pour nous, nous avions dû porter avec nous des vivres, de la paille et de l'orge pour nos chevaux. Il n'y a plus ni portier, ni gardien; et de larges crevasses transpercent les arceaux des murs. Le lieu qui fut notre gîte servait la veille d'écurie; toutes les autres chambres sont inhabitables. Néanmoins, sous le règne précédent, le roi s'y arrêtait avec la cour; il y avait même fait construire un harem, avec ses dépendances, sans oublier la salle de bain, dont le réservoir était de marbre et d'albâtre. La situation de l'édifice est sauvage et mélancolique. Adossé au pied de montagnes terreuses et blanchâtres, il domine le bord du grand Désert-Salé, dont la surface, unie comme la mer, s'enfuit vers l'orient, et se confond avec le ciel. Le 20 mars, plus diligents que l'aurore, nous étions montés sur le toit, aplati en terrasse, et

nous attendions ; en aspirant la brise, que les muletiers chargeassent les bêtes de notre petite caravane, lorsqu'une teinte pourprée, rougissant par degrés l'extrémité de l'horizon, nous annonça l'apparition du soleil. Nous assistâmes à son lever pur et radieux. Il sortait du côté de Yesd, ville où se perpétue une colonie d'adorateurs du feu. Sa lumière avait tant d'éclat et de transparence, elle inspirait de si célestes pensées, qu'elle nous aida à comprendre l'erreur locale, qui porte ces derniers Guèbres à lui rendre un culte religieux, à l'exemple de leurs ancêtres.

Dès que nous fûmes en marche, Ressoul-Bey vint, d'un air riant et rassuré, nous faire la confidence que, la nuit, il ne s'était point couché, par crainte des voleurs qui rôdent dans cette solitude. Toutefois ils sont moins audacieux, depuis que la tête de leur chef a été exposée sur la potence de la place de Téhéran, et le respect qu'on porte au simple nom de Franc est près d'eux une sauvegarde et un gage de sécurité. A trois parasanges est un autre caravansérail, spacieux et soigneusement entretenu. Il est situé à l'entrée d'une plaine plus basse que celle de Qoum, et arrosé par une petite rivière dont toutes les eaux sont absorbées par les irrigations. La ceinture de montagnes qui la ferme au midi et à l'occident élève tellement sa température, qu'elle fait de cette localité un des points les plus chauds de la Perse centrale. La végétation y est remarquablement active : le froment et les orges s'élevaient de deux palmes au-dessus des guérets ; et la plante nommée *Mandeb*, dont on extrait une huile onctueuse, les colorait de ses fleurs jaunes. Nous laissâmes à gauche le village de *Nasrabad*, nom qui indique une origine chrétienne ; et nous fûmes bientôt aux portes de Kachan.

Les Persans célébraient les fêtes funèbres des derniers jours de Moharrem, mois de deuil et de gémissements sur le sort d'Ali et de sa famille, dépouillée par la maison de Moaviah de ses droits légitimes à la succession du Prophète. A cette douleur religieuse se mêle un sentiment national, qui réveille annuellement la haine des Chiites contre les Turcs, leurs voisins. La foule assistait aux représentations publiques qu'improvisent, durant quelques semaines, des acteurs d'une habileté souvent admirable. Les bazars étaient sans marchands ni acheteurs, et le commerce de la ville languissait. Les manufactures célèbres de soieries et de velours n'occupent plus autant de bras ni de métiers. Des violences avaient été commises récemment par les soldats de l'armée; toutes les bouches avaient une plainte. Toutefois, le gouverneur Feth-Ullah-Mirza nous paraît capable de donner un heureux développement à l'industrie locale. Ce prince, fils de Feth-Ali-Schah, venait à peine d'être chargé de l'administration de Kachan, et déjà il avait remis en activité plusieurs fabriques. Il faisait façonner une nouvelle étoffe de velours rouge, pour l'habillement des troupes. L'uniforme qu'il nous présenta comme modèle consistait en une veste courte et un large pantalon. Plus élégante et plus solide que le drap commun, cette étoffe pouvait être livrée au prix modique de deux tomans, ou vingt-cinq francs de notre monnaie. Il nous reçut le soir, et, durant l'entretien, il écouta avec intérêt les considérations que M. de Lavalette nous chargeait de lui traduire, touchant l'industrie européenne et les avantages que retirerait la Perse, en adoptant les inventions modernes, et en appelant chez elle des maîtres éclairés.

Le lendemain, 29 mars, on nous fit attendre jusqu'à midi les chevaux de poste, promis la veille; et notre patience eût été mise à une plus longue épreuve, sans la complaisance du prince, qui en donna quatre de son écurie. Nous sortîmes donc par la porte qui conduit à Fien, lieu que ses habitants nous ont vanté pour la fraîcheur de ses eaux et de ses ombrages, et dont ils font remonter l'antiquité jusqu'aux temps héroïques. Nous suivîmes le ruisseau qui descend des montagnes de Kouroud, et que des canaux distribuent dans tous les quartiers de la ville. A la distance de deux parasanges, est un caravansérail demi-ruiné, occupant, dit-on, l'emplacement d'un temple de Guèbres. Nous y fîmes une halte, pour saluer l'ambassadeur Sarim-Effendi, poursuivant, comme nous, Sa Majesté le Schah, à Ispahan. Sa suite, moins nombreuse que celle de M. de Sercey, était également composée de jeunes gens, qui le suivaient silencieux, et en gardant avec scrupule le rang fixé à chacun par les convenances de l'étiquette ottomane. Cet ordre et ce silence contrastaient singulièrement avec le cortége libre et bruyant de nos compatriotes. Les Persans disaient: « Les Français ont l'air d'aller à une fête et ces Turcs à un enterrement. »

Nous entrâmes ensuite dans le défilé où Chardin et d'autres voyageurs pensent devoir placer le théâtre de la mort de Darius, assassiné par Bessus et Nabarzanes. Une montée rapide et taillée dans le roc nous éleva vers une vallée, que le grand Abbas a fermée par une digue, et où s'accumulent les eaux des montagnes. Elles y forment un petit lac, dont la vue surprend, comme une merveille, dans cette région desséchée. Bientôt l'on aperçoit des champs plantés d'arbres et couverts de moissons tardives. Ce sont

les jardins de Kouroud, bâti en amphithéâtre, à l'extrémité de la vallée. Ses maisons, à plusieurs étages et percées de fenêtres extérieures, l'assimilent à un village de Suisse ou de Savoie. Les gens qui l'habitent ont un langage particulier, dont l'accent et les formes doivent tenir à la vieille langue de l'Iran. Ils ont aussi un jeu de physionomie plus mobile et plus expressif que les paysans des bourgs où nous avions passé jusqu'alors, et dont la population a été renouvelée ou mélangée par la race tatare.

Le 30, nous étions à cheval dès la pointe du jour. La température refroidie nous avertissait que l'hiver régnait encore en souverain, vers la partie supérieure du défilé. Effectivement, les neiges des pics environnants obstruaient le passage; et, pendant plus d'une heure, nous foulâmes leur couche épaisse et glissante. Quatre jours après, M. l'ambassadeur et sa suite furent assaillis, au même lieu, par une tourmente; et le froid qu'ils endurèrent était aussi vif que celui qu'ils éprouvaient, un mois plus tôt, sur les plateaux neigeux de la Médie.

Une suite de vallons tortueux et incultes nous mena à Sau, village éloigné de cinq parasanges. Là commence le plateau d'Ispahan, fort exhaussé au-dessus des plaines de Qoum et de Kachan, situation qui y rend, quoique sous une latitude plus méridionale, les chaleurs de l'été moins énervantes que dans le reste de la Perse. L'air sec et vif y est rafraîchi par une brise continuelle. Ces jours et les deux suivants, il venait de l'Arak-Arabi un vent du désert assourdissant par sa violence. La plaine s'ouvrait immense, entre des rangs de montagnes médiocrement élevées, et n'offrant déjà plus aucun vestige de neiges. Nous passâmes devant un petit caravansérail ruiné, qu'on appelle

le *Caravansérail de la Mère du Roi.* Ce nom, donné à plusieurs autres établissements anciens de ce genre, perpétue la mémoire des libéralités de la première femme du grand Abbas. Sa munificence charitable avait en outre pourvu les routes de ponts et de chaussées qui n'existent plus. Près de cet endroit, nous fûmes agréablement surpris par la rencontre d'un troupeau d'ânes sauvages, animal nommé *Gour* par les Persans, qui le considèrent comme la proie la plus digne de leurs chasses royales. D'une taille plus élevée que l'âne domestique, et d'une couleur plus claire, il a l'œil étincelant et une allure fière, qui justifie la noblesse des comparaisons de nos Livres Saints. Ils étaient au nombre de cinq, et traversèrent le chemin, sans paraître trop effrayés. La fatigue de nos chevaux, qui avaient couru quinze lieues d'une traite, nous empêcha de les poursuivre; seulement, M. de Lavalette tira, par amusement, son fusil, hors de portée. Le bruit du coup accéléra leur fuite; et nous les suivîmes longtemps de l'œil, à travers le nuage de poussière que soulevaient leurs pas.

Nous couchâmes à Mourtchékor, gros village, en deçà et au delà duquel sont bâtis deux caravansérails. Le lendemain, nous aurions pu facilement arriver à Ispahan; mais, comme il convenait que notre entrée eût un caractère officiel, nous dépêchâmes un courrier au ministre des affaires étrangères, et nous restâmes à Guez, village enceint d'une ligne de tours et de murailles en terre. Nous n'étions plus qu'à trois lieues de la ville.

Le 1er avril, vers l'heure de midi, le courrier revint, avec la nouvelle que le secrétaire du ministre des affaires étrangères s'avançait à notre rencontre. Il se nomme Mirza-

Mohammed-Ali, et est un des élèves envoyés autrefois par Abbas-Mirza, père du roi actuel, aux écoles d'Europe. Ayant résidé quelque temps à Paris, il parle le français. Suivis de son escorte, nous entrâmes, avec une admiration mêlée de tristesse, dans l'intérieur de la ville, dans laquelle de vastes quartiers sont changés en jardins, et où on ne voit plus s'élèver au-dessus des ruines que le minaret d'une mosquée, ou le portique d'un édifice public. Soixante mille habitants ont survécu à une population qui égalait celle de notre capitale, au temps de Louis XIV. Les bazars sont vides; et, si l'on ne voyait à l'autre extrémité de ce désert la place Royale, l'école de Schah-Hussein et les avenues de platanes qui conduisent au palais des Abbas, on ne pourrait reconnaître ce centre glorieux de la monarchie, décrit par Chardin.

Les deux ponts de brique jetés sur le Zaiendé-Roud ont résisté aux ravages du temps et des guerres; la galerie qui sert à la fois de parapet et de passage aux piétons, la hardiesse des arches et leur solidité en font deux monuments très-remarquables. L'un mène à Djulfa, et l'autre au château de Heftdesté, où le roi s'est établi avec sa cour. Les tentes du camp étaient dressées à l'entour, et nous traversâmes leurs lignes, pour parvenir à celle du ministre des affaires étrangères, Mirza-Massoud. Celui-ci, aussi distingué par son esprit que par ses connaissances, a été envoyé à Meched, afin d'entamer des négociations avec les deux chefs d'Hérat et de Bokhara. Il a pour suppléant son jeune fils, Mirza-Ali, doué d'une intelligence précoce dans les affaires, et parlant, comme son père, notre langue avec élégance et facilité. A peine âgé de vingt-cinq ans, il rai-

sonne avec toute la gravité d'un homme fait, et sait se maintenir habilement au poste qui lui a été confié pendant la campagne d'Hérat.

Le lendemain, 2 avril, il nous accompagna chez Hadji-Mirza-Agassi, premier ministre, que son crédit rend tout-puissant à la cour. Autrefois précepteur du Roi, il a conservé sur lui une grande influence, acquise par son savoir et l'autorité de ses premières fonctions. Très-versé dans les connaissances qui constituent, en Perse, la classe des Mollahs, il en a la mise simple et les habitudes sévères. Sa physionomie, lorsqu'il le veut, s'empreint d'un caractère spirituel et bienveillant; et la langue persane, sur ses lèvres, prend, au besoin, une expression attrayante de douceur et de finesse. Par quelques demandes adroites, M. de Lavalette sonda et devina ses dispositions.

Quand il nous eut fait servir le thé et les sucreries, qui complètent, chez les grands, la cérémonie d'une réception, un officier du palais entra dans l'appartement et annonça que Sa Majesté désirait nous voir. Un tel honneur, le second jour de notre arrivée, nous causa une surprise d'autant plus agréable, que jamais il n'a été accordé, même aux ambassadeurs en titre, l'étiquette obligeant à se renfermer les trois premiers jours, avant de paraître en présence du monarque. De plus, on bravait, par égard pour nous, des préjugés superstitieux, qui interdisent aux chrétiens toute visite lorsqu'il vient à pleuvoir, parce que la pluie, en ruisselant de leurs habits, peut communiquer aux tapis qu'ils foulent une souillure légale. Une averse tombait par hasard dans le moment; néanmoins nous suivîmes l'officier, à travers une cour que cernait la haie silencieuse des serviteurs, des gardes et des pages. D'une

espèce d'antichambre, nous fûmes introduits dans une salle, ornée de peintures et de lambris dorés; et nous nous trouvâmes face à face avec le Roi. Il était assis sur ses jambes croisées, à l'écart des courtisans, immobiles devant lui, dans l'attitude d'un religieux respect. Sa coiffure était un simple bonnet de peau d'agneau. Une robe de cachemire jaune, ouverte sur la poitrine, laissait entrevoir l'uniforme militaire qu'il a adopté pour lui et pour son armée. Après un salut gracieux, il nous questionna, avec une bienveillance qui répondait à l'air de bonté que respire sa figure. Son attitude, ses gestes, ses paroles étaient pleines de convenance et de dignité. A plusieurs reprises, il manifesta la joie que lui causait l'arrivée d'une ambassade qui devait, disait-il, consolider à jamais l'alliance de la Perse et de la France. Mohammed-Schah a 35 ans environ; il est d'une constitution robuste; sa barbe épaisse et noire est coupée assez ras, à l'exception de longues moustaches transversales, que portent aussi, par imitation, les autres princes du sang.

Sa présence a rétabli l'ordre et la tranquillité dans Ispahan, qu'infestait une association d'hommes perdus, livrés impunément à tous les excès de la rapine et de la débauche. Les ruines et les souterrains des quartiers dévastés jadis par les Afghans étaient leur refuge. Une force imposante pouvait seule les détruire. Quatre-vingts de ces *Loutis*, qui rappellent nos *Truands*, ont déjà été livrés au bourreau; et la justice des lois en menace un bon nombre d'autres. Si Mohammed-Schah fixait ici le siége de sa cour, Ispahan se relèverait bientôt avec éclat; sa population augmenterait rapidement; l'administration, devenant plus centrale, serait plus prompte et plus régulière; et les pro-

vinces, régies par des chefs indépendants, comme des satrapes, rentreraient bientôt dans le devoir d'obéissance, qu'elles ont presque oublié. D'ailleurs le climat est plus salubre ici qu'à Téhéran, qui manque d'eau, et où la population est emprisonnée dans une enceinte étroite.

Djulfa, faubourg fondé par Abbas-le-Grand, qui y transporta la colonie arménienne de cet autre Djulfa bâti sur les rives de l'Araxe, est le séjour le plus agréable que nous ayons encore rencontré en Perse. La position de cette nouvelle patrie, la fécondité du sol et la bienfaisance de l'air avaient promptement fait perdre aux colons le souvenir de l'Arménie. Leur habileté pour le commerce y attira bientôt toutes les marchandises de la Perse et de l'Inde, et ils acquirent de grandes richesses. Ce village devint une ville, divisée en vingt quartiers, ayant tous leur église. Les ambassadeurs, les consuls et les missionnaires latins l'avaient choisi pour résidence. Il reste encore beaucoup d'hôtels construits avec un luxe et un goût d'architecture qui donne une haute idée de la prospérité publique à cette époque. Quelques maisons offrent même les commodités d'une distribution européenne, combinée avec les agréments du style oriental, qui a le défaut toutefois de sacrifier tout à la distribution de l'air et à l'entretien de la fraîcheur, comme si à l'été ne succédait pas un hiver, rapide, il est vrai, mais piquant, et, en certaines localités, fort rigoureux.

C'est là que nous choisîmes les logements de l'ambassadeur, qui faisait son entrée solennelle dans Ispahan, le 5 avril.

Ispahan, 1er mai 1840.

A EUGÈNE ***.

Perse. — Djulfa, ce 29 avril 1840.

Cher Eugène, me voici arrivé, avec l'ambassade, au terme de son voyage et du mien. Les détails que je te donne sur l'itinéraire de Téhéran à Ispahan t'apprennent qu'il a été heureux et agréable. Le 19 avril, nous avons été honorés de la faveur de l'audience royale. Tous ces messieurs avaient revêtu leur brillant uniforme, et nous sommes entrés, au bruit de la musique et des tambours, dans une des salles du château du grand Abbas. Sa Majesté portait, sur son bonnet noir, l'aigrette de diamant qui a été conquise autrefois par Nadir; et un large damas, enrichi de pierreries, pendait à son côté. Tout s'est fort bien passé; et, chaque fois que ces messieurs ont été admis devant le Monarque, ils ont eu à se louer de sa bonté et des témoignages de son intérêt réel. Trois jours après, on a porté devant lui les présents, qui lui ont beaucoup plu. Notre Roi s'est montré généreux; tout ce qu'il a envoyé était convenable et digne de lui. J'ai remis au jeune prince l'uniforme de colonel d'artillerie que tu m'as envoyé. Il en a été enchanté.

Le roi des Français avait grandement raison de vouloir rappeler le nom de notre puissante nation à ce peuple, qui l'aime instinctivement, et voudrait s'appuyer sur son alliance. Il l'a fait, et de longtemps on n'oubliera ici la trop courte apparition de nos jeunes diplomates. De plus, ils sont arrivés fort à propos, pour seconder la propagation de la foi et de la science, que nous espérons effectuer de

concert, pour le bien de ces contrées. Ils ont continué l'œuvre obscure de ma petite mission d'Ourmi, et le firman suivant a été promulgué en faveur des catholiques :

« Puisque, par l'ordre du Dieu unique, qui, dans sa sagesse profonde, a fermement établi l'étendue de la terre et la hauteur des cieux, mis l'ordre et l'harmonie entre les nations et les royaumes, dans le but d'assurer le bien-être des hommes et la prospérité des États, organisé le monde des êtres en coordonnant et conciliant des natures et des tempéraments divers, réglé l'économie du globe en unissant ceux qui l'habitent, l'union et l'unité qui existaient anciennement entre les deux puissants empires de Perse et de France ont été consolidées et renouvelées, et que l'amitié nouvelle contractée entre la glorieuse majesté du monarque des Français et nous, Lieutenant auguste du Dieu des mondes et héritier du trône et de la couronne de Perse, a été affermie par l'intermédiaire et les louables efforts du très-noble, très-illustre et très-distingué comte de Sercey, colonne des grands et des forts, ambassadeur du florissant empire de France ;

« En conséquence, toujours dans le but de témoigner notre considération, et afin de resserrer les liens de notre alliance, dont l'édifice ne doit jamais recevoir aucune brèche, nous avons prêté une oreille bienveillante à la requête que Son Excellence l'ambassadeur nous a adressée en faveur de ses co-religionnaires; nous avons remis en vigueur les règlements que les rois nos prédécesseurs, Schah-Abbas, Schah-Séfi et Schah-Sultan-Hussein, avaient arrêtés au sujet des chrétiens catholiques de Djulfa, d'Ispahan et des autres provinces de notre empire, et nous

avons ordonné par le présent firman, témoignage de notre bienveillance :

« Que tous les catholiques suivront les lois et commandements de leur religion, avec *la liberté de conscience* que Notre Majesté garantit aux serviteurs de sa cour, élevée comme le firmament ; qu'ils auront la faculté de bâtir des églises destinées à leur culte, de les réparer, d'enterrer leurs morts, de fonder des colléges scientifiques pour l'éducation des enfants, de contracter des mariages entre eux et d'exercer le commerce ; qu'ils posséderont en sécurité leurs biens, soit de patrimoine, soit d'acquêt, toujours en se conformant aux lois et à l'autorité du pays ;

« Que tout individu qui empêcherait le libre exercice de leur culte, et les molesterait par de mauvais traitements, sera passible de châtiments exemplaires.

« Nous ordonnons donc que les beglerbeys et gouverneurs, les chefs et administrateurs civils des provinces, les grands et les seigneurs de notre empire bien gardé, qui auront pris connaissance de cet édit, s'y conforment scrupuleusement, et concourent ainsi, par leurs efforts, à raffermir les liens d'amitié de deux puissants empires.

« Qu'en cela ils nous témoignent une complète obéissance.

« Le 20 de sefer 1256. »

Il n'est pas possible, cher Eugène, de rien désirer de plus avantageux pour le moment. Combien d'États, en Europe, pourraient recevoir des leçons de cette tolérance de la Perse ! C'est un singulier spectacle que celui des monarques musulmans donnant aux rois de l'Occident l'exemple de l'amour de la liberté religieuse. Puissent-ils

rougir, à cette vue, de ce qu'ils ont fait et de ce qu'ils font encore à l'égard des catholiques, et se montrer au moins aussi raisonnables que Schah-Mohammed, ou le jeune sultan de Constantinople. Le règlement publié par celui-ci, au mois de novembre passé, confirme la justesse de cette remarque.

Le jour de saint Philippe, nous avons été en corps au couvent des Dominicains, le seul qui reste à Djulfa des anciennes possessions des religieux catholiques. La messe était célébrée par M. Scafi. Toute l'ambassade, les officiers instructeurs, arrivés la veille avec Hussein-Khan, et toute la population arménienne y assistaient avec recueillement. On a lu, dans les trois langues française, persane et arménienne, cet acte d'affranchissement; et la cérémonie s'est terminée par des prières, dans lesquelles se confondaient les noms des souverains de la France et de la Perse.

Ces messieurs, qui retournent vers la patrie dans quelques jours, m'ont promis de ne point oublier leurs frères d'Orient, ni nos entreprises; ils ont l'âme assez généreuse pour chercher à nous seconder de loin. Abandonné de nouveau à ma faiblesse, j'aurai néanmoins des garanties de protection et de sécurité que je n'avais pas auparavant: ainsi on m'a obtenu un firman, protégeant spécialement l'école que j'établis ici. J'envoie dans la Chaldée et dans le Curdistan des copies du FIRMAN D'ÉMANCIPATION, pour rassurer et encourager nos églises, que l'on persécutait antérieurement.

Dès mon arrivée à Djulfa, j'ai arrêté la résolution, que j'avais déjà conçue vaguement, de m'y fixer. La position est excellente, sans parler de la nature, qui y est bien plus agréable qu'à Tauris. Le motif qui m'a surtout dé-

NOTES.

Note I. (Page 422).

Nous reproduisons ici la traduction fidèle d'un de ces écrits, qui fera connaître au lecteur l'esprit de cette secte de réformés et leur ignorance, sans doute volontaire, des dogmes auxquels ils prétendent substituer leurs propres opinions. Afin de n'être point accusé de partialité dans notre interprétation des textes sacrés, nous avons adopté celle de la Bible imprimée à Londres, sur l'édition de Paris de l'année 1805.

§. I. — *Des motifs pour lesquels je ne suis point catholique.*

Argument. — L'Église de Rome enseigne qu'il est nécessaire d'*adorer* les images de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge Marie, mère de Dieu, et des autres saints : or, ce précepte est opposé aux commandements de Dieu.

Exode, xx, *v.* 4. « Tu ne feras point d'image taillée, ni aucune ressemblance de ce qui est là-haut dans les cieux, ici-bas sur la terre, ni dans les eaux sous la terre. Tu ne te prosterneras pas devant elles, et tu ne les adoreras point. Tu ne les serviras point, car je suis l'Éternel, ton Dieu. »

Lév., xxvi, 1-2. « Vous ne vous ferez point d'idoles ; et vous ne dresserez point d'image taillée, ni de statue, et vous ne mettrez point de pierre figurée dans votre pays, pour vous prosterner devant elle, car je suis l'Éternel, votre Dieu. »

Deutéronome, iv, 16. « De peur que vous ne vous corrompiez, et que vous ne vous fassiez des images ou des ressemblances de mâles ou de femelles. »

Psaumes, CXIV. « Leurs faux dieux sont de l'or et de l'argent, un ouvrage de main d'homme. »

« Ils ont une bouche et ne parlent point ; ils ont des yeux et ne voient point. »

« Ils ont des oreilles et n'entendent point; ils ont un nez et ne sentent point. »

« Des mains et ne touchent point, des pieds et ne marchent point ; ils ne rendent aucun son de leur gosier. »

« Ceux qui les font et tous ceux qui s'y confient leur deviendront semblables. »

Actes des apôtres, XVII, *p*. 29. « Étant donc de la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la Divinité soit semblable à de l'or ou à de l'argent ou à de la pierre taillée par l'art ou l'industrie des hommes. »

« Dieu donc, ayant laissé passer ces temps d'ignorance, annonce maintenant à tous les hommes, en tous les lieux, qu'ils se convertissent. »

§. II. — *Second motif pour lequel je ne suis point catholique.*

Argument. — L'Église de Rome enseigne que nous devons honorer les martyrs et les saints : or, ce précepte s'oppose aux commandements de Dieu.

I, *Timothée*, II, 5. « Car il n'y a qu'un seul Dieu et un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme. »

Hébreux, VII, 24. « Mais celui-ci, parce qu'il subsiste éternellement, a aussi un sacerdoce qui ne passe point à d'autres. »

« C'est aussi pour cela qu'il peut toujours sauver ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux. »

Matthieu, IV, 10. « Alors Jésus lui dit : « Retire-toi, Satan ; car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et tu le serviras, lui seul. »

Ire *Épître de saint Jean*, II, 1. « Mes petits enfants, je vous écris ces choses, afin que vous ne péchiez pas. Que si quel-

qu'un a péché, nous avons un avocat auprès du père, savoir Jésus-Christ, le juste.»

Apocalypse, ch. xix, 10. «Alors je me jetai à ses pieds pour l'adorer, mais il me dit : « Garde-toi de le faire ; je suis ton compagnon de service et celui de tes frères, qui ont le témoignage de Jésus. Adore Dieu, car le but de l'esprit prophétique est de rendre témoignage à Jésus. »

Ibid., ch. xxii, 8. «C'est moi, Jean, qui ai vu, qui ai ouï ces choses, et, après les avoir ouïes et vues, je me jetai au pied de l'ange qui me les montrait, pour l'adorer.»

«Mais il me dit : « Garde-toi bien de le faire, car je suis ton compagnon de service et celui de tes frères, les prophètes, et de ceux qui gardent les paroles de ce livre. (Adore Dieu). »

§. III. — *Troisième motif pour lequel je ne suis point catholique.*

Argument. — L'Église romaine enseigne que Simon-Pierre était chef de l'Église, et que maintenant le pape, tenant la place de Pierre, est le vicaire de Dieu ; mais cet enseignement est opposé aux paroles de Dieu.

Matthieu, ch. xxiii, 8. « Mais, vous, ne vous faites point appeler maître ; car vous n'avez qu'un maître, qui est le Christ, et vous êtes tous frères.»

Marc, ch. x, 43. « Mais il n'en sera pas de même parmi vous ; au contraire, quiconque voudra être grand parmi vous, sera votre serviteur.»

« Et quiconque d'entre vous voudra être le premier, sera votre serviteur.»

Marc, ch. ix, 32. « Il vint ensuite à Capernaüm ; et, dans la maison, il leur demanda : « De quoi discouriez-vous en chemin ? »

«Et ils se turent ; car ils avaient disputé, en chemin, qui d'entre eux serait le plus grand. Et s'étant assis, il appela les douze et leur dit : « Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous et le serviteur de tous. »

§. IV. — *Quatrième motif pour lequel je ne suis point catholique.*

Argument. — L'Église romaine enseigne que ceux qui croient en Jésus-Christ ne peuvent être justifiés par la foi seulement, qu'ils doivent passer par le feu du purgatoire, pour être purifiés; mais ces paroles sont opposées à celles de Dieu.

Ire *Épître de saint Jean,* 7. « Mais, si nous marchons dans la lumière, comme il est lui-même dans la lumière, nous avons une communion mutuelle; et le sang de son fils, Jésus-Christ, nous purifie de tout péché » (2 versets après, témoignage contraire aux protestants, sur la nécessité de la confession).

Actes des apôtres, ch. XIII, 39. « Et c'est par lui que tous ceux qui croient sont justifiés de toutes les choses dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse. »

Jérémie, XXXI. « Chacun d'eux n'enseignera plus son prochain, ni son frère, en disant : « Reconnaissez l'Éternel; car ils me connaîtront tous, depuis le plus petit d'entre eux jusqu'au plus grand, dit l'Éternel; parce que je pardonnerai leur iniquité, et que je ne me souviendrai plus de leur péché. »

Ép. aux Coloss., II, 4. « Il a effacé l'obligation qui était contre nous, laquelle consistait dans les ordonnances, et nous était contraire; il l'a entièrement annulée, en l'attachant à la croix. »

Ép. aux Romains, VI. « Étant donc justifiés par la foi, nous avons la paix en Dieu, par Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Isaïe, 43-25. « Moi, j'efface vos péchés; parce que je ne me rappellerai plus vos iniquités. »

§. V. — *Cinquième motif pour lequel je ne suis point catholique.*

Argument. — L'Église romaine enseigne des choses qui ne sont point écrites, et il faut les accepter, comme les comman-

dements divins, écrits dans l'Ancien et le Nouveau Testament; mais ceci s'oppose à la parole de Dieu.

Deutéronome, IV, 2. «Vous n'ajouterez rien à la parole que je vous annonce, et vous n'en diminuerez rien, afin que vous observiez les commandements de l'Éternel, votre Dieu, que je vous prescris.»

Proverbes, 30-5 «N'ajoute rien à ses paroles, de peur qu'il ne te reprenne, et que tu ne sois trouvé menteur.»

Matthieu, XV, 3. «Mais il leur répondit : « Et vous, pourquoi transgressez-vous les commandements de Dieu, par votre tradition?»

Apocalypse, ch. XXII, 18. «Or je proteste, à quiconque écoute les paroles de la prophétie de ce livre, que, si quelqu'un y ajoute quelque chose, Dieu fera venir sur lui les plaies écrites dans ce livre.»

Isaïe, VIII, 20. (A la loi et au témoignage.) «Que, s'il ne parle selon cette parole, il n'y aura point de lumière du matin pour lui.» (Ici le texte chaldéen diffère de la vulgate : au lieu du mot *Aurore,* on lit *Présent corrupteur, offert au juge.*)

§. VI. — *Sixième motif pour lequel je ne suis point catholique.*

Argument. — L'Église de Rome enseigne que quiconque réclame à la fois le corps et le sang (sans doute il s'agit de la communion administrée sous les deux espèces) est excommunié; mais cela est contre la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Saint Luc, XXII, 11-19. «Puis, il prit du pain, et, ayant rendu grâces, il le rompit et le leur donna en disant : « Ceci est mon corps, qui est donné pour vous; faites ceci en mémoire de moi.»

« De même, il leur donna la coupe, après souper, en disant : « Cette coupe est la nouvelle alliance, en mon sang, qui est répandu pour vous.»

Matthieu, xxvi, 26. « Et, comme ils mangeaient, Jésus prît du pain, et ayant rendu grâces, il le rompit et le donna à ses disciples et dit : « Prenez, mangez : ceci est mon corps. »

« Ayant aussi pris la coupe et rendu grâces, il la leur donna, disant : « Buvez-en tous. »

Marc, xiv, 22. « Et, comme ils mangeaient, Jésus prit du pain, et, ayant rendu grâces, il le rompît et il le leur donna, en disant : « Prenez, mangez : ceci est mon corps. »

I, *Corinth.*, xi, 26. «Car, toutes les fois que vous mangerez de ce pain et que vous boirez de cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne.»

§. VII. — *Septième motif pour lequel je ne suis point catholique.*

Argument. — L'Église romaine enseigne aux prêtres que qui conque reçoit l'Ancien ou le Nouveau Testament (il fallait ajouter *de notre main*) sans la permission du pape où de l'évêque, est excommunié, et ne reçoit point l'absolution, jusqu'à ce qu'il le restitue; attendu que lire les Livres saints est un acte *mauvais* pour l'homme du monde ; mais cet ordre est contre la parole de Dieu.

Psaumes, cxix, 130. « La connaissance de tes paroles illumine et rend les plus simples intelligents.»

Proverbes, xxx, 5. « Toute la parole de Dieu est épurée ; il est un bouclier à ceux qui ont refuge vers lui.»

Psaumes, xx, 7. « La loi de Dieu est parfaite ; elle restaure l'âme. Le témoignage de l'Éternel est assuré et donne la sagesse aux plus simples.»

II, *Timothée*, iii, 15. « Et que tu as, dès ton enfance, la connaissance des Saintes Écritures, qui peuvent t'instruire, pour le salut, par la foi, qui est en Jésus-Christ.»

Isaïe, xxxiv, 16. «Recherchez dans le livre de Dieu et lisez : « Il ne s'en est manqué quoi que ce soit.»

§. VIII. — *Huitième motif pour lequel je ne suis point catholique.*

Argument. — L'Église de Rome enseigne aux prêtres de ne pas se marier; mais ce précepte contredit la parole de Dieu.

Hébreux, chap. XIII, 4. « Le mariage est honorable entre tous, et le lit sans souillure; mais Dieu jugera les fornicateurs et les adultères. »

Corinthiens, chap. VII, 2. « Toutefois, pour éviter l'impudicité, que chacun ait sa femme, et que chaque femme ait son mari. »

I, *Timothée*, chap. III, 2. « Mais il faut que l'évêque soit irréprochable, mari d'une seule femme, sobre, prudent, grave, hospitalier, propre à enseigner. »

Tite, chap. I, 5-6. « La raison pour laquelle je t'ai laissé en Crète, c'est afin que tu règles les choses à régler, et que tu établisses des pasteurs dans chaque ville, suivant que je te l'ai ordonné. »

« Savoir, s'il se trouve quelqu'un qui soit irrépréhensible, mari d'une seule femme, duquel les enfants soient fidèles, et ne soient pas accusés de dissolution, ni désobéissants. »

§. IX. — *Neuvième motif pour lequel je ne suis point catholique.*

Argument — L'Église de Rome ordonne la confession, et excommunie quiconque soutient que la confession secrète, près d'un prêtre, n'est point un commandement de Dieu, mais bien une invention des hommes; mais ceci est opposé à la parole divine.

Psaumes, XXXII, 5. « Je t'ai fait connaître mon péché et je ne t'ai point caché mon iniquité. J'ai dit : « Je confesserai mes transgressions à l'Éternel; et tu as ôté la peine de mon péché. »

Psaumes, LI, 3. « Car je connais mes transgressions, et mon péché est continuellement devant moi. »

« J'ai péché contre toi, contre toi proprement; et j'ai fait ce qui est désagréable à tes yeux, en sorte que tu seras reconnu juste quand tu parleras, et trouvé pur quand tu me jugeras. »

Jacques, chap. v, 16. « Confessez vos fautes les uns aux autres, priez les uns pour les autres, afin que vous soyez guéris; car la prière du juste, faite avec zèle, a une grande efficace. » Remarquez qu'il n'est point écrit de se confesser au prêtre, mais à chaque homme. Survient-il un différend, la réconciliation est nécessaire; et, comme les autres, le prêtre doit avouer publiquement ses péchés.

S. Marc, II, 7. « Pourquoi cet homme prononce-t-il ainsi des blasphêmes? Qui peut pardonner les péchés que Dieu seul? »

§. X. — *Dixième motif pour lequel je ne suis point catholique.*

L'Église romaine enseigne que Marie est la mère de Dieu; mais ces paroles contredisent la parole de Dieu même, puisque Dieu n'a ni commencement ni fin.

Genèse, chap. I, 1. « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or, en ce jour, où était Marie, mère de Dieu? »

Psaumes, XC, 1. « Seigneur, tu nous as été une retraite d'âge en âge, avant que les montagnes fussent nées et que tu eusses formé la terre. »

Psaumes, XLI, 13. « Béni soit l'Éternel, le Dieu d'Israël, de siècle en siècle. Ainsi soit-il. »

Psaumes, XCIII, 1. « Ton trône est établi; dès lors tu es de toute éternité. »

Proverbes, VIII, 23. « J'ai été établie princesse dès le commencement de l'origine de la terre. »

Habacuc, I, 12. « N'es-tu pas de toute éternité? O Éternel! Mon Dieu, mon saint! Nous ne mourrons point, ô Éternel! »

§. XI. — *Onzième motif pour lequel je ne suis point catholique.*

Les catholiques disent : « Soyez avec nous, et nous vous donnerons beaucoup d'argent ; » mais ceci est contraire à la parole de Dieu.

Matth., IV, 8. « Le diable le mena encore sur une montagne fort haute, et, lui montrant tous les royaumes du monde et leur gloire, il lui dit : « Si tu es le fils de Dieu, jette-toi en bas ; car il est écrit qu'il ordonnera à ses anges d'avoir soin de toi ; et ils te porteront dans leurs mains, de peur que ton pied ne heurte contre quelque pierre. »

Actes des apôtres, VII, 20. « Mais Pierre lui dit : « Que ton argent périsse avec toi, parce que tu as cru que le don de Dieu s'acquérait avec de l'argent. »

Psaumes, XXVI, 10. « Leurs mains exécutent les crimes qu'ils ont médités ; et leur main droite est pleine de présents. »

Isaïe, XXXIII. « Celui qui marche dans la justice et qui parle avec droiture, qui rejette le gain acquis par extorsion et qui secoue ses mains pour ne pas prendre de présents, qui bouche ses oreilles pour ne point ouïr des paroles de sang, et ferme ses yeux pour ne point voir de mal, celui-là habitera dans les cieux élevés : son pain lui sera donné, et ses eaux ne lui manqueront point. »

Amos, V, 12. « J'ai connu vos crimes, qui sont en grand nombre, et vos péchés se sont augmentés. Vous êtes des oppresseurs du juste ; vous recevez des présents, et vous pervertissez le droit des pauvres à la porte. »

Comment y aurait-il deux sortes de commandements, opposés les uns aux autres : ceux de Dieu et ceux de l'Église romaine, ceux du Christ et ceux du pape ? Il est donc nécessaire de ne point prêter l'oreille à ceux-ci.

Quant à nous, nous n'écoutons point les ordres du pape ; parce que nous ne pouvons être catholiques. Mais du reste, vous autres, *faites ce que bon vous semblera.*

Heureuse permission ! qui termine singulièrement ce libelle, et dont useront, nous en avons l'espoir, les Chaldéens, sollicités et éclairés par la grâce.

La lecture de ces motifs et objections fait comprendre les dangers et les tristes conséquences du principe fondamental du protestantisme, livrant à la raison individuelle l'interprétation des textes sacrés. De la sorte, il n'est point de folie ni d'erreur que l'autorité de l'Écriture Sainte ne semble consacrer. Ce n'est point ici le lieu de nous arrêter à une réfutation, inutile, chez nous, pour tout enfant qui n'a point encore oublié les premières leçons du catéchisme, mais très-nécessaire à la masse de la nation chaldéenne, dénuée de toute instruction. Pour elle, nous rédigerons, en langue vulgaire, une réponse, ayant pour titre : *Pourquoi je suis et dois être catholique.*

La seule remarque assez plaisante à faire, en passant, est que ces messieurs les missionnaires reprochent à nos prêtres, trop pauvres pour vivre, d'exercer un prosélytisme de simonie et de corruption, eux qui, comme nous croyons l'avoir prouvé assez clairement, ne soutiennent qu'à prix d'argent leur mission chez les Nestoriens. En effet, ils pensionnent les prêtres, les évêques, les chefs de village, et attirent à leurs écoles les enfants, moyennant une rétribution, qui varie selon l'âge et la capacité du disciple.

Note II. (Page 424).

NOTE SUR DJULFA, COMMUNIQUÉE ET ÉCRITE PAR LE DOCTEUR BERTONI.

Le clergé arménien étant extrêmement corrompu et extraordinairement ignorant, le peuple est las de se trouver sous sa domination. Il opprime horriblement les malheureux, qu'il

dépouille avec d'autant plus d'assurance, qu'il fournit aux débauches des grands de la Perse, en leur donnant du vin, de l'eau-de-vie, et même de jeunes garçons ou de jeunes filles. Or, en voyant que notre clergé est instruit et probe, il est évident que les Arméniens bien pensants seront tout disposés à embrasser une religion dont ils sont si peu éloignés, en fait de croyances. Mais ils ne peuvent céder à leur conviction, dans la crainte des mauvais traitements auxquels les expose la mauvaise humeur d'une partie de leurs parents et surtout l'avidité insatiable du clergé, qui les ruinerait. Il résulte donc de cette pénible situation, provenant de ce que le clergé arménien est en possession du pouvoir temporel, que quelques familles misérables seulement peuvent se jeter dans le sein de notre Église. Il est même des prêtres arméniens qui détestent leur dépravation, et rougissent de leur ignorance; mais comment sortir de l'église arménienne?

Il faut deux choses indispensables :

1°. Protection publique du catholicisme, par la France, qui a constamment joué ce beau rôle dans toute l'Asie;

2°. Assistance pécuniaire, pour soulager les malheureux, qui ne sont que trop nombreux, par suite de l'avidité du clergé arménien;

3°. Enlever des mains du clergé arménien de Djulfa le pouvoir temporel dont il jouit, chargé qu'il est de la répartition des contributions, qui lui fournit journellement des moyens de vexer, de dépouiller ou de maltraiter la population chrétienne.

Le premier point peut s'obtenir, en établissant à Ispahan un agent français, reconnu *ad hoc* par le gouvernement persan. Cette mesure serait très-agréable au clergé persan, qui a vu que les Arméniens qui ont embrassé le catholicisme se conduisent d'une manière irréprochable. Ce changement surprend les *Mouchetaëtes*, qui, jugeant matériellement, disent hautement que la religion catholique est meilleure que la religion arménienne, dont ils ont une bien triste idée, en voyant l'ignorance honteuse de ce clergé vicieux.

Le second réclame, chaque année, à peu près la dépense suivante :

Un agent accrédité....................	6,000 fr.	» c.
Un interprète du pays..................	2,000	»
Cinq ecclésiastiques....	4,000	»
Dépenses extraordinaires, en cadeaux aux autorités civiles et religieuses, pour nourrir les enfants de l'école à midi, et donner des souliers à ceux qui en auraient besoin.	6,000	»
Total........	18,000	»

Il faut observer que l'on pourra améliorer l'état de la Mission, en faisant rendre au clergé arménien les biens-fonds des catholiques, qu'il possède depuis l'émigration de 1747.

Pour obtenir cette restitution, il ne s'agit que d'être appuyé par le Cabinet de France, et de faire des cadeaux aux Mouchetaëtes d'Ispahan, à peu près 8,000 fr., pour prendre possession de plus de 5,000 fr. de rentes.

En conséquence, cette mise de fonds serait remboursée. On pourrait, par la suite, consacrer ce remboursement au rachat des églises, à la formation d'une bibliothèque, à la fondation d'un hôpital et à l'établissement d'un observatoire, qui serait très-utile à la science, vu la pureté continuelle du ciel qui couvre Ispahan.

Enfin il faudrait un fonds mort de 15,000 fr, pour aider les malheureux, qui apporteraient en gage des pièces de toile de coton ou des bas, dans la saison où les ventes se ralentissent. A l'époque des ventes, le capital serait toujours réalisé, laissant le bénéfice aux malheureux secourus.

L'unique industrie des habitants de Djulfa est de tisser des toiles de coton et de laine, et de faire des bas tricotés ; je ne parle pas de la vente du vin et de l'eau-de-vie, que je proposerais d'abolir, vu qu'elle est un constant prétexte de mécontentement de la part des Mollahs. On pourrait cependant

exporter des vins, mais ne jamais en vendre aux musulmans du pays.

Si une ambassade française s'établit irrévocablement en Perse, elle pourra très-facilement obtenir le gouvernement de Djulfa, en offrant au Roi de lui payer le revenu net de Djulfa, à Téhéran ; attendu que le Roi a souvent besoin de ce qu'ils appellent *Argent pur, Khalât*, pour certaines dépenses religieuses.

C'est l'unique moyen d'enlever à l'archevêque arménien son pouvoir temporel ; alors le patriarche sera dans la nécessité de cesser d'envoyer des archevêques à Djulfa.

Je garantis qu'en nommant évêque ou archevêque le padre Don Giovani Derdérian, préfet actuel de la mission catholique, qui connaît le persan, qui est dans le pays depuis treize ans, qui jouit de la considération de tous les *Mouchetaëtes* d'Ispahan, et est très-apprécié par les Arméniens bien pensants, je garantis, dis-je, qu'en moins de trois ans, deux cents familles arméniennes de Djulfa seront dans le sein de notre Église. Or, la population arménienne est de trois cent cinquante familles. Il faut encore considérer que, près d'Ispahan, à environ trente lieues, il y a des villages arméniens, qui pourront être attirés par l'exemple de Djulfa, sans compter les villages arméniens qui sont près de Rachan et de Hamadan, et qui ont plusieurs fois écrit au padre don Giovanni, malheureusement, jusqu'à présent sans appui, comme sans ressource.

Le docteur Bertoni.

Note III. (Page 429).

Lettre de M. le comte de la Guiche a M. Eugène Boré [1].

Djulfa, près Ispahan.

Je n'ai garde d'oublier, Monsieur, qu'à Tébris vous m'avez permis de me rappeler à votre souvenir. Je profite donc de la première occasion qui se présente. Nous voici enfin arrivés à

[1] M. le comte Ph. de la Guiche est un des trois voyageurs français que

Ispahan ; notre voyage, depuis Tébris jusqu'ici, a été des plus heureux ; excepté à notre départ, nous n'avons pas eu à nous plaindre de la saison. Nous sommes restés trois jours à Sultanieh, et huit jours à Hamadan. Dans le premier de ces deux endroits, nous avons vu le fameux *Turbah*, dont on parle tant. Faut-il vous dire, Monsieur, que nous l'avons trouvé un peu au-dessous de sa réputation. L'ensemble du bâtiment est beau et bien conservé, mais le temps et le mauvais goût d'un mollah l'ont entièrement dépouillé de ces belles porcelaines que nous espérions y trouver. A une époque déjà assez reculée, ce qui restait de ces porcelaines a été recouvert d'une couche de plâtre, pour y tracer grossièrement tous les versets du Coran. On voit aussi à Sultanieh quelques mosquées, ou *Turbeh*, qui ont peu d'intérêt, et un palais du Schah, qui n'a rien de bien curieux. D'Hamadan, nous sommes allés voir Gaudinama, dont parle Kerporter. M. Texier a copié quatre colonnes des inscriptions cunéiformes qui s'y trouvent : le mauvais état des deux autres l'a empêché de les rapporter. Du reste, je crois que le major Rawlinson les a copiées, et en a même donné une traduction : ainsi ce serait un double emploi. Nous sommes aussi allés à Kanjorar voir le temple de Diane-Persique. Les traces du péribole du temple seules subsistent. Quelques tronçons de colonnes sont encore debout ; les immenses débris des autres jonchent la terre ; mais on peut toujours admirer et l'étendue de l'édifice, et sa position sur une espèce de terrasse très-élevée, d'où on aperçoit toutes les campagnes environnantes.

Nous avons trouvé Ispahan bien curieux : le palais et la grande mosquée sont des monuments comme on n'en trouve nulle part. Tous les environs sont superbes ; ce serait là une habitation vraiment digne d'un roi ; à mon avis, le Schah a grand tort de n'y pas résider.

M. E. Boré rencontra à Tauris, à son retour de la vallée d'Ourmi. Parti de Paris le 3 mai 1839, il a parcouru une grande partie de l'Orient, dans la compagnie de M. Texier, chargé d'une mission scientifique, et de M. de la Bourdonnaye. Ces MM. sont sur le point de rentrer en France.

Nous avons eu à Ispahan une grande consolation, en y trouvant un prêtre catholique, monseigneur Giovanni Derdérian, vicaire apostolique. C'est le seul reste des anciennes missions de Djulfa. Il y avait ici autrefois deux couvents français, un de Carmes-Déchaussés et un de Jésuites, ainsi qu'un couvent de Dominicains. Les deux premiers sont en ruine ; le dernier est seul debout. C'est là que demeure l'évêque. Monseigneur Giovanni est un prêtre arménien catholique d'Angora. Il a fait ses études à Constantinople, et a été envoyé ici, il y a déjà longtemps.

Nous avons trouvé en lui un homme d'esprit, éclairé et d'une grande instruction. Il connaît parfaitement les antiquités de la Perse méridionale ; il les a consciencieusement étudiées, et il a, sur quelques-unes d'elles, des théories toutes neuves, que je ne peux guère juger avec mes petites connaissances sur ce sujet, mais qu'il me semble appuyer sur des raisons assez fortes. Vous pourriez les analyser, Monsieur ; mais, quand même elles ne vous sembleraient pas justes, je suis convaincu que leur auteur n'en aurait pas moins de mérite à vos yeux ; car, dans tous les cas, sa modestie lui acquerrait de suite votre estime Si Monseigneur Giovanni s'occupe des choses de ce monde, il ne néglige pas pour cela sa mission. Lorsqu'il est arrivé dans ce pays, notre foi y était peu répandue. En prêchant de parole et d'exemple, il a su y amener quelques-uns. La petite église des Dominicains n'est plus déserte le dimanche. Un grand nombre sont déjà catholiques du fond du cœur, mais ne pratiquent pas encore ouvertement. La pieuse audace du missionnaire n'a craint aucun obstacle ; Dieu a récompensé ses efforts. Je vous étonnerais, si je vous nommais les personnages haut placés, qui se sont vantés à moi d'être catholiques au fond de l'âme. Du reste, il n'est pas étonnant que les hommes de cœur abandonnent l'islamisme, surtout dans ce pays, où les Mollahs sont les premiers à donner l'exemple de l'irréligion ; car ici on connaît le déisme et même l'athéisme. Je crois qu'une école, telle que celle que vous avez fondée à Tébris, aurait ici de merveilleux effets.

Monseigneur Giovanni le désire, je crois, par-dessus tout. J'ai été étonné de trouver dans un prêtre arménien toutes ces opinions de la nouvelle jeunesse catholique. Du reste, j'avais tort : car tous ceux qui ont le cœur et l'esprit bien placés les partagent.

J'ai peut-être trop abusé de votre complaisance ; je termine, Monsieur, en vous exprimant tout le plaisir que nous aurons tous, et moi en particulier, à vous revoir en France. Nous comptons sur un souvenir de vous, à votre retour. Acceptez, Monsieur, l'assurance de la considération distinguée de votre dévoué serviteur.

Comte Ph. de la Guiche.

Extrait d'une lettre de M. Ph. de la Guiche à Mme de Chastenay, sa tante [1].

Perse, décembre 1839.

. . . .
. . . . Peu à peu je m'étais lié avec quelques Mollahs. Ils venaient s'asseoir à côté de moi ; nous nous faisions mutuellement les plus belles protestations d'amitié. Toutefois, vous comprenez que nos conversations étaient extrêmement limitées : le turc était notre seul moyen de communication, et ils n'en savaient pas plus que moi. Aussi la pantomime jouait-elle le plus grand rôle dans nos discours. Un de ces Mollahs surtout m'aimait beaucoup. Nous passions ensemble de longues soirées sur la terrasse à fumer le tchibouk. Un jour que j'étais seul avec lui, et que, par suite d'un silence forcé, il me voyait réduit à analyser du haut en bas tous les passants, quel ne fut pas mon étonnement de l'entendre me dire en turc : Je suis catholique ! Dans le premier moment, je regardai tout autour de moi, pour voir qui venait

[1] Nous devons à l'obligeance de madame la comtesse de Vallin, sœur de M. Ph. de la Guiche, la communication de ce fragment de lettre, qui confirme par de curieux renseignements l'opinion de notre ami sur la maturité de la moisson religieuse dans la Perse.

de prononcer ces paroles, et à qui elles s'adressaient, tant était grande ma surprise! Comment en effet pouvais-je croire que cet homme, l'un des chefs de la secte d'Ali, eût renoncé à sa religion, pour en embrasser une étrangère, qu'il pouvait à peine connaître, et dans le mépris de laquelle il avait été élevé? Il en était pourtant ainsi. Cet excellent Mollah est réellement catholique; mais il ne peut pratiquer entièrement sa religion, les musulmans ne pouvant en changer, sous peine de mort. Du reste, j'ai appris depuis que plusieurs autres étaient dans le même cas. La foi mahométane est dans une telle décadence en ce pays, que les hommes sincères et qui ont du cœur cherchent à se rattacher à autre chose. Quant aux autres, ils restent musulmans extérieurement; mais au fond ils ne sont rien. Le déisme et même l'athéisme sont connus ici, comme en France; seulement le peuple a conservé quelque chose de son ancien fanatisme. . . . .
. . . .

Le comte PH. DE LA GUICHE.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

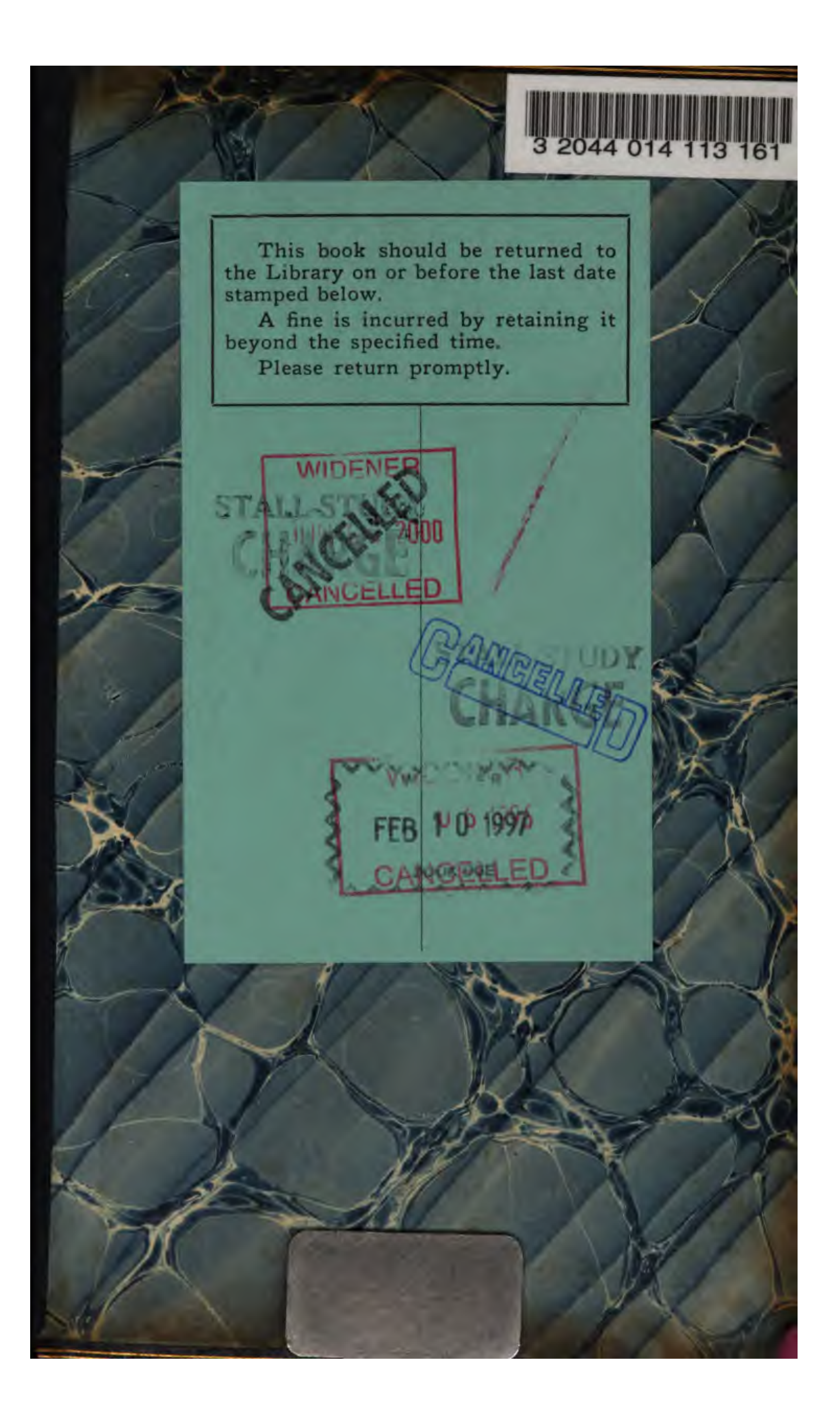
MATIÈRES CONTENUES DANS LES DEUX VOLUMES,

PRINCIPALEMENT DES NOMS GÉOGRAPHIQUES.

[1] Il y a dans le texte *Akren Kéni*, c'est une faute. Partout où ce mot *Keni* entre dans la composition d'un nom géographique, il faut le corriger et lire *Keui*

FIN.




3 2044 014 113 161
This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.
WIDENER
CANCELLED
CANCELLED
CANCELLED
FEB 10 1997
CANCELLED

